ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

CINQUIÈME ANNÉE. — 1895

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1895

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

CINQUIÈME ANNÉE. — 1895

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1895

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

QUELQUES
PHÉNOMÈNES DE TÉLÉPATHIE

PAR ASTÈRE DENIS

Le samedi 13 mai 1893, à 2 heures et demie de l'après-midi, M. le colonel de Rochas procède devant moi, à Paris, à des expériences d'extériorisation de la sensibilité et d'extériorisation du corps fluidique, sur un sujet, M[me] Lux.

Il est convenu que, retourné chez moi à Verviers, je verrai si, tout en évitant la suggestion, je pourrai reproduire les mêmes phénomènes sur un sujet sensible, que nous nommerons Aloud, pour la facilité du récit.

Une coïncidence singulière doit être notée ici, à cause d'un premier phénomène de télépathie, vraiment curieux, que j'aurai à rapporter plus loin. Dans la soirée du même jour, un parent et moi, nous allons à l'Eldorado. Or, à certain moment, vient en scène, sous le pseudonyme de Polaire, une chanteuse en qui je crois reconnaître le sujet de M. de Ro-



chas, en dépit de la poudre de riz et du fard qui lui changent la physionomie. Je l'examine avec le plus grand soin ; mais mon examen ne m'a pas permis de conclure d'une manière absolue, que déjà elle s'est retirée. Je n'ai prêté aucune attention aux paroles de la chanson. Une seule chose m'a frappé, c'est que la musique, très endiablée, semblait être spécialement faite pour une chanteuse extraordinairement nerveuse ; aussi le débit de M[lle] Polaire était-il des plus précipités.

Rentré à Verviers, je veux, le lundi 29 mai, me livrer à des expériences avec Aloud. Je la trouve au lit et endormie. L'on me prévient qu'elle est indisposée. Sans la réveiller, je me mets en rapport magnétique avec elle. Je lui demande ce qu'elle éprouve et lui ordonne de se rendre compte de son état et de dire le traitement qu'elle doit suivre pour se guérir promptement.

« Il y a deux jours, me répond-elle, je me suis refroidie. Quoique l'appétit m'eût abandonnée, je me suis cependant efforcée de manger, afin de faire honneur au souper que des amis m'offraient. Aujourd'hui, je souffre de l'estomac, j'ai la tête en feu et les pieds glacés. Je devrais prendre un purgatif; mais, en attendant, vous devez me dégager la tête et l'estomac au profit des pieds. »

Je le fais et la suggestionne en conséquence.

1er Cas de télépathie ou de lecture de pensée.

Soudain, elle me dit, comme si elle était dans un rêve :

« Vous regardiez bien curieusement une femme quand vous étiez à Paris. »

Interloqué, je lui demande de préciser.

« Vous regardiez une femme qui faisait des roulades. »

Où cela? dis-je.

« Dans une grande salle où il y avait assez de monde. Vous vous serviez de toutes sortes de verres pour examiner cette personne. »

Ce détail est typique, car ne me fiant pas à mes lunettes que je jugeais insuffisantes, je me suis servi de la lorgnette de mon compagnon, espérant parvenir plus sûrement à dis-

tinguer si Mlle Polaire était ou non le sujet de M. de Rochas.

Cette chanteuse m'a-t-elle vu parmi les spectateurs? repris-je.

« Non. »

Qu'avez-vous encore constaté?

« Que vous étiez avec une personne que vous estimez beaucoup. »

2° Cas de télépathie ou de lecture de pensée.

Je continuai l'interrogatoire.

M'avez-vous encore vu à Paris?

« Oui, dans une longue rue; vous marchiez très vite, vous couriez presque. »

Vous rappelez-vous de cette rue un détail qui puisse la faire reconnaître?

« Non, cette rue n'est ni belle ni laide. »

Je suppose qu'il s'agit de la rue de l'Université. Je l'ai entièrement parcourue du boulevard Saint-Germain à la rue Jacob. Elle m'a semblé interminable, conséquence probable de ce que j'étais très pressé.

3° Cas de lucidité télépathique ou de lecture de pensée.

Déjà fort intrigué, je ne cessai pas de questionner Aloud.

M'avez-vous encore vu ailleurs?

« Oui, vous vous trouviez avec un monsieur faisant force gestes devant une femme. Il tenait en mains un objet dont l'influence sur cette personne était visible. »

Nul doute. Il s'agissait de M. de Rochas et du morceau de cire dans lequel il avait dissous les effluves de son sujet extériorisé.

A quel étage étions-nous?

« Vous n'étiez pas à un étage. »

Effectivement, les expériences étaient faites au rez-de-chaussée.

Décrivez la chambre où nous nous tenions,

« Je n'ai distingué aucun détail. »

Et moi, que faisais-je?

« Vous n'aviez pas assez de vos yeux pour regarder. »

A l'état de veille, le sujet n'a pas souvenance de m'avoir vu ces trois fois à Paris. Dans l'hypnose, m'a-t-il vu réellement à Paris, soit à près de 300 kilomètres de Verviers, ou a-t-il lu dans ma pensée quand je me suis trouvé auprès de de lui? En d'autres termes, s'agit-il d'un phénomène de télépathie ou de transmission de la pensée, autrement dit de suggestion mentale inconsciente? Il ne serait pas impossible que le sujet, avec lequel j'avais fait de très fréquentes expériences de magnétisation, eût acquis un certain rapport avec mon cerveau, et que, trompé lui-même, il racontât, comme ayant vu, ce qu'il puiserait seulement dans ma pensée. Par une sorte de communication magnétique, il userait alors de ma mémoire aussi bien que moi-même.

J'ai déjà constaté un phénomène semblable, que je rapporterai ; mais alors je n'étais pas personnellement en jeu.

Évidemment si le sujet, au moment où j'arrive près de lui, a déjà transcrit ce qu'il a perçu, il s'agit d'une sorte de vision à distance, autrement dit de lucidité télépathique.

Pour me rendre compte de la nature du phénomène, je *recommande* au sujet à l'état de veille et je lui *ordonne* à l'état de sommeil, d'écrire à l'avenir ce qu'il percevra à distance et cela aussitôt après la perception.

4e Cas de télépathie.

Dans la première quinzaine d'août 1893, Aloud me dit sa surprise d'avoir retrouvé son encrier sous un coffre que contenait l'antichambre voisine. Endormie, elle m'explique qu'elle l'a caché de cette façon, après s'en être servie, pour empêcher la trop grande chaleur de dessécher l'encre. On sait que l'été 1893 a été extraordinairement chaud.

Je lui demande où elle a écrit, car je n'avais rien remarqué dans le livre aux inscriptions, et elle-même, à l'état de veille, se trouvait aussi ignorante que moi sous ce rapport. Elle répond : *Voyez la dernière page.*

Effectivement, au lieu d'écrire à la première page, elle l'avait fait à la dernière, où je lis ces lignes (que je copie textuellement) :

« Monsieur,

« Vous avez bien du plaisir d'admirer cette belle toilette écossaise de votre enfant, mais il ne faut plus la taquiner autant, cela l'agace; consacrez-vous tout entier aux préparatifs de votre départ et soyez prudent. »

Chose assez naturelle chez un père, quoique je ne me préoccupe guère de vêtements, j'avais examiné avec satisfaction la première toilette que ma fille s'était confectionnée elle-même en pension.

J'ai toujours aimé à lutiner les enfants. Le sujet pouvait le savoir; il savait également que ma fille était revenue de pension; mais il ignorait absolument l'existence de la toilette, et il devait encore davantage ignorer que je l'avais regardée avec intérêt.

Le sujet pouvait savoir que la grande chaleur m'abattait fort, à cause de sa longue durée, et qu'elle m'empêchait de travailler comme je l'aurais voulu; d'où sa recommandation de m'adonner aux préparatifs de mon déménagement.

Questionné sur la signification des mots : *soyez prudent*, il me dit que, par suite de ma vivacité, je pouvais me faire du mal en *remuant les meubles*.

Comme son annotation n'était pas datée, je l'ai encore interrogé sous ce rapport. Il n'a pu rien me préciser, mais d'après ses indications, j'ai jugé qu'il l'avait écrite un des derniers jours de juillet, ma fille étant rentrée de pension le 28 de ce mois et moi-même m'étant mis en voyage le 2 août. J'ai alors fait ajouter au sujet, resté endormi, après les mots : *soyez prudent*, le complément : *en remuant les meubles*, et la date : *fin juillet* 1893.

J'entre dans ces détails, parce qu'ils sont nécessaires.

Notons encore que j'ai recommandé depuis au sujet de toujours dater exactement ses écrits.

5° *Cas de télépathie.*

Quelque temps après, je consulte le livre aux inscriptions et je constate que sur la mention même : *fin juillet* 1893, le sujet avait écrit : *c'est faux cela*. Puis il avait complété sa

pensée en écrivant : « Non, non, c'est la veille du jour où je suis allée à Namur, à Bruxelles, à Charleroy pour vous trouver, mais je n'ai pas vu la date. »

16 août 1893.

Ainsi donc, le 16 août, pendant un sommeil que je n'avais pas provoqué, le sujet avait raturé la date inexacte et il m'avait donné des indications qui me permettaient de retrouver la date réelle.

Le 2 août, j'avais quitté Verviers sans le prévenir, me rendant à Paris. Pendant le voyage, le sujet avait fureté, magnétiquement, à Bruxelles et sur la ligne de Verviers à Paris pour me trouver.

Endormi et questionné, il me dit que « ne m'ayant pas vu à Verviers, il avait fait des recherches à Namur, puis à Bruxelles, puis à Charleroi, sans résultat, ayant eu le tort de ne pas passer la frontière ».

Je suis donc allé à Paris le 2 août. La veille, le premier, est donc le jour où la toilette a provoqué mon admiration. J'avais cru que c'était fin juillet. Je m'étais trompé d'un jour seulement. Il y avait néanmoins une erreur que le sujet ne pouvait laisser subsister. On voit par là avec quelle ponctualité il cherche à toujours dire la vérité. Des expérimentateurs se plaignent des mensonges que débitent leurs sujets.

J'évite ce grave désagrément en suggestionnant le mien en conséquence. J'admets qu'il puisse se tromper, je n'admets pas qu'il le fasse sciemment. On peut se demander s'il dit la vérité, parce qu'il l'aime, ou par suite de ma suggestion. Je suis porté à croire que les deux motifs agissent de concert. En tous cas, le sujet n'est pas hystérique et ce sont surtout les hystériques qui cherchent à tromper.

Pour en revenir à ma démonstration, il n'y a plus de doute pour moi. Sans indice aucun, sans que je fusse présent, le sujet a su :

1° Que ma fille avait une toilette écossaise;

2° Que j'ai regardé ce vêtement avec satisfaction;

3° Que je suis allé dans une direction qui pouvait être celle de Bruxelles ou de Paris.

Évidemment, dans ces phénomènes, il s'agit de lucidité télépathique.

6e *Cas.*

L'annotation faite à la date du 16 août 1893 n'était pas la seule qui m'attendait le samedi 19 août, jour de ma première visite au sujet depuis mon retour de Paris.

Il avait encore écrit, sous la date du 14, et cette fois à l'état de veille :

« Monsieur, je vous ai vu hier après-midi, écrivant dans votre bureau et aussitôt vous êtes allé mettre votre correspondance à la poste, c'est-à-dire dans la boîte aux lettres, et ce matin vous êtes venu m'appeler; mais j'ai constaté que vous aviez l'air soucieux quoique ayant dormi profondément, d'après ce que vous m'avez dit. »

14 août 1893, lundi.

Je dois expliquer que, si j'ai appelé le sujet le matin et si je lui ai dit que j'ai bien dormi, c'est télépathiquement et à mon insu. Quand il me voit de la sorte à distance, dans une sorte d'hallucination, il peut, lui, me palper et me causer comme si j'étais présent et même se rendre compte de mon état de santé; mais, moi, j'ignore tout.

Avait-il *été profond* mon sommeil, ainsi que le sujet l'assurait? Je ne me le suis pas rappelé; mais mon copie de lettres témoigne que, le 13, j'ai effectivement écrit deux lettres assez longues : l'une, pour Spa; l'autre, pour Louvain. Aussitôt ces lettres terminées, vers 4 ou 5 heures, je les ai mises à la poste, heureux d'en être débarrassé, à cause de l'énervement qu'elles m'avaient occasionné. Il fallait une circonstance peu ordinaire — d'où mon énervement — pour me décider à écrire de la sorte le dimanche après midi.

J'étais sous le coup d'attaques violentes de la part d'un médecin, précisément à raison des études auxquelles je me livre.

Le sujet avait donc, encore une fois, écrit sa vision avant mon arrivée; de plus, il l'avait fait à l'état de veille.

Il s'agit évidemment ici d'une communication télépathique, la suggestion ne jouant aucun rôle dans le cas qui m'occupe. L'habitation de mon sujet est située sur la rive droite de la rivière la Vesdre et la mienne sur la rive gauche; d'une maison à l'autre, il y a 2 à 300 mètres.

7e Cas.

Le 27 ou 28 septembre, étant à Paris, je me suis écorché le doigt en soulevant une caisse. A mon arrivée à Verviers, huit jours après, le sujet, alors qu'il dormait, me dit qu'il m'avait vu en cette occasion. Je le gronde, parce qu'il n'a pas noté ce qu'il a perçu et je lui donne une plume pour qu'il répare aussitôt son oubli. S'exécutant, il écrit tout ce qui est souligné ci après :

« Monsieur, je vous ai vu à Paris; vous vous êtes fait mal et vous avez beaucoup saigné. Vous aviez très mal. »

Avais-je donc si mal?

« Mais oui. »

A quel doigt?

« C'était entre la première et la seconde phalange de la main gauche. »

Comment appelle-t-on ce doigt?

« *L'index.* »

(Ces détails sont exacts.) Continuez, dis-je.

« Vous avez pris des mesures dans une petite place. »

Comment était cette chambre ?

« Pas trop grande. »

Ai-je eu mal, avant de prendre des mesures?

« Non, c'est après avoir pris des mesures, mais vous en avez encore pris après. »

Vous rappelez-vous la date?

« Non. »

Cherchez!... Ne trouvez-vous pas?

« Non, non. »

A quel moment de la journée ai-je pris mesure en premier lieu?

« C'était le matin. »

Est-ce alors que je me suis fait mal au doigt?

« Non, l'après-midi. »

Avez-vous vu avec qui je me trouvais?

Ici, je songe à ma fille qui, à deux reprises, le sang coulant abondamment, m'a enveloppé le doigt d'un linge.

« Non, mais j'ai vu un homme qui vous mettait quelque chose dessus. »

Un homme?

« Oui. »

Est-ce au moment même où j'ai eu mal?

« Je ne me rappelle pas. »

Une ou deux heures après m'être blessé (car j'ai dîné dans l'intervalle), je suis allé chez un pharmacien qui m'a recouvert le doigt de collodion pour empêcher la plaie de s'envenimer.

Ainsi donc, chose curieuse, le sujet ne m'a plus perçu quand ma fille m'a soigné, s'il l'a fait de nouveau quand je me suis rendu chez le pharmacien. Je songeais cependant à ma fille en questionnant le sujet. Ces détails ont de l'importance; ils prouvent surabondamment que la suggestion mentale n'exerce ici aucune influence.

Quoique n'ayant pas été noté par le sujet au moment de la perception, le phénomène est indiscutable pour moi, et en voici la raison : Sous le coup du sang qui coulait, le sujet avait fait ses malles pour venir me soigner. A son réveil, il avait trouvé — sans en savoir le motif — ses malles pleines et ses armoires bouleversées. Étonné — on le serait à moins — il avait raconté le fait à sa voisine, Mme C. G..., avant mon retour à Verviers. Le sujet, mis plus tard en somnambulisme, m'a donné le mot de l'énigme et je le lui ai communiqué à mon tour, après qu'il a été réveillé.

Une réflexion bien naturelle à ce propos : N'aurait-il pas pu se faire que le sujet, étant endormi et poursuivant son idée, se fût mis en route pour Paris?

Il s'agit d'être prudent en faisant ces expériences. J'ai paré à des désagréments semblables en faisant une suggestion que je sais être efficace. Il est défendu au sujet de rien entreprendre qui puisse l'exposer en quoi que ce soit.

Comme conclusion, disons que, si dans ce cas de télépathie, je n'ai pas le témoignage écrit du sujet avant mon retour, j'ai celui de Mme C. G... Ce dernier, pour être d'une nature différente des autres, n'en a que plus de valeur. En voici la copie :

« Je certifie que Mlle Aloud m'a fait part, avant le retour de Paris de M. Denis, de l'étonnement dans lequel elle avait été, vers la fin septembre 1893, quand elle a trouvé, à son réveil, des paquets de vêtements tout préparés et son appartement bouleversé.

« *Signé :* ÉPOUSE C... »

8e, 9e et 10e Cas.

Devant encore me rendre à Paris au commencement de novembre, et voulant dérouter le sujet, je lui annonce mon départ pour Bruxelles, où va s'installer mon frère, et où j'ai de la famille et des amis. Mon voyage est donc des plus plausibles. Rentré le 17 novembre dans la soirée, je viens le dimanche 19 chez le sujet. Je reste sur le palier en lui commandant, mentalement, de venir me trouver. Peu après, la porte s'ouvre et le sujet m'accueille par l'épithète : *Menteur!* « Voyez, dit-il, voici la preuve que vous êtes un menteur, » et, triomphant, il me montre le cahier où sont inscrites ces lignes :

« Je vous ai vu à Paris causant avec Madame, mercredi 15 novembre. »

« Monsieur, je vous ai vu courir sur l'escalier, vous entriez dans une petite place, jeudi 16 novembre. »

« Aujourd'hui samedi, 18 novembre, je vous ai vu dormant dans votre chambre chez M. M... La vision a eu lieu à 1 heure du matin. Je me suis dit que vous étiez revenu vendredi soir. »

J'avais donc suggéré en vain que j'allais à Bruxelles; le

sujet m'avait vu à Paris où j'étais. Tout ce qu'il avait perçu est exact. Le sujet savait en outre, sans toutefois l'avoir écrit, que je m'étais présenté chez lui, en son absence, le samedi 18, dans la journée. Il fut bien étonné et devint bien perplexe, quand une voisine lui contesta le fait. J'y étais effectivement allé, mais la voisine était de bonne foi; elle ne m'avait pas vu.

Ma conclusion est donc qu'il s'agit, dans la production de ces phénomènes, de visions télépathiques.

11e Cas.

Le samedi 23 décembre 1893, étant à Paris, j'apprends qu'un excellent ami, M. V..., est mort la veille à Bruxelles.

Je prends le train l'après-midi pour assister aux obsèques.

J'aurais été étonné si Aloud, qui était à Verviers, n'avait rien ressenti, l'impression, chez moi, ayant été profonde. Je lui fais écrire par mon frère, auquel elle répond le 27 décembre :

« Monsieur, votre carte, que j'ai reçue ce matin, m'a réitéré la mort du pauvre M. V... J'ai en effet reçu la lettre de faire part lundi matin, laquelle ne m'a pas du tout étonnée, car, samedi, j'entendais une voix qui ne cessait de répéter : Voyez-le, M. V... est mort, et j'ai supposé que M. Astère m'aura suggéré la chose, et voilà pourquoi j'ai eu cette impression. »

Évidemment, pour que le cas fût tout à fait concluant, le sujet aurait dû écrire sans être sollicité et avant d'avoir reçu avis du décès. Si j'ai cru devoir rapporter ce phénomène, c'est qu'un mort y est en jeu, indirectement il est vrai; sans quoi je l'aurais passé sous silence, comme je le fais pour plusieurs autres.

12e Cas.

Dans l'ordre chronologique, le fait que je vais rapporter ici, devrait porter le numéro 1. Il a eu lieu en 1892, tandis que les autres datent de 1893. Je le place le dernier parce qu'il est le plus important au point de vue des témoignages.

Le 15 septembre 1892, on me présente à l'encaissement une traite qui ne m'a pas été avisée et qui n'est pas même due. J'écris de suite au créeur pour me plaindre et lui réclamer les fonds.

Le 16, je reçois, de la maison du tireur, une lettre par exprès m'engageant à payer. Comme je ne dois pas la somme, je m'irrite et réponds en conséquence. Finalement, les fonds me sont envoyés.

Le 17, samedi. Le temps, de beau et chaud qu'il était, devient pluvieux et froid le soir. Étant en transpiration, je me refroidis.

Le 18, dimanche. Je m'éveille pendant la nuit en éternuant fortement. Ayant eu, dans le temps, une bronchite capillaire très dangereuse, je me promets, pour éviter une rechute, d'user de tous les moyens : médicaux, hygiéniques et magnétiques.

Le même jour, donc le dimanche, à 1 heure et demie du matin, le sujet, qui habite à deux ou trois cents mètres de chez moi, a la vision suivante :

Pendant qu'il est au lit, j'arrive dans sa chambre. Il me demande l'heure, je lui réponds : Une heure et demie, ce qu'il vérifie sur son réveil. Je lui raconte que je suis enrhumé et que j'ai besoin de soins. Au reste, j'éternue profondément devant lui. Un peu après, mon frère arrive à son tour et je lui parle de la prétention d'un fournisseur de me faire payer une traite que je ne lui dois pas.

Puis, tout à coup, nous disparaissons, mon frère et moi.

La nuit étant écoulée, le sujet fait part de son hallucination à des voisins.

Quand je viens chez lui, il m'en fait également le récit. Je m'empresse, en conséquence, de recueillir les pièces que voici :

1° Témoignages des voisins, certifiés exacts par le sujet.

« Mlle Aloud, notre voisine, nous a raconté avoir vu M. A. Denis, pendant la nuit du samedi au dimanche 18 septembre 1892. Étonnée de le voir, elle lui a demandé l'heure. Sur la réponse : Une heure et demie, elle a regardé son réveille-matin et a reconnu l'exactitude de l'heure. M. Denis, étant enrhumé, venait réclamer des soins magnétiques. Il était

accompagné de son frère, à qui il a causé, devant elle, d'une traite créée indûment sur sa caisse par un fournisseur.

« J. C..., JUSTINE G..., Épouse C...

« *Reconnu exact*, ALOUD. »

2° Déclaration de ma femme, constatant que j'ai été enrhumé :

« Je certifie que mon mari a fortement éternué, comme il le fait au début d'un rhume, dans la nuit du samedi au dimanche 18 septembre 1892.

« TH. DENIS. »

3° Attestation de la bonne qui m'a préparé un bain de pieds à la moutarde pour me dégager la tête.

« Je déclare avoir préparé, le dimanche 18 septembre, un bain de pieds que M. Denis a pris de suite à son lever.

« MARIE M... »

4° Et, pour terminer, lettre (avec enveloppe) en date du 15 septembre, provenant de la maison qui a disposé sur moi :

« Le 15 septembre 1892.

« Monsieur A. Denis, à Verviers,

« Je viens de m'apercevoir qu'il vous sera présenté ce jour une traite de 500 francs dont je devais vous faire les fonds.

« Je devais vous en causer lors de ma dernière visite. La présente est donc pour vous demander s'il est nécessaire de vous en faire les fonds. Dans ce cas veuillez toujours avoir l'obligeance de payer cette traite et demain je vous enverrai la somme de 500 francs ; mais si vous préférez payer cette traite sans mon intervention, je vous accorderai en compensation l'escompte de 2 p. 100 sur les deux factures. Dans tous les cas, je vous prie de ne pas la laisser en souffrance.

« Attendant de vous lire, je vous présente, Monsieur, mes sincères salutations,

« Pour ***

« *Signé* : ***. »



(*En post-scriptum.*) « C'est par suite d'un oubli de la part de l'écrivain. J'ai perdu de vue cette affaire et M... vient seulement de rentrer d'un voyage de plusieurs jours. »

J'étais certain de ne pas avoir parlé de la traite au sujet. Quant à l'avoir fait à mon frère, je ne le pensais pas, mais sans en être tout à fait sûr. Quand je l'ai questionné, il m'a dit ne rien connaître de cet incident.

Pourquoi alors, dans son hallucination, le sujet l'a-t-il vu intervenir? C'est ce qu'il serait difficile de dire. Au reste, quand le matin, dans ses visions presque journalières, le sujet me voit apparaître pour le réveiller, je suis vêtu et debout; tandis qu'en réalité, à ce moment-là, je suis encore couché, je dors même très souvent et, par conséquent, je reste dévêtu. Ce que le sujet perçoit exactement, ou tout au moins plus exactement dans ces conditions, c'est mon état d'esprit et ma santé. La perception s'attache donc à la personnalité, à l'intellect et le reste forme un accessoire qui se traduit plus ou moins fidèlement.

ESSAI D'UNE

THÉORIE DE LA TÉLÉPATHIE

Malgré le principe que nous avons, de n'accorder, dans les *Annales des sciences psychiques*, que fort peu de place aux théories, car nous les considérons encore comme prématurées, nous reproduisons l'essai de M. Denis parce qu'il s'appuie sur des prémisses scientifiques d'un réel intérêt pour ceux qui s'occupent d'études psychiques; mais il est bien entendu que nous laissons à l'auteur toute la responsabilité de ses conclusions. DIR.

Grave question que celle de savoir si les phénomènes de télépathie restent encore inexplicables !

Jusqu'à maintenant, les personnes les plus compétentes

dans la matière ont recommandé de négliger toute théorie pour s'en tenir uniquement aux faits. Avons-nous aujourd'hui une récolte assez abondante de faits ? Il me paraît qu'ils ne manquent plus, grâce à la *Psychical Research Society*, en Angleterre, et aux *Annales des Sciences psychiques*, en France. Mais connaissons-nous des principes scientifiques sur lesquels puisse se baser une théorie un peu sérieuse ? Je penche pour l'affirmative. Serait-ce en vain que l'électricité aurait été tant étudiée ces derniers temps ? En tous cas, une théorie plausible, sinon scientifique, rassurerait les personnes dont les phénomènes télépathiques, rendus évidents, troublent l'imagination. Elle ferait, en outre, mieux éclater, aux yeux de ceux qui restent sceptiques, la bonne foi des personnes qui, au risque d'être ridiculisées, ont relaté les phénomènes dont elles ont été témoins.

Il est évident aussi qu'une théorie plausible ferait admettre la télépathie par bien des gens réfléchis qui l'ont considérée, faute de preuves, comme l'effet d'une aberration ou d'une comédie. Combien de sceptiques, en voyant qu'à la valeur des témoignages s'ajoute la logique d'une théorie, ne seraient pas amenés à étudier eux-mêmes la question ! De la sorte chacun travaillerait à redresser et à compléter cette théorie, si même, dans le principe, elle est boiteuse et incomplète. Le champ est vaste, il n'y a pas trop d'hommes de bonne volonté pour faire la moisson.

*
* *

Je prends le taureau par les cornes en disant que pour comprendre la télépathie et bien d'autres phénomènes encore, il faut admettre l'ancienne théorie du fluide vital. Le Dr Bernheim, l'apôtre, avec le professeur Delbœuf, de ce principe *que, dans l'hypnotisme, il y a uniquement de la suggestion*, ne le dit-il pas lui-même implicitement quand il écrit :

« Le mot *magnétisme animal*, eu égard à sa signification historique, doit conserver un sens plus large que celui d'hypnotisme. Il comprend, outre l'hypnotisme, tous les phénomènes dits d'influence fluidique rapprochée ou à distance, la clairvoyance, la transmission de pensée, la divination, etc.

(Hypnotisme, suggestion, psychothérapie, 1891, page 77). »

Des hommes de science, et des meilleurs, reconnaissent aujourd'hui que les nerfs fonctionnent grâce à un fluide nerveux. Pour le prouver, il suffira de donner l'extrait suivant d'un article sur *la Volonté*, écrit par M. L. Manouvrier, professeur à l'École d'anthropologie de Paris :

« La notion de neurosthénie (force, vigueur nerveuse) et de neurasthénie (faiblesse nerveuse) me paraît devoir acquérir une très grande importance en psychologie, car l'état de vigueur ou de faiblesse des modifications moléculaires, d'où résultent *les courants nerveux cérébraux ou extra-cérébraux*, suffit pour expliquer des variations très considérables dans l'intensité et l'efficacité des processus psychiques, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes. Sensations, idées, associations, réflexion, attention, mémoire, raison, délibération, volonté, présence d'esprit, imagination, tout cela est atteint dans l'état neurasthénique, tout cela croît en vivacité ou en complexité dans l'état neurosthénique. Je n'ajouterai rien aux remarques faites pour la justification théorique de cette affirmation qui exigerait de trop longs développements et qui me paraît, d'ailleurs, devoir être approuvée de prime abord par tous les psychologistes.

« Elle correspond exactement à une série de remarques très importantes de Herbert Spencer sur l'influence de la variabilité de la pression ou de la tension du *fluide nerveux*. » (*Revue de l'hypnotisme*, février 1894, pages 230 et 231.)

Mais le fluide vital peut-il rayonner ? Un médecin qui, quoique pratiquant l'hypnotisme dans un but thérapeutique, n'a jamais eu l'occasion d'étudier les phénomènes fluidiques, me disait qu'il ne savait pas pourquoi l'être humain ne produirait pas, dans certaines circonstances, une action à distance. Il suffit, ajoutait-il, de frotter avec un tissu de laine un bâton de cire à cacheter ou un morceau de caoutchouc pour leur donner cette propriété; or l'homme est constitué d'une façon bien plus merveilleuse que la cire et le caoutchouc.

Par cela même qu'il est en vie, l'homme possède une force, une chaleur ou un fluide nerveux, peu importe le nom. Sup-

poser une force, une chaleur ou un fluide qui ne rayonnerait pas plus ou moins, selon les occasions, ce serait absurde; or rayonner, c'est précisément produire une action à distance.

La nature, l'étendue, l'effet de ce rayonnement sont à étudier. Se borner à nier ce rayonnement et ses effets ou à les juger impossibles, malgré l'évidence des faits, parce que nos connaissances du moment ne permettent pas de les expliquer, ce serait prétendre que la matière n'a plus de secrets pour nous. Objectera-t-on qu'une chaleur peut rayonner, mais qu'un fluide nerveux n'a pas plus cette propriété que le fluide électrique ne rayonne en dehors du fil qui le conduit? Là est précisément l'erreur. Ce point controversé a reçu aujourd'hui sa solution, grâce à de récentes découvertes, solution qui nous fait comprendre la télépathie.

Déjà en 1889, le Dr Ochorowicz disait : « Y a-t-il des courants électriques dans les nerfs? Oui. Les courants électriques ont-ils la propriété de s'induire à distance, malgré les obstacles de toutes sortes? Oui. Cette induction est-elle toujours palpable? Non. Il faut pour cela des instruments d'une sensibilité extrême, c'est-à-dire de bons sujets. Y a-t-il une relation constante entre les excitations des nerfs et les courants électriques de ces nerfs? Oui. Maintenant, il n'est pas non plus contraire à la raison que cette transmission, ou cette induction puisse aussi être directe, c'est-à-dire que, même sans intervention des courants électriques, les courants nerveux eux-mêmes puissent pareillement s'induire. On n'a donc pas besoin d'admettre une force nouvelle pour rendre compréhensibles ces phénomènes, on n'a qu'à élargir et subtiliser un peu les propriétés des forces connues et les lois des réactions, probablement inhérentes à tous les mouvements de la nature. » (*De la suggestion mentale*, page 247.)

La télépathie est une sorte de télégraphe et de téléphone naturels, mais elle est plus complète; en effet, quand elle fonctionne, elle permet toujours de voir et parfois de palper à distance. Le phénomène étant d'ordre naturel, on peut assurer, sans être prophète, que l'homme verra et sentira à distance, dans un avenir plus ou moins prochain, comme déjà il correspond par le télégraphe et parle par le téléphone.

Pour obtenir ce résultat, il se contentera, comme toujours, d'employer des forces et des procédés de la nature, forces et procédés d'abord ignorés, puis insensiblement étudiés. Plus d'une fois, dans des conversations, me basant sur ce que la télépathie est une sorte de communication magnétique sans fil conducteur, j'ai prophétisé, si je puis ainsi dire, que l'homme, imitant en cela comme toujours la nature, finirait, lui aussi, par télégraphier et téléphoner sans fil. Aujourd'hui la découverte est faite. Cette découverte démontre qu'en demandant d'élargir et de subtiliser un peu les forces connues, le Dr Ochorowicz n'exigeait de ses lecteurs qu'une chose naturelle s'il en fut.

Voici comment cette découverte est rapportée dans l'*Illustration* (Second semestre 1892, page 530).

« La transmission de l'électricité sans fil. — Des expériences très importantes, dont les résultats semblent promettre une solution prochaine du problème de la transmission des signaux électriques entre deux points éloignés que ne réunit aucun conducteur, viennent d'être exécutées par M. Preece, ingénieur en chef électricien du *Post-Office* anglais.

« On sait, — et l'usage du téléphone n'a eu que trop à souffrir de cette influence, — que le passage d'un courant ordinaire dans un fil peut développer un courant induit dans un fil voisin, même assez éloigné du premier, la distance entre les deux fils pouvant dépasser 5000 mètres. C'est sur l'utilisation de tels courants induits qu'ont été basés les essais de M. Preece.

« Deux fils parallèles, distants environ de 5 kilomètres, ont été tendus, l'un sur la côte anglaise, près de la pointe Cavernock, un peu au sud de Cardiff, l'autre sur l'île de Flat-Holm, dans le canal de Bristol. Chacun de ces fils avait 1600 mètres de longueur. Or, un courant ayant été lancé dans le premier fil à l'aide d'un puissant générateur pour permettre la téléphonie entre ses deux extrémités, il fut possible d'entendre la communication téléphonique dans un récepteur dont était munie « l'extrémité du second fil» du fil induit. Et cette communication entre deux points distants de 5 kilomètres, sans fil intermédiaire, resta indépendante du jour et de la nuit, et

des diverses variations atmosphériques, pluie, tempête ou brouillard. »

L'application du principe ne s'est pas fait attendre, ainsi qu'on le verra par ce second article du même journal :

« La transmission de l'électricité à distance, sans fil intermédiaire, qui faisait, en Angleterre, l'objet d'expériences, a reçu déjà une de ses plus importantes applications, pour établir la communication entre les trains en marche.

« On avait tout d'abord tenté de réaliser cette communication à l'aide d'un contact du train avec un fil situé au-dessus de la voie, entre les rails, à peu de distance du sol; mais l'existence de ce fil présentait de tels inconvénients que, visiblement, le système n'avait aucun avenir.

« Il n'en est pas de même du système proposé, il y a quelques années déjà, par MM. Perl et Edison, système tellement simple qu'on crut d'abord à une mystification. Il s'agissait, en effet, de faire communiquer électriquement les trains avec un fil courant le long de la voie, analogue aux fils télégraphiques ordinaires, et par le simple intermédiaire d'une plaque métallique située à la partie supérieure du fourgon, sans communication directe avec ce fil. Nous savons maintenant qu'il peut s'établir, à distance, entre ces deux éléments, des courants d'induction et qu'il est possible d'agir, soit par le fil sur le wagon porteur de la plaque, soit par la plaque sur le fil, c'est-à-dire, dans le cas particulier, d'actionner le train en marche de la station, ou la station du train en marche.

« En réalité, ce système est susceptible d'un parfait fonctionnement et il a fait ses preuves sur une section importante d'une ligne de chemins de fer suburbains de New-York, où le chef du service télégraphique de la ligne, M. Lattig, l'a installé depuis 1888. L'expérience a prouvé qu'un train pouvait actionner le fil de 18 mètres de distance, et bien que marchant à sa plus grande vitesse. » (*L'Illustration*, 1er semestre 1893, page 58.)

Va-t-on objecter qu'autre chose est de communiquer à 18 mètres, ou même à 5 000 mètres de distance, autre chose de le faire d'un pays à un autre, comme on prétend l'avoir constaté par la télépathie.

La réponse est bien simple : l'homme ne peut actuellement télégraphier sans fil qu'à une faible distance, parce que ses instruments sont encore primitifs ; mais la nature, elle, n'est pas aussi limitée, dans ses moyens, que le conçoit notre pauvre cervelle. Les kilomètres fatiguent nos jambes, usent nos locomotives, troublent notre imagination ; mais que sont-ils par rapport à l'électricité ? Bien peu de chose. Citons encore :

« *La vitesse des ondulations électriques* serait, d'après de récentes recherches de M. Blondlot, de près de 300 000 kilomètres par seconde (exactement 297 600 kilomètres). Ce nombre est égal, dans les limites d'approximation des expériences, à la vitesse de la lumière. »

Au reste, il suffit d'un peu de réflexion pour se rendre compte des moyens que possède la nature. La moindre boussole est influencée à n'importe quelle distance par le pôle. Dira-t-on qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre la puissance magnétique du pôle et celle que l'homme peut posséder ? C'est possible, mais il ne s'agit que d'une question de plus ou de moins. Nier cette puissance sans avoir étudié, c'est encore et toujours peu raisonnable. Observer et s'incliner devant les faits, voilà la ligne de conduite à suivre. Si nous observons donc, voici ce que nous trouvons d'après le célèbre Edison :

« La télégraphie électrique peut s'effectuer par simple induction sans intervention de fils, du moment où l'on arrive à faire fonctionner l'élément électrique à une hauteur suffisante pour neutraliser l'effet de la courbe de la terre et à réduire à son minimum la force de l'absorption du sol.

« Par application de ce principe, Edison a monté un système de télégraphie marine qui permettra à un navire de communiquer soit avec la terre ferme, soit avec d'autres navires, dans un rayon d'environ 50 kilomètres. Un navire en détresse pourra télégraphier le récit de son malheur à un autre bâtiment naviguant à 30 milles de distance. »

Il ne s'agit donc plus ici de 18 mètres, ni de 5000 mètres, mais de 50 000 mètres. Le champ est singulièrement élargi. Comment cette communication peut-elle s'établir non seule-

ment avec un navire, mais avec plusieurs navires? C'est ce qu'expliquent les ondes électriques. On démontre *que la propagation de l'électricité se fait sous forme d'ondes analogues à celles de la lumière* à l'Institut électro-technique Montefiore à Liège. Des ondes électriques qui rayonnent en mer autour du bateau porteur de l'appareil projecteur n'expliquent-elles pas parfaitement la possibilité, pour plusieurs appareils récepteurs, distincts les uns des autres, de saisir la même dépêche? Les rayons lumineux, qui nous font percevoir une étoile située à des millions de lieues, ne sont pas ceux qui font percevoir la même étoile aux habitants d'une autre contrée. L'électricité a la même propriété que la lumière qui, en rayonnant, peut, dans une certaine mesure, suivant sa force et les obstacles, être perçue en tous sens.

Chaque perception exige un facteur spécial. Ainsi, pour percevoir le rayonnement de la lumière, il faut des yeux; pour percevoir le rayonnement de l'électricité, il faut des appareils récepteurs. Quant au rayonnement magnétique humain, il réclame, nous dit le Dr Ochorowicz, de bons sujets, c'est-à-dire des personnes ayant la sensibilité nerveuse très développée.

N'oublions pas que l'être humain est une machine bien autrement perfectionnée que celles imaginées par les inventeurs.

Les nerfs ne sont étudiés physiologiquement d'une manière scientifique que depuis peu d'années; on ignore encore tout ce qu'ils peuvent produire dans leur développement naturel et progressif. Ce sont les nerfs qui président au fonctionnement des cinq sens et au travail intérieur et mystérieux du corps : digestion, circulation, respiration, sécrétion.

Quel résultat n'obtient pas l'aveugle amené à cultiver un seul de ses sens, le toucher, alors que le voyant laisse ce sens inculte? L'aveugle peut aller, en palpant, jusqu'à distinguer une couleur d'une autre.

N'en doutons pas, le système nerveux, d'essence si sensible, par son développement rationnel ou, en d'autres termes, par sa culture, nous ménage plus d'une découverte au point de vue physiologique et psychologique.

Il était question plus haut, d'après le Dr Ochorowicz, de bons sujets. En ayant un, Aloud, que je juge tel, j'ai cherché, on le comprend, à en tirer des éclaircissements sur les communications à distance.

Après l'avoir endormi, je lui fais subir un interrogatoire qui trouve ici sa place.

Je dois cependant faire remarquer, pour rendre cet interrogatoire compréhensible, que je ne l'ai pas entrepris à propos de la télépathie, mais relativement à la transmission de la pensée ou suggestion mentale. Il m'a fallu longuement remonter le sujet pour obtenir la suggestion mentale, d'où la télépathie est dérivée tout naturellement, c'est-à-dire sans que j'eusse un travail préparatoire à faire. Ceci dit, voici mon entretien avec le sujet :

Tâchez de vous rendre compte de ce qui permet de communiquer à distance. Ne vous basez pas sur ce que vous supposez ou pouvez croire, ni sur ce que je pense personnellement. Dites seulement ce que vous constatez en réalité. « C'est le fluide, Monsieur. »

D'où provient ce fluide? « Vous en avez et moi également. »

Que faut-il pour que l'action se produise? « Les deux fluides doivent se mettre en rapport. »

Comment se mettent-ils en rapport? « Vous en dégagez et moi également. Quand ils sont réunis, ils ont une force plus grande. »

Comment sont-ils? « Le vôtre est plus fort; le mien, plus doux. »

Que faut-il pour réussir? « L'effet dépend de la température. La pluie, le vent, les courants d'air dans les chambres où nous nous trouvons respectivement sont nuisibles, sauf si nous avons l'un et l'autre de bonnes dispositions. »

Qu'entendez-vous par de bonnes dispositions? « Chez vous une grande volonté; chez moi, une bonne volonté d'exercer. »

Est-ce tout ce qu'il faut pour réussir? « Il est préférable de se placer en face l'un de l'autre que de se tourner le dos. Le découragement chez l'un de nous est encore un obstacle,

car le fluide ne présente plus autant de force, et, par suite, n'est plus aussi bien reçu. »

On peut se demander, si, malgré ma suggestion de ne dire que la vérité, suggestion souvent répétée, le sujet n'est pas influencé par une opinion préconçue que j'aurais. Je ne le pense pas. Il me dit fort souvent ce que je n'ai jamais supposé et même le contraire de ce que je m'imagine.

Il serait intéressant de savoir comment le sujet constate. Mais il ne peut le définir, et cela se conçoit. N'est-il pas impossible à un homme, même très instruit, de faire comprendre le phénomène de la vue à l'aveugle de naissance le plus intelligent ?

Aloud croit que je constate comme elle ; aussi manifeste-t-elle parfois son étonnement quand je la questionne sur des choses que je n'ai, suivant elle, qu'à percevoir moi-même. Je lui laisse cette illusion. Si elle est persuadée de ce que je contrôle ses affirmations, cette conviction ne peut qu'être utile. Je me contente de lui répondre qu'elle doit scruter et définir sans se préoccuper d'autre chose.

Il n'entre pas dans ma pensée que ses affirmations doivent toujours être acceptées. Le sujet est un instrument qui, comme tel, doit être surveillé de près. Au reste, il m'a déjà fait des réponses qu'il a dû rectifier dans la suite ; cependant je dois dire que la faute m'en était imputable : je sollicitais une réponse sans lui laisser le temps moral nécessaire pour constater convenablement.

*
* *

Pour obtenir la suggestion mentale, je dois faire des efforts de volonté, dit le sujet. C'est ce qu'il m'est facile de constater, puisque j'ai conscience de ce que je veux produire. Mais dans la télépathie, je n'ai conscience de rien ; c'est à mon insu que je joue un rôle. Pour juger mes dispositions au moment de la production du phénomène, je dois donc me rappeler les faits. Appliquons cette méthode aux douze cas détaillés précédemment. Si je les passe en revue, je constate que je suis sous une impression plus ou moins profonde quand le sujet me perçoit.

Dans le 1er cas, il y a ma surprise à la vue de Mlle Polaire et le vif désir de savoir si elle est le sujet de M. de Rochas.

Dans le 2e cas, la contrariété de devoir parcourir une rue interminable alors que je suis pressé.

Dans le 3e cas, le désir absolu de ne rien perdre des expériences de M. de Rochas.

Dans le 4e cas, la grande satisfaction de voir ma fille vêtue d'une toilette qu'elle a confectionnée.

Dans le 5e cas, il n'y a pas d'émotion déterminée : aussi le sujet, qui a cependant perçu que je suis en voyage, ne peut-il me trouver.

Dans le 6e cas, énervé de me savoir vilipendé, la sensation a été profonde ; aussi le sujet m'a-t-il vu à l'état *de veille*.

Dans le 7e cas, s'écorcher le doigt au moment où le libre exercice des mains est indispensable, ne peut qu'inspirer des pensées désagréables.

Dans le 8e cas, j'ai eu à trancher avec ma femme une question assez grave.

Dans le 9e cas, si je courais en montant les escaliers, c'est évidemment parce que j'étais sous une impression qui me dominait.

Dans le 10e cas, je dormais quand le sujet m'a vu. Je ne me rappelle pas si j'ai eu le sommeil agité.

Dans le 11e cas, le décès de mon ami V... m'avait vivement impressionné.

Dans le 12e cas, les exigences de mon fournisseur m'avaient contrarié et j'appréhendais les conséquences de mon violent rhume de cerveau.

Le cinquième cas est exceptionnel : je n'ai pas eu d'émotion ; aussi ici, comme d'habitude, l'exception confirme la règle, la télépathie n'a pas donné grand résultat. Si même le sujet s'est rendu compte de ce que je n'étais plus à Verviers, il m'a vainement cherché à Bruxelles, à Namur et à Charleroi.

Aloud n'a eu que deux cas de télépathie avec d'autres personnes que moi.

Ma femme a été vue à Paris, à la fin de novembre 1893,

assise dans son lit, souffrant d'une angine et causant avec quelqu'un. Ce quelqu'un — ma fille, sans doute — n'a été révélé au sujet que par la conversation; il n'a pas été perçu.

Notons que je n'étais plus à Paris vers la fin de novembre 1893.

Aloud, une autre fois, a vu sa sœur qui habite un village de la province de Namur. Cette sœur souffrait de maux de dents. Après la vision le sujet a su, par sa nièce, que dans cette circonstance, cette douleur s'était effectivement produite. Je constate donc de nouveau, par ces deux cas, que la télépathie s'est manifestée au moment où les personnes perçues étaient souffrantes et, par suite, profondément impressionnées.

Il sera intéressant de constater, dans le cas où je viendrais à mourir le premier, si le sujet recevra l'impression détaillée de ma mort par mes derniers dégagements fluidiques. La chose, loin de surprendre, s'expliquerait aisément, si l'on considère les nombreux cas déjà constatés par des observateurs sincères, alors qu'il s'agissait de personnes n'ayant jamais eu de rapports magnétiques.

Les phénomènes télépathiques sont d'essence si naturelle que le fluide électrique de la foudre les produit spontanément. C'est la preuve — renversant toutes les objections — que nous apportons pour terminer ce travail. Cette preuve confirme les témoignages des télépathisés, les explications de mon sujet et la théorie fluidique, magnétique des apparitions.

Dans ma brochure : *La voie naturelle et l'utilité de l'hypnotisme*, publiée en 1891, j'ai déjà établi des rapprochements entre les phénomènes de la foudre et ceux de la magnétisation. Je poursuis ces rapprochements en citant de l'ouvrage *Éclairs et Tonnerre*, de Wilfrid de Fonvielle (2e édition, 1869, Hachette et Cie) le chapitre intitulé :

CÉRAUNOGRAPHIE. — « Les récits imprimés dans les recueils antérieurs à la découverte de Daguerre font mention de phénomènes étranges qui ont bien pu suggérer l'invention inouïe, fantastique, invraisemblable de la photographie. Des témoins

ont vu l'ombre d'un individu foudroyé, dessinée sur un mur. Des observateurs ont aperçu l'image d'un arbre peint par la foudre qui avait atteint Pitcairn.

« En 1825, le tonnerre se précipite sur le brigantin *il Buon Servo* à l'entrée de l'Adriatique. Un matelot est assis sur son coffre, au pied du mât de misaine, occupé à repriser sa chemise. C'est ce malheureux que le tonnerre va saisir, attiré, qui sait? par son aiguille. Il faut si peu de chose pour guider le tonnerre, quand il roule incertain de la route qu'il va suivre. Après avoir déshabillé le cadavre, on remarqua sur le dos une légère ligne noirâtre partant du cou et se terminant aux reins. Là se trouve imprimée, en traits semblables à une espèce de tatouage, l'image du fer à cheval qui était cloué au mât du navire et qui, d'après une habitude superstitieuse des marins de l'Archipel, servait à écarter les mauvais esprits.

« Un autre marin, foudroyé dans des circonstances à peu près analogues, portait sur la poitrine le nom de son bâtiment marqué de la même manière.

« Arago rapporte, dans son *Traité du tonnerre*, l'histoire d'un homme qui se trouvait près d'un arbre frappé par la foudre. Quoiqu'il eût grand'peur, comme il ne se sent pas atteint, il se rassure promptement; mais le soir, en se mettant au lit, il reconnut, à sa grande terreur, qu'il a été marqué par une main invisible. Un pinceau mystérieux a dessiné sur sa peau un arbre portant toutes ses branches!

« Les *Comptes rendus* racontent qu'on trouva le dessin d'une feuille de peuplier sur le cadavre d'un magistrat et sur celui d'un garçon meunier, qui furent sidérés, en même temps, par un même coup de foudre ayant éclaté en 1841, sur un village du département de l'Isère.

« Le *Cosmos*, du 25 août 1866, contient le récit d'un coup de foudre qui éclata à Bergheim (Vosges). Le météore frappa un tilleul sous lequel deux voyageurs s'étaient réfugiés; il les atteignit si vigoureusement que les deux sidérés tombèrent sans connaissance. En les déshabillant pour les ranimer, on remarque avec surprise qu'ils portent l'un et l'autre des marques étranges en divers endroits du corps. Ce sont des

feuilles de tilleul tatouées avec une fidélité dont un dessinateur aurait été jaloux, dit un des témoins oculaires.

« *M. Phipson, membre de la Société chimique de Londres*, raconte, dans une note de la traduction qu'il a donnée de l'ouvrage *Éclairs et Tonnerre* (1868), que deux enfants viennent d'être frappés par la foudre, qui les atteignit pendant qu'ils étaient réfugiés sous un arbre, près de Manchester. Ils furent étourdis par la force du coup, mais cependant en échappèrent. L'arbre paraît avoir porté une cicatrice en spirale. En outre, on trouva sur le corps de l'un des deux sidérés une image parfaite de l'arbre, des feuilles et des branches. Le professeur Thomlinson fait remarquer, à ce propos, que l'on a constaté la présence de figures ramifiées dans des cas où la sidération ne s'était pas produite près d'un arbre susceptible d'être dessiné[1].

« Un cas analogue, publié par le *Journal de la Savoie*, excita un intérêt universel, dans les derniers jours de mai de cette année. Le passage suivant est extrait du rapport d'un docteur qui a examiné le cadavre à l'hôpital de Chambéry :

« Sur le membre supérieur droit, existaient trois bouquets de feuilles d'une coloration rouge-violet plus ou moins foncée et reproduites dans leurs plus petits détails avec la fidélité photographique la plus parfaite. Le premier, situé à la partie moyenne de la face antérieure de l'avant-bras, représentait une branche allongée munie de feuilles ressemblant à celles du châtaignier ; le second, paraissant formé de deux ou trois rameaux réunis, apparaissait vers le milieu de la face externe du bras, et le troisième enfin, au centre de l'épaule, plus étendu, arrondi, ne laissait voir des feuilles et quelques ramuscules qu'à sa partie supérieure et vers ses bords, le centre présentant une teinte rouge allant en diminuant vers la circonférence. Le corps n'a présenté à l'autopsie aucune lésion intérieure. »

« *M. Andreas Poey*, directeur de l'Observatoire de la Havane, a publié, en 1861, chez Leclerc, le récit de vingt-quatre accidents de cette nature.

1. Nous avons vu que, pour le fluide magnétique, la distance ne compte pas : il voyage aussi vite que la lumière.



« En 1796, le tonnerre tombe sur l'église de Lagny; il atteint le maître-autel, attiré sans doute par les ornements d'or et d'argent. En explorant les lieux, le desservant découvre un phénomène étrange, qui, si l'on n'eût été au sortir de la Révolution, eût fait croire au miracle. L'évangile du jour a été transporté sur la nappe du maître-autel. Il est écrit à l'encre rouge, comme il est recommandé dans tous les rituels de magie noire!

« Comment expliquer cette merveille? Les versets dont le prêtre devait donner lecture étaient imprimés avec une matière un peu conductrice, déposée sur un carton que l'explosion avait fait tomber à plat sur la nappe. Poussée par la force du courant et non par une puissance infernale, l'encre avait quitté le papier pour passer sur le lin! C'est ainsi qu'on nous a appris à tracer des images sur un ruban de soie blanche à l'aide d'une feuille d'or.

« Faut-il croire qu'un transport analogue peut avoir lieu à des distances énormément grandes, que chaque rayon fulgurant arrache à un arbre une portion de matière destinée à le peindre au loin sur la peau d'une victime du tonnerre? Quelle est la lentille[1] invisible qui fait converger ces merveilleux rayons, de sorte que l'image ait un pouce de haut, tandis que l'objet n'a pas quelquefois moins de vingt mètres? »

Ainsi donc le fluide reproduit électriquement et visiblement l'image des objets. Un photographe, saisissant le moment où s'opère le travail du tonnerre, obtiendrait sur sa plaque l'image du *double,* du *fantôme* de ces objets!

Il n'y avait donc pas de supercherie quand l'éminent Crookes, entouré d'autres savants, photographiait le fantôme Katie King. Ainsi s'expliqueraient non seulement les phénomènes télépathiques, mais encore les matérialisations provoquées par les transes de la célèbre Eusapia Paladino, matérialisations contrôlées par des savants tels que Ch. Richet, Lombroso, Ochorowicz Lodge et d'autres encore.

L'identité des deux phénomènes est complète, jusque dans

1. Une simple goutte d'eau peut servir de lentille.

les détails : il arrive à la foudre de reproduire le même objet sur des corps différents; parfois également, par télépathie, plusieurs personnes, se trouvant dans des chambres séparées, ont une apparition identique.

Je disais plus haut qu'un appareil photographique pourrait prendre l'image du fluide électrique occupé à dessiner un objet. Il faut s'entendre, car nous avons :

1° L'objet atteint par la foudre ;

2° Le fluide reproduisant l'objet;

3° L'image de l'objet, le travail de la foudre étant achevé.

Il s'agit de photographier, non l'objet (1°), ni son dessin (3°), mais le tonnerre en travail, c'est-à-dire la production fluidique de l'objet (2°) au moment où le phénomène se passe.

Il n'y a pas ici, comme dans le mirage, un simple reflet. Le mirage ne laisse pas de trace : il s'évanouit. Mais il reste un dessin, qu'il sera curieux d'analyser à la première occasion. Il y a donc matérialisation. Matérialisation! Ce qui semblait absurde tantôt devient admissible à l'égal d'autres phénomènes, étranges au fond, mais non discutés, parce que nous les voyons tous les jours, les aliments, par exemple, qui deviennent nous par l'assimilation. La matérialisation se comprend mieux encore si l'on songe que la propriété de l'électricité de travailler et transporter la matière est déjà appliquée dans l'industrie. La *galvanoplastie* est fondée sur cette propriété. Le cadre de ce travail ne me permet pas de m'arrêter à la galvanoplastie, comme j'ai dû le faire pour la céraunographie qui est moins connue.

S'il est admis que l'être humain vit grâce au fluide vital, électrique ou magnétique, peu importe ici, puisque tout cela se tient, on est en droit de se demander pourquoi notre corps ne réaliserait pas d'une manière plus parfaite ce que réalise déjà la foudre qui est, elle aussi, d'essence électrique. Je dis d'une manière plus parfaite, et non plus forte. Évidemment, sous le rapport de l'énergie, le tonnerre l'emporte. Autre chose est la manière de procéder pour obtenir un bon résultat. L'homme est conscient, la foudre ne l'est pas. L'homme est complexe, la foudre n'est qu'une force. Dans son inconscience, la foudre suit les lois de la nature telles qu'elles se

présentent. L'homme, au contraire, peut préparer, ménager, renforcer, combiner les forces naturelles. C'est en accumulant des effets favorables, par exemple, qu'il est arrivé à reproduire, par la photographie, des images fugitives. La foudre ébranle, agite, soulève, transporte des objets. Il est rationnel d'admettre que le fluide vital humain produise les mêmes effets. Dès lors sont reconnus comme possibles des phénomènes dits spirites. Seulement l'esprit qui agit, c'est l'esprit de l'être humain : sujet ou médium, c'est-à-dire de gens plus sensitifs que les autres.

Les spirites et les magnétiseurs sont encore loin de produire les phénomènes provoqués par les fakirs indiens, qui ont étudié et pratiqué le magnétisme depuis des siècles. Nos savants, eux, sous prétexte qu'un corps ne peut se soulever sans levier, nient, sans procéder à des investigations, la possibilité de la lévitation ; comme si le fluide, pour ne pas être palpable et visible, n'en est pas moins un levier d'une puissance parfois extraordinaire. Des hommes instruits et de bonne foi ont vu des cierges s'allumer comme spontanément[1].

Généralement ils n'osent en parler, par crainte du ridicule. Mais ne savons-nous pas que la foudre peut mettre le feu à une matière inflammable ? Pourquoi dès lors le magnétisme humain ne serait-il pas en mesure également d'allumer une mèche quelconque? Qui ne connait des personnes à qui il suffit de passer la main dans les cheveux pour provoquer des étincelles électriques? Serait-il impossible d'inventer un instrument pouvant condenser et manipuler ce magnétisme humain qui sort de certaines chevelures? L'électricité des machines et des poissons torpilles n'est-elle pas accumulée et dirigée à volonté pour être employée comme force?

Ce que l'homme ne fait pas encore, la nature le provoque spontanément chez certaines personnes. Voilà la cause de bien des phénomènes attribués aux revenants : bruits de chaînes, secousses de meubles, projection d'objets, etc. C'est aussi la cause de phénomènes semblables suscités par des spirites et des magnétiseurs. Ces phénomènes se pro-

1. Les *Annales des Sciences psychiques* citent des cas de ce genre (voir année 1893, pages 73 et 89).

duisent à tort et à travers. Dans l'article *Expériences de Milan*, publié dans le numéro 1 de l'année 1893 des *Annales des Sciences psychiques*, M. Charles Richet dit, avec raison, qu'ils ont un caractère absurde; mais il ne les nie pas, au contraire. Ils sont tels parce qu'ils sont produits par des gens se trouvant dans un état second. Dans cet état, la raison est endormie. Médium, sujet, ou sensitif quelconque, l'être en qui se développe une force psychique mystérieuse tombe en somnambulisme ; or le somnambule, semblable à celui qui rêve, divague. Il n'a pas l'usage de son intelligence habituelle. Mais aujourd'hui, grâce à l'hypnotisme expérimental, l'homme resté dans un état normal ou premier, en dirigeant l'homme placé dans un état second, peut rechercher, produire et développer chez ce dernier les facultés qui lui sont inhérentes.

La puissance inconnue, fluide, od, ou force psychique, peu importe le nom qu'on lui donne, commence seulement à être étudiée. Dira-t-on que, grâce à cette force, enfin reconnue, il est admissible qu'un sensitif remue et transporte un objet, qu'il fasse aussi de la lévitation, qu'il puisse même produire une sorte de matérialisation en traçant un dessin, et cela parce que ces phénomènes sont déjà provoqués par la foudre ; mais que matérialiser une main, un bras, comme le fait, dit-on, la fameuse Eusapia Paladino, ou matérialiser un être entier, comme le savant William Crookes prétend l'avoir constaté, c'est tout autre chose ? Pourquoi donc toujours et toujours vouloir renfermer les forces de la nature dans le cercle étroit de nos connaissances ? Pour comprendre le phénomène ne suffit-il pas au reste d'élargir et de subtiliser encore les forces connues, ainsi que le demandait avec tant de bon sens, nous l'avons vu, le Dr Ochorowicz ? Depuis longtemps déjà des expérimentateurs, M. le colonel de Rochas en tête, prétendent que notre corps fluidique peut être extériorisé. S'extériorisant et se matérialisant, il formerait un nouvel être. Le somnambule ne devient-il pas déjà un être tout différent, comme caractère et aptitudes, de ce qu'il est à l'état de veille ? Certes, il y a sous ce rapport de curieuses expériences à tenter. Mais elles doivent être conduites avec

une extrême prudence. Sans cette prudence, qui s'impose, la pratique aurait probablement déjà donné des résultats convaincants.

Il est une mesure que les spirites ne prennent guère malheureusement et qui est indispensable, c'est d'ordonner aux sujets ou médiums de réparer les forces dépensées. Par cette sage suggestion, que la thérapeutique hypnotique démontre être efficace, on leur évite l'épuisement du corps et de l'intelligence, inévitable sans cette précaution. Par le fait, les expériences se trouvent enrayées. Ensuite, dans l'expérience de l'extériorisation du corps fluidique (astral, disent certains opérateurs), qu'il y ait matérialisation ou non, il faut éviter de s'interposer entre le sensitif en transe et son corps fluidique. D'après mon sujet Aloud, un lien magnétique continue à le relier à son corps fluidique, le lien ne doit être ni rompu, ni entamé. M. de Rochas m'a fait part des inconvénients : malaises, douleurs, paralysies, qui peuvent résulter, chez les sujets, d'une interposition, ne fût-ce que de la main de l'opérateur. Cette observation de M. de Rochas ne donne-t-elle pas la clef de la recommandation faite à William Crookes, par Katie King, de ne pas laisser circuler les spectateurs et de se soumettre lui-même à certaines instructions ?

Je crois devoir donner ces indications aux chercheurs. Que chacun apporte son contingent et bientôt s'ouvriront des horizons nouveaux dont parle M. Charles Richet dans son mémoire *l'Avenir de la Psychologie* [1].

ASTÈRE DENIS.

Verviers, novembre 1894.

1. *Annales des Sciences psychiques*, 1892, n° 6.

DE LA

TRANSMISSION DE PENSÉE[1]

PAR LE PROFESSEUR OLIVER LODGE F. R. S.
Professeur de physique au collège de l'Université à Liverpool.

... Par transmission de pensée, j'entends une communication possible entre deux esprits par des moyens autres qu'aucun des organes connus des sens; c'est ce que j'appellerais une connexion sympathique entre deux esprits, en me servant du mot esprit dans le sens vague et populaire, sans définition précise. Maintenant, qu'est-ce que j'entends par connexion sympathique? Prenons quelques exemples :

On voit souvent deux leviers en fer, l'un par terre, l'autre à une centaine de mètres plus loin, à une station de chemin de fer, reliés sympathiquement, car lorsqu'un employé fait décrire à l'un un certain arc de cercle, le levier éloigné, ou bras de sémaphore, décrit le même arc. Le déplacement a été transmis de l'un à l'autre grâce à un moyen de communication bien visible — à savoir un fil de fer ou une corde.

Quand vous poussez un bouton et qu'il en résulte qu'une cloche sonne, c'est par un procédé semblable et dans l'un et l'autre cas tout le monde trouve que la transmission de l'impulsion est simple et mécanique. Ce n'est pas si simple que l'on pense; car sur ce qui concerne la cohésion nous sommes extrêmement ignorants, et pourquoi une extrémité d'un bâton remue quand on touche à l'autre, personne actuellement n'est capable de nous le dire clairement.

1. Traduit, par M. Marcel Mangin, du *Boderland* de janvier 1894, vol. I, p. 232.

Prenons maintenant deux diapasons ou deux instruments de musique exactement semblables, isolés l'un de l'autre et isolés des autres objets, suspendus dans l'air par exemple. Faites résonner l'un d'eux, et l'autre répond, — c'est-à-dire commence à émettre la même note. C'est ce que l'on appelle, en acoustique, la résonance sympathique. Cette fois encore un certain changement est allé de l'un à l'autre instrument en traversant le milieu qui les unit. Ce milieu dans ce cas est intangible, mais nous est bien familier, c'est l'air atmosphérique.

Ensuite suspendez deux aimants semblables sous tous les rapports, pouvant pivoter sur des pointes, à quelque distance l'un de l'autre. Touchez un des aimants et faites-le osciller; l'autre se mettra à osciller légèrement aussi. Un changement s'est transmis de l'un à l'autre; mais le milieu en ce cas est complètement invisible. Il n'est ni solide, ni liquide, ni gazeux; cela est sûr. Qu'il soit matériel ou qu'il ne dépende même pas partiellement de ce que nous appelons la matière, il nous faut, pour trancher la question d'une façon satisfaisante, plus de connaissances que nous n'en avons encore. Nous savons cependant quelque chose du milieu intervenant en ce cas, et nous l'appelons éther.

Dans tous ces cas l'intensité de la réponse varie rapidement avec la distance, et à une distance suffisamment grande la réponse ne serait plus perceptible.

Il ne faudrait pas se hâter de considérer ce fait comme la conséquence naturelle de l'action d'un milieu physique et d'un changement physique ou mécanique; il n'en est pas tout à fait ainsi.

PHYSIQUE OU PHYSIOLOGIQUE

Considérons deux téléphones reliés par des fils. Ils sont sympathiques et si l'on fait vibrer l'un d'eux, l'autre reçoit un ébranlement. En langage vulgaire, ce que l'on dit à l'un est répété par l'autre et la distance est pratiquement sans importance, ou, du moins, il n'y a pas là une loi simple, comme une dépendance en raison inverse du carré, ou quel-

que chose de ce genre ; le changement d'état se transmet par un canal bien déterminé.

Le vrai milieu de communication, je puis le dire par parenthèse, est encore l'éther. Prenons maintenant un miroir pivotant sur un axe et auquel on peut imprimer un léger mouvement. Installons à distance un appareil récepteur convenable, c'est-à-dire un cylindre recouvert de papier photographique et une lentille. Si le soleil éclaire le miroir et que tout soit disposé comme il faut, une ligne sera tracée sur le papier à une distance de plusieurs milles et chaque coup donné au miroir sera représenté par une déviation dans la ligne. Et cela aura lieu malgré la distance considérable, malgré l'absence de fil ou de tout ce que l'on appelle communément « matériel » pour relier les deux stations : rien d'autre qu'un rayon de soleil, un état particulier de l'éther.

Jusqu'à présent nous sommes restés dans le domaine de la physique. Avançons un peu maintenant sur celui de la physiologie. Prenons deux cerveaux aussi semblables que possible, c'est-à-dire appartenant à deux animaux semblables ; plaçons-les à distance sans aucun moyen connu de communication, et voyons cependant s'il n'y a pas quelque lien sympathique entre eux. Excitons-en un et observons si l'autre ne répond pas de quelque manière. Pour faire convenablement l'expérience, il vaut mieux se servir de l'animal tout entier et non pas seulement de son cerveau. Il est alors facile d'exciter un cerveau par l'intermédiaire d'un des organes des sens périphériques, et l'on pourra découvrir l'effet produit dans l'autre cerveau par quelque impulsion motrice, par quelque mouvement musculaire.

A ma connaissance l'expérience a jusqu'à présent été tentée principalement sur l'homme. Cela a certains avantages et certains désavantages. Le principal avantage est que, comme mouvement résultant, le langage intelligent est plus défini, plus instructif que de simples mouvements de membres ou de muscles. Le principal désavantage est que la possibilité de l'erreur consciente et de la fraude devient sérieuse, beaucoup plus sérieuse qu'elle ne l'est avec un animal moins rusé.

Naturellement, de ce que l'expérience réussit avec l'homme,

il ne s'ensuit pas du tout qu'elle réussira avec un animal inférieur; mais je ne sais pas si elle a été tentée autrement qu'avec l'homme.

Une manière simple d'essayer l'expérience serait de pincer un animal ou de lui faire du mal et de voir si l'autre peut ressentir quelque souffrance. S'il sent quelque chose, il se secouera et se frottera, ou exprimera son déplaisir d'une façon sensible à nos oreilles.

Il y a deux manières de faire l'expérience : 1° avec quelque intermédiaire évident ou quelque voie possible comme, par exemple, lorsque deux personnes se tiennent par la main à travers un trou fait dans le mur et dont les bords sont rembourrés; 2° sans aucun intermédiaire et à distance.

Au lieu d'une simple sensation pénible à la peau, on peut exciter le cerveau autrement en excitant quelque organe spécial des sens : par exemple celui du goût ou celui de l'odorat. Mettez le palais d'un des deux animaux en contact avec quelque chose de nauséabond ou d'agréable et observez la contenance de l'autre; ou, s'il s'agit de deux personnes, demandez à celle qui doit percevoir, de décrire la substance que l'autre est en train de goûter.

Ces expériences ont été essayées avec des personnes; elles ont été essayées par M. Malcolm Guthrie et d'autres, à Liverpool, et il y a eu une remarquable proportion de résultats positifs. Mais je ne m'occupe pas ici de donner des preuves, je ne prétends pas convaincre. Il faudra avoir accumulé bien des études avant même que l'on soit en mesure de critiquer la réalité des faits. Ce que j'ai l'intention de montrer est que de telles expériences ne sont pas, *a priori*, absurdes; qu'elles sont à faire; et que tout résultat obtenu, s'il est bien net et clair, doit être accepté graduellement et avec précaution, qu'il soit positif ou négatif.

On pourrait m'objecter que ma manière de raisonner implique quelque hypothèse. Les nerfs de A sont excités et les muscles de B répondent. Comment est-ce que je sais que le *cerveau* de A ou de B est en jeu? Pourquoi ne pourrait-il y avoir une connexion immédiate entre les organes mêmes des sens périphériques?

Je crois qu'à mesure que nous avancerons vous verrez que cela est improbable et que nous sommes conduits par la probabilité à remonter au moins jusqu'au cerveau pour expliquer des faits comme ceux dont je vous ai demandé d'avance de m'accorder la possibilité. Mais je n'ai pas la moindre envie de dogmatiser sur ce sujet; et c'est seulement pour ménager mon temps que je fais une telle supposition.

Ainsi donc j'ai supposé que l'excitation mettait en jeu les nerfs du tact, ou d'une façon plus générale les nerfs de la peau et ceux du goût; mais nous pouvons aussi bien exciter les nerfs de l'ouïe, de l'odorat, ou de la vue. Cependant, une expérience basée sur une excitation de l'ouïe ou de l'odorat n'est évidemment très probante que si la distance séparant A de B est considérable; tandis qu'une excitation visuelle peut très bien avoir lieu dans un espace étroitement limité. Ainsi on peut tenir un tableau en face des yeux de A et l'on peut demander à B s'il voit quelque chose; et, s'il voit cette chose, de la décrire ou de la dessiner.

Si le tableau ou le diagramme ainsi montré à A vient justement d'être dessiné par l'expérimentateur lui-même; si c'est quelque chose que l'on ne peut décrire d'un mot; si A n'a pu toucher B ou faire un mouvement pendant toute la durée de l'expérience, et n'a jamais vu le tableau auparavant; si au moyen d'un écran, on peut sûrement empêcher tout rayon venant du tableau d'arriver dans les yeux de B, et si cependant B prétend le voir, même obscurément et est capable de le dessiner au milieu du silence absolu des assistants, alors je dirai que l'expérience est bonne.

Mais elle ne serait pas encore décisive. Il faut examiner qui sont A et B.

Si ce sont deux personnes qui sont toujours ensemble et font montre de leurs talents pour de l'argent; s'ils ont fait de cette spécialité leur métier et sont habitués à agir ensemble. Alors je nie qu'une semblable expérience puisse solidement prouver quelque chose, car on peut supposer, avec beaucoup de probabilité, qu'il y a là quelque habile subterfuge.

Les subterfuges peuvent prendre tant de formes qu'il se-

rait ennuyeux de les discuter; il vaut mieux les éliminer tous ensemble. C'est ce que l'on peut faire en mettant dans des chambres qu'ils ne connaissent pas des individus non assortis. Il est vrai qu'ainsi l'expérience devient beaucoup plus difficile, sinon même en réalité tout à fait impossible. Deux diapasons entièrement différents ne se répondront pas. Deux personnes étrangères l'une à l'autre ne sont pas l'une à l'autre sympathiques dans le sens ordinaire du mot; peut-être ne devons-nous pas nous attendre à une réponse. Cependant il faut faire l'expérience, et si B montre qu'il est capable de répondre non seulement à A_1, mais aussi à A_2, à A_3 et à d'autres complètement étrangers, sous les conditions que je viens de mentionner brièvement, alors l'expérience pourra être regardée comme satisfaisante. Je suis prêt à affirmer que l'on a fait de ces expériences satisfaisantes.

DIFFICULTÉS DE L'EXPÉRIENCE

Mais elle paraît rare, la faculté de répondre ainsi aux impressions sans intérêt, des personnes étrangères. Le nombre des sujets pouvant faire ce que fait B, *paraît* très limité. Mais ce n'est pas sans défiance que je le dis, tant est petit le nombre de ceux qui ont essayé. Il est bien probable que c'est une question de degré. Toutes les nuances de sensibilité peuvent exister, depuis presque 0 jusqu'à un degré considérable.

Il est urgent de faire plus d'expériences. Elles ne sont pas difficiles à organiser, et l'on peut y introduire assez de variété pour que les observations ne soient pas déplorablement monotones. Elles sont, je l'avoue, assez ennuyeuses.

Avant de les considérer comme satisfaisantes, ou de les publier, il serait bon de demander l'avis d'un observateur spécial qui pourrait suggérer plus de précautions; mais d'abord il vaudrait mieux choisir des conditions très faciles.

Des parents réussiront probablement mieux que des étrangers; des personnes qui sentent de la sympathie l'une pour l'autre, qui se figurent habituellement connaître ce que l'autre pense des traditions qui ont cours dans beaucoup de familles; c'est avec de telles personnes qu'il serait le plus na-

turel de commencer, à moins que l'expérience ne prouve le contraire.

On a coutume d'appeler A l'agent et B le percipient, mais je vois là quelque objection à faire.

Le mot d'agent suggère l'idée d'activité, et c'est une question qui se pose de savoir si une activité consciente est nécessaire. Envoyeur et récepteur pourraient être proposés, mais ces termes prêtent à des objections semblables et peut-être plus fortes. Pour le moment nous nous servirons simplement des lettres A et B qui n'impliquent aucune hypothèse.

A peut être comparé au téléphone transmetteur, B au téléphone récepteur ; A au diapason mis en vibration ou à l'aiguille aimantée oscillant, et B à l'appareil correspondant.

A au miroir brillant, B à la feuille sensibilisée.

Mais remarquez que dans tous les cas mentionnés jusqu'à présent, il est question aussi d'une troisième personne ; l'expérimentateur C. A et B sont regardés comme de simples instruments, des appareils dont se sert C pour faire son expérience.

Tout deux sont passifs jusqu'à ce que C vienne et excite le nerf de A, soit en le pinçant, soit en lui mettant quelque chose dans la bouche, ou en lui montrant des diagrammes ou des objets ; et B doit répondre à A. On peut objecter qu'en réalité il répond tout le temps à C. Oui, certainement il peut en être ainsi quelquefois et c'est une possibilité qu'il faut se bien rappeler. Si un objet que C regarde inconsciemment est décrit par B, au lieu de l'objet présenté à A, l'expérience semblera un insuccès. Il faut avoir présentes à l'esprit beaucoup de ces possibilités, en explorant des régions si nouvelles.

EXPÉRIENCES PUBLIQUES

Mais je veux maintenant aller plus loin et montrer que C n'est pas un élément indispensable. Peut-être ne sert-il à rien. Très probablement il est un obstacle, même s'il est sérieux et bien intentionné. Mais si D, E, F sont présents comme simples spectateurs, causant, remuant, ou même restant assis tranquilles et réfléchissant, les conditions sont mauvaises. On ne peut jamais être sûr de ce que fait F ; il pourrait bien

n'être là que pour chercher à s'amuser. Une expérience conduite devant une nombreuse assistance n'a ni sens ni valeur.

Jamais, quand je me sers du mot transmission de pensée, je ne veux parler de représentation publique, soit par des gens sincères, soit par des inventeurs de trucs. L'espèce humaine est ainsi faite que ces représentations ont leur valeur; elles font faire des expériences; mais en elles-mêmes, et scientifiquement parlant, elles sont inutiles et tendent souvent à empêcher les explications des phénomènes, en jetant sur eux une défaveur quasi légitime.

Je crains que certaines exhibitions de phénomènes hypnotiques soient plutôt nuisibles; on peut les comparer aux expériences de vivisection entreprises non pour faire avancer la science, mais pour exhiber quelque fait archi-connu non seulement aux étudiants, mais à la foule des oisifs et des inutiles.

Revenons à A et B; supposons-les seuls, non stimulés par une troisième personne; rien n'empêche A de combiner ses fonctions avec celles de C et de s'exciter lui-même. Il peut regarder un tableau ou une carte à jouer, il peut goûter quelque chose, ou seulement peut-être penser à un nombre, à une scène, à un événement et en avoir dans l'esprit une représentation vive. Il peut arriver que B soit capable de décrire la scène à laquelle A pense quelquefois, presque correctement, quelquefois avec un fort mélange d'erreur ou au moins d'obscurité.

L'expérience est, au fond, la même que celles déjà décrites et peut être tout à fait satisfaisante; son seul côté faible, c'est que, dans de semblables circonstances, tout dépend du témoignage de A, et A n'est pas toujours cru.

C'est un désavantage, après tout, qu'il partage avec C, et il peut tout au moins se convaincre lui-même par ces expériences-là pourvu qu'elles réussissent.

EXPÉRIENCES A DISTANCE

Mais faisons un pas de plus. Supposons que A et B ne pensent pas du tout à expérimenter. Ils sont loin l'un de l'autre

et se livrent à leurs occupations ordinaires y compris le sommeil; ils passent par tous les états actifs ou passifs qui leur sont habituels le jour ou la nuit. Supposons-les cependant non pas étrangers l'un à l'autre, mais parents ou amis intimes, mieux encore *peut-être* (car je n'affirme rien sur tous ces points), frères jumeaux. Maintenant, supposons que quelque chose excite vivement A, qu'il tombe d'un rocher, ou fait une chute de cheval ou tombe dans une rivière; ou qu'il devient gravement malade, ou subit une violente émotion, ou qu'il est sur le point de mourir.

Ne peut-on concevoir que si quelque lien sympathique, comme ceux que j'ai cités, existe entre les deux individus, du moment qu'une faible excitation venue d'une troisième personne est capable, même réduite à presque rien, de se transmettre d'un individu à un autre; ne peut-on concevoir ou même considérer comme probable qu'une violente excitation, comme celle que nous avons supposé que A reçoit, soit capable de produire en B, même s'il est inattentif et occupé d'un autre côté, quelque obscur écho, réverbération, réponse, et le prévenir plus ou moins que A souffre ou est ému? Si B est occupé, absorbé, en pleine activité, il peut ne rien remarquer. S'il arrive qu'il soit au repos, inoccupé, morne, à moitié ou tout à fait endormi; il peut être conscient de quelque chose. Peut-être sentira-t-il seulement un vague sentiment de dépression générale; ou il sentira cette dépression et l'associera avec A d'une façon bien définie; ou il sera averti de ce qui arrive, d'une façon plus précise et saura que A a fait une chute, ou a été victime d'un accident, ou se noie, ou est malade; ou bien il aura un rêve particulièrement accentué qui le troublera longtemps après son réveil, et qu'il racontera à d'autres personnes ou qu'il écrira; ou bien il croira entendre la voix de A, ou bien, enfin, il évoquera devant l' « œil de son esprit » une image de A avec tant de force qu'il pourra se persuader à lui-même et persuader à d'autres qu'il a vu l'apparition de A, apparition quelquefois sans aucun but, quelquefois, au contraire, telle qu'elle semble une sorte de vision ou de représentation d'un événement se passant en réalité quelque part.

La Société de Recherches physiques, avec une persévérance et un soin admirables, a entrepris et accompli la tâche ingrate de recevoir et d'examiner minutieusement une grande masse de témoignage relatifs à des phénomènes du genre de ceux dont nous parlons. Elle en a publié une partie dans deux gros volumes intitulés : *Fantômes des vivants.* Chaque mois elle reçoit de nouveaux documents. Ceux-ci s'accumulent tellement, quelques-uns sont si complets, qu'ils font céder la barrière du scepticisme chez tous ceux qui veulent bien prendre la peine d'étudier la question. Les preuves ne permettent plus de douter. Elles ne sont pas encore assez nombreuses pour servir de base à une théorie.

Je ne puis témoigner en faveur de ces faits comme je peux le faire, pour de simples expériences où j'ai joué le rôle de C; les preuves de la transmission de pensée spontanée ou involontaire doivent évidemment dépendre de constatations faites par A et B, et d'autres personnes, quelques-unes dans le voisinage de A, d'autres dans celui de B, en même temps que d'articles de journaux contemporains, d'articles nécrologiques du *Times* et d'autres documents se rapportant au fait en question, utiles à l'enquête, et pouvant être regardés comme dignes de foi.

VALEUR DES TÉMOIGNAGES

Je suis prêt cependant à déclarer que le poids des témoignages est suffisant pour m'avoir persuadé que les phénomènes sont réels; que la distance entre l'Angleterre et l'Inde n'est pas une barrière pour une communication de pensée comme celle dont nous parlons, tout en en ignorant le comment; que de même que le fait de toucher un bouton de signal à Londres produit une réponse immédiate dans un appareil télégraphique situé à Téhéran, chose qui peut se présenter tous les jours, de même l'état de danger ou bien la mort d'un enfant, d'un frère, d'un mari éloigné peut être signalée, sans fil télégraphique, au cœur d'un être humain dans de certaines circonstances qui le rendent capable de recevoir un semblable message.

Nous appelons cela télépathie, — sympathie à distance; nous ne le comprenons pas. Quel est le milieu de communication? Est-ce l'air, comme pour les diapasons; l'éther, comme pour les aimants; ou est-ce quelque chose de non physique, d'exclusivement physique? Personne ne peut encore le dire. Il nous faut bien d'autres connaissances sur la question avant de répondre à cette question, ou même d'être sûr que la question a un sens.

Sans doute, ce qu'il y a de plus scientifique, après avoir été forcé d'admettre le fait, c'est de supposer un milieu physique, de le découvrir lui et ses propriétés, si possible. Si l'entreprise échoue, il sera temps de se lancer dans d'autres hypothèses.

En attendant, la télépathie se présente à nous comme le fait spontané de cette communication entre esprits (ou entre cerveaux) que faute d'un meilleur terme nous appelons à présent transmission de pensée. Nous pouvons nous tromper en la considérant ainsi, mais comme hommes de science, c'est ainsi que nous sommes forcés de le faire, à moins que le poids des preuves ne nous force à prendre une position qui serait en apparence moins tenable.

Ce qui donne de la force à notre opinion actuelle, c'est le fait que les impressions produites spontanément peuvent être imitées artificiellement et expérimentalement par des essais faits consciemment dans l'intention de les produire. On connaît des personnes qui par un effort de la volonté peuvent exciter le cerveau d'une autre personne à une distance modérée, — par exemple celle séparant deux endroits de la même ville, plus loin, peut-être, je n'en suis pas sûr, — de sorte que la seconde personne croit entendre la première l'appeler ou croit la voir.

C'est ce qu'on appelle des apparitions expérimentales, et ce qui paraît bien établi. Ces expériences, elles aussi, ont besoin d'être répétées. Elles demandent du soin évidemment; mais elles ont une grande valeur, et doivent contribuer immensément aux progrès de la psychologie expérimentale.

QU'EST-CE QUE LA TRANSMISSION MENTALE

Que signifie cette surprenante résonance sympathique, cette réverbération syntonique entre les esprits? Serait-ce le germe d'un nouveau sens, quelque chose que l'espèce humaine dans le progrès de son évolution est destinée à voir se développer? ou est-ce le reste d'une faculté possédée par nos ancêtres animaux avant l'usage du langage?

Je ne veux pas entrer dans ces spéculations, je ne pourrais répondre à ces questions que par des spéculations. Je ne veux affirmer que ce que je crois être des faits bien établis et vérifiables.

CE QUE NOUS SAVONS

Laissez-moi cependant vous montrer que la communication entre esprits, le fait qu'une pensée de A en excite une autre dans le cerveau de B est après tout un phénomène très ordinaire et bien connu. Nous avons une quantité de moyens pratiques qui la rendent possible. La race humaine a bien dépassé les races animales dans le développement de ce mécanisme, et les civilisés ont bien dépassé les sauvages. Ne peut-on pas dire que par le développement de ce mécanisme nous avons commencé à perdre la forme spontanée et réellement simple de la faculté en question? Mais la faculté et son mécanisme existent de toute évidence.

Je chuchote un secret à A, et peu de temps après, je trouve que B sait parfaitement ce que j'ai dit. Cela arrive quelquefois. Peut-être est-ce arrivé d'une manière que nous sommes habitués à regarder comme très ordinaire : A a dit le secret à B. Quand nous en venons cependant à analyser le procédé, il n'est pas du tout simple en réalité. Je n'entrerai pas dans d'ennuyeux détails; mais quand vous vous rappellerez que tout ce qui a transmis la pensée ce sont les compressions et les dilatations d'un gaz impalpable et que dans le phénomène de la transmission, ce gaz est resté dans cette condition intermédiaire et curieusement mécanique pendant un espace de temps limité, vous trouverez bien là quelque sujet d'étonnement. Je ne dis pas que nous devrions consi-

dérer quelque sympathie directe entre les esprits, sans ce procédé mécanique, comme une manière réellement plus simple et plus directe de transmettre une idée. Cependant tout dualisme est inadmissible quand on va suffisamment au fond des choses, et je tiens à ne pas insister sur une antithèse réelle et essentielle entre l'esprit et la matière, entre l'idée et le phénomène.

Passons à un autre exemple.

Vous dites un secret à A, en Nouvelle-Zélande, et vous découvrez que B, à Saint-Pétersbourg, le connaît bientôt après, ni l'un ni l'autre n'ayant voyagé. Comment cela peut-il se faire? C'est une chose impossible pour un sauvage, cela lui semblerait mystérieux; c'est mystérieux en réalité. L'idée a existé quelque temps sous la forme de griffonnages sur un morceau de papier, qui a voyagé entre les deux endroits. Il y a eu transport de matière, non pas vibration de l'air; le morceau de papier tenu devant les yeux de B a excité en lui l'idée ou la connaissance du fait que j'avais communiqué à A.

Un transport de matière n'est même pas nécessaire; rien ne se transporte le long d'un fil télégraphique, et l'air n'est pas remué par un courant électrique, mais la transmission de la pensée par l'intermédiaire de l'éther (à l'aide d'un fil télégraphique ou téléphonique) est un fait établi bien qu'il eût stupéfié nos ancêtres du siècle dernier. Et pourtant ce n'est pas un fait réellement nouveau, c'est seulement dans la distance et la perfection de communication qu'est la nouveauté. Le vieux système des signaux par sémaphore, aussi bien que la méthode héliographique, est, en somme, une utilisation de l'éther pour la transmission mentale. Beaucoup de renseignements, quelquefois d'une importance capitale, peuvent être communiqués par un clignement d'œil, ou un signe de tête; ou même par un regard. Ce sont là aussi des messages envoyés par le moyen de l'éther. L'œil est appelé par des changements passant dans l'éther et par ceux-là seulement.

CE QUE NOUS NE SAVONS PAS

Et maintenant, voyons! fermez les yeux, bouchez-vous les oreilles, ne faites transporter aucune substance, interposez

une distance suffisante pour empêcher toute communication par contact. La pensée, les idées peuvent-elles être tout de même transmises? L'expérience répond : Oui. Mais quel est le milieu? comment les choses se passent-elles? Il appartient à nos recherches ultérieures de le découvrir.

Nous avons réduit nos trois individus du commencement à deux ; nous pouvons réduire ces deux à un seul. Il est possible de combiner en apparence en un seul individu les rôles de A et de B. Il faut pour cela quelque pratique et c'est un curieux état de choses. Il semble falloir l'aide d'une fixation du regard sur un objet, tel qu'une boule de verre ou de cristal — c'est-à-dire sans doute d'un léger état hypnotique. Alors vous voyez des images et recevez des impressions, ou quelquefois votre main se meut inconsciemment, comme si une partie de votre cerveau télégraphiait à une autre, et comme si votre personnalité dormait et se dédoublait pour un instant. Mais dans ces cas d'écriture dite automatique de vision par le cristal, de médiumnité parlante, de clairvoyance, et autres, sommes-nous bien sûrs que ce soient des cas d'« interaction » entre A et B, et même, s'il en est ainsi, sommes-nous sûrs que dans notre dernier exemple le sujet agit réellement comme s'il était double? Je n'en suis pas sûr ; j'en douterais dans quelques cas. Il se peut que le clairvoyant réponde à quelque monde spirituel inconnu dont il forme une partie. On ne doit pas oublier cette possibilité dans les cas ordinaires qui semblent être des cas de transmission mentale.

Faisons maintenant un pas de plus. Supposons que je découvre un morceau de papier avec des griffonnages dessus. Je peux soupçonner qu'ils ont été faits dans quelque but, mais ils sont pour moi des hiéroglyphes inintelligibles. Je porte ce papier à une personne, puis à une autre, et je prie qu'on le regarde, mais il n'excite aucune réponse. Ces personnes ne perçoivent guère rien de plus que ce que percevrait un sauvage. Mais il n'en est pas de même de tout le monde. Un homme à qui je montre le papier a la faculté perceptive, si je peux ainsi dire ; il devient étrangement excité ; il se met à chanter; il se précipite pour aller chercher un instrument fait avec des cordes de boyau et du bois, et remplit l'air de

vibrations. Même les autres personnes commencent maintenant à comprendre. Le morceau de papier était un manuscrit perdu de Beethoven.

De quelle sorte de transmission mentale s'agit-il ici? Où est l'A, auteur premier de l'idée? Il est mort depuis des années; son idée a été fossilisée, est restée dormante dans la matière, mais elle n'avait besoin que d'un esprit sympathique et instruit pour être perçue, pour revivre, et pour rentrer dans le patrimoine de l'humanité. J'ai dit : son idée; mais ce n'est pas seulement une idée; il peut y avoir un monde d'émotions ainsi emmagasiné dans la matière, prêt à être pour ainsi dire déchargé comme par une détente. Action de l'esprit sur la matière; réaction de la matière sur l'esprit, — ces choses ne sont-elles pas, après tout, vulgaires?

Et alors, pourquoi dire : C'est impossible?

POSSIBILITÉS

Voici une chambre où une tragédie s'est passée, où un cœur humain a été étreint par la plus poignante angoisse. Reste-t-il encore à présent une trace de cette agonie susceptible d'être appréciée par un esprit dans l'état d'harmonie ou de sensibilité nécessaire? Je n'affirme rien, je dis seulement que la chose n'est pas inconcevable. Si elle arrive, elle peut prendre plusieurs formes; une vague inquiétude peut-être, ou des bruits imaginaires, ou de vagues visions, ou peut-être un rêve, une représentation de l'événement tel qu'il s'est passé. Comprenez bien que je ne regarde pas la preuve de ces choses comme aussi bien établie que celles des autres phénomènes dont j'ai parlé; mais il se peut que nous soyons forcés de les admettre, et vous voyez déjà se dissiper le nuage de superstition qui les voile. S'ils sont vrais, ils prendront leur place dans l'ordre universel, à côté d'autres auxquels ils se rattacheront et qui sont déjà bien connus.

Et les reliques? Faut-il croire qu'une relique, une boucle de cheveux, un vieux vêtement, garde des traces d'une personne morte, conserve quelque chose de sa personnalité? N'en est-il pas ainsi d'une vieille lettre, d'un tableau? Nous

disons d'un tableau : *Un vieux maître*. Est-ce qu'il n'y a pas là beaucoup de la personnalité du vieux maître conservée ainsi? L'émotion ressentie en regardant le tableau, n'est-elle pas une espèce de transmission de la pensée d'un mort? Un tableau diffère d'un morceau de musique en ce qu'il y a en lui une véritable incarnation, si je puis ainsi dire. Tout le monde peut le voir, quelques-uns seulement peuvent le comprendre. La musique a besoin d'incarnation; il faut l'exécuter, comme nous disons, et alors elle peut être comprise; mais jamais sans un esprit en harmonie et appliqué; voilà comment ces choses sont, en un sens, de la transmission mentale, mais de la transmission différée. Elles peuvent être comparées à de la télépathie franchissant non seulement l'espace, mais le temps[1].

Pensez à ces grandes choses et ne soyez pas indûment sceptique pour les petites. Il faut que l'esprit garde une attitude de critique pénétrante, et, en ce sens, une certaine dose de scepticisme est non seulement légitime, mais nécessaire. L'espèce de scepticisme que je désapprouve, n'est pas celui qui questionne sérieusement et exige des preuves rigoureuses; c'est, au contraire, celui qui affirme avec confiance et nie dogmatiquement; ce n'est pas là le scepticisme dans le vrai sens du mot, car il décourage l'enquête et empêche l'examen. Il est trop positif relativement aux bornes de la connaissance et aux limites de la superstition.

Fantômes, rêves, apparitions, visions par la boule de cristal, prémonitions, clairvoyance : domaine de la superstition tout cela; oui, mais peut-être aussi domaine des faits. Comme taxes mises sur notre crédulité, ce n'est rien comparé à certaines choses qui nous sont familières, trop familières, et que nous avons la stupidité de ne pas savoir apprécier.

Que la superstition enveloppe toutes nos connaissances, toute notre existence si elle en enveloppe une partie, mais donnons-lui un nom moins méprisant.

OLIVER LODGE.

1. Ce n'est pas la télépathie dans le sens technique, bien entendu, puisque les choses se présentent d'une manière et suivant des procédés connus. La télépathie technique est l'obtention du même résultat par des moyens, des procédés non habituels

VARIÉTÉS

A PROPOS DE MISS ABBOTT

(THE LITTLE GEORGIA MAGNET)

PAR LE Dr HENRI GOUDARD

En feuilletant distraitement, ces jours derniers, la collection des *Annales des Sciences psychiques*, mon attention a été éveillée par l'article terminal du n° 1 de 1892, intitulé « Une femme étrange », et relatant, d'après le *Daily Telegraph*, les curieuses expériences réalisées par miss Abbott à l'Alhambra de Londres. Bien que je lise avec grand intérêt tout ce que publient les *Annales*, cet article m'avait complètement échappé lors de son apparition, et je le regrette bien vivement : j'eusse volontiers appelé plus tôt et plus à propos la discussion sur les faits qu'il relate.

En manière de conclusion, j'y relève, à la fin, une note hors texte de M. le professeur Ch. Richet ainsi conçue : « Nous devons dire que le récit du *Daily Telegraph* est tant soit peu exagéré. M. Oliver Lodge, le savant physicien, président de la Section mathématique de l'Association Britannique, a examiné avec le plus grand soin miss Abbott, et il a déclaré n'être pas convaincu qu'il y ait autre chose qu'une grande force et une extraordinaire adresse musculaire. Jusqu'à plus ample informé, nous nous rallierons à l'opinion de ce grand savant, si compétent et si consciencieux. »

Certes, ce que je connais de M. Oliver Lodge m'inspire une très haute idée de son exceptionnelle valeur scientifique; néanmoins, je ne saurais accepter sans débat ses conclusions.

Mais procédons par ordre.

Nombre de lecteurs ont dû apprendre, par les journaux quotidiens de l'époque, que miss Annie Abbott vint en France vers la fin de la même année 1892, et donna plusieurs séances dans la capitale au Casino de Paris, et dans les bureaux de plusieurs feuilles publiques.

A ce sujet, on pouvait lire dans le *Figaro* ce qui suit :

« Le *Figaro* a reçu la visite de miss Abbott, la vraie. Nous disons « la vraie », parce que les succès obtenus par elle ont suscité de nombreuses imitatrices ou plutôt « contrefactrices ».

Miss Annie Abbott, surnommée en Amérique « The little Georgia Magnet », est un inexplicable phénomène.

Toute mince, toute frêle, toute mignonne, elle développe à volonté en elle-même une force herculéenne, un poids colossal. Sans aucun appareil, sans aucun truc, elle a fait, en présence seulement des rédacteurs du *Figaro*, pris par elle comme sujets, de renversantes expériences. *Renversantes* est bien le mot, car, pour débuter, rien qu'en appuyant les doigts sur le pied d'une chaise qu'on tient dans les bras, elle vous culbute instantanément.

Non moins curieuse est cette autre expérience. Elle appuie une queue de billard sur la paume de ses mains ouvertes et un, deux, quatre hommes, unissant leurs efforts, ne peuvent la lui arracher. Quatre hommes ligués contre elle n'arrivent pas non plus à la faire reculer d'un pas. Elle les repousse en se tenant en équilibre sur un seul pied ! Enfin, alors qu'on peut facilement la soulever par les coudes quand elle a les bras enveloppés de soie ou de papier, — elle pèse 45 kilos, — il devient impossible de lui faire perdre pied si l'on touche les bras nus. Elle, par contre, — toujours rien qu'en appuyant la paume de la main sur le dossier d'une chaise, — enlève six hommes assis, groupés ou accrochés à cette chaise !

Enfin, privilège le plus curieux de tous, elle peut, par l'imposition des mains, transmettre sa force de résistance et son poids à un enfant.

sa chair; si l'on retire les foulards et qu'il y ait contact, plusieurs personnes ne pourront la soulever, et cela, sans qu'elle change jamais la position de ses bras.

VII. — Miss Abbott posera ses mains sur un châssis de bois ou de verre, et plusieurs personnes essaieront de la pousser par les épaules, pendant que deux autres mettront leurs mains entre celles de miss Abbott et le châssis : ces deux personnes ne sentiront aucune pression.

VIII. — Miss Abbott montant sur une chaise, deux personnes pourront la soutenir facilement en l'air lorsqu'on retirera la chaise, à la condition que deux foulards soient placés sous ses coudes. Si on enlève ces foulards, elle devient si lourde qu'on ne peut plus la maintenir en l'air.

IX. — Elle transmet sa force à un enfant, ou à toute autre personne, et il devient impossible de les soulever.

X. — Une queue de billard tenue par plusieurs personnes et sur laquelle s'assied un homme très lourd sera soulevée par elle rien que d'une seule main. Elle priera une autre personne de mettre sa main ouverte sur le bas de la queue de billard et elle soulèvera tout ce poids, rien qu'en touchant la main de cette personne[1].

Le comité de contrôle se tenait sur la scène avec miss Abbott et l'impresario dont le rôle se bornait à expliquer au public ce qui allait se passer. Une partie des membres du Comité participaient, à tour de rôle, aux expériences, pendant que les autres contrôlaient, chacun à sa manière et à son point de

1. Le pouvoir particulier de miss Abbott s'est révélé à l'âge de 7 ans. Dans une crise provoquée par la colère, elle s'est jetée à terre, et son père était demeuré dans l'impossibilité de la relever : « Elle semblait vissée au parquet. » Plusieurs personnes crurent à une force électrique considérable, mais le célèbre Edison, consulté à ce sujet, déclara, après un examen laborieux et consciencieux, que, même en admettant que ce fût « une forme de l'électricité », cette forme était encore inconnue.

Lorsque miss Abbott n'est pas sous l'influence de cette puissance, il lui serait impossible de soulever un poids de 100 livres : en la voyant si frêle et si chétive, on ne peut douter de la véracité du fait.

(*Daily Telegraph.*)

J'ai remarqué que miss Abbott a la peau très sèche. Il parait que sa température est sensiblement inférieure à la normale.

H.-G

vue, le mode d'exécution : toute facilité était donnée à chacun d'examiner soit miss Abbott, soit les objets employés, de manière à se convaincre que les choses se passaient sans l'aide d'aucun truc ou artifice. Autant qu'il m'en souvienne, nous étions, le 10 novembre, dix-huit personnes au comité, dont plusieurs membres de la presse et trois médecins.

Les expériences furent exécutées conformément au programme avec diverses variantes de peu d'importance réclamées par plusieurs assistants. Je pris une chaise entre mes bras, le dossier appuyé contre ma poitrine, la tenant à pleines mains et solidement par les deux pieds antérieurs. Miss Abbott la toucha à peine du doigt et il me fut impossible de conserver mon équilibre. Je fus projeté à terre, avec ma chaise, que j'accompagnai sans la lâcher.

Je n'avais éprouvé aucun choc ni aucune sensation de poussée sur une surface ou sur un point quelconque du corps; je fus projeté comme on le serait, par exemple, par un coup de vent; mais, je le répète, sans aucune impression de violence, et j'allai tomber à un ou deux mètres, en titubant, dans mes efforts de lutte pour conserver l'équilibre, avec ma chaise aux mains. Mon impression fut celle d'une brusque paralysie de tous mes membres; je me relevai d'ailleurs immédiatement, sans rien éprouver de particulier qu'un certain désarroi dont on peut facilement se faire une idée.

Je participai encore activement à plusieurs des expériences suivantes, et, dans presque toutes, j'eus la même impression de brusque impuissance produite sur mon organisme au contact immédiat ou médiat de miss Abbott, et il me parut que les effets semblables, produits sur les autres personnes, ne devaient pas être d'une nature différente; c'est d'ailleurs ce que me déclarèrent deux ou trois membres du comité à qui je demandais leur manière de voir. Il est bien certain que la personne qui, dans l'expérience II, mettait ses mains entre la chaise et les mains de miss Abbott, ne sentait pas de pression de la part de celle-ci; et néanmoins plusieurs personnes agissant ensemble ne pouvaient enlever la chaise que tenait ainsi miss Abbott, ou plutôt que tenait effectivement une deuxième personne, miss Abbott se bornant à toucher les

mains ou même les avant-bras de cette personne. Cette circonstance me semble donner plus de poids à l'idée que j'émets d'une action inhibitoire produite par cette dame sur les assistants.

Dans l'expérience III et la suivante, la queue de billard était tenue entre les deux mains ouvertes et placées à des hauteurs différentes : je ne m'explique pas comment la queue de billard peut être ainsi tenue verticalement.

Les expériences VI, VII et VIII comporteraient la même explication par une action inhibitoire, à laquelle il y aurait lieu de joindre une action suggestive en ce qui concerne le foulard : l'interposition du foulard entre la peau de miss Abbott et les mains de la personne qui la soulève faisant cesser, par suggestion, l'action inhibitoire.

Dans l'expérience IX, miss Abbott parut hypnotiser, une première fois par imposition des mains sur la tête, et une seconde fois à distance, d'un bout de la scène à l'autre, une fillette de 5 ans, qui nous fut présentée comme la fille de la fameuse Loïe Fuller, la Danseuse serpentine que tout Paris a eu l'occasion de voir. Cette enfant fut dès lors aussi difficile à soulever ou à mouvoir que l'était miss Abbott elle-même.

Là encore on peut admettre les mêmes influences exercées par miss Abbott, qui serait restée l'agent actif, le sujet d'expérience ayant seul changé.

Peut-être, peut-on aussi expliquer la dernière expérience en admettant que les personnes qui tenaient la queue de billard soulevaient elles-mêmes le fardeau qui la surmontait, sous une influence suggestive, aussitôt que miss Abbott mettait la main en dessous de la queue de billard, tout en croyant fermement ne pas participer au soulèvement en question.

Les crépitements et petits coups frappés dans le verre de l'expérience V avaient lieu quand le verre, tenu par miss Abbott d'une main, était appliqué contre une autre partie découverte de son corps, principalement le visage ou le haut de la poitrine qui n'était recouvert que d'un léger tissu à jour, à mailles très larges, de manière à permettre facilement le contact direct de la surface cutanée avec le verre.

Elle me fit percevoir des raps ou coups frappés dans ma

canne. Pour cela, elle la saisissait par les deux extrémités et me priait de la tenir aussi en même temps, en plaçant mes mains sur la partie moyenne de la canne, par conséquent entre les siennes. Je percevais alors très nettement de petits coups secs frappés dans la canne, et en même temps, des secousses synchrones, tout à fait semblables à celles produites par un appareil électrique à interruptions lentes, qui se faisaient sentir dans les avant-bras, jusqu'aux coudes.

Miss Abbott, qui voulut bien se prêter, après la séance, au petit supplément de phénomènes ci-dessus, en présence de quelques personnes du comité, après que le public se fut retiré, consentit aussi gracieusement à la demande que je lui fis d'examiner ses chaussures; je ne trouvai absolument rien de suspect.

J'étais venu là plutôt pour me rendre compte de la physionomie des expériences que pour constater leur réalité. Je ne doutais pas des faits eux-mêmes, sachant qu'à différentes reprises d'autres semblables avaient été scientifiquement constatés et contrôlés[1]. Mon attention se porta donc tout entière sur les détails de nature à me permettre des rapprochements avec d'autres phénomènes analogues.

Lorsque miss Abbott réalisait ses expériences, elle m'a semblé être dans un état particulier différent de l'état normal. A cet effet, elle se tenait immobile pendant un instant, le regard comme perdu dans le vague et immobile; tout à coup un éclair semblait passer dans ses yeux : une secousse à peine perceptible agitait son être, et l'état nouveau était produit.

Elle me fit l'effet d'un médium actif entrant volontairement

1. Ceux que les faits en question intéressent pourront en trouver d'analogues dans l'ouvrage de MM. Bourru et Burot, *La suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses.* Paris, 1887, J.-B. Baillière et fils, pp. 229 et suivantes. Je signale particulièrement le fait d'Angélique Cottin étudiée, en 1845, à l'Observatoire de Paris, par Arago, en présence de MM. Mathieu, Laugier et Guyon (lire à ce sujet l'Enquête sur l'authenticité des phénomènes électriques présentés par Angélique Cottin. Dr Tanchou. Paris, 1845); et celui d'Honorine Séguin, de la Haye (Indre-et-Loire). (Voir Figuier. *Histoire du merveilleux,* t. IV, pp. 211-214.) On pourrait citer nombre d'autres exemples, mais qui s'éloigneraient davantage du type des phénomènes présentés ici.

(*Note de l'auteur.*)

en *trance*, et conservant, dans cette trance, les apparences de la veille, les relations normales avec le milieu ambiant et une grande puissance magnétique.

En fait d'adresse ou de force musculaire, je n'ai rien vu, dans les séances du Casino de Paris, qui pût me permettre de me rattacher à une explication de cette nature.

Qu'il y ait une force agissante dans la production de ces phénomènes, cela est incontestable : mais cette force ne saurait être la force musculaire. Toute action musculaire, lorsqu'elle aboutit à des résultats tels que ceux relatés, implique l'effort. Or, à aucun moment, miss Abbott n'a présenté, à aucun degré, les jeux de physionomie ou autres apparences extérieures que l'on peut constater facilement chez toute personne qui fait un effort.

Cela ne veut pas dire que je prétende avoir donné l'explication des phénomènes, avec les mots d'inhibition et de suggestion. Je n'ai voulu que les rapprocher de certains faits beaucoup plus connus et couramment produits par certains hypnotiseurs (et par moi-même à l'occasion), à l'état de veille (?), chez certains sujets, et que l'on explique au moyen de ces vocables, d'une manière plus ou moins satisfaisante. Tout le monde a vu tel sujet, en apparence bien éveillé, luttant avec un vrai sabre contre l'hypnotiseur armé d'un parapluie, et n'arrivant pas à le toucher, ou faisant d'inutiles efforts, soit pour sortir d'un cercle imaginaire où il est prisonnier, soit pour franchir une ligne tracée à la craie devant lui. L'expérience suivante, que je fais souvent, peut encore être citée ici : Je prie la première personne venue, dans un groupe, de soulever une chaise, puis de la remettre en place : alors, je m'assieds dessus quelques secondes, et, me relevant, je prie la même personne de la soulever encore. Dans la grande majorité des cas, cette personne trouve la chaise plus lourde, et souvent se trouve dans l'impossibilité absolue de la soulever.

Ne se pourrait-il pas que les membres du comité de contrôle des expériences de miss Abbott fussent mis dans un semblable état ? Le lecteur voudra bien croire que, si j'insinue cette hypothèse, elle ne m'est pas dictée par une facilité spéciale à subir les suggestions étrangères : je ne suis, jusqu'à

présent, après maints essais, ni hypnotisable ni suggestible

Étudier scientifiquement un fait, c'est le rapprocher d'autres faits plus connus : la science ne sait pas faire autre chose et elle doit renoncer à l'explication intégrale de quoi que ce soit.

J'ai pensé qu'il y avait un intérêt scientifique, malheureusement rétrospectif, à rapprocher les expériences de miss Abbott des expériences vulgaires ci-dessus ; et j'estime être plus près d'une solution rationnelle qu'en acceptant les conclusions de M. Oliver Lodge. Il serait d'ailleurs intéressant de connaître plus en détail l'opinion de l'éminent physicien et l'histoire de ses recherches à propos de l'énigme que recèle dans son organisme la petite dame américaine.

Je suis obligé de reconnaître que la présente étude est, en somme, bien superficielle : il faudrait que de tels phénomènes fussent soumis, dans chacun de leurs détails, à l'analyse d'une méthode rigoureuse ; et l'on sait qu'ici j'ai été réduit à observer dans les conditions forcément défectueuses d'une exhibition publique à programme arrêté d'avance : il me semble, cependant, que l'idée que je me suis faite des faits exposés, mérite qu'on s'y arrête.

Au sortir de la matinée du 10 novembre, un jeune Anglais, M. Yates, le frère d'un littérateur connu de l'autre côté de la Manche, intéressé par l'attention et l'insistance particulières qu'il m'avait vu mettre à l'examen de miss Abbott, me rejoignit dans la rue, et nous causâmes longuement. M. Yates, passionné de psychologie expérimentale et possesseur de documents personnels des plus intéressants, en fait de télépathie et de pressentiments, me pressa de questions sur l'explication des phénomènes observés, et me proposa finalement de demander à ses frais une séance particulière de miss Abbott.

Il poursuivait cette dame, assistant à toutes les séances et cherchant la clef de l'énigme ; il me donna sur elle certains détails, à savoir qu'elle était mariée et mère de plusieurs enfants, etc.

Ne pouvant prolonger mon séjour à Paris, je l'engageai à aller voir le Dr Dariex, dont je lui donnai l'adresse, et le pro-

fesseur Ch. Richet. Je n'entendis plus parler de lui, et je supposai qu'il avait négligé de suivre mon conseil.

Avant de quitter Paris, j'avais rédigé, pour un journal quotidien, un article qui n'obtint pas la faveur de l'insertion. Je regrette de n'avoir pas conservé ce document, j'aurais eu plaisir à le communiquer aux lecteurs des Annales pour leur donner mes impressions dans toute leur fraîcheur.

Dr Henri Goudard.

NOTE ADDITIONNELLE

J'ai vu faire aussi par miss Abbott l'expérience relatée par le *Figaro*, consistant à soulever de terre, en la prenant entre les deux mains ouvertes, sans pression, une chaise chargée de cinq personnes, groupées de façon à ne pas toucher le sol. Je ne veux pas essayer d'expliquer ce qui est, pour le moment, inexplicable : mais je rappellerai les expériences de l'éminent chimiste, membre de la Société royale de Londres, William Crookes, avec le médium Daniel Douglas-Home, dans lesquelles une variation de poids, allant jusqu'à 150 livres, a été constatée au moyen d'appareils mécaniques précis, sous l'action de ce médium : celles du professeur Butlerow avec le même médium, et enfin les faits de lévitation produits en présence de M. Aksakof, à la cour de Russie, par un autre médium célèbre. Tous ces faits, de même que ceux attestés plus récemment par Lombroso, un homme peu suspect aux positivistes qui nient de parti pris, dépendent vraisemblablement d'une même cause générale.

Dr H. Goudard.

La Cadière, Décembre 1894.

BIBLIOGRAPHIE

LE MAGNÉTISME CURATIF

PSYCHO-PHYSIOLOGIE

PAR A. BUÉ

ANALYSE PAR E. BOIRAC[1]

Cet ouvrage est le second d'une sorte d'encyclopédie du magnétisme où l'auteur s'est proposé d'enfermer dans un même cadre les principes fondamentaux d'une philosophie scientifique et les résultats d'observations et d'expériences personnelles poursuivies pendant plus de vingt-cinq années consécutives, tout en faisant sortir des uns et des autres les règles d'un nouvel art de guérir.

Un premier volume (le *Magnétisme curatif*, Manuel technique) contenait l'indication des différents procédés de cet art, *impositions*, *insufflations*, *passes*, *dégagement*, etc. Celui-ci étudie plus particulièrement les effets de l'action magnétique quand elle s'exerce sur les centres supérieurs de l'encéphale et compare à ce point de vue le magnétisme et l'hypnotisme : c'est l'objet de la première partie; il s'élève ensuite, dans la seconde partie, à des considérations générales et synthétiques sur la nature de la vie, de la santé et de la maladie qui constituent un véritable essai de philosophie de la médecine.

1. Paris, Chamuel, 1894.

On confond généralement dans le public trois ordres de phénomènes qui s'accompagnent en effet très souvent les uns les autres, mais qui n'en sont pas moins distincts dans leurs caractères et surtout dans leurs causes ou conditions d'existence : la *suggestion*, l'*hypnotisme* et le *magnétisme*. La suggestion, qui a été surtout étudiée et pratiquée par l'école de Nancy et que M. Bué ne distingue peut-être pas suffisamment de l'hypnotisme, réside tout entière dans l'énorme influence du moral sur le physique, dans l'action toute-puissante de l'idée accompagnée de croyance sur le système nerveux et l'organisme. Le grand mérite de l'école de Nancy, où Liébault et Bernheim n'ont fait d'ailleurs que reprendre les idées de Faria, de Bertrand et de Noizet, a été de bien voir la réalité et la puissance de cette action et de montrer le parti qu'on en peut tirer pour le soulagement ou la guérison d'un grand nombre de maladies ; mais son très grand tort a été de nier obstinément toute action différente et de prétendre expliquer par elle seule les effets propres de l'hypnotisme et du magnétisme. Or il semble tout au contraire que, sauf certains cas exceptionnels, la suggestion, telle que la comprend l'école de Nancy, ne puisse produire tous ses effets qu'autant que le système nerveux et l'organisme ont été préparés à la recevoir et à la subir par une action d'un autre ordre, hypnotique ou magnétique. Comme M. Bué, nous distinguons profondément l'hypnotisme du magnétisme, mais nous ne comprenons pas tout à fait comme lui la distinction. Pour nous, il y a magnétisme toutes les fois que la cause première des phénomènes observés réside dans une action personnelle et psycho-physique de l'opérateur, action émanée de son cerveau, laquelle s'exerce par des courants plus ou moins analogues aux courants électriques et magnétiques, et cela, quelle que soit la partie du système nerveux que vise cette action, et quels que soient les phénomènes qu'elle produise ; il y a hypnotisme, au contraire, toutes les fois que cette cause réside dans une modification de l'état nerveux et cérébral du sujet, modification déterminée par des causes purement physiques auxquelles la personnalité de l'opérateur est absolument étrangère et in-

différente et qui n'impliquent d'ailleurs aucun intermédiaire fluidique. Ainsi lorsqu'on endort une personne en lui faisant regarder fixement la lame d'un couteau, on l'hypnotise; lorsqu'on l'endort en la regardant fixement (si toutefois les yeux n'opèrent pas ici comme un simple point brillant, mais comme une source de force psycho-nerveuse), on la magnétise.

Aux yeux de M. Bué, la différence que nous signalons ici paraîtrait sans doute secondaire : il met en effet sur la même ligne les hypnotistes et ceux qu'il appelle les fascinateurs (Donato, Hansen, etc.), bien que ceux-ci se réclament de la doctrine de Mesmer et non de celle de Braid. Pour lui, la différence essentielle, « c'est le mode de réglage du sujet et la nature des procédés employés pour établir ce réglage ». En un mot, quiconque agit directement et exclusivement sur l'encéphale, hypnotise, qu'il emploie d'ailleurs les passes, ou le regard, ou la fixation d'un point brillant, ou la pression des globes oculaires, etc., etc.; quiconque agit sur « le centre ganglionnaire important de l'épigastre qu'on appelle le plexus solaire » en ménageant l'encéphale, magnétise : il est vrai que dans ce second cas les seuls procédés possibles sont visiblement les impositions de mains, les passes longitudinales ou transversales, en un mot les procédés proprement magnétiques. En outre, d'après M. Bué, l'action sur l'encéphale, l'action hypnotisante, est brusque et violente; l'action sur l'épigastre et le système nerveux ganglionnaire, l'action magnétisante, est douce et progressive. Enfin les effets de l'une et de l'autre sont entièrement opposés. La première tend à déséquilibrer le système nerveux, la seconde à le remettre en équilibre ; la première plonge les sujets dans un état d'extériorisation où ils sont en rapport avec le premier venu, la seconde les met dans un état d'isolement et de concentration où ils ne sont en rapport qu'avec leur magnétiseur; la première réduit le moi conscient, la seconde le maintient dans son intégrité; la première ne développe que des phénomènes d'ordre inférieur : catalepsie, léthargie, impressionnabilité aux excitations physiques et aux suggestions verbales, la seconde seule développe des phénomènes d'or-

dre supérieur : pénétration des pensées, clairvoyance, prévision, etc.

Il serait intéressant de vérifier expérimentalement toute cette théorie. Nous voyons bien pour notre part que les adeptes de l'hypnotisme emploient en effet des procédés brusques et souvent violents pour endormir ou éveiller leurs sujets, tandis que les magnétiseurs, par cela même qu'ils se servent des passes, exercent une action plus lente et plus douce ; nous n'avons pas de peine à croire que par cela même les premiers courent infiniment plus que les seconds le risque de troubler et détraquer le système nerveux des personnes sur lesquelles ils opèrent, mais ce n'est là, à tout prendre, qu'une différence de degré. On pourrait après tout exercer aussi sur l'épigastre une action aussi brusque, aussi violente que celle qu'on reproche aux hypnotiseurs d'exercer sur l'encéphale : quel nom conviendrait en ce cas : hypnotisme ou magnétisme? De même, quel nom faut-il donner au procédé de l'expérimentateur Moutin, qui, sans endormir ses sujets, les soumet entièrement à sa volonté par une simple imposition des mains sur la nuque ou sur les omoplates?

Quoi qu'il en soit, il reste bien cette différence entre l'hypnotisme et le magnétisme que le premier vise toujours et nécessairement le cerveau, tandis que le second peut limiter son action à n'importe quelle région de l'organisme. Rien n'est plus intéressant que le récit des cures obtenues par M. Bué, sous ces trois rubriques : guérison d'une arthrite chronique, suite d'une entorse négligée ; guérison d'une hémiplégie faciale compliquée d'une carie du rocher; guérison d'un kyste multiloculaire. Or, dans toutes ces cures, M. Bué n'employa nullement les procédés de l'école de Nancy ou de l'école de Paris (suggestion avec ou sans hypnose); impositions des mains, passes, eau magnétisée, voilà les seuls moyens dont il usa. Mêmes moyens encore dans bien d'autres cas fort amplement et fort spirituellement racontés.

Mais M. Bué ne se contente pas d'enregistrer les effets : il cherche à en déterminer les causes, De là, un essai de physique et de physiologie synthétique qui nous paraît digne du plus sérieux examen. Ses idées sur ce point présentent de

curieuses analogies avec la doctrine du stoïcisme qui elle aussi expliquait tous les phénomènes de l'univers par les différents degrés de tension de la force une et universelle. Elles se résument en trois termes abstraits qui, malgré les explications figurées qu'il en donne dans son livre, demeurent malheureusement assez obscurs pour nous : *Série*, *Limitation*, *Tonalité*. Tout est *sérié*, *limité*, *tonalisé* : cette loi contient, selon M. Bué, la clé de tous les phénomènes ; elle seule en particulier permet de comprendre la vie. Tout organisme affecte une forme occluse qui obéit strictement aux lois de tonalisation dont la tonalité acoustique nous offre le modèle-type. La puissance de vitalité d'un organisme réside dans sa puissance de tension équilibrée et dans le juste rapport d'antagonisme qui existe entre sa tension propre et les tensions ambiantes. Ce juste rapport se résout en un double mouvement d'absorption et d'élimination, de condensation et de dispersion, de recettes et de dépenses. L'équilibre de ce double mouvement, c'est la santé. Il n'y a qu'une santé, parce qu'il n'y a qu'un point d'équilibre. Dès lors toute maladie provient d'un désaccord entre la tension de l'organisme et celles des forces ambiantes ; dès lors aussi, le véritable remède est celui qui tend à rétablir l'état de tension équilibrée, condition de la santé et de la vie. N'est-ce pas là ce que fait le magnétisme ? En effet, le système nerveux étant l'instrument des répartitions nerveuses et le régulateur physiologique de l'organisme, c'est au système nerveux qu'il faut s'adresser pour refaire la tonalité vivante, et le magnétisme est précisément, d'après M. Bué, l'agent au moyen duquel on peut le plus sûrement influencer le système nerveux.

Il y a là, comme on le voit, tout un système de vitalisme dynamique absolument opposé à l'organicisme mécanique dont s'inspirent presque universellement les doctrines et les pratiques de la médecine régnante. Ce système est d'ailleurs indépendant en une certaine mesure de la thèse du magnétisme curatif, en ce sens qu'on pourrait concevoir en effet la vie comme le résultat d'une tension équilibrée, sans admettre pour cela que le système nerveux d'un être vivant puisse, à distance et par simple rayonnement, rétablir cette

tension dans l'organisme malade d'un autre être de son espèce. Toutefois, si l'on pouvait parvenir à prouver scientifiquement la réalité du magnétisme en tant que distinct de l'hypnotisme et de la suggestion, un grand pas serait fait vers la démonstration des idées dynamistes et vitalistes chères à M. Bué. Des écrits comme le sien, s'ils ne nous donnent pas encore cette preuve, du moins dans des conditions de certitude irrécusable, contribuent en tout cas à nous donner l'assurance morale qu'il est possible de la trouver et encouragent puissamment dans leurs recherches tous ceux qui comprennent de quelle importance une telle vérité pourrait être pour la science et pour le bien de l'humanité.

E. Boirac.

AVIS

Nous rappelons aux abonnés des *Annales des sciences psychiques*, connaissant la langue italienne, que grâce à un arrangement spécial avec MM. Ermacora et Finzi, nous pouvons leur accorder un abonnement à la Revista di studi psichici au prix réduit de 3 francs par an, supplément qu'ils voudront bien faire parvenir à M. Alcan, éditeur des *Annales des sciences psychiques*, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

OUVRAGES REÇUS :

Dégénérescence sociale et alcoolisme, par le Dr M. Legrain, Georges Carré éditeur, 3, rue Racine, Paris.

Origen poliedrico de las especies, par Arturo Soria y Mata, Madrid, Paseo de San Viscente, 20.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

DEUX SÉANCES CHEZ M^{RS} P***

DE BOSTON

PAR M. PAUL BOURGET

De l'Académie Française.

. . . .

Un des professeurs les plus remarquables de Cambridge, et qui a voulu se rendre compte de ce goût du surnaturel parmi ses compatriotes, me disait :

— Il y a ici ce que vous ne pouvez pas soupçonner, ce que je ne soupçonnais pas autrefois, d'innombrables intelligences pour lesquelles la Science est aussi méprisable qu'elles sont méprisables pour la science, et qui croient en des communications directes et personnelles avec le monde inconnu. La Science a pour principe qu'il existe une vérité unique, indépendante de l'individu, susceptible d'être communiquée à n'importe qui. Ces gens, au contraire, sont persuadés qu'il y a une révélation constante et proportionnée, par une mystérieuse Providence, aux besoins et aux mérites de chacun. Quand je les ai connus, élevé comme je l'avais été dans l'orthodoxie, je les ai crus fous...

— Et maintenant ? lui demandai-je.

— Maintenant, dit-il, je pense, comme Hamlet, qu'il y a beaucoup plus de choses dans le monde que n'en connaît notre philosophie...

Et cet homme absolument supérieur finit par m'avouer qu'il admettait la possibilité d'une communication entre les

vivants et les morts ! Un tel état d'esprit n'est pas une exception en Amérique. Un voyageur préoccupé de psychologie trouverait, dans la fréquentation de ceux qu'on appelle ici des spiritualistes, et qui, réellement, sont des spirites, le plus intéressant sujet d'études. Voici, à défaut de cette analyse qui fournirait la matière d'un volume, le croquis d'une visite à une des femmes les plus célèbres, aux États-Unis pour son don de double vue.

Mrs P*** vit, aux environs de Boston, dans des conditions d'aisance qu'elle doit à son singulier pouvoir. Jusqu'à quel point ce pouvoir est-il imaginaire ? Jusqu'à quel point est-il réel ? Quel est le degré de sincérité, quelles sont les chances de charlatanisme de cette étrange créature ? C'est un problème que je ne résoudrai pas. Il suffit que beaucoup de visiteurs américains croient en elles pour qu'une visite à sa maison prenne place parmi les documents recueillis au cours de cette enquête sur les façons de sentir de ce pays si fécond en surprises.

Mon guide à cette maison devait être M. H..., un Australien particulièrement intéressé par cet ordre de questions, et qui, lui, croit absolument à la bonne foi de Mrs P... Nous avions rendez-vous, par un froid matin d'hiver, à la porte d'une des gares de Boston. Rien de plus Américain, de plus opposé aussi au caractère de notre expédition, que le bar où nous entrâmes pour nous réchauffer d'un cordial avant de partir, — avec ses soupes qui bouillaient sur des réchauds, ses grandes assiettes d'huîtres frites, et, dans une atmosphère de tabac, sa population de fumeurs et de chiqueurs en train de s'intoxiquer de cocktails, dès huit heures du matin. L'aspect du wagon où nous montâmes ensuite n'était pas beaucoup plus capable de nous préparer à la spiritualité. Des gens de toute condition le remplissaient, qui étaient tous venus prendre à Boston des commandes de travail. Ils portaient de ces vêtements comme on n'en voit qu'ici, où il est impossible de deviner le rang social de l'homme. Assis devant de petites tables mobiles, ils jouaient tous aux cartes, « pour rire », me dit M. H..., « pour le plaisir d'user le temps ».

Trente parties de whist fonctionnaient ainsi dans ce train qui traversait un délicat paysage de neige, tout blanc et tout semé de ces petites maisons de bois, à balcon couvert, charme de la New-England. Cette innocente salle de jeu roulait doucement et elle donnait l'idée d'un peuple qui a du temps, beaucoup de temps. Les faces des joueurs avaient une expression tout ensemble libre, fatiguée et vigoureuse. A de pareils instants, trop rares en Amérique, l'étranger sent de la durée, de la lenteur sous la fièvre apparente. Il y en a toujours, de cette durée lente, derrière toute activité. Mais pour s'en apercevoir, il faut soi-même être au diapason. Paris, quand on arrive de province, apparaît comme une ville affolée de mouvement. Pour qui vient de Londres, la place de la Concorde et les boulevards sont, au contraire, comme empreints d'une délicieuse paresse à demi méridionale. Puis allant de Londres à New-York, la vieille cité anglaise semble à son tour si peu remuante, si paisible, j'allais dire si arriérée. Ces impressions correspondent à une réalité, moins intense cependant que le sursaut de nos nerfs ne se l'imagine. L'homme ne sent plus ce qu'il sent toujours, voilà ce que l'on sait très bien, et que l'on oublie. Une fois tendu à un certain degré d'énergie, il s'y maintient sans efforts. Cela lui permet, comme à ces voyageurs du matin, de se divertir entre deux crises de *hardwork*, aussi paisiblement qu'un rentier français de petite ville attablé, pour toute l'après-midi, entre deux paresses, devant un tapis vert et une partie de piquet voleur.

Nous descendons, M. H... et moi, à une des stations dans la campagne. De petites collines tout en neige ferment l'horizon autour de la bicoque qui sert de gare. Un traîneau ouvert nous attend, attelé d'un cheval velu que conduit un vieil homme accompagné d'un grand chien. C'est le véhicule que la voyante — je ne sais de quel autre nom l'appeler — envoie à ses clients. Il n'y a là aucune mise en scène, rien qui sente le *humbug* et la réclame. C'est un métier pour elle que de donner ces séances, et elle l'exerce avec une simplicité bourgeoise où je retrouve cette absence d'étonnement qui demeure pour moi un des caractères les plus frappants de

l'Américain. Quelle que soit la bizarrerie de son sort, il l'accepte, sans en paraître plus surpris que du vôtre.

Nous voilà donc lancés sur ce traîneau, le long d'une pente, puis d'une autre. Nous glissons sur la neige entre les petits cottages de bois, à peine éveillés, pour arriver à une dernière maison séparée de la rue par un chemin de bitume, qui creuse sa noire crevasse entre les blancheurs de la neige. Des traces de pas attestent à l'abord que plus d'une personne a dû, ces jours-ci, aller frapper à la porte de cette sorcière moderne chez laquelle nous venons à notre tour. La séance est coûteuse cependant : — dix dollars. Mais, de toutes les passions, celle qui dispute le moins, c'est celle du surnaturel, et il faut croire que cette passion-là est dans le sang de cette race puisque nous sommes à deux pas de Salem, de cette petite ville de mer, le théâtre, voici juste deux cents ans, d'un épouvantable procès de magie, où vingt personnes furent condamnées à mort.

Grâce à Dieu, les mœurs contemporaines sont plus douces, et le paisible intérieur de Mrs P... ne risque pas d'être troublé par un inquisiteur pareil aux terribles ministres protestants de 1692. Une petite fille nous reçoit, toute rieuse, qui nous introduit dans le salon en nous disant que sa mère a eu beaucoup de séances ces jours-ci et qu'elle est bien fatiguée. L'ameublement de cette pièce ressemble à des centaines d'autres que j'ai pu voir déjà dans des maisons de cette classe. Sur le mur l'image d'un Christ chargé de sa croix, sur la table une Bible, témoignent des sentiments religieux de la voyante. Des volumes de vers, la « Princesse », de Tennyson, le « Lai du dernier Menestrel », de Scott, la « Lalla Rookh » de Moore, attestent le classicisme de son goût littéraire. Elle-même arrive. C'est une femme qui peut avoir trente-cinq ans. Les traits de son visage sont comme élastiques, sans doute à cause d'une extraordinaire souplesse des muscles de la face. Son teint de blonde anémique, un teint exsangue, d'une pâleur épuisée, est animé par deux yeux clairs, si étrangement clairs et fixes, que d'en rencontrer le petit point central, tout brillant et sombre, vous inflige une gêne inexprimable.

Elle est cependant bien simple et, quand elle parle, c'est d'une voix douce et lassée. Elle nous raconte qu'elle ne peut plus suffire aux demandes, que ces crises la fatiguent trop, et aussi qu'elle a donné beaucoup de mauvaises séances, tant elle souffre de ses nerfs. Et vraiment, à la voir entrer dans dans sa crise, dans sa « trance », comme elle dit elle-même, on devine ce qu'un organisme doit dépenser de vitalité dans une secousse pareille. Les volets fermés, toute lumière éteinte, sauf une bougie sous la table, elle défait ses cheveux, met son buste à l'aise dans une camisole, puis elle prend les mains d'un de nous. Quelques minutes de silence et d'attente, — elle commence à gémir, gémir, à tordre ses doigts, qui échappent à l'étreinte, et s'égarent dans ses cheveux. Des soupirs, de grands, de profonds soupirs qui semblent partir du plus intime de son être, une flexion de plus en plus marquée de sa tête qui tombe, des contorsions de tout son torse comme si elle se débattait contre un envahissement, — puis, une rémission... Elle dort. Ses mains ouvertes s'étendent pour palper le visage, les épaules, les bras de la personne en face d'elle, et elle commence de parler d'une voix changée, avec un accent irlandais. Son « moi » véritable a disparu, pour céder la place à un autre. Elle a cessé d'être la Mrs P..., établie près de Boston, dans la campagne. Elle est devenue un certain docteur français, mort à Lyon.

« Un étrange homme que ce docteur », me disait quelqu'un qui a suivi plusieurs séances de cette pythonisse yankee, « vous le connaissez. Il vous connaît. Il est serviable au dernier degré, complaisant, toujours à votre disposition. C'est un parasite qui semble vouloir s'excuser de vivre aux dépens d'un autre, et un peu mystificateur avec cela... »

Je n'ai jamais pu savoir si l'ami qui me parlait de la sorte était lui-même sérieux ou s'il plaisantait. J'imagine que l'Américain qui s'intéresse à ces phénomènes de double vue ne le sait pas lui-même. Ce qui l'attire dans des expériences semblables, c'est d'abord ce besoin d'excitation qui le poursuit à travers tous les assouvissements de la fortune, aussi intense qu'au premier jour. C'est ensuite un certain déséquilibre nerveux dont tant de personnes souffrent ici. C'est une

réaction contre l'habituel excès de positivisme du monde ambiant. C'est enfin, c'est surtout l'immortel instinct du cœur de l'homme, plus vivant dans ces natures plus intactes et plus intenses, de percer ce voile de mystère dont est enveloppée la vie humaine.

Par une espèce de compensation, où un philosophe reconnaîtrait la grande loi du balancement des organes, ce sens du mystère se fait plus aigu dans ce pays où tout est trop lucide, trop dessiné, trop voulu. C'est un trait frappant de la psychologie des hommes d'action, que la présence en eux d'une faculté superstitieuse, d'autant plus exaspérée qu'ils sont plus résolus et plus réfléchis. Napoléon en aura fourni un exemple bien saisissant. Étant l'homme d'énergie qu'il est, et à un tel degré de tension, l'Américain ne pouvait manquer d'avoir, lui aussi, son coin d'illuminisme, et pourquoi n'avouerais-je pas qu'au cours de séances comme celle que nous donna Mrs P..., ce jour-là et encore un autre, il est impossible de ne pas admettre que certains phénomènes de divination demeurent, en effet, absolument inexplicables au point de vue strictement naturel ?

Un journal de voyage n'est certes pas la place convenable pour y discuter des problèmes d'un ordre aussi complexe que celui-ci. Est-il possible à une pensée de communiquer avec une autre pensée sans l'intermédiaire d'un signe ?... Mrs P... me tenait les mains, et elle touchait en même temps une toute petite pendule de voyage ayant appartenu à quelqu'un qu'elle ne pouvait pas avoir connu, — un peintre qui s'est tué dans des circonstances particulièrement tristes de folie momentanée. Comment arriva-t-elle à me dire et cette profession de l'ancien propriétaire de la pendule et sa folie, et le genre même de son suicide ? Y avait-il une communication entre mon esprit et son esprit à elle, dédoublé dans cette mystérieuse personnalité du docteur lyonnais ? Mes mains, qu'elle tenait entre les siennes, lui révélaient-elles, par des frémissements perceptibles à l'hyperacuité de ses nerfs, mes impressions sous chacun de ses mots, et avait-elle conservé, dans son sommeil, un pouvoir de se laisser guider par ces minuscules jalons ? Ou bien, car il faut toujours réserver une

place au scepticisme, était-elle une comédienne incomparable et qui devinait mes pensées au ton seul de mes questions et de mes réponses?... Mais non. Elle était sincère. Les physiologistes qui l'ont observée dans ses crises ont trop souvent reconnu le caractère magnétique de son sommeil à des indices mécaniques qui ne trompent pas. Tout ce que je peux conclure des détails réellement extraordinaires qu'elle me donna, à moi, un étranger de passage, sur un disparu, et dont je n'avais parlé à personne dans son entourage, c'est que l'esprit a des procédés de connaître, non soupçonnés par notre analyse. Et je me souviens d'un des bouddhistes américains rencontrés ici, qui me disait :

« En Europe et en Occident vous avez donné une importance énorme, démesurée, unique à la démonstration, laquelle n'est pourtant que la vie des sens organisée. Il y a autre chose... »

Nous étions, comme il me parlait de la sorte, assis à la table d'un club, sur la fin d'un repas, prolongé par la causerie entre vingt convives. Autour de nous, les bouteilles d'Apollinaris et de wiskey, la menthe versée dans des verres sur de la glace pilée, des boîtes de cigares symbolisaient ce ce qu'il y a de moins mystérieux dans l'existence civilisée, et cet homme étrange continuait de me parler sur l'extrême Orient, sur ses religions toutes baignées de songe, sur la sagesse de ces peuples et sur leur passivité.

Qui sait, me disais-je en l'écoutant, si certains pouvoirs de mysticisme, aujourd'hui presque abolis dans le monde moderne, ne se réveilleront pas, si des facultés de l'âme, momentanément paralysées, ne recommenceront pas de travailler, si notre humanité ne reverra pas une période analogue à celle des Alexandrins et des Gnostiques, ou plus justement des Brahmes ? Ce serait une grande ironie de la nature, si ce futur réveil des sciences dites occultes devait avoir un de ses points de départ en Amérique. A coup sûr, nulle part, les recherches de la psychologie morbide ne sont poussées plus avant qu'ici, et à ce titre seul, cette visite à l'hermitage de Mrs P... valait d'être racontée...

Quand elle se réveilla de son sommeil, elle nous saisit,

mon compagnon et moi, chacun par le bras, d'un geste tragique. Visiblement, elle resta quelques secondes sans nous reconnaître. Puis un espèce de pâle sourire revint sur sa face lassée. La voyante céda la place à la bourgeoise de New-England qui nous offrit du thé, avec sa voix redevenue douce, et elle semblait avoir complètement oublié, elle avait complètement oublié le fantastique docteur à l'accent irlandais, retiré dans quelle contrée loin de la nôtre ? Évanoui, mais où ?... Chimère de son imagination ? Invention de sa ruse ? Réalité supra-sensible ? Qui saura le mot de cette énigme ?

PAUL BOURGET[1].

En réponse à une lettre de M. Ch. R..., M. P. Bourget écrivait ce qui suit :

14 février 1891.

Je me ferais un plaisir de vous envoyer un compte rendu détaillé des deux séances que j'ai eues de Mrs P... en Amérique, si j'avais des notes plus complètes que celles de mon *Outre-Mer*. Comme les deux séances ont été longues, difficiles, avec des zigzags singuliers d'imagination et des intermittences dans la suite des idées, j'en ai seulement noté les faits saillants. Ayant entre les mains une petite pendule de voyage, Mrs P... a su me dire à qui elle avait appartenu, ce que faisait autrefois le possesseur de cet objet, et son genre de mort (un suicide par immersion dans un accès de folie). Elle n'a pas pu nommer exactement le pays où le suicide avait eu lieu. Elle a seulement dit que c'était : « in a foreign country », — ce qui était exact par rapport à l'artiste dont il s'agit, qui a mis fin à ses jours durant un voyage. Mrs P... n'a pas pu dire le nom. Elle s'y est appliquée avec un visible effort, sans réussir.

Elle a aussi décrit avec une exactitude remarquable l'appartement que j'occupais alors rue de Monsieur, à Paris. Elle a dit l'étage et elle a mentionné un escalier intérieur qui menait à mon cabinet de travail. Là, elle a vu sur le mur un objet

1. Ce qui précède est extrait d'*Outre-Mer*, tome II, pp. 176 et suiv.

qui a paru l'étonner et qu'elle a décrit sans pouvoir le déterminer; c'était un morceau de cercueil égyptien qu'un amis m'a rapporté du Caire et qui était cloué au-dessus de la porte. Elle a aussi vu un portrait sur la cheminée qu'elle a pris pour le portrait d'un jeune homme : c'est une photographie de femme avec des cheveux coupés courts.

Comme je l'ai dit dans les pages que je joins à cette lettre, il m'est impossible de dire si je n'ai pas conduit Mrs P... qui me tenait les mains, — impossible de savoir si elle est capable d'une vision complète. Tout ce que je vous ai résumé en quelques lignes fut comme répandu, comme coupé à travers des centaines de phrases prises, reprises et incohérentes. Dans une séance qu'elle me donna à Cambridge, chez le professeur William James, elle était troublée par la présence dans la maison d'une servante à qui elle parla de sa famille, s'adressant à elle, quoi que je fisse pour l'en empêcher.

Quelle que soit la valeur de ses dons, il est certain qu'ils s'accompagnent d'un curieux cas de dédoublement. (Sincère ou simulé? Je ne tranche pas la question.) Elle feint ou elle imagine être un certain docteur Finouy, mort à Lyon et dont le caractère se dessine à travers ses réponses comme très différent du sien.

Voilà, Monsieur, ce que je peux ajouter à la note de mon livre. C'est, vous le voyez, très sommaire. Je dois vous avouer que me trouvant aux États-Unis pour amasser les matériaux d'un livre de psychologie sociale (pardonnez l'excès de ce mot), j'ai *croqué* Mrs P... au passage, comme un type singulier de ce pays si pratique et si imaginatif à la fois. Vous aurez sur elle des renseignements bien autrement documentés par M. William James, qui, après de nombreuses expériences, croit absolument et à sa bonne foi et à sa puissance de lecture de pensée. Or vous savez mieux que moi de quelle importance est le témoignage d'un homme de cette distinction d'esprit. Si vous voulez lui écrire, son adresse est simplement à l'Université de Harward, Cambridge (Mass.). Mais sans doute vous êtes déjà en rapport avec lui.

PAUL BOURGET.



P. S. — Je rouvre ma lettre pour vous dire que Mrs P... ne pouvait avoir aucun renseignement sur les points où elle m'a parlé. J'ai systématiquement choisi l'objet le plus étranger parmi tous ceux que j'avais avec moi, et à ma vie et à la vie de qui que ce soit parmi les personnes de sa connaissance.

Voici une autre lettre donnant des détails non seulement sur les faits de Mrs P..., mais encore sur un nouveau cas de télépathie très remarquable.

18 février 1891.

Je vais encore vous répondre avec moins de précision que je ne voudrais. Si Mrs P... m'avait dit d'un bloc ce que je vous ai rapporté, nul doute que je n'eusse été saisi d'un étonnement qui m'eût fait croire en elle à des facultés extraordinaires. Mais les tâtonnements et ce que j'appelais, dans ma dernière lettre, les zigzags de ses réponses ne m'ont pas permis d'être étonné sur l'instant comme je le suis à distance. Il me semble qu'elle possède un don de divination singulier, mais à un état embryonnaire et comme mutilé. C'est tout ce que je peux dire de bonne foi. Sa perspicacité s'accompagnait d'un trop grand effort, de trop de reprises pour donner l'idée d'une intuition immédiate et directe. C'était une vue comme flottante et dans de l'ombre.

Et, puisque j'en suis à vous parler de faits singuliers, je voudrais vous en raconter un autre d'un ordre tout à fait différent et tout à fait direct. En 188., je me trouvais en Italie. J'eus un rêve absolument intolérable de réalité, où je vis un de mes confrères de la presse, Léon Chapron, sur son lit de mort. Je me trouvais assister ensuite dans mon rêve à toutes les circonstances qui suivirent cette mort, notamment à la discussion de son remplacement comme chroniqueur dramatique dans un bureau de journal. La force de ce rêve fut telle que je ne pus m'empêcher, revenu à Paris, d'en parler à Maupassant qui me dit : « Mais vous saviez qu'il était malade ». Or c'était la première nouvelle que je recevais de cette maladie. Chapron est mort huit jours après cette conversa-

tion. Maupassant était à cette époque-là très rebelle à toute psychologie compliquée. Nous cherchâmes ensemble le point de départ de mon rêve et nous trouvâmes que j'avais, au cours de mon voyage, reçu un billet de Chapron. Nous pensâmes alors que l'écriture devait trahir la maladie ; mais en examinant ce billet nous ne pûmes pas démêler des signes de maladie dans cette écriture. J'en conclus que, dans l'état de sommeil, une faculté de perception que je ne me connais pas à l'état de veille avait fonctionné en moi, qui m'avait permis de dégager cette physionomie morbide, puis une logique très naturelle avait déterminé mon rêve. Je suppose que Mrs P... n'est pas douée d'un autre pouvoir, et qu'à des signes pour nous imperceptibles, et pour elle-même à l'état de veille, elle devine, une fois endormie, des faits inappréciables aux vues ordinaires. Je vous donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut. J'ai pensé que vous seriez intéressé par le rêve que je viens de vous raconter. Ce fut à son occasion que Maupassant me révéla que lui-même voyait souvent son double. En rentrant chez lui, il se voyait assis sur son fauteuil et ce phénomène morbide marquait sans doute le commencement de sa maladie.

Voulez-vous croire à mes sentiments de particulière estime et m'excuser encore d'être un témoin si peu complet pour ce qui regarde les facultés de la voyante de Boston.

Votre dévoué,

PAUL BOURGET.

QUELQUES CAS DE HANTISE

Nous avons déjà eu a nous occuper des phénomènes dits de hantise. Voyez *Annales des sciences psychiques* de 1892, vol. II, p. 211 et année 1893, vol. III, p. 65. Il s'agissait de faits nombreux fort bien observés pendant une longue série d'années, très documentés et très bien rapportés par M. G. Morice, docteur en droit; nous ne saurions trop recommander de les relire et d'en rapprocher les faits qui vont suivre.

Ces derniers sont eux aussi très intéressants, mais, pris isolément, ils ne sont pas aussi suggestifs, n'étant pas aussi documentés, leur ensemble n'en constitue pas moins un faisceau de quelque valeur, susceptible d'enrichir l'étude de cet ordre de phénomènes.

D.

CAS DE LABASTIDE-PAUMÈS

J'ai tenu secrets, pendant plus de vingt ans, des faits étranges, inouïs, dont je vais donner une description précise et d'une rigoureuse exactitude.

Dans les premiers jours de 1867, j'étais instituteur public à Labastide-Paumès (Haute-Garonne).

J'avais alors vingt ans.

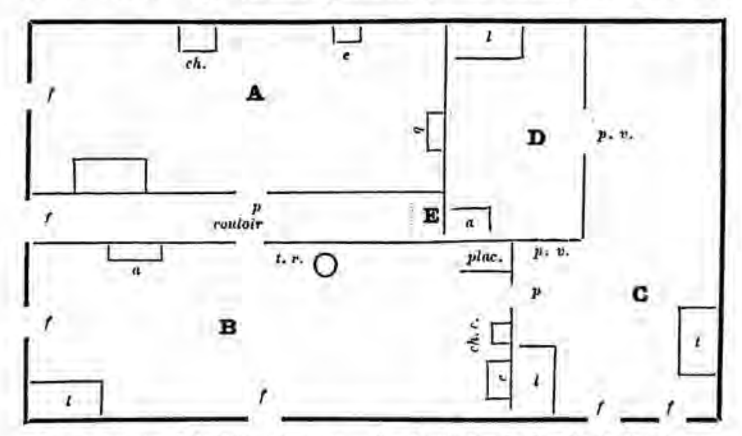
Mon domicile, situé à quarante mètres de l'église paroissiale, était un ancien presbytère mis en entier à ma disposition. Encore tout délabré en 1865, il fut réparé au commencement de 1866 pour en faire précisément ma maison d'habitation. Il avait, à mon arrivée, toutes les apparences d'une construction remise à neuf.

Le rez-de-chaussée, trop bas pour pouvoir être habité, me servait à la fois de cave et de bûcher. Il communiquait avec

le premier étage par un large escalier de chêne. Au pied de l'escalier étaient deux portes, l'une donnant au dehors, l'autre dans le rez-de-chaussée qui n'avait pas d'autre ouverture intérieure.

Je n'ai jamais utilisé les combles.

J'habitais exclusivement le premier, en compagnie de mon frère Vital, aujourd'hui professeur de mathématiques au



ABRÉVIATIONS : *f*, fenêtre ; *p*, porte ; *ch*, cheminée ; *b*, buffet ; *l*, lit ; *c*, commode ; *t*, table ; *t. r.*, table ronde ; *e*, évier ; *a*, armoire ; *ch. c.*, cheminée condamnée ; *p.v.*, porte vitrée.

lycée de Belfort, et de ma sœur Françoise. L'appartement se composait de quatre pièces très spacieuses, qui sont désignées sur le plan ci-joint par les lettres A, B, C, D.

A, c'était la cuisine, dont je faisais, en même temps, ma salle à manger; B, ma chambre à coucher; C, la chambre de mon frère; D, celle de ma sœur.

Je désignerai par leurs noms, écrits en toutes lettres, les principaux meubles placés dans les quatre pièces, et par E le palier de l'escalier situé au premier.

La salle d'école ne faisait point partie du presbytère : elle y était simplement adossée; la construction n'en remontait qu'à 1865.

Le soir, nous nous couchions généralement vers neuf heures pour nous lever à six heures du matin. Avant de me

coucher, je fermais avec soin les ouvertures donnant au dehors, et l'unique porte qui mettait le premier en communication avec le rez-de-chaussée.

Je n'avais ni chat, ni chien, ni oiseaux en cage. La maison venant d'être réparée, les bêtes du voisinage n'auraient pu s'y introduire.

Je dois dire, avant d'entrer dans le cœur du récit, que je ne passe pas pour appartenir à une famille d'illuminés ; je livre d'ailleurs mon nom, j'indique en toutes lettres ma résidence actuelle : on peut se renseigner sur mon état mental.

Or, une nuit d'avril 1867, vers les onze heures, je fus éveillé en sursaut par un bruit singulier : des coups secs, assez violents, étaient frappés sur la table et sur le buffet de la cuisine, comme avec un bâton que l'on tiendrait tantôt horizontalement, tantôt verticalement.

J'écoute :

Pan ! pan ! pan !

Quelques instants après :

Pan ! pan ! pan !

Chose bizarre, je n'eus pas peur. En un tour de main, j'allume la bougie, je saute en bas du lit, traverse ma chambre, le corridor, et pénètre dans la cuisine. Je n'y remarque rien d'insolite et n'entends plus le moindre bruit. Je descends l'escalier : les deux portes dont j'ai parlé plus haut étaient fermées à clef et les verrous en étaient poussés. Nul être humain n'avait pu s'esquiver par là ; car comment, dans sa fuite, eût-il pu, du dehors ou de l'intérieur du rez-de-chaussée, refermer de cette façon, en laissant les clefs dans leur serrure ?

Je n'avais pourtant pas rêvé !

Je remonte à la cuisine, j'ouvre le buffet : rien ! Je regarde sous ce meuble, dans les coins, sous la table : rien ! Je projette la lumière de la bougie à l'intérieur de la cheminée : les tuiles, posées là pour empêcher la pluie de tomber sur le foyer tout en laissant passer la fumée, étaient à leur place.

Je traverse de nouveau la cuisine, le couloir et ma chambre à coucher ; je pénètre dans la chambre de mon frère, dans celle de ma sœur : ils dormaient profondément.

« Évidemment, me dis-je, j'ai dû rêver ! »

Je me recouche.

A peine avais-je soufflé ma bougie que le tapage recommençait :

Pan ! pan ! pan !

Puis des assiettes remuaient dans l'évier, des cuillères et des fourchettes sautaient dans un tiroir, les chaises de la cuisine dansaient.

Cela dura jusque vers trois heures du matin et se renouvela, les nuits suivantes, pendant deux semaines.

Cependant chaque matin, à mon lever, je retrouvais intacts, disposés comme ils l'étaient au moment du coucher, les verres et les assiettes, que leurs furieux cahots eussent dû réduire en miettes !

Une fois seulement une chaise fut trouvée renversée : une serviette posée la veille sur le dossier de ce siège avait été projetée à cinquante centimètres environ. A cette vue, un frisson me traversa; pour la première fois depuis la manifestation du phénomène je me sentis secoué par une peur absurde, irraisonnée. Pourquoi ne pas le dire ?

Un soir, avant de me mettre au lit, j'avais bu de l'eau sucrée. La cuillère à café qui m'avait servi à remuer le sucre fut laissée dans le verre, sous lequel j'avais glissé un billet portant ces mots : « Si des esprits font ce vacarme, je les supplie de se tenir tranquilles et de nous laisser dormir. »

Pendant plus de trois heures, la cuillère tourna dans le verre, avec des repos intermittents d'une minute à peine Une fois au moins, deux fois je crois, le verre sembla rouler sur la table sans tomber sur le dallage de la cuisine, où il se fût brisé.

En me levant, je retrouvai le verre, le billet, la cuillère placés absolument comme la veille !

Une nuit, trois coups retentirent sur le bois de mon lit : ils paraissaient produits par un bâton tombant perpendiculairement sur le panneau.

Cette fois, un ami T... L..., avait consenti à passer la nuit en ma compagnie; il m'apostropha poliment : « Je

crois bien que vous avez quelque pouvoir infernal, et que, sans en avoir l'air, c'est vous qui faites le charivari! » me dit-il avec fermeté. On trouvera plus loin une attestation écrite et signée par lui.

Une autre nuit ce fut un camarade d'enfance, L... N..., qui voulut bien venir chez moi : je produis également son attestation. Je donne aussi une déclaration de l'abbé Ruffat, qui, l'an dernier encore, en dépit de ses 86 aus, desservait la paroisse de Labastide-Paumès.

On lira, en outre, le témoignage de mon frère Vital.

Tous ces témoins vivent encore.

Une nuit, j'entends marcher dans la cuisine. C'était un pas lourd, pesant, d'homme ou de femme. Je m'y rendis et ne pus constater qu'un silence complet et l'absence totale d'êtres visibles!

Une autre fois, je m'étais absenté pour rentrer assez tard. Pendant une heure au moins mon frère avait ouï distinctement des pas dans ma chambre à coucher. Croyant que j'étais rentré, il m'avait, à diverses reprises, interpellé de son lit, me demandant de le laisser dormir. A mon retour, il cria de nouveau, furieux : « Vas-tu nous laisser reposer enfin? Voilà plus d'une heure que tu nous assourdis! »

— « Mais je rentre, lui dis-je très ému; je rentre à l'instant même. Pourtant, je conçois ta mauvaise humeur, pour la bonne raison qu'en gravissant l'escalier, j'ai entendu le sabbat dans la cuisine. »

Et c'était vrai.

Cet inexplicable vacarme commençait à m'inquiéter, et je me décidai un beau matin à en parler au desservant de l'endroit, le vénérable abbé R...

Le digne homme reçut ma déclaratiou avec plus d'indifférence apparente que d'étonnement; il me répondit : « Tout cela est, sans doute, de faible importance. La maison est vieille; il y a fort longtemps qu'elle n'a pas dû être bénite : si le vacarme se renouvelle, je m'y rendrai, je la bénirai, et comme une prière faite à Dieu est souvent exaucée, peut-être n'entendrez-vous plus rien. »

Dès ce jour, en effet, le bruit cessa tout à fait.

Cette coïncidence est bien singulière, si elle n'est pas la plus étonnante des étrangetés que je relate ici.

Jamais, depuis 1867, je ne me suis trouvé mêlé, contre mon gré, à des circonstances, à des événements où le surnaturel ait paru jouer un rôle.

Mon grand-père et mon père avaient perçu chez eux, quarante ans auparavant, des bruits analogues. « Un soir même, me dit un jour mon père, des coups, qui résonnaient trois fois, furent si éclatants que toute la maison en trembla. »

J. Salières,
Professeur de mathématiques
au lycée de Pontivy.

Attestations.

I

J'atteste que tout ce que mon frère déclare sur des faits qui se sont passés, en 1867, à Labastide-Paumès, canton de l'Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), dans la maison mise par la commune à la disposition de l'instituteur, sont de la plus rigoureuse exactitude.

Signé : Vital-Salières,
Professeur de mathématiques
au lycée de Belfort.

Belfort, 25 janvier 1891.

II

En 1867, M. J. Salières, instituteur à Labastide-Paumès, m'ayant demandé de passer une nuit chez lui, pour y être témoin de phénomènes extraordinaires, il s'est produit ceci :

Vers les onze heures du soir, des coups assez violents ont été frappés, comme avec un bâton tenu horizontalement, sur la table et sur le buffet de la pièce qui servait de cuisine. En même temps, les chaises dansaient, les assiettes remuaient sans se casser, des verres se heurtaient qui furent retrouvés intacts.

Vers une heure du matin, trois coups distincts, assez

forts, furent frappés dans la chambre même où nous nous tenions, sur le bois du lit de M. Salières.

La maison tout entière était occupée par M. Salières, un de ses frères et une de ses sœurs. Ceux-ci ne pouvaient, en aucune façon, être les auteurs de ce vacarme qui se produisait exclusivement au premier.

Toutes les ouvertures donnant sur le dehors, ainsi que l'unique porte qui mettait le premier en communication avec le rez-de-chaussée, étaient soigneusement fermées.

Nul être humain n'avait pu s'introduire du dehors dans la maison, en pénétrant par l'une de ces ouvertures. D'ailleurs, en fouillant l'appartement, on ne remarquait nulle part rien d'insolite.

Je tiens comme absolument impossible que ces phénomènes pussent être produits par des êtres vivant de la vie terrestre.

Signé : T. L.

Labastide-Paumès, le 26 janvier 1891.

III

A l'époque où M. Salières, actuellement professeur de mathématiques au lycée de Pontivy, était instituteur à Labastide-Paumès, en 1867, il m'a prié un jour de passer une nuit chez lui pour faire certaines constatations.

Vers les onze heures du soir, les portes et les fenêtres qui donnaient sur le dehors étant solidement closes, et la maison ayant été soigneusement visitée par lui et par moi, nous avons entendu frapper très fortement sur la table de la cuisine : Pan ! pan ! pan ! Après un silence de quelques instants, on entendait de nouveau : Pan ! pan ! pan ! Cela dura bien jusqu'à trois heures du matin au moins.

Il faut frappé aussi sur une porte et sur un buffet ; le buffet se trouvait dans la cuisine, la porte y donnait accès.

Une bougie ayant été allumée, un examen minutieux fut fait de l'appartement. Tant que dura notre visite, on n'entendait rien ; mais aussitôt la bougie éteinte, le bruit recommença.

Ne pouvant admettre que des êtres de chair et d'os puissent s'introduire dans les habitations par des trous de serrures, je dois déclarer qu'aujourd'hui encore je ne comprends rien à l'étonnant phénomène que M. Salières me fit constater.

Signé : L. N.

Labastide-Paumès, le 19 février 1891.

Nous possédons l'original, *signé en toutes lettres,* de ces attestations; mais, sur le désir de M. J. Salières, nous ne reproduisons que les initiales des signataires.

D.

CAS DE VERSAILLES

Saint-Cloud, 9 novembre 1894.

MONSIEUR LE DOCTEUR,

J'ai reçu les cinq numéros des *Annales* que vous avez bien voulu me faire parvenir, et vous suis très obligé de cet envoi.

Les faits qui m'ont le plus frappé sont ceux qui démontrent l'*objectivité* des apparitions : je commence à croire que le mot *hallucination* ne saurait s'adapter à la plupart des cas. De plus, j'ai constaté des analogies remarquables entre ces faits nouveaux et d'autres qui m'étaient déjà connus. Vous pourriez comparer notamment le récit de M. Aksakoff (dernier numéro paru) avec certains mémoires sur la vie d'Oberlin, publiés par un de ses amis; l'analogie est frappante et donne bien à réfléchir.

D'autre part, il y a un point qui me déconcerte : c'est le côté baroque et puéril d'un bon nombre de manifestations incontestables. A quel monde appartiennent les soi-disant esprits (?) qu'on interroge au moyen de tables tournantes et dont les réponses rivalisent de niaiserie et d'absurdité? Aucune donnée scientifique ou religieuse ne pourrait nous l'apprendre. Et ceux qui remuent les meubles et agitent les sonnettes dans les maisons hantées? Quel peut être le sens de ces mystérieuses espiègleries?

Les faits qui suivent, et dont j'ai été témoin, remontent à

une date fort éloignée (1854-55), mais mes souvenirs n'en sont pas moins précis. J'avais alors de 15 à 16 ans, et mon esprit, déjà très cultivé, n'était nullement enclin à la crédulité. Du reste, vous aurez peut-être un moyen de contrôler mon récit. En 1854, une maison de la rue Saint-Médéric, à Versailles, habitée par un comte de Lataille et sa famille (je ne suis pas très sûr du nom), fut infestée tout à coup, à la suite d'expériences prolongées sur les tables tournantes et d'autres pratiques analogues. Vous verrez tout à l'heure quels phénomènes étranges s'y produisaient. J'habitais alors Paris avec ma famille (dont, hélas ! il ne reste plus personne) et c'est le hasard qui porta ces faits à ma connaissance.

Un médecin anglais, ami de mon père, était venu nous rendre visite. Il me pria un jour de le conduire à Versailles et de le promener un peu dans le musée, puis dans le parc. Au tournant d'une allée, je rencontrai un autre de nos amis qui tenait en laisse un petit épagneul noir très vif et très caressant. Cet ami nous parla de la *maison hantée*, qu'il avait visitée le matin même et nous donna de si curieux détails que l'Anglais voulut s'y rendre séance tenante, non sans laisser poindre un sourire dont je comprenais fort bien le sens.

Arrivés rue Saint-Médéric, nous fûmes reçus par une servante, que connaissait notre introducteur. Il paraît que les maîtres du logis s'étaient réfugiés à Paris ou ailleurs, laissant dans leur immeuble deux ou trois domestiques, lesquels avaient fini par s'habituer aux escapades, d'ailleurs inoffensives, des esprits (?) qui hantaient la maison. Au moment même où nous entrions, un bruit infernal de sonnettes se faisait entendre dans l'escalier. M. Sherwood (mon Anglais) se précipita sur tous les cordons de sonnettes à sa portée, et constata que personne n'y pouvait toucher ; la servante était d'ailleurs restée seule ce jour-là, et la maison était déserte. Ce bruit de sonnettes ne discontinua guère pendant les 40 minutes que dura notre visite. Le rez-de-chaussée était fermé et on refusa de nous l'ouvrir, mais les fenêtres toutes grandes ouvertes nous permirent de constater que personne absolument n'y était entré. Nous pénétrâmes au premier, dans une grande pièce remplie d'objets tombés là pêle-mêle et

qu'on ne se donnait même plus la peine de ramasser. Au bout d'environ dix minutes, comme la servante nous racontait ses déboires, un vieux fauteuil à roulettes, placé dans un coin à gauche, se mit en mouvement, et, décrivant une ligne brisée, vint passer entre M. Sherwood et moi, puis tourna sur lui-même, à un mètre environ derrière nous, frappa deux ou trois fois le plancher de ses pieds de derrière et revint, en ligne droite, à son coin. Ceci se passait en plein jour et nous pûmes nous assurer qu'il n'y avait ni compérage, ni *truc* d'aucun genre. Le même fauteuil reprit sa course à trois reprises différentes, en prenant soin, chose étrange, de ne heurter personne. En même temps, des coups violents se faisaient entendre à l'autre coin de la pièce, comme si des maçons eussent travaillé dans la pièce voisine, qui était ouverte toute grande et parfaitement déserte. L'ami qui nous avait conduits lança son chien vers le coin de la salle; l'animal revint en hurlant, évidemment en proie à une terreur profonde. Il ne voulait plus remuer en aucun sens; son maître fut obligé de le prendre dans ses bras tant que nous restâmes dans la maison. L'Anglais ne riait plus, et je me sentais mal à l'aise, malgré le vif sentiment de curiosité qui m'avait envahi. Au plafond, nous entendions des coups sourds et très fréquents, comme s'il y avait eu des chutes de plâtras. Et le vacarme continuait toujours! Des portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas autour de nous, à en juger du moins par le bruit, car je n'en vis pas bouger une seule, et tout était ouvert.

Nous descendîmes sans trop nous faire prier et au bas, sur le seuil, la servante nous raconta des faits incroyables : mugissements terribles entendus par moments, comme si trente bœufs eussent à la fois descendu l'escalier, couteaux de cuisine déplacés et projetés par une force invisible, qui venaient se ficher dans une porte, et une fois enfoncés remuaient en tous sens, comme si une main d'homme en eût agité la poignée; pièces de monnaie de cuivre éparpillées sur le sol et provenant d'un tiroir quelconque (jamais de pièces d'or ni d'argent, particularité fort curieuse). Les deux servantes couchaient dans la même chambre, et souvent il leur arrivait de

trouver les vases de nuit (excusez ce détail) au milieu de la pièce, avec les seaux de toilette, et leurs jupes trempées dans le liquide. Je n'ai pas vu ces derniers faits ni entendu les mugissements, mais le tout était de notoriété publique.

M. Sherwood est mort depuis longtemps, et j'ai absolument perdu de vue l'homme à l'épagneul noir, qui se nommait Pelloutier ou Pelletier; mais on m'a assuré que le clergé de Versailles et, je crois, l'évêque lui-même avaient pratiqué les *exorcismes* prescrits par le Rituel en pareil cas. J'ignore ce qui en est résulté, mais si lesdits exorcismes ont eu lieu, le procès-verbal a dû en être dressé et conservé à l'évêché de Versailles; on pourrait s'adresser au secrétariat. Quant à moi, je n'ai aucune relation dans cette ville, ne l'ai jamais habitée et n'y suis que rarement retourné depuis.

Il m'est impossible de douter de ces faits; mais il m'est bien plus impossible encore d'en comprendre le sens ou la portée. Ma vie tout entière a été consacrée aux études philosophiques et historiques, et, aujourd'hui comme il y a trente-neuf ans, je suis hors d'état d'émettre un avis quelconque sur la matière.

H. de W.

CAS DE L'ABSIE

Nous devons ce cas à l'obligeance de M. le curé Gabard, très au courant des recherches psychiques et déjà connu des lecteurs de nos *Annales*, car nous avons déjà publié des cas de télépathie qu'il nous a envoyés. Le cas que voici se rapporte à des phénomènes de hantise. Le récit en est fait par un témoin oculaire, il est donc de première main; malgré cela et malgré la netteté des affirmations, nous aurions voulu l'accompagner des procès-verbaux dont il est parlé; mais les registres où ils ont été consignés (en 1867 ou 1868) ont été détruits et il n'a pas été possible à la gendarmerie de l'Absie de nous les communiquer.

La Chapelle-Viviers, décembre 1892.

Au mois de juillet 1867 ou 1868, les filles Touin, couturières, revenant de journée, étaient frappées par des pierres ou de la terre, tombant sur elles sans leur faire le moindre

mal; elles crurent d'abord qu'elles avaient affaire à quelques mauvais drôles cachés derrière les buissons; mais, chose étrange, en arrivant au milieu du bourg de l'Absie, leur résidence, la chose continuait.

Rentrées dans leur maison, elles étaient à l'abri. Cela dura au moins 15 jours. Les deux sœurs, effrayées de ne jamais voir leur adversaire et craignant de recevoir à la fin un mauvais coup, portèrent plainte plusieurs fois à la gendarmerie.

Comme les pierres ne tombaient plus, une fois les filles dans leur maison, et qu'on ne les voyait pas lancer, on dit simplement : « Elles sont folles! »

Tout le monde à l'Absie riait de la peur de ces pauvres filles.

Mais bientôt on fut obligé de les plaindre.

Un soir, les pierres furent plus hardies, et continuèrent de tomber même dans la maison.

Alors on vint encore chercher les gendarmes : « Ah! Messieurs, ça tombe dans notre maison; venez, venez, s'il vous plaît! »

Le brigadier Guilloteau, aujourd'hui retraité à Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire), se rend à la maison avec les gendarmes Fleury et Andrault.

Tout était fermé, portes et fenêtres. Or, les pierres et la cendre tombaient toujours, mais sans faire de mal.

A une heure du matin, le brigadier vint me réveiller avec Duron, disant : « Allez donc remplacer les camarades pendant le reste de la nuit, vous rirez! »

Nous partons. Rendus à la maison nous constatons le fait, comme tous les autres.

On ne voyait pas tomber les pierres, on ne les voyait que par terre, où sur les endroits qu'elles frappaient. La cendre, au contraire, descendait par la cheminée. Il y en avait plus de trois doubles décalitres. En tombant, elle faisait le même bruit qu'une cheminée de locomotive : Ouf! ouf!

Le gendarme Andrault s'approcha de la cheminée et se mit à crier : « Tu n'as pas fini, dis donc? En as-tu encore pour longtemps? » La réponse ne fut pas longue à venir : ouf, et un double décalitre de cendre couvrait la figure du pauvre camarade.

On fit venir alors M. Pouzet, maire de l'Absie, et plusieurs

autres personnes notables. Plus de cinquante personnes ont constaté le fait que je rapporte.

Les camarades se retirèrent; je restai avec Duron et plusieurs témoins.

De nouveau, nous regardons sur la maison : personne ! Je monte dans le grenier : personne ! Alors je dis : « Est-ce que ça tombe toujours ? — Oui, toujours. » Je redescends.

Il était vers les trois heures du matin, tous ceux qui étaient là avaient reçu des pierres, mais comme elles ne faisaient pas mal, nous disions : « C'est un bon b... qui nous amuse. »

Lorsque les pierres nous touchaient, on entendait un petit sifflement, feus ! comme lorsque la foudre tombe : ce bruit très léger n'était entendu que par celui qui recevait la pierre.

Ce qui nous surprit encore beaucoup ce fut de voir la lampe en verre, qui était sur la table, enlevée par une pierre grosse comme les deux poings, et placée par terre sans être ni cassée, ni même éteinte.

Les pierres qui tombaient dans le vaisselier brisaient tout ce qui s'y trouvait. Je me suis placé en face le dos appuyé au meuble; à peine étais-je placé, qu'une pierre tombe et casse trois assiettes; je ne l'avais pas vue venir.

Aussitôt je me place devant une armoire faisant face au vaisselier. N'ayant pas vu la pierre, je pensais qu'elle venait d'en haut. Aussitôt un choc se fit entendre au-dessus de ma tête et une pierre grosse comme un œuf de poule roulait à mes pieds. Ce fut la dernière : celle-ci avait bien marqué son empreinte sur la porte de l'armoire.

Pendant la nuit, nous étions allés chercher un nommé Romain, domestique de M. Tixier, qu'on souçonnait de faire de la magie. « Eh bien ! dit-il lorsqu'il fut renfermé avec nous, vous ne direz pas maintenant que c'est moi qui fais cela ? » Étant allés chercher aussi un nommé Aubry, nous revenions en riant, lorsqu'une pierre grosse comme la moitié d'un double décalitre roule au pied de mon camarade, qui s'écrie : « Ah ! je suis mort ! — Mais non : tu chantes encore ! »

Les pierres furent enlevées : le lendemain, il y en avait dans la maison au moins la moitié d'un plein tombereau. En général c'étaient des tuiles et des morceaux de pierres de taille

qui avaient été enlevées près de l'église qu'on restaurait à ce moment. La maison où ce fait se passait était à peu près à 8 ou 10 mètres de l'église. Les pierres ramassées dans la maison étaient de toutes grosseurs. Or, je certifie qu'à part la cheminée, devant laquelle il y avait toujours quelqu'un, il ne se trouvait pas dans toute la maison un seul trou de la grosseur du tuyau de ma pipe.

Le lendemain tous les habitants venaient voir les pierres et la cendre que l'on sortait de la maison. Après notre procès-verbal, le lieutenant est venu prendre lui-même des informations, ne voulant pas croire le fait relaté par notre procès-verbal.

Si, comme le lieutenant, d'autres incrédules ne veulent pas croire ce fait que je certifie, ils n'ont qu'à se rendre à la gendarmerie de l'Absie (Deux-Sèvres) et demander les archives de la gendarmerie au brigadier, et ils liront les procès-verbaux que nous avons faits à ce sujet, car nous avons rédigé au moins vingt procès-verbaux pour ce beau coup de magie.

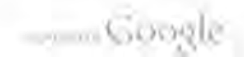
On doit bien penser que le toit de la maison comme tous les coins et recoins de la maison avaient été minutieusement visités par nous.

Ainsi dans le grenier il y avait à peu près cinquante fagots de bois : je les ai tous enlevés pour constater qu'un gamin ne se trouvait pas caché là. Enfin, si on peut m'expliquer ce fait, je serais très heureux de savoir : 1° comment les pierres tombaient sur les personnes sans leur faire de mal ; 2° cassaient la vaisselle et respectaient la lampe ; 3° tombaient dans tous les sens et n'étaient aperçues que lorsqu'elles roulaient à terre ou frappaient un objet ; 4° comment pouvaient-elles entrer, puisque dans toute la maison il n'y avait pas un trou gros comme mon petit doigt, et nous avons relevé des pierres de toutes les grosseurs, même grosses comme des litres.

Le fait a été constaté la nuit par plus de cinquante témoins, et le jour plus de cinq cents personnes sont venues voir les pierres et la cendre sorties près de la maison.

Encore une fois, je certifie que tout ce que je viens de dire est conforme à la vérité.

Mousset,
ex-gendarme en retraite.



Lettre à M. le curé Gabard.

Garidech, le 5 décembre 1891.

Mon bien cher Méric,

L'abbé Bourdes, notre ami commun, m'a envoyé ta bonne lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir. Tu désires quelques détails sur certains faits merveilleux dont nous parlions l'été dernier, et qui se passent dans une maison hantée de ma paroisse : en voici un, dont j'ai été moi-même le témoin. C'était en décembre 1882. Je me rendis, vers les 11 heures de la nuit, dans la maison en question : c'est une ferme habitée par une honnête famille nommée Ricard, à 2 500 mètres environ du village de Garidech, et à 300 mètres au moins de toute autre habitation. Je voulais me rendre compte moi-même des faits si extraordinaires qui se passaient dans cette maison depuis plus de dix ans, qu'on m'avait souvent racontés et que je ne pouvais accepter comme véridiques. Cette ferme est à rez-de-chaussée et galetas seulement.

A peine arrivé dans la pièce principale, qui sert de cuisine, nous entendîmes des coups bien distincts (nous étions huit personnes, quatre hommes et quatre femmes). De ma canne je frappai le plancher qui était sur nos têtes et d'où provenait le bruit que nous entendions, voulant faire croire à ceux qui étaient avec moi que ce bruit provenait des rats ou des fouines ; mais à chacun de mes coups répondaient aussitôt des coups de plus en plus animés et rapides. Sur les instances réitérées et les craintes des personnes de la maison, je dus cesser et céder à la cause inconnue. Alors, accompagné de deux hommes, je monte au galetas, à l'endroit même d'où provenaient les coups, et devant nous, à deux mètres de distance, nous vîmes comme un éclair rapide, et nous entendîmes en même temps et distinctement *un crac* semblable à celui que produit une allumette chimique quand elle est fortement frottée contre sa boîte. Voulant satisfaire encore ma curiosité, je fis descendre les deux hommes qui étaient avec moi, et je restai seul et sans lumière, environ trois quarts d'heure.

J'entendais de temps en temps, et ceux qui étaient en bas entendaient aussi comme moi, et en même temps, des coups et comme des pas d'animaux. Les chiens de la maison, qui d'ordinaire aboient au moindre bruit qu'ils entendent, semblaient et semblent en pareille circonstance étrangers et comme insensibles à tout ce qui se passe.

Ces faits, et d'autres plus extraordinaires encore, au dire de ceux qui habitent, et qui ont habité, avant et depuis 1871, cette maison, se passent et se sont passés souvent mais toujours pendant la nuit. Des personnes dignes de foi l'affirment et en garantissent l'authenticité. Plusieurs personnes de mon village, qui par hasard en ont été témoins, l'affirment aussi, et tous unanimement et de la même manière.

Que penser donc de tout cela? Ces faits ne me paraissent pas naturels. Quelle en est donc la cause? et dans la pratique que faut-il faire.

Adieu, mon bien cher ami; toujours tout à toi.

V. DURANT Père.

Nous ferons remarquer que les faits dont il s'agit dans ce cas se sont reproduits pendant la longue période de onze années, de 1871 à 1882. Cela mérite de fixer l'attention et de rapprocher ce cas des cas analogues. D'ailleurs, si le contrôle ne semble pas avoir été bien rigoureux, le récit est de première main et provient d'un témoin instruit. D.

CAS DE M. X...

Nous connaissons particulièrement M. X... C'est un avocat depuis longtemps au courant des recherches psychiques. Avant ni depuis les faits qu'il rapporte, il n'a jamais eu d'hallucinations.

Il nous a prié de taire son nom, afin que ces faits ne parviennent pas à la connaissance de ses parents qui pourraient en être trop impressionnés.

Mon frère B... a succombé le mercredi 30 décembre 1891, vers cinq heures du matin. Les obsèques ont eu lieu le samedi 2 janvier 1892. Je suis resté près de mes parents, pour tâcher de les consoler, jusqu'au 9 janvier.

La veille de mon départ, un fait étrange arriva Je couchais



au premier et unique étage de la maison ; j'y étais seul, mes parents et les domestiques habitant au rez-de-chaussée. Ma chambre est contiguë à celle où mon pauvre frére a cessé de vivre; elle n'est séparée du cabinet de toilette de cette chambre que par une cloison. Le vendredi 8 janvier 1892, vers dix heures du soir, j'étais en train de me coucher après avoir fait ma malle. Au moment où je commençais à me déshabiller, j'entendis des pas légers dans le cabinet de toilette. J'écoutai attentivement; le bruit, un instant interrompu, se renouvela : on eût dit qu'une personne en pantoufles allait et venait dans le cabinet. J'hésitais à en croire mes oreilles, quand un bruit plus fort et prolongé vint lever mes doutes. C'était le bruit d'un meuble qu'on aurait traîné d'un bout du cabinet jusqu'au milieu : cela ressemblait aussi au grincement d'une porte qu'on ouvre et dont le bord inférieur râpe le plancher.

J'étais très ému. J'avais la conviction ou qu'un malfaiteur s'était introduit dans la maison ou que mon frère revenait dans sa chambre. Après avoir attendu deux ou trois minutes pendant lesquelles le silence ne fut pas troublé, je m'armai d'un haltère, et, prenant la bougie de l'autre main, je pénétrai dans le cabinet. Il n'y avait personne; aucun meuble ne semblait avoir été dérangé; tout était dans le calme le plus profond. Je n'ai rien entendu d'anormal durant le reste de la nuit.

A la fin du mois de février, je suis venu passer cinq jours près de mes parents; dans ces cinq jours était un vendredi : je n'ai rien entendu (25 février — 2 mars 1892).

A Pâques, je suis venu pour dix jours, du jeudi matin 14 avril au dimanche 24. Cette période comprenait deux vendredis : je n'ai rien remarqué personnellement.

Mais il n'en a pas été ainsi de mon frère aîné, capitaine d'infanterie, et de ma belle-sœur, arrivés le lundi 18 avril. Ils occupent toujours, quand ils viennent chez mon père, la chambre où mon frère B... a passé les derniers mois de sa vie : c'est la plus commode de la maison et c'est pour cela qu'on y avait installé le pauvre malade. Mon frère et sa femme la reprirent, comme de coutume.

Le vendredi 22 avril, dans la première partie de la nuit,

ils entendirent des bruits étranges. C'étaient des craquements paraissant venir tantôt du mur du cabinet, tantôt d'une grande armoire placée dans la chambre même. Les bruits étaient très forts : mon rère aîné se leva pour s'assurer s'il n'y avait pas un chat sous l'armoire : il ne découvrit rien. Sa femme et lui ont l'habitude d'avoir toujours la nuit une veilleuse allumée : leur veilleuse s'éteignit cette nuit-là! Je n'ai pas osé demander si les craquements avaient continué ensuite, de peur de laisser deviner ma pensée et de troubler toute la famille.

Le lendemain, mon frère et ma sœur se plaignirent d'avoir très mal dormi. Ils semblaient fort inquiets de ce tapage mystérieux. Au déjeuner, mon frère attribua les craquements au changement de temps; il dit à mon père : « Tu dois avoir de fameuses lézardes dans ton mur! » Il ne paraissait pas, d'ailleurs, croire beaucoup à cette explication.

Ma mère dit qu'ayant accompagné ma belle-sœur dans la chambre au moment du coucher, elle avait aussi entendu les craquements, sans y attacher aucune importance.

Je suis parti le dimanche matin 24 avril. J'ai lieu de penser que mon frère et sa femme avaient dormi tranquilles dans la nuit du 23 au 24. Toutefois j'avoue ne m'être renseigné qu'avec beaucoup de discrétion. Le départ de mon frère et de sa famille s'est effectué le mardi matin 26 avril. J'ignore s'il est survenu quelque chose de particulier dans les deux dernières nuits.

Je crois devoir ajouter que mon frère B... était né le vendredi 22 mai 1862.

CAS DE NIEDERDORF

MONSIEUR,

Je vous remercie de la lettre que vous avez eu l'obligeance de me répondre.

Le mouvement des objets sans contact est un fait énorme, et pourtant, *a priori*, il est niable, comme absurde.

En serait-il de même de l'écriture directe? Voilà vraiment un champ d'expériences qui n'est pas banal.

J'ai, il y a un an, envoyé à M. Richet le compte rendu d'une expérience de table tournante et parlante qui est bien curieuse et nous a fortement intrigués.

J'ai vu également il y a quelques années, à Laval, cette Lulli dont il est question dans un numéro de votre Revue. Cette femme m'a lu — sans truc possible — une adresse, portant mon nom et l'indication de ma profession, que je tenais dissimulée contre le creux de ma main.

C'est à partir de ce moment que j'ai cru voir là un problème. Si je *n'avais pas vu*, j'aurais eu beau lire tout ce qui a été publié sur la question, mon intérêt eût été médiocrement excité.

Je vous envoie le récit d'une maison soi-disant hantée que je traduis de la brochure du professeur M. Perty, intitulée : *Die Realität magischer Kräfte und Wirkungen der Menschen gegen die Widersacher vertheidigt*, supplément à l'ouvrage du même auteur : *Die mystischen Erscheinungen der menschichen Natur.*

M. Perty est un savant naturaliste qui a un nom en Allemagne. Il est, ou fut, docteur en médecine et en philosophie, et professeur à l'Université de Berne. Il a publié plusieurs ouvrages importants sur l'histoire naturelle considérée au point de vue philosophique.

Ce qui donne de la valeur au compte rendu ci-dessous, c'est que M. Perty s'est mis en relation avec la personne *victime* de ces phénomènes mystérieux, et il la cite à différentes reprises.

La brochure porte le millésime 1863 et l'événement a eu lieu en août 1862. Perty n'est pas spirite : « La question de savoir si ces phénomènes sont produits par les forces des hommes, dit-il, toutefois, principalement des *médiums*, ou par des esprits, n'est pas si facile à décider que des gens inexperts peuvent se le figurer. »

Voici la traduction de M. Perty; elle est d'une étroite exactitude :

« Au mois d'août 1862, du 15 au 27, la maison du conseiller national Joller à Niederdorf, près de Stans, canton

d'Unterwalden, fut le théâtre de phénomènes mystérieux. Des tables et des chaises furent renversées par une main invisible; des coups furent frappés contre les portes et contre les planches, des portes s'ouvrirent et se fermèrent d'elles-mêmes; à la fin, le bruit devint terrible, les verrous sautèrent et l'on craignit la démolition de la maison. Pour les personnes qui se trouvaient dans la chambre, les coups venaient de la cave sur le plancher; pour celles qui étaient en observation dans la cave, ils venaient de haut en bas; en même temps des coups étaient frappés, comme avec un marteau, sur les tables et les chaises. Malgré les recherches les plus minutieuses, on ne put trouver à tout cela une cause visible. Ce qui n'empêcha pas, quelques jours après, un journal de Lucerne « der Eidgenoss », de prétendre que la chose était expliquée par les preuves les plus palpables : on avait trouvé les instruments frappeurs ayant servi à faire du bruit dans le but de déprécier la maison sur le point d'être peut-être vendue à l'encan, etc., Le conseiller Joller répondit à cette affirmation, dénuée de tout fondement, dans le « Bund » du 4 septembre en déclarant formellement que cet étrange phénomène, malgré l'enquête officielle et les mesures prises, n'avait pu être expliqué par aucune cause matérielle. Le vacarme dura, se concentrant en un cercle toujours plus petit, jusqu'au 27 août, et cessa alors pour quelque temps. « On peut admettre pour parfaitement certain que ces bruits n'étaient pas produits par des mains humaines. Ce fut, comme on pense, pour une nombreuse famille, des jours d'indicible terreur qui eurent de cruelles conséquences. » Les gens superficiels voulurent, comme toujours, donner une explication mécanique; les dévots virent là l'œuvre du diable, contre quoi Joller s'exprime avec indignation. Ce cas tout nouveau fit du bruit dans la presse suisse et étrangère, et on parla, comme d'ordinaire, d'illusion, de tromperie, etc., Dans la « Allgemeine Zeitung » du 28 septembre, un correspondant de Berne assure que le fin mot est trouvé; que la cause de ce vacarme n'est autre que le fils, âgé de 18 ans, de M. Joller. Celui-ci aurait appris près de Bohémiens toutes sortes de tours et se serait exercé à celui-là pour effrayer ses

parents et s'amuser lui-même. Sur ma demande d'information, M. Joller m'écrit ce qui suit à la date du 2 octobre : « En réponse à votre honorée du 30 septembre, je vous informe tout d'abord que les phénomènes mystérieux, sans toutefois la violence tumultueuse du début, et à de plus longs intervalles, continuent toujours dans ma maison et que les journaux dont vous me parlez ne contiennent pas un mot de vrai à ce sujet. »

Après avoir regretté que la Commission d'enquête n'ait pas entendu, pour rédiger un procès-verbal, les nombreuses et honorables personnes qui ont été témoins oculaires et auriculaires de ces étranges phénomènes, M. Joller ajoute :

Exposé d'une part au feu croisé d'une populace grossière et fanatique, de l'autre à celui de la presse incrédule, calomniatrice et moqueuse, je fus, avec une nombreuse famille, abandonné à mon malheur, et aujourd'hui la santé ébranlée de ma femme et de mes enfants me force à changer de domicile au premier jour. J'ai tâché au début de garder le plus profond secret sur l'affaire; mais le tapage devint si fort que tout était à craindre et que je ne pus me taire plus longtemps. Les phénomènes, dont bien malgré moi il fallut me convaincre avec mes sens, en plein état de veille, au grand jour, pendant six semaines et souvent jusqu'à douze fois par jour, sont de nature très diverse. Au commencement se firent entendre, avec une intensité croissant de jour en jour, des coups frappés contre les murs, les planches et surtout contre les portes de la maison. Quand ce phénomène était très violent, les portes s'ouvraient et se refermaient, arrachées avec force des loquets. Ces bruits diminuèrent peu à peu pour se changer en un léger cahotement (hoppern), tel que mes enfants et moi l'avions entendu depuis des années, mais sans y attacher d'importance. Pendant trois jours, tables, chaises, vaisselle furent renversés, tantôt avec bruit, tantôt sans bruit. Plus tard, des tableaux furent enlevés des murs, des vases ôtés du dessus des tables et des commodes, puis posés renversés sur le plancher, toutes sortes d'objets étaient bizarrement pendus aux crochets des murs; finalement les tableaux étaient retournés sous nos yeux contre les

murs ; des pierres, des fruits, des habits, etc., étaient jetés de tous côtés et cachés quelquefois dans des coins sombres, malgré serrures et verrous. Souvent des pierres furent jetées dans la cheminée. Rien ne fut brisé ni endommagé, et les pierres qui, du haut de la cheminée, atteignirent l'un ou l'autre de mes enfants, avaient un choc à peine sensible. Un terrible phénomène, qui faillit coûter la vie à mon fils, fut l'apparition de nuages sans forme déterminée qui, à plusieurs reprises, en plein jour, purent être observés même par des personnes n'habitant pas la maison. Ce qui était insupportable, c'est le contact d'une main glacée et de l'extrémité de doigts, ainsi qu'un courant d'air glacial produit comme par un rapide battement d'ailes, tel que l'ont senti tous les habitants de la maison, la plupart du temps la nuit, mais aussi dans le jour. On imitait aussi avec une perfection singulière le bruit d'une montre que l'on remonte, d'un banc à bobines, du bois que l'on fend, de l'argent que l'on compte, de frottements, de chants et de sons articulés comme par une langue humaine. En général, ces bruits, souvent très forts, avaient quelque rapport avec le travail et la conversation des gens de la maison. Le dernier phénomène se produisit avant-hier soir, environ vers huit heures : une pierre humide de rosée fut jetée par-dessus l'escalier presque devant la porte de l'appartement, une semblable tomba également de la cheminée dans la cuisine. Il y a seulement sept semaines ces faits m'auraient fait sourire et hausser les épaules, mais aujourd'hui il me faut bien les affirmer de toutes les forces de mon être. » M. le conseiller national Joller, qui est partout considéré comme un homme loyal, éclairé, ami de la vérité, se consolera de l'ennui et de l'inquiétude que lui ont causés ces phénomènes mystérieux en pensant qu'ils contribuent à élargir l'horizon de l'esprit en ouvrant des vues dans un nouvel ordre de choses, et que le faux jugement porté sur lui par quelques-uns ne provient que de l'ignorance des gens qui pensent machinalement.

Les phénomènes observés par mon collègue M. Salières dans la maison d'école de la Bastide-Paumès ont sur certains

points une véritable analogie avec ceux des cas présents; d'autre part, dans les expériences de M. Gibier, il est également question de contact d'une main froide et d'un courant d'air glacial. Ces coïncidences sont bien curieuses et font réfléchir; il se peut qu'il y ait là une donnée d'un « magnifique problème », suivant la suggestive expression de M. Richet dans la réponse qu'il a bien voulu me faire l'an dernier.

M. Rouillon,
Professeur d'allemand
au Lycée de Pontivy (Morbihan).

VARIÉTÉS

SUR LES
TOURS DE FORCE DE Miss ABBOTT
CONNUE SOUS LE NOM DE « THE GEORGIA MAGNET »

Réplique du Professeur Oliver LODGE
au Dr H. GOUDARD

Dans le numéro de janvier-février 1895 des *Annales des Sciences psychiques*, j'ai remarqué un article où le Dr Henri Goudard raconte ses expériences avec Mlle ou Mme Abbott. Rappelant les quelques lignes où le professeur Richet résumait exactement mon opinion à ce sujet, il dit ne pouvoir accepter ces conclusions et me demande de montrer plus explicitement pourquoi je ne vois rien d'anormal dans ces faits.

Je répondrai brièvement, mais, j'espère, définitivement, à sa courtoise requête.

Je passe sur la citation du *Figaro* donnée par le Dr Goudard, les termes n'en étant ni scientifiques ni précis, et j'arrive à l'expérience du Dr Goudard.

I. — *Un homme maintient fortement une chaise contre sa poitrine et miss Abbott le fait avancer et reculer en ayant l'air d'appuyer très légèrement sur la chaise.*

Tout le monde peut facilement répéter cette expérience, et ordinairement la personne qui s'y prête est surprise de la force apparente de l'opérateur. Celui-ci ne fait aucun effort de la main droite, mais c'est sur elle que l'attention est dirigée; la force est exercée par la main gauche près de la poitrine du sujet et dans une direction inattendue, poussant d'abord, puis tirant, ou réciproquement. C'est le changement

subit et inattendu de la force qui fait perdre l'équilibre au sujet, et cela d'autant plus qu'il aura fortement raidi ses muscles pour s'opposer à un effort dans la direction qu'il ne fallait pas.

Je ne me rappelle pas avoir vu l'expérience II, de sorte que je passe à la suivante, qui est importante.

III. — *Miss Abbott est sur un pied et tient une queue de billard, tandis qu'un homme grand et fort la pousse par derrière, en appuyant fortement sur la queue de billard, et ne réussit pas à l'ébranler.*

Pour réussir cette expérience, il faut que l'opérateur — ici miss Abbott — soit petit et fort des bras. Quand une personne grande en pousse une petite, elle pousse carrément dans une direction descendante, et le corps de la petite, si elle se tient sur un pied, peut presque être comparé à un étai posé dans la direction de la force. Si elle maintient ses bras rigides, il n'y a aucune chance de la pousser en arrière. Des impulsions bruques et inattendues ne sont pas permises, et si l'on abaisse la queue de façon à ce que l'effort devienne plus horizontal, le sujet lâche la queue et se repose ou change d'adversaire ; pour que l'expérience réussisse, il faut qu'on se soumette aux règles du jeu. Avec une queue de billard maintenue bien en l'air, une femme petite et forte peut répéter l'expérience, je l'ai vérifié. Lorsque quatre ou cinq hommes agissent sur la même queue de billard, ils se gênent mutuellement — la queue se courbe, de sorte que ceux qui en tiennent le bout diminuent beaucoup leur effort, et le tour dégénère presque en farce.

Faite avec un ou deux hommes poussant sur la queue de billard, l'expérience est certainement surprenante, mais elle est purement et simplement mécanique. Un homme grand, qui pousse partiellement en bas, ne peut exercer qu'une force propulsive singulièrement petite. Cela dépend de la position de son centre de gravité et de la distance existant entre ses pieds et la verticale passant par ce centre de gravité. Ordinairement il se tiendrait sur une jambe, et, instinctivement, rejetterait le poids de son autre jambe en avant,

pour augmenter le plus possible le « moment de la force » ; mais le fait même que la position de cette jambe libre produit une différence importante prouve bien combien est faible la force réellement agissante. D'un autre côté, une personne courte se tenant sur une jambe et poussant en avant et en l'air, est dans une position qui lui permet de résister à une force considérable.

Les conditions sont entièrement renversées quand la force en action tire au lieu de pousser. Un homme grand et lourd a alors un grand avantage. La lutte de combat, ou corps à corps, quand les adversaires sont debout, dépend de leur poids et de leur taille, et si Mrs Abbott avait été capable de soutenir avec succès une lutte corps à corps avec moi, c'eût été une preuve directe de quelque chose d'anormal. J'ai bien passé plusieurs heures inutilement à essayer de persuader, elle et ses *barnums*, de me permettre d'essayer, en particulier, quelque expérience de traction. Mais on mit en avant les prétextes les plus frivoles, comme la présence d'un tapis sur le parquet, etc., et l'épreuve fut définitivement refusée.

IV. — *Elle tient une queue de billard dans une position un peu oblique, presque verticale, et demande à quelqu'un de faire toucher le bout par terre en la faisant glisser le long des paumes de ses mains ouvertes.*

Toute personne ayant des bras assez forts peut répéter cette expérience. Elle ne réussissait pas invariablement avec Mrs Abbott et ce n'est pas un de ses meilleurs tours. S'il arrive que l'opérateur a affaire à une personne énergique poussant vigoureusement, le frottement des paumes ouvertes est suffisant pour empêcher la queue de glisser (chose sans doute assez surprenante, mais facile à vérifier). Mais si une personne molle, sans pousser contre l'opérateur, dirige simplement son effort dans le sens de la queue, celle-ci glisse en bas sans aucune difficulté. Cependant, un opérateur exercé se tiendra sur ses gardes et parera le coup ou trouvera un moyen de déjouer l'adversaire.

Je me rappelle le fait de stéthoscopie cité au paragraphe V, mais il ne m'a pas intéressé. C'est peut-être par ignorance

que j'attribue au corps humain la faculté de produire, sous l'influence de la volonté, de légers sons lorsqu'on les attend et qu'on écoute avec attention.

VI. — *Elle présente ses coudes à une personne qui se tient derrière elle. Et quelquefois on peut la soulever, quelquefois on ne peut pas.*

Cette expérience est certainement singulière. Il semble que cette manière de soulever une personne diffère peu de ce qu'on peut faire sans augmenter son propre poids. Il faut se tenir plutôt verticalement et on dispose d'un « moment » très faible pour supporter un poids dans la main tenue horizontalement. Si l'opérateur tient bien ses coudes en arrière et ses épaules rigides, le soulèvement peut se faire, mais s'il les porte en avant même légèrement, le soulèvement devient impossible. Je suppose qu'un homme avec des pieds d'une longueur anormale, des souliers plats à semelles très rigides et des avant-bras courts, aurait un avantage pour ce mode de soulèvement et pourrait réussir à soulever la personne malgré la position défavorable de ses coudes. Le soulèvement peut toujours être obtenu si les coudes et les épaules sont d'abord amenés en arrière; mais il en résulte un contact entre les vêtements des deux personnes et c'est là une condition que l'on n'accepte pas.

On ne prétendait pas qu'il y avait là une *véritable* augmentation de poids telle que pourrait l'accuser une balance, et le fait est qu'une épreuve avec une balance n'a pas été acceptée. Il ne s'agit donc pas du tout des lévitations attestées par M. Crookes. On prétend seulement que l'effet est subjectif, c'est-à-dire qu'il faut un être humain pour le constater. C'est une dérision que de se servir d'un être humain comme d'une balance, car les limites qui bornent sa force de soulèvement sont très étroites, vu le peu de base qu'offrent ses pieds. Un fléau de balance, ou un crochet en saillie sur un support dont la base tiendrait dans une paire de chaussures, aurait une puissance de soulèvement très faible, surtout si le point d'application du poids à soulever est près de l'extrémité du bras de levier.

VII. — *Elle s'appuie légèrement avec ses mains contre un mur et elle demande qu'on la pousse au mur en appuyant sur son dos.*

Ceci est une variante du n° 3. La force régulière de propulsion d'un homme sur une personne petite, est moindre qu'il ne le croit. L'appui que Mrs Abbott, obtient en pressant contre le mur, est précisément dans la direction qu'il faut, et elle est suffisante pour faire équilibre à toute la force nécessaire. On peut, il est vrai, s'assurer que les paumes de ses mains ne touchent pas le mur, mais les bouts des doigts touchent toujours plus ou moins, et on les voit blanchir, ce qui indique bien une pression. L'expérience est assez facile à produire.

Je n'ai pas vu l'expérience VII, mais je suppose qu'elle s'explique par ce fait, bien connu, qu'un enfant qui veut se faire soulever et se tient de façon à se prêter à ce mouvement, peut être enlevé facilement, tandis qu'un enfant qui ne veut pas et fait des contorsions est relativement difficile à soulever. C'est évidemment la manière de tenir qui fait cela, manière qui peut être suffisante dans un cas et tout à fait impropre dans un autre.

IX. — *La difficulté apparente à être soulevée est transmise à une autre personne.*

Quand j'ai vu cette expérience, voici comment on l'a faite:

Un jeune garçon assez lourd fut introduit, et Mrs Abbott prit ses mains qu'elle maintint horizontalement, ainsi que les avant-bras. On demande alors à quelqu'un de le soulever par les coudes, en se tenant derrière lui dans la position réglementaire. Suivant moi, quand elle voulait qu'il fût léger, elle poussait des coudes un peu en arrière, et quand elle voulait qu'il fût lourd, elle le tirait un petit peu en avant. Ce qui fait le mérite de ce tour c'est qu'un si petit mouvement des coudes puisse changer complètement les conditions. Dans un cas le poids est au-dessous, dans l'autre il est au-dessus de ce qu'il est possible de soulever, étant données de semblables conditions. Voilà comment j'ai vu opérer; mais si j'avais vu ce que le Dr Goudard semble avoir vu faire avec un enfant de 5 ans, j'a rais été peut-être beaucoup plus étonné. Je ne puis natu-

rellement dire quelles autres circonstances auraient pu modifier les explications que l'on serait naturellement porté à admettre si les faits étaient exactement comme il les a décrits.

X. — *Plusieurs personnes appuient de haut en bas sur l'extrémité d'une queue de billard maintenue verticalement, et un homme grimpe en haut et s'assoit sur les mains de ces personnes; alors Mrs Abbott saisit la queue de billard avec une seule main et la soulève facilement.*

C'est une sorte d'expérience psychologique. Que le lecteur essaie de se figurer qu'il est une des personnes dont les mains tiennent l'extrémité de la queue et appuient par terre ; il se rendra compte que la crainte qu'elle se casse s'imposera forcément à son imagination, et il n'est pas improbable que, sans le savoir, il contribuera à supporter le poids de la personne assise, au lieu de faire ce qu'il suppose les autres en train de faire, c'est-à-dire appuyer par terre. Dans ces conditions, il y a peut-être lieu de s'étonner seulement que la queue ne soit pas soulevée même sans le léger effort de Mrs Abbott.

XI. — *Cinq ou six personnes sont assises, étalées dans une chaise qu'elle soulève et secoue un instant au-dessus du plancher.*

Cette expérience est exécutée avec une chaise spéciale, étroite et inconfortable. L'homme qui s'y assoit est choisi d'après sa taille qui lui permet d'avoir les pieds bien posés sur le parquet; la plus grande partie du poids des autres hommes qui se sont installés sur ses genoux est en réalité supportée par ses jambes et ses pieds, surtout si l'opérateur se tenant derrière la chaise se met à la soulever en la penchant en avant. L'expérience ressemble assez à une farce, le soulèvement n'étant que momentané, et comme résultat les corps, mal étayés plutôt que supportés par la chaise, vont s'étaler sur le parquet.

Je sais que l'on prétend que les mains de l'opérateur dépensent très peu de force; on prétend aussi que les genoux n'en dépensent pas du tout. Mais dans mon expérience on n'a pas vérifié ces deux choses en même temps, et le soulèvement, ou la projection en l'air, peut se faire d'une façon ou de l'autre avec l'aide des avant-bras; avec une chaise

bien appropriée, c'est une expérience que tout le monde peut essayer et on sera surpris de la facilité avec laquelle la force nécessaire peut être produite. Si ce n'est pas par un effort musculaire que Mrs Abbott obtient le résultat, pourquoi prend-elle justement la position que prendrait une personne dont la seule ressource est l'effort musculaire?

Je crois m'être arrêté suffisamment sur les plus importantes constatations du Dr Goudard. Je ne puis répondre que par ce que j'ai vu moi-même; mais je ne me suis pas contenté d'une seule séance et je n'ai pas conclu avant d'avoir essayé des expériences avec d'autres personnes de taille appropriée. On remarquera que je conclus que les faits sont ingénieusement choisis pour convenir à une personne de petite taille, et que Mrs Abbott, quoique en apparence petite et frêle, est probablement très bien musclée, au moins des bras. Sans doute le Dr Goudard aura remarqué que ses avant-bras sont plus musclés que ne le sont ordinairement ceux des personnes de son sexe.

Je n'ai rien publié sur elle à l'époque où elle donnait des représentations en Angleterre; parce que je ne voulais pas faire de tort à un spectacle assez réussi et intéressant, de faits bien choisis, dus à la force et à l'habileté; j'ai seulement affirmé qu'à mon avis, il n'y avait là rien d'occulte. Il n'y avait pas du tout de fraude, comme l'ont prétendu dernièrement certains journaux, pas de subterfuge caractérisé ou de prétention autre que le nom de « Magnet » qui, pour le gros public, a bien peu de signification. On était moins déçu qu'on ne l'est à toute séance de prestidigitation, et en somme il est peut-être possible que, par habitude, Mrs Abbott croie qu'elle possède quelque force anormale et occulte. Toujours est-il que le public qui payait en avait pour son argent, et les chercheurs étaient reçus avec beaucoup de franchise par les *barnums;* et si ceux-ci refusaient d'essayer certains faits qui seraient impossibles par des moyens normaux, il n'y avait là rien que de parfaitement légitime, comme en toute affaire d'argent qu'était, en somme, ce spectacle.

Mars 1895

OLIVER J. LODGE.

UN APPAREIL

POUR EXPÉRIMENTER L'ACTION PSYCHODYNAMIQUE

PAR M. E. BOIRAC

Professeur de philosophie.

Dans un précédent article publié ici même [1] nous avons distingué deux ordres principaux de phénomènes psychiques ou parapsychiques : d'une part ceux qui, ne supposant aucun agent nouveau, aucune force inconnue, sont actuellement admis et étudiés par la science sous les noms d'hypnotisme et de suggestion, d'autre part ceux où semblent se manifester des causes d'une nature encore ignorée, dont la science (nous entendons par ce mot la science officiellement constituée) se refuse jusqu'ici à reconnaître la réalité, et dont la forme la plus ancienne et la plus générale est évidemment le magnétisme animal. En somme, télépathie, lucidité, somnambulisme à distance, transmission de pensée, extériorisation de la sensibilité, tous ces faits nous ramènent toujours à la même hypothèse qu'il faut avoir le courage de regarder en face une bonne fois, et cette hypothèse est celle d'un intermédiaire physique, plus ou moins analogue à la chaleur, à la lumière et à l'électricité, quelque nom d'ailleurs qu'on lui donne, fluide magnétique des mesmériens, chaleur animale de Jussieu, électricité vitale de Pétetin, od ou odyle de Reicheinbach, force neurique de Baréty, force physique de

1. *Un essai de classification des phénomènes parapsychiques. Annales des sciences psychiques.* Nov.-déc. 1893, 3e année, n° 6.

W. Crookes, etc., lequel sert de véhicule et d'instrument à l'action qu'un être vivant rayonne autour de lui, soit sur d'autres êtres animés, soit même sur la matière brute.

Par malheur, les faits du second ordre sont très difficiles à observer absolument purs de tout mélange avec ceux du premier, et lorsqu'on les produit expérimentalement, comme on opère le plus souvent sur des personnes, il est presque impossible d'éliminer les effets dus à l'attente et à l'imagination des sujets, ou en général à leurs prédispositions physiques et mentales. Il faudrait pouvoir vérifier ce que j'ai appelé ailleurs la *psychodynamie*, sur des objets matériels dont on est sûr, au moins, qu'ils ne peuvent subir aucune suggestion. Les expériences spiritiques, comme celles que W. Crookes a faites avec Home, répondraient assez bien à ce desideratum, sauf le risque toujours à craindre de la fraude; mais tout le monde n'a pas sous la main un médium capable d'exercer une pareille action sur la matière. De même, les expériences des mouvements de table sans contact, dont il a été souvent fait mention, exigent, pour réussir, des conditions si complexes et si peu connues qu'on y chercherait en vain un moyen pratique de vérifier le magnétisme animal.

Existe-t-il quelque appareil qui soit pour le magnétisme animal ce que le thermomètre est pour la chaleur, l'électroscope pour l'électricité statique, le galvanomètre pour l'électricité dynamique? C'est évidemment un appareil de ce genre qu'il faudrait découvrir. Le Dr Baraduc prétend l'avoir trouvé dans le magnétomètre de l'abbé Fortin. Mais le magnétomètre est d'une construction très compliquée et très coûteuse; la formule d'ailleurs n'en a pas été complètement divulguée, et justement à cause du grand nombre d'éléments divers qui le composent, on ne voit pas très bien à quoi il convient d'attribuer la plupart des effets qu'on observe. Il serait désirable d'avoir un appareil très simple, très facile à construire, qui fût en quelque sorte à la portée de tout le monde.

Je ne prétends pas avoir résolu définitivement le problème. Cependant le petit appareil, que je vais décrire ici, remplit à peu près toutes ces conditions.

Il se compose essentiellement d'un chalumeau de paille suspendu horizontalement par son milieu, sous une cloche de verre, à l'aide d'un fil de cocon[1]. Voici en quelques mots la manière de le fabriquer.

Les matériaux nécessaires pour cela ne coûtent presque rien, et il peut être installé en quelques minutes.

On doit se procurer les objets suivants : 1° une cloche en verre, vulgairement une cloche à fromage; 2° un cocon de ver à soie (on en trouve chez tous les naturalistes); 3° un chalumeau de paille, comme ceux dont on se sert en été dans les cafés pour humer des boissons glacées; 4° un petit bâton de cire à modeler; 5° une plaque de verre à vitres, assez grande pour qu'on y puisse poser la cloche; 6° du mastic.

Une fois muni de ces objets, on procédera comme il suit : On pétrira deux petites boulettes de cire à modeler, chacune du volume d'un gros pois : on extraira du cocon un fil unique d'une longueur un peu inférieure à la hauteur de la cloche : on engagera une des extrémités du fil dans l'une des boulettes et on en fera autant avec la seconde boulette pour l'autre extrémité. On coupera ensuite la paille de la longueur du diamètre de la cloche, moins 3 ou 4 centimètres, on taillera en biseau les deux bouts de la paille, et on teindra l'un de ces bouts en bleu ou en rouge, afin de pouvoir les distinguer facilement l'un de l'autre; puis on fixera le fil de cocon sur le milieu de la paille en aplatissant et en roulant l'une des boulettes en forme de bague autour du chalumeau. On aura ainsi une sorte d'aiguille qui devra se tenir en équilibre au bout du fil de cocon : il suffit pour obtenir l'équilibre de faire glisser l'anneau de cire un peu plus à gauche ou à droite, jusqu'à ce qu'il soit bien au milieu. Pour fixer l'aiguille, on renverse

1. L'idée de cet appareil m'a été suggérée par une note du Dr Planat (de Nice) insérée dans un numéro de l'*Initiation* de septembre 1892 (16e vol., 5e année, n° 12).

L'appareil du Dr Planat consiste dans un fil de cuivre isolé, formant solénoïde autour du fil de platine auquel il est soudé par ses extrémités dénudées. J'ai remplacé l'aiguille bimétallique par une simple aiguille de paille qui, sauf erreur, m'a paru tout aussi sensible, du moins à l'action des mains. Il serait bon d'ailleurs d'expérimenter avec des aiguilles de toute sorte, cuivre, zinc, argent, or, etc.

J'ai cru remarquer que l'aluminium était particulièrement sensible.

la cloche, on y introduit la paille et on applique la seconde boulette au point central de la concavité intérieure. La cloche étant retournée, l'aiguille se trouve suspendue, et l'appareil en somme est fabriqué. Il ne reste plus qu'à le clore et à l'installer.

A cet effet, après avoir tracé, sur la plaque de verre ou sur un papier collé à la plaque, deux droites se coupant à angle droit et divisé les intervalles en degrés, on pose l'appareil sur la plaque en faisant coïncider le point d'intersection des deux droites avec le point de suspension de l'aiguille, et on lute soigneusement tout le rebord de la cloche avec du mastic. On installe enfin l'appareil sur une planche assez élevée pour que le souffle de l'opérateur ne l'atteigne pas et où il soit à l'abri des trépidations.

Quand je commençai à expérimenter, voici comment je procédais. J'agissais simultanément sur les deux extrémités de l'aiguille, présentant verticalement à chacune une de mes mains, de façon que les lignes prolongées à partir des doigts fussent perpendiculaires au plan où l'aiguille était située. Le schéma ci-joint (n° 1) le fera peut-être mieux comprendre. A et B représentent les deux extrémités de l'aiguille, MG la position de la main gauche, DM la position de la main droite. Au bout d'un certain temps, une ou deux minutes environ,

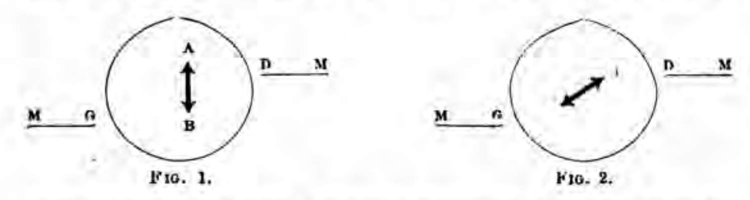


Fig. 1. Fig. 2.

l'aiguille venait se mettre dans la direction GD (schéma n° 2). Cet effet était à peu près constant. En ne présentant qu'une seule main, les effets étaient plus variables. En règle générale, la pointe de l'aiguille paraissait attirée par la main et venait dans sa direction. Quelquefois cependant il y avait répulsion.

Comme l'approche d'un foyer de chaleur, par exemple d'une lampe, d'une bougie, d'une allumette enflammée, détermine

un mouvement très rapide de l'aiguille dans la direction de ce foyer, je me demandais si les mains n'agissaient pas d'une manière analogue, probablement en échauffant à travers le verre les couches les plus voisines de l'air intérieur et en provoquant ainsi des courants capables d'entraîner l'aiguille en raison de son extrême mobilité. L'analogie entre les phénomènes observés et les faits d'électricité et de magnétisme ne serait plus alors qu'une apparence.

N'ayant pas pour le moment les moyens de décider expérimentalement entre cette explication purement mécanique et l'hypothèse d'une action psychodynamique, je reléguai l'appareil dans un coin de mon cabinet et cessai de m'en occuper. Mon attention fut de nouveau attirée sur lui par une circonstante toute fortuite. Un jeune homme qui se trouvait chez moi ayant présenté sa main droite vis-à-vis d'une pointe de l'aiguille (et non perpendiculairement, comme je l'avais fait jusqu'alors), produisit, à sa grande surprise, un effet instantané : la pointe fut attirée avec une grande force et suivit immédiatement la main dont elle reproduisit tous les mouvements de va-et-vient. Il devenait impossible d'attribuer pareil effet à l'action de la chaleur. Ce jeune homme, âgé de 19 ans, d'une bonne santé, n'ayant jamais eu d'accidents nerveux et qui n'a jamais été soumis à aucune expérience hypnotique, n'en est pas moins, comme je m'en suis assuré depuis, très sensible à l'action magnétique. Ainsi, en lui appliquant le procédé bien connu de l'expérimentateur Montin (imposition des mains sur les omoplates), on l'attire, même à distance avec une grande force. On peut de même, certains jours, pendant qu'il est distrait, produire des secousses, des mouvements d'attraction en présentant la main à son insu vis-à-vis différentes parties du corps. J'ignore s'il pourrait être hypnotisé.

Depuis lors, j'ai constaté que l'action qu'il exerçait était extrêmement variable, parfois très forte, parfois aussi insignifiante ou même nulle. En général, c'est lorsqu'il vient du dehors et dès son arrivée, quand ses mains sont plutôt froides, qu'il produit les effets les plus remarquables. Je l'ai vu non seulement faire aller et venir l'aiguille dans tous les sens

par le seul mouvement de sa main ou d'un de ses doigts, mais encore les faire basculer sur place, la pointe visée montant et descendant alternativement avec une étonnante docilité. Toutefois il semble que sa force s'épuise assez rapidement : au bout d'une ou deux minutes, les phénomènes se ralentissent et finalement il ne se produit plus rien.

Je dois ajouter qu'on obtient à peu près constamment des effets identiques à ceux que je viens de décrire en présentant à l'une des pointes un objet électrisé : par exemple, un porte-plume en caoutchouc vulcanisé ou un bâton de cire à cacheter préalablement frotté, un morceau de papier chauffé, etc. Tout se passe donc comme si l'agent rayonné par la main humaine était une sorte d'électricité.

A la suite de ces expériences, j'eus l'idée d'expérimenter l'action des passes. Elle m'a donné des résultats presque constants. On présente la main étendue verticalement vers une des pointes et, après une ou deux secondes de présentation, on fait un mouvement à gauche ou à droite avec une certaine lenteur, comme si on voulait attirer la paille; puis on referme la main, on la reporte vers la pointe, on recommence le mouvement et ainsi de suite. Souvent vers la cinquième ou sixième passe, on s'aperçoit que l'aiguille se met dans la direction de la main; puis son mouvement s'accélère, et il m'a même semblé qu'il devenait d'autant plus marqué que la passe se prolongeait et s'éloignait davantage.

Voici maintenant quelques-uns des faits que j'ai cru observer, mais qui demandent à être vérifiés un grand nombre de fois, et par des expérimentateurs différents, avant qu'on puisse en tirer aucune loi.

1° Abandonnée à elle-même, l'aiguille se met sensiblement dans la direction de l'aiguille aimantée.

2° Elle garde cette position aussi longtemps qu'il n'y a personne dans la pièce où elle se trouve : mais si quelqu'un s'y tient sans changer de place, elle se tourne dans sa direction, en général très lentement (au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure environ). Il lui faut un temps encore plus long pour revenir à sa position habituelle.

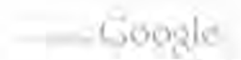
3° Je n'ai remarqué jusqu'ici aucune polarité dans les

actions exercées soit par l'une ou l'autre main, soit sur l'une ou l'autre extrémité de l'aiguille. Toutefois, un de mes amis qui, sur mes indications, a construit un appareil identique au mien, m'écrit « qu'une des branches de l'aiguille possède des propriétés autres que celles de la seconde branche ». En particulier, il n'avait jamais réussi à produire des répulsions que sur l'une des branches.

4° En fixant l'aiguille sous le récipient de la machine pneumatique et en faisant le vide, je n'ai pas observé que les effets fussent plus marqués, peut-être à cause de la plus grande épaisseur du verre. Il est vrai que je n'ai pu faire l'expérience qu'une fois et pendant un quart d'heure au plus.

Je serais très heureux si cette communication pouvait engager quelques-uns de mes lecteurs à construire un appareil d'après mes indications, et très reconnaissant s'ils voulaient bien me faire part de leurs remarques. Ce n'est qu'en comparant ensemble et en contrôlant les uns par les autres les résultats obtenus par un grand nombre d'observateurs qu'on peut espérer de découvrir les lois de phénomènes nécessairement très complexes et très variables comme tous ceux qui dépendent des propriétés encore si peu connues de notre système nerveux.

E. Boirac.



ANALYSE DU DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. A. J. BALFOUR A LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

PAR M. MARCEL MANGIN

Dans le remarquable discours qu'il a tenu à l'une des dernières assemblées générales de la Société anglaise de Recherches psychiques, M. A.-J. Balfour a parlé de l'hostilité de la science contre les questions qui nous occupent. Comment excuser le long mépris des expériences de Mesmer? Peut-être en disant qu'il y avait, avant d'aborder ces questions, à reconstruire de fond en comble presque tout l'ensemble des sciences. Nos principales idées en chimie, en physique, la théorie de la lumière, celle du son, toute la géologie, la grande généralisation de la conservation de l'énergie, toutes les spéculations et les conséquences qui en ont découlé, la théorie de la sélection naturelle et de l'évolution biologique, tout ce splendide développement s'est fait dans les cent années qui ont suivi les découvertes de Mesmer. C'est une excuse. Mais elle n'est plus valide. Il faut maintenant que les chefs du mouvement scientifique reconnaissent les faits nouveaux, quelque inquiétants qu'ils soient pour la solidité de l'édifice en train de se construire, et ils doivent nous aider au moins dans nos recherches.

Des difficultés d'un genre nouveau, non encore rencontrées dans aucune autre science, se présentent : la fraude volontaire et la fraude inconsciente. Puis nous n'avons plus affaire ici

seulement avec nos cinq sens. Un sens anormal s'ébauche. Certains individus exceptionnels semblent posséder des facultés qu'ils ne peuvent eux-mêmes ni expliquer ni contrôler. De là de fortes objections. Vous ne pouvez, nous dit-on, répéter ni vérifier vos expériences à volonté. Objection peu philosophique, après tout, car qu'y a-t-il d'absurde à supposer qu'il existe, chez certains individus de la race humaine, des sens ébauchés, imparfaitement développés? N'est-ce pas au contraire ce qui doit avoir lieu si la théorie de l'évolution est vraie? La nature germe dans tous les sens, et ce qui se développe le mieux est ce qui sert le plus dans la lutte.

Mais sur ce point ne peut-on contester les idées de M. Balfour quand il semble croire à l'inutilité de ces sens merveilleux que l'on est en train de découvrir? J'y vois au contraire la promesse de progrès tellement grands qu'ils relégueront l'homme actuel à un degré aussi bas dans l'échelle des êtres, par rapport à l'être futur, que l'est le zoophyte par rapport à l'homme actuel. Voici, par exemple, la lucidité : il est certain que si elle était générale, ou du moins assez commune, non seulement le crime, infailliblement découvert, disparaîtrait, mais la pensée même tant soit peu déshonnête n'oserait plus naître. Quant aux perspectives entr'ouvertes par les recherches sur la force psychique, son action à distance, même dans une chambre fermée [1], la lévitation d'objets extrêmement lourds, il vaut mieux ne pas encore essayer d'en parler si l'on ne veut paraître ridicule ou fou.

M. Balfour, lui, ne croit pas que les facultés anormales des médiums puissent devenir le bien commun de la race humaine. Ce sont des embryons qui ne peuvent se développer. De plus, ce qui est absolument déconcertant, ce qui rend ces études d'une difficulté prodigieuse, mais d'une importance proportionnée à cette difficulté, c'est que les faits nouveaux ne semblent pas, quelque habileté que nous déployions, pouvoir se glisser dans les interstices de notre connaissance du monde déjà établie. Les lois qui les gouver-

1. Voir les expériences du Dr Dariex (*Annales des sciences psychiques*, année 1892, p. 189).

nent, si elles ne sont pas en contradiction complète, du moins ne semblent pas s'harmoniser avec celles qui gouvernent les régions déjà explorées... La télépathie est une action à distance, et les exemples d'action à distance sont très communs : la gravitation en est une.

M. Balfour pourrait même, il me semble, ajouter que toutes les actions sont des actions à distance, même l'affinité chimique, puisque la matière est compressible et que dans aucun corps les molécules ne sont en contact absolu; chaque molécule est elle-même un monde d'atomes et ce qui constitue les propriétés d'un atome c'est la sorte de mouvement dont il est animé, de sorte que, à mon avis, bien loin de considérer l'action à distance comme une nouveauté, nous devons y voir un fait universel. Sans doute on n'est guère avancé quand on a dit que la télépathie est une action à distance. « Rayonne-t-elle d'un centre? Se diffuse-t-elle également dans toutes les directions? Mais alors, de même que les autres forces qui agissent à travers un milieu non absorbant, son action devrait diminuer en raison inverse du carré de la distance. Mais en est-il ainsi? Nos recherches jusqu'à présent ne nous montrent pas l'influence de la distance : jamais nous n'avons constaté une diffusion égale et générale, toujours un effet s'est produit sur un ou deux individus, au plus [1]. Supposerons-nous que l'énergie télépathique peut être dirigée, à travers l'espace, de l'agent au percipient? Alors nous voilà en présence d'un fait qui ne se rattache à aucun de ceux connus jusqu'à présent en physique ou en physiologie. Sans doute nous avons une masse de faits où l'énergie semble se diriger suivant une ligne, comme l'eau dans un conduit ou l'électricité le long d'un fil. Mais ici nous n'avons pas de lien matériel; nous ne pouvons même nous former aucune idée de la nature de ce lien. Supposer que l'agent décharge son influence comme on décharge un coup de fusil ou comme on dirige le jet d'une pompe, c'est se jeter dans des difficultés plus insurmontables encore. »

1. Peut-être parce que les individus télépathisables sont rares. Certainement nous ne le sommes pas tous. Mais nous sommes peut-être susceptibles de le devenir.



Enfin M. Balfour conseille à ses collègues de la Société de s'arrêter au seuil de la nouvelle région, de concentrer tous leurs efforts, d'employer tous leurs talents d'observation et d'expérimentation pour établir définitivement le simple fait de la télépathie, qu'il trouve déjà suffisamment déconcertant, et il termine en disant que, « même si nous ne pouvons espérer découvrir les lois des phénomènes entrevus, il y aurait cependant un grand avantage à avoir prouvé, comme un fait certain, qu'il y a dans le ciel et sur la terre des choses dépassant infiniment tout ce que pouvait rêver notre philosophie scientifique.

Aux lecteurs des *Annales* ou du moins à tous ceux qui se sont donné la peine d'examiner la masse considérable de faits et d'expériences déjà accumulés sur la télépathie, le vœu de M. Balfour paraîtra peut-être trop raisonnable. Il ne faut pas, à mon avis, transporter dans les sciences que l'on a justement nommées psychiques, les méthodes de la physique. Chaque science a ses moyens d'investigation et son genre de certitude. Laissons donc à chaque science ses méthodes. Si nous étudions un phénomène psychique, ne faisons pas de comparaison comme celles citées — et réprouvées, du reste, — par M. Balfour : « l'influence télépathique agissant comme un fusil que l'on décharge ou comme le jet d'une pompe, » cela est évidemment bizarre et rappelle la définition de la pensée donnée comme une sécrétion du cerveau. Ce matérialisme est trop exclusif et trop borné à nos idées scientifiques actuelles. Il ne peut être que nuisible.

Cela ne veut pas dire que les sciences ne doivent pas s'entr'éclairer, puisqu'elles veulent expliquer le monde et que le monde est un. Elles marchent même vers l'unification. Je ne parle que de l'esprit à apporter dans les recherches. En psychologie n'abusons pas de la physique, ni même de la physiologie. Par exemple, les chiffres, les nombres n'ont plus de sens lorsqu'il s'agit d'évaluer un sentiment moral, une émotion esthétique, Que certains spécialistes éminents confinés dans la physiologie psychologique, et que je crois pourtant complètement informés de tout ce qui s'est fait sur la télépathie, puissent nier encore la réalité du fait,

voilà ce qui montre le mieux les dangers d'une méthode invariable, transportée là où elle n'a plus que faire.

Sans être en mesure de présenter aucune explication véritable, ne peut-on penser que le mystère diminuerait quelque peu par d'autres rapprochements que celui de la gravitation?

Rien, à mon sens, ne mérite mieux d'être médité en cette occasion que les dernières pages du livre d'Ochorowicz sur la suggestion mentale. Après avoir examiné le côté psycho-physiologique de la question et montré qu'il faut tenir compte des conditions 1° de l'opérateur (A), 2° du sujet (B), ainsi que de l'influence des différences personnelles, de la manière de penser, de l'influence d'une certaine concordance entre A et B; après avoir indiqué la puissance d'une pensée ferme, persistante, ou simplement très nette, même si elle est inconsciente, Ochorowicz en vient à considérer le côté physique de la question. Il y a une action physique inductive de A sur B comme le prouve le fait que B peut distinguer l'attouchement de A entre plusieurs autres, même par l'intermédiaire d'un corps inerte, et comme le prouve surtout ce fait que des enfants *endormis* ont été guéris sans contact par des passes magnétiques.

Cette action inductive, il est bien naturel, tout en sachant bien que comparaison n'est pas raison, de la rapprocher de l'action du fil téléphonique sur un fil voisin qui reproduit les paroles transmises.

Il faut aussi se rappeler les trois grands principes de transmission, de transformation et de réversibilité des forces. L'inertie n'existe pas plus que le repos absolu. Tout est mouvement et transformation de mouvement. *Et, de plus, il peut arriver qu'un mouvement deux fois transformé recouvre son caractère primitif, quand il rencontre un milieu analogue à celui de son point de départ.* Le frottement produit l'électricité: nous savons maintenant que celle-ci peut produire le frottement. La parole produit un acte mécanique: nous savons maintenant qu'un acte mécanique peut produire la parole (phonographe Edison). La conductibilité du verre pour la lumière peut varier sous l'influence de l'électricité: nous savons maintenant que dans une lame de sélénium la lumière

peut modifier la conductibilité électrique. Si une action chimique peut engendrer la lumière (pile et lumière électrique); celle-ci peut de son côté engendrer une action chimique, de sorte qu'une image redeviendra visible dans une photographie après l'action chimique. De même encore, une lampe que vous allumez à Paris pourra en allumer une à Versailles si vous interposez entre elles une batterie thermo-électrique. Enfin vous pouvez transmettre votre parole à un appareil éloigné en employant seulement comme intermédiaire un *rayon de lumière !* C'est le photophone de Bell et Tainter. La lumière peut être *chargée* d'une parole. L'idée qu'exprime cette parole, après avoir subi une série de nombreuses transformations, reviendra idée dans un autre cerveau, parce que la dernière transmission aura rencontré un milieu analogue à celui de son point de départ.

Nous voyions tout à l'heure que M. Balfour se demandait comment les cas de télépathie spontanée ne nous montrent aucune diminution de l'influence télépathique proportionnée à la distance. Précisément ici, un passage d'Ochorowicz répond : Une force qui se transmet rencontre d'autres forces, et si elle ne se transforme que peu à peu, le plus souvent elle se borne à modifier une autre force à ses dépens, mais sans en souffrir sensiblement. Il peut même arriver qu'une force *gagne* en action inductive, comme l'aimant gagne par la présence d'une armature de fer doux auquel cependant il communique sa force. Un sentiment communiqué n'y perd rien, au contraire. L'incendie n'est pas l'équivalent mécanique de l'étincelle qui l'a provoqué. Celle-ci n'a fait que libérer une série de forces latentes.

Je crois que rien d'aussi lumineux, d'aussi profond que ces pages, n'a été dit et qu'il faut les relire et les avoir toujours présentes à l'esprit pour élucider un peu ces obscurs problèmes.

MARCEL MANGIN.

BIBLIOGRAPHIE

Essai de spiritisme scientifique, par D. METZGER. Paris, Librairie des sciences psychologiques, 1894. In-12 de 451 pages. Prix, 2 fr. 50. — **Le Psychisme expérimental**, par Alfred ERNY. Paris, Flammarion, 1895. In-12 de 232 pages. Prix, 3 fr. 50.

Voici deux excellents livres qui viennent de paraître à quelques jours de distance et qui donnent une idée très juste de l'état actuel des sciences psychiques.

Bien que tous deux s'accordent sur la nature des phénomènes dont on doit considérer la réalité comme définitivement acquise, tels que la transmission de la pensée, la production des mouvements sans contact et l'objectivité de certaines apparitions, ils diffèrent assez notablement par leur manière d'exposer et de conclure.

M. Metzger est un philosophe qui, dans une série de conférences lues à la Société des sciences psychiques de Genève, s'est attaché à faire ressortir sous une forme très littéraire, et souvent avec une grande élévation de pensée, les efforts tentés depuis une cinquantaine d'années pour résoudre, à l'aide de la méthode expérimentale, le problème de la vie future et en déduire par le raisonnement des règles morales pour la vie présente.

« Récapitulons brièvement, dit-il dans sa neuvième conférence, la marche progressive et ascendante suivie par les esprits pour s'imposer à l'action des hommes et les amener, invinciblement, par des preuves toujours nouvelles, à la foi en leur existence et, malgré l'invraisemblance de la chose, en leurs relations avec nous.

« Qui êtes-vous, leur avait-on demandé, lors de leurs premières manifestations intelligentes? — Nous sommes, avaient-ils répondu, les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre. Malgré la perte de notre organisme charnel, en proie aux vers dans la tombe, nous continuons d'être comme devant, de sentir, de vouloir, d'aimer, de haïr, de souffrir, de jouir, de nous souvenir, dans le nouveau milieu qui est notre habitat actuel, quelques modifications qu'ait d'ailleurs

subies notre apparence extérieure, et quelque différentes de l'existence terrestre que soient les conditions de la vie spirituelle. Nous sommes vos parents, vos enfants. vos amis, vos rivaux, vos ennemis. Rien n'est changé dans nos dispositions intérieures. Nous sommes soumis aux mêmes craintes, nous gardons les mêmes espérances, nos sympathies ni nos antipathies ne sont pas mortes. En un mot, nous sommes ce que nous étions au moment où nous abandonnions notre dépouille mortelle, sauf les progrès réalisés par chacun de nous depuis son entrée dans le monde de l'au-delà, sauf aussi l'absence de souci quant aux choses purement matérielles, chez ceux, au moins, qui voient clair dans leur situation.

« Des informations aussi inattendues étonnèrent, et tout d'abord — cela se conçoit — laissèrent la plupart incrédules. Les esprits ne se rebutèrent pas. *Ils voulaient persuader*. Leur parole ne suffisant pas, ils recoururent à des preuves plus touchantes à la fois et plus palpables. A ceux qu'ils appelaient leurs parents et leurs amis, et qui récusaient leur témoignage, ils rappelèrent, par la typtologie ou par la planchette, des faits, des souvenirs d'un passé aimé et regretté, de ces petites choses tout intimes, de ces particularités cachées qui frappent d'autant plus qu'on les avait soi-même oubliées, ou qu'on les conservait jalousement ensevelies en sa mémoire, sans jamais en parler, les estimant trop précieuses pour être jetées en pâture à des indifférents qui n'en auraient pu apprécier le caractère sacré, qui peut-être auraient tourné en dérision la grande importance qu'on attachait à de pareils riens.

« Comment, à l'ouïe et à la vue de communications de ce genre, ne pas se sentir ému, ne pas se dire, fût-on le plus endurci des sceptiques, que pour connaître si bien notre vie, dans ses détails les plus intimes, il fallait avoir vécu avec nous en une intimité de tous les instants? Mais alors il serait donc vrai que les morts reviennent?

« Plutôt que de se rendre à l'évidence de ces preuves, on préféra mettre tous ces prodiges au compte d'organismes ultra-sensibles, doués de facultés toutes spéciales leur permettant de pénétrer jusqu'au plus profond des consciences et d'y lire, comme en un livre ouvert, un passé à jamais disparu.

« Ce nouveau doute, loin de décourager les intéressés, leur fut un stimulant, un nouveau progrès fut réalisé dans les manifestations. Point crus sur leurs affirmations ni sur les preuves qu'ils apportaient de leur identité par le rappel de souvenirs communs, chers aux vivants comme aux morts, ils essayèrent de se faire voir et y réussirent. Des médiums purent donner la description exacte et détaillée de leur personne sans les avoir jamais ni vus ni connus auparavant. N'était-ce pas la certitude cette fois, la certitude indéniable qui allait emporter toutes les hésitations? Hélas! le doute persistait, il ne voulait pas s'avouer son irrémédiable défaite.

« Alors, persévérant plus que jamais dans leur résolution, ils ajoutèrent preuve sur preuve, joignant *à la vision de leur personne* par les médiums voyants, l'audition de leurs paroles par les médiums auditifs. Ils allèrent plus loin. S'emparant des organes des médiums écrivains, ils leur faisaient écrire des communications dont les pensées et les expressions étaient celles du défunt qui assurait en être l'auteur, dont les caractères graphiques avaient une ressemblance incontestable avec les siens, dont la signature rappelait la sienne trait pour trait.

« Bientôt un nouveau mode de communication fut imaginé. Toujours par l'intermédiaire d'un médium, *d'un médium à incarnations*, ils s'exprimèrent en langage parlé, à haute et intelligible voix, pour être entendus et compris de tous. Chose étrange, la voix qui sortait du médium n'avait rien de commun avec celle qui lui était habituelle. L'accent, les intonations faisaient irrésistiblement songer au mort dont le nom et la présence avaient été annoncés. Les gestes, ainsi que l'attitude du corps, toute la tenue, enfin, militait en faveur du même fait : l'identité de l'esprit ne démontrant pas toutes ses actions.

« Était-il admissible qu'un étranger qui ne l'avait jamais connu, qui n'en avait jamais entendu parler, fût capable d'imiter, dans cette perfection, son écriture et sa voix, ses gestes et son attitude, et de reproduire en même temps ses expressions favorites, ses tours de phrase familiers?

« Si cependant à ces preuves plutôt morales et intellectuelles, on pouvait en ajouter une qui fût plus matérielle, qu'il ne fût en aucune manière possible de mettre en doute, qu'on ne pût attribuer ni à la suggestion mentale, ni à la lecture de la pensée, ni à aucune des causes multiples imaginées pour rendre raison du phénomène, ne serait-ce pas le triomphe définitif? On chercha et, de ce nouvel effort, de cette collaboration de ceux de la terre et de ceux de l'au-delà naquit la photographie spirite. L'esprit invisible apparaît sur la plaque, à côté du médium ou de ceux desquels il devra être reconnu.

« Fraude, ressemblance vague et imparfaite, naïveté et supercherie, illusion qui fait saisir des rapports où il n'en existe pas : on rangea une fois de plus en bataille toutes les hypothèses possibles contre ce nouvel avatar d'un phénomène protéiforme qui, tour à tour, réduisait à néant les explications les plus ingénieuses, pour ne pas dire les plus fantaisistes. Mais n'y eût-il qu'une seule de ces photographies dont la ressemblance fût strictement garantie, dont l'obtention eût eu lieu dans des conditions excluant toute possibilité de mauvaise foi, le principe demeurait sauf.

« Or il n'en existe pas une seulement ; le nombre est assez sérieux de celles qui défient toute critique loyale. Et comme personne jusqu'à présent n'a osé émettre cette objection que les plaques

photographiques elles-mêmes s'étaient peut-être laissé halluciner ou suggestionner; comme, d'autre part, on ne leur reconnaît pas la faculté de lire dans la pensée des assistants, encore moins de donner une forme à ces pensées, il ne reste en définitive, quoiqu'on en ait, qu'une alternative, une seule, c'est que l'être spirituel dont l'image apparaît sur la plaque sensibilisée se trouvait réellement devant l'objectif qui en a fixé les traits, nous apportant ainsi la preuve absolue, irrécusable de la vérité des communications spirites.

« C'est un témoignage nouveau ajouté à tous ceux que nous avons passés en revue. Il les confirme et les renforce, leur donnant et en recevant un degré de certitude de plus. Il est comme le couronnement de l'édifice.

« Que désirer davantage? que demander encore? Il ne restait plus guère qu'une manifestation possible : l'apparition matérielle en chair et en os, visible et palpable aux yeux et aux mains de tous, de ceux qui reviennent de l'autre monde. Ce sera l'objet de notre prochaine étude. »

On le voit, c'est un véritable plaidoyer pour les doctrines spirites, doctrines qui ont trouvé, jusqu'à ces derniers temps, une opposition si vive, même parmi les savants qui, dénués de préjugés, ne craignaient pas d'aborder l'étude des phénomènes psychiques.

Cette opposition serait-elle sur le point de disparaître? On serait tenté de le croire d'après les deux documents suivants que j'emprunte, cette fois, au livre de M. Erny.

Il s'agit du Congrès psychique de Chicago et des communications qui y ont été faites.

« Malgré les doutes scientifiques, M. E.-H. Myers, se basant : 1° sur les renseignements donnés par les désincarnés à propos d'événements arrivés après leur mort, événements inconnus de celui auquel on les disait ; 2° sur des faits racontés par des personnes mortes depuis longtemps, faits ignorés des vivants et dont on a vérifié rigoureusement l'exactitude par des documents; 3° sur des communications faites par l'écriture automatique et par des médiums *entrancés*, scientifiquement mis à l'épreuve, M. Myers conclut que les soi-disant morts peuvent se communiquer à nous et qu'avant peu ils pourront le faire d'une façon complète. »

D'après Alfred Russel Wallace, « jamais aucun sujet n'a prêté au ridicule comme celui des apparitions de morts et même de vivants, soit qu'elles aient été vues par une personne ou par plusieurs. L'imagination, la fraude, la maladie, étaient des explications très suffisantes. Mais en examinant avec soin ces apparitions, on a vu qu'elles étaient véridiques et objectives, comme le prouve la masse de preuves bien attestées que la Société des Recherches psychiques a publiées. »

Abordant ensuite l'hypothèse du *subconscient* éclose dans un obscur cerveau germanique et développé en France par des philosophes abstracteurs de quintessence, il ajoute : « Cette hypothèse, aussi encombrante qu'inintelligible, est en grande faveur auprès de ceux qui ne veulent pas admettre l'action des désincarnés et qui la considèrent comme non scientifique. Pourquoi cela serait-il moins scientifique que toute hypothèse servant à expliquer d'autres faits? C'est ce qui ne nous a jamais été démontré intelligemment. Les prétendus faits impossibles sont, les uns après les autres, reconnus comme des faits réels. Peu à peu on arrive à prouver que le monde scientifique a été complètement dans l'erreur en niant ces faits, sous prétexte qu'ils étaient contraires aux lois de la nature. On nous dit souvent qu'il faut épuiser toutes les causes connues avant de recourir aux causes inconnues pour expliquer les phénomènes. J'admets cela parfaitement, mais je ne vois pas en quoi cela se rapporte aux questions des phénomènes. »

Cette dernière phrase est parfaitement juste. Ce qu'il faut avant tout, c'est établir la réalité des phénomènes ; mais si les preuves basées sur des communications orales ou des impressions personnelles peuvent amener la conviction chez ceux qui en ont été gratifiés, elles resteront plus ou moins suspectes pour les autres jusqu'au moment où elles se seront imposées par leur accumulation, ce qui peut exiger de nombreuses années encore.

On peut, il est vrai, chercher à aller plus vite à l'aide d'un procédé où les chances d'erreur sont nettement définies. Je veux parler de l'enregistrement photographique des apparitions. Ici on n'a à craindre que la fraude, et la fraude est facile à prévenir.

Les Français seront plus difficiles à convaincre que les autres, car on se rappelle à Paris le photographe Buguet, condamné il y a quelques années pour escroquerie à l'occasion de photographies spirites. Mais de ce qu'un commerçant a aidé par un truc et la production régulière d'un phénomène essentiellement irrégulier par sa nature, dont il tirait bénéfice il ne s'ensuit pas que le phénomène n'ait jamais existé, et il semble difficile que des gens comme M. Aksakow en Russie, sir Alfred Russel Wallace et M. Traill Taylor en Angleterre, qui ont longuement traité de cette question[1] se soient toujours laissé grossièrement tromper.

Je ne parlerai pas ici des matérialisations de personnes complètes comme la *Katie King* de M. Crookes. M. Erny consacre tout un chapitre de son livre à ce genre de phénomène, qu'il appelle la

1. Aksakow, *Animus und spiritismus*. Leipzig, 1890, pp. 50 à 115, avec photographies. — A. R. Wallace, *les Miracles du spiritualisme*. Paris (Librairie des sciences psychologiques), s. d., pp. 252-275. — Glindinning, *The veil Lifteed*. Londres, 1894.



Téléplastie; il a montré, ce que l'on ignore généralement, qu'un assez grand nombre de ces créations psychiques a été observé (en dehors des poupées de Mrs Williams) par des hommes des plus sérieux, tels que le diplomate américain R. Dale Owen et le peintre français James Tissot ; mais j'avoue que mon esprit a besoin de s'habituer peu à peu à des choses aussi extraordinaires et que je n'arrive à admettre sans répugnance les faits les mieux certifiés qu'après y avoir été conduit par gradation et avoir pu trouver dans leur production au moins l'apparence d'une loi continue.

C'est pourquoi je m'en tiendrai pour le moment au degré le plus simple, à l'élément, pourrait-on dire, de ces manifestations : les lueurs apparaissant dans l'obscurité sous l'influence d'un médium et se condensant de manière à présenter des formes plus ou moins distinctes de mains ou de figures.

Ce sont là des phénomènes qui ne semblent pas extrêmement rares et que l'on peut espérer rencontrer dans des conditions où il soit facile de les étudier, tandis que la vue des matérialisations complètes n'a encore été accordée qu'à de rares privilégiés.

J'ai été témoin moi-même un soir, avec Mac-Nab et Georges Montorgueil, des lueurs produites sous l'influence du médium F... ; j'ai entendu le bruit des pas lourds de *Clorinde* sur le tapis; Montorgueil en a saisi le poignet qui s'est évanoui dans sa main quand on a fait la lumière ; je ne crois pas, ce soir-là, avoir été le jouet d'un truc du médium, mais je n'oserais pourtant point l'affirmer d'une façon absolue, car un autre soir nous avons pris F... en flagrant délit d'*essai* de tromperie. J'ai revu ces lueurs avec Valentine chez M. Lemerle, et là nous avons démasqué la fraude d'une façon indéniable. Enfin j'ai pu photographier d'une façon très nette, chez Nadar, des lueurs qu'un sujet placé dans des conditions spéciales disait voir à côté d'elle, mais je n'ai pu renouveler l'expérience.

D'autre part, M. Lodge, dans les conclusions du rapport des expériences faites en juillet 1894 chez M. Charles Richet en compagnie de M. Myers et du Dr Ochorowicz, à l'aide d'Eusapia Paladina, s'exprime ainsi :

« J'étais absolument sceptique au sujet des mouvements produits sans contact, mais mon scepticisme a dû se rendre devant la réalité des faits. Actuellement j'ai la conviction que divers phénomènes de ce genre peuvent, dans certaines conditions, se produire d'une façon réelle et objective.

« Les faits que je puis garantir comme amplement suffisants pour établir une vérité non reconnue par la science sont les suivants, en prenant chaque fois les précautions pouvant empêcher toute action *normale* du médium :

« 1° Les mouvements d'une chaise, visibles dans les circonstances qui rendaient toute action mécanique impossible ;

2° Les mouvements et les renflements d'un rideau de fenêtre en l'absence de tout vent ou de toute cause ostensible ;

3° Le son des notes d'un piano que personne ne touchait ;

4° Un tour de clef donné visiblement à l'intérieur du salon, le transport de cette clef sur une table, puis sa remise en place sur la porte ;

5° Les mouvements d'une lourde table placée derrière le médium (loin d'elle) et son soulèvement dans des conditions où il serait impossible habituellement de soulever cette table ;

6° Des marques bleues paraissant sur une surface blanche, sans moyens ostensibles d'écriture ;

7° *Les attouchements, pressions et caresses sur ma tête et mes bras pendant que les pieds et les bras du médium étaient maintenus.* »

M. Erny, à qui j'emprunte cette citation, ajoute que les quatre savants expérimentateurs constataient aussi *l'apparition d'une large main, et le contour d'une forte figure faisant ombre sur la lumière.*

Ces mains et ces figures isolées qu'on retrouve dans nombre de photographies spirites appartiennent-elles nécessairement à des morts? A l'aide de quel procédé les morts pourraient-ils rendre ainsi visible une partie de leur corps ? Ce sont les deux questions que M. Erny n'a pas eu la prétention de résoudre, mais au sujet desquelles il a fourni au lecteur le recueil le plus complet que je connaisse de faits et d'hypothèses.

Bien que toutes les expériences qui ont été faites dans cet ordre d'idées n'aient point encore été publiées, on pressent déjà que l'accord ne tardera point à se faire sur les points suivants :

1° Il y a dans l'homme un corps spirituel et fluidique destiné à servir d'intermédiaire entre l'âme et le corps matériel. C'est là du reste l'enseignement de toutes les religions, de toutes les philosophies.

2° Ce corps fluidique, qui, pendant la vie, sert de moule au corps matériel, peut dans certains cas abandonner momentanément ce corps matériel, et se faire percevoir, même au loin, par l'un quelconque des sens humains ;

3° Quelques personnes jouissent de la propriété de sécréter la substance dont paraît formé le corps fluidique, en assez grande quantité et avec une densité suffisante pour que cette substance puisse être perceptible soit sous forme de nuage lumineux, soit sous telle ou telle autre forme que veulent leur donner des êtres habituellement invisibles pour nous et qui ont la faculté de s'en emparer ;

4° De même que l'homme est composé d'un esprit intelligent manœuvrant une quantité déterminée de matière brute (os et

chairs) à l'aide d'une quantité déterminée de substance fluidique, de même on peut animer une autre matière brute quelconque en la saturant d'une quantité suffisante de substance fluidique sécrétée par un médium et gouvernée soit par ce médium soit par un autre être intelligent ayant pris la direction de son corps fluidique ; on comprend ainsi comment une table arrive à se mouvoir toute seule en apparence et pourquoi on ne peut lui faire faire que les mouvements compatibles avec sa structure : c'est-à-dire se lever et s'abaisser, tandis qu'une poupée articulée placée dans les mêmes conditions remuerait peut-être tous ses membres.

Beaucoup de lecteurs habituels des *Annales* pourront avec raison ne pas admettre ces hypothèses et les regarder comme insuffisamment prouvées, mais je suis certain que pas un ne les rejettera *a priori* comme absurdes. Elles répondent en effet, d'une façon approximative, à l'ensemble des faits actuellement admis par tous ceux qui se sont donné la peine de suivre avec attention les développements d'une science qui sera pour le XX[e] siècle ce qu'a été la physique électrique pour le XIX[e] ; car, suivant la pittoresque expression du Révérend Savage, président de la Société des Recherches psychiques d'Amérique, « les matérialistes ne sont plus que les fossiles d'une période éteinte de la pensée humaine ».

A. DE ROCHAS.

Le laboratoire de psychologie physiologique fait paraître l'**Année psychologique** (un fort vol. in-8, 10 fr., Félix Alcan, éditeur), publiée par MM. H. BEAUNIS, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Nancy, directeur honoraire du laboratoire de psychologie de la Sorbonne et A. BINET, docteur ès sciences, directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne, avec la collaboration de MM. RIBOT (du Collège de France), FLOURNOY, directeur du laboratoire de psychologie de Genève, DELABARRE, professeur de psychologie à l'Université de Rhode Island (Amérique), WEEKS, membre du Collège de Harward, VICTOR HENRI, attaché au laboratoire de M. Vundt à Leipzig, PHILIPPE et COURTIER, chefs des travaux au laboratoire de psychologie de Paris, BOURDON, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lille, etc.

PREMIÈRE PARTIE. — Compte rendu aussi complet que possible des différents travaux de psychologie parus en tous pays, pendant l'année 1894 ; diagrammes, figures, tables ; les analyses ont été faites de manière à dispenser de recourir aux sources. Les principales questions traitées sont : 1° Le système nerveux (récentes recherches de RAMON Y. CAJAL, de VIALLET, de Mosso, etc., etc.) ; 2° Les sensations de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat et

du goût, les sensations musculaires, les sensations de vertige, etc., etc.; 3° La mémoire, l'association des idées et la paramnésie (expériences de MUNSTERBERG, BRYAN, KIRKPATRICK, etc., etc.); 4° L'attention; 5° Le sens du temps et le rythme (expériences de BOLTON et de MEUMANN); 6° La psychométrie et la psychophysique; 7° Le raisonnement, la volonté, la personnalité; 8° Les illusions, les hallucinations, les rêves, l'audition colorée, etc.; 9° Le plaisir, la douleur, les sentiments, les émotions, l'esthétique; 10° La psychologie des enfants et la pédagogie; 11° Les nouveaux traités de psychologie : WUNDT, KULPE, etc.; 12° Questions philosophiques.

DEUXIÈME PARTIE. — Index bibliographique de plus de 1200 numéros, contenant l'indication de tous les travaux parus en 1894 et intéressant l'histologie, l'anatomie, la physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux, la pathologie mentale et nerveuse, la psychologie, la philosophie, la morale, la pédagogie, la criminalité, la psychologie des enfants.

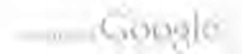
Cet index bibliographique ayant été conçu dans les proportions les plus larges ne manquera pas d'être un utile instrument de travail à une foule de chercheurs.

TROISIÈME PARTIE. — Publication *in extenso* d'articles et de mémoires inédits avec planches, graphiques, tables, et représentant la majeure partie du travail du Laboratoire de la Sorbonne. Nous citerons : 1° Les Recherches de MM. BINET et PASSY sur la psychologie des auteurs dramatiques (DUMAS, SARDOU, CUREL, PAILLERON, A. DAUDET, E. DE GONCOURT, F. COPPÉE, MEILHAC, etc., etc.); 2° Les recherches de MM. BINET et V. HENRI, sur la mémoire des mots, des phrases et des idées chez les enfants, etc.; 3° Les études de M. FLOURNOY sur l'audition colorée, sur le Milieu psychologique, sur les Illusions de poids; 4° La vaste enquête de M. DELABARRE sur l'état actuel de la Psychologie en Amérique; 5° Des recherches expérimentales de phonétique de M. WEERS, etc., etc.

QUATRIÈME PARTIE. — I. Variétés contenant l'indication des observations, expériences, instruments nouveaux pouvant servir à la psychologie.

II. — Nécrologie.

Cette publication sera d'une grande utilité aux psychologues, qui désirent se tenir au courant de la science, aux médecins, aux aliénistes, aux pédagogues, aux sociologues, et aussi à tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées et sont partisans d'une large application de la méthode expérimentale aux phénomènes de l'esprit.



L'extériorisation de la sensibilité, par M. A. DE ROCHAS (1 vol. in-8, 7 fr., Chamuel éditeur, 79, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris). Dans ce livre M. de Rochas essaye d'aborder par la méthode expérimentale la solution des problèmes, si troublants, de l'existence de l'âme et de la nature de ses rapports avec le corps. Il s'occupe aussi du côté historique de ces questions.

Nous devons actuellement, faute d'espace, nous borner à une courte mention de cet ouvrage fort intéressant; mais prochainement nous en ferons un compte rendu bibliographique.

The supremacy of the Spiritual, by EDWARD RANDALL KNOWLES, L. L. D. (petit in-12 de 60 pages, Arena publishing Company, Copley Square, Boston).

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

SUR
L'ÉVOCATION PSYCHIQUE DES OBJETS RÉELS

Par M. ADRIEN GUEBHARD

Professeur agrégé à la Faculté de médecine.

Qu'on me pardonne mon titre : il ne vise à rien que de très naturel, de très arrivé. Mais seul ce mot d'évocation, pris dans son sens étymologique et nullement cabalistique, pouvait rendre l'assemblage curieux de réalités banales et d'apparences extraordinaires que je vais narrer.

C'était le 30 mai 1893, au cours d'une excursion géologique aux environs de Nice. Après une fort mauvaise nuit passée au village de Contes, je partais d'assez méchante humeur dans la direction de l'Escarène, par un vieux chemin où mon ennui ne tardait pas à s'accroître en voyant s'éterniser, en mur sur ma droite, une désespérante *mollasse* sans le moindre intérêt, ni paléontologique, ni stratigraphique. En vain essayais-je de me consoler en cherchant dans les trous de la pierre suintante, ou sous les touffes des capillaires verdoyants, quelque *helix* rare, pour un *coquillard* de mes amis; déjà je m'étais résigné, en désespoir de cause, à la marche bête du voyageur banal, lorsque tout à coup, dans le vague de mon attention

désemparée, jaillit comme un éclair de souvenir, — lointain *revenez-y* d'une ancienne passion botanique, un instant ravivée, en 1889, par la publication d'un travail sur les partitions anormales des fougères[1], mais bien détrônée assurément, depuis longtemps, — brusquement, dis-je, et avec toute l'intensité d'un vieux désir jamais satisfait, surgit dans ma pensée le violent souhait d'un objet quasiment passé à l'état de mythe, à force d'avoir été vainement cherché, l'*Asplenium trichomanes* (capillaire) anomalement bifurqué, dont j'avais bien vu l'existence mentionnée dans un livre[2], mais que jamais, depuis trente ans, je n'avais pu rencontrer une seule fois, malgré l'extrême vulgarité de l'espèce normale.

Or voici que cette image mentale, à peine évoquée, instantanément et comme attirés par l'image réelle, mes yeux se mettaient en arrêt, parmi toutes les touffes vertes qui m'environnaient, sur l'une d'elles, et parmi toutes les frondes de celle-ci sur une seule, qui, à deux mètres de distance, me donnait l'absolue illusion d'une bifurcation.

— Pure apparence, me disais-je, en m'approchant! Simple superposition de deux pointes voisines, comme tant souvent j'y fus pris!

Sceptique, même en la cueillant, je n'en pouvais croire mes yeux. Mais l'évidence était patente, et quand, tout étonné mais tout heureux, j'eus arraché la plante, ce fut presque à mi-voix que je m'écriai, comme par défi : « Eh bien, il ne me manquerait plus que de trouver le *Cet...* » Je n'avais pas achevé que mon regard, quittant la haute paroi de droite, où machinalement il fouillait encore, allait tomber au-dessous du sentier, à gauche, au pied du mur de soutènement, sur une pauvre plante maigre de *Ceterach officinarum*, étouffée au milieu des *Asplenium* et comme étiolée de se trouver dans ce coin d'ombre humide, au lieu du trou de mur sec et ensoleillé qui est l'ordinaire demeure de l'espèce.

Et cette plante que, normalement, je n'aurais jamais songé à aller chercher en pareil habitat, cette fougère à nervure

1. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, CIX, 120-124 (15 juillet 1889).
2. E. J. Lowe, *Firns*, 8 vol. gr. 8°, London, 1868.

toute simple, à limbe à peine divisé, à revers tout scarieux, à l'aspect enfin si rebelle à l'idée de partition que — n'en ayant jamais vu d'exemple, ni dans mes recherches de jeunesse ni dans les riches collections du Muséum, ni dans aucun herbier, ni dans aucun livre spécial, — j'avais fini par en croire inexistante, impossible même l'anomalie, c'était au premier appel, aujourd'hui, comme dans un conte de Perrault, que m'en apparaissait une fronde aussi nettement bipartite que celle de l'*Asplenium* voisin !

« Mais alors », pensai-je, alléché du coup, et poussant la logique de ma convoitise tout droit à la conclusion principale de mes observations d'antan sur le caractère en quelque sorte épidémique en même temps que local de ces accidents de végétation, « mais alors, si j'ai trouvé un, puis deux brins bifurqués, à coup sûr le troisième n'est pas loin ! »

Et en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour formuler l'arrêt, sans hésitation aucune, parmi tous les bouquets attirants, je distinguai immédiatement une fronde de capillaire, une seule entre cent, qui montrait deux pointes bien caractérisées.

Cette fois mon émotion fut à son comble, mélange de surprise et de joie que comprendront tous ceux que possède à un degré quelconque la grande passion de la nature. En vain essayai-je encore de poursuivre la recherche : il me fut impossible de rien trouver de plus et je dus me persuader, ou bien que j'avais réellemeut, du premier coup, mis la main sur les seuls échantillons existants, ou bien que j'avais, dans la succession rapide et violente de ces trois mouvements d'attention surexcitée, épuisé momentanément toute ma faculté d'observation, toute ma capacité de recherche.

Un véritable trouble, en effet, avait fini par s'emparer de moi, tant avait été étourdissante de magie cette suite d'apparitions de *monstres*[1] au premier commandement, et stupéfiante de réalité cette pseudo-évocation mentale d'objets matériels, qu'eût certainement appelée miraculeuse tout esprit enclin au surnaturel.

1. On sait que telle est la véritable appellation, en science naturelle, de toutes les singularités *tératologiques*.



Moins impressionnable que moi en eût été, je l'affirme, impressionné, et quelque peu porté que soit mon naturel à la rêverie métaphysique, j'en oubliai presque, sur l'instant, le bonheur de mes trouvailles, — j'en devais, bientôt même, oublier tout à fait l'objet matériel, mon précieux butin, abandonné au pied d'un olivier où m'avait affalé le poids de la méditation : coût, pour un instant d'envolée, deux kilomètres, ensuite, à refaire !...

Et pourtant, je ne me serais jamais décidé à mettre l'histoire par écrit, au risque de faire monter aux lèvres du lecteur le sourire de la méfiance, si l'identique renouvellement de l'aventure, par deux fois, dans le cours de cette même année, n'était venu confirmer la réalité et accuser l'importance du problème psychologique à poser.

Le 8 août 1893, à Lausanne (Suisse), venant de reconduire à la campagne des amis dont la joyeuse conversation n'avait été rien moins que botanique, à peine les dernières poignées de mains échangées, comme je reprenais le sentier à l'instant traversé, tout à coup, sans rime ni raison, me passa par la tête l'idée du capillaire fourchu, et tout aussitôt je mettais la main sur une fronde, puis, plus loin, sur une seconde, et encore une, toujours faisant mon choix à coup sûr, sans tâtonnement, dans le long manteau de verdure de cette grande muraille. Ensuite, j'eus beau revenir sur mes pas, explorer en conscience, avec attention et lenteur, les cinquante mètres du sentier : ou il n'y avait plus rien, ou je ne savais plus voir.

Dix jours plus tard, je visitais près de Chambéry, en nombreuse et gaie compagnie, la célèbre campagne de Charmettes, toute vivante encore des souvenirs de Jean-Jacques Rousseau. Comme je retraversais le seuil, ayant encore dans les oreilles le boniment de la gardienne et devant les yeux les tableaux des *Confessions*, instinctivement je sentis mon regard appelé vers le petit mur de la terrasse, où, du premier coup d'œil, entre quelques touffes rabougries qui devaient ensuite me fournir deux ou trois brins semblables, je découvrais un pied de capillaire extrêmement curieux, et tel que je n'en possédais pas encore, avec frondes non seulement bifurquées, mais véritablement rameuses.

Était-ce, cette fois, une réminiscence des *Lettres sur la botanique* qui avait opéré la suggestion? N'était-ce pas, ainsi que la fois précédente, une simple répercussion, à relativement courte distance, de l'émotion vive du mois de mai? Je ne le crois pas, car, pour celle-ci, rien de pareil ne pourrait être invoqué, et il semble au contraire que ce soit précisément à l'absence de toute cause appréciable, à la complète spontanéité apparente de la vision première que soit due cette intensité de vision seconde, véritable *double vue*, qui mène infailliblement droit au but. But évidemment préexistant, en espèces réelles, et qui, peut-être (c'est une thèse soutenable), est lui-même, par simple action de présence, et par une sorte de déclenchement à distance, la cause insoupçonnée et inaperçue de la subite reviviscence interne d'une image conforme, anciennement emmagasinée, dont l'extériorisation impulsive et la mise en coïncidence avec l'objet correspondant constitueraient précisément le fait de la découverte, — c'est-à-dire simplement de la constatation d'existence, — de cet objet.

Quelle qu'en soit la cause, il paraît certain que, seule, la brusquerie, la soudaineté de l'éveil cérébral est capable de donner momentanément aux facultés sensorielles cette acuité en quelque sorte divinatoire qui va tirer automatiquement, non pas du néant, comme le pourrait croire un esprit superstitieux, mais seulement de l'obscurité relative où, en tout autre circonstance, il serait demeuré plongé, l'objet matériel de l'évocation mentale.

Aucune tension normale de l'esprit, aucun effort de volonté, aucune aptitude des mieux exercées ne sauraient atteindre aux résultats de ces moments rapides de surexcitation passagère. Jamais, en dehors des trois circonstances que j'ai rapportées, jamais je n'ai pu retrouver l'*Asplenium*, *a fortiori* le *Ceterach* anomal, alors que chaque année, avant ou après, défilaient sous mes yeux ces milliers d'exemplaires, parmi lesquels, bien souvent, en promenade solitaire, dans les pays les plus divers, j'essayais, avec toute la dépense d'attention dont je suis capable et l'application la plus complète d'une faculté d'*invention* développée par une ancienne

et constante pratique de la nature, j'essayai, dis-je, de découvrir l'objet rare, éternelle ambition du collectionneur; je trouvai souvent autre chose, mais cela jamais.

N'est-ce pas le cas de faire un rapprochement avec ce qui se passe dans le rêve, où, de préférence aux sujets de longues méditations voulues, reparaissent toujours tels minuscules incidents de la journée, qui, à peine remarqués sur le moment, et, en apparence, sitôt produits, sitôt oubliés, n'en ont pas moins, par l'inattendu, par la fulgurance de leur traversée au milieu de la banalité journalière, frappé dans le cerveau une marque sinon plus profonde, du moins plus vive que tous les objets de préoccupations courantes ou de réflexions volontaires?

Le problème cérébral est assurément curieux et méritait, sur un ensemble de faits précis, d'être nettement posé en ce temps où la science psychologique, n'admettant plus le surnaturel, ne craint pas d'aborder parfois le domaine du merveilleux, afin d'arriver à restreidre de plus en plus celui de l'incompréhensible.

Adrien Guébhard,

Agrégé de physique de la Faculté de médecine.

A propos de ma précédente communication, à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser, vous me posez les questions suivantes :

« 1° N'est-il pas possible que cette rencontre de fougères anormales ait été un effet de *vue inconsciente?*

« 2° Quant au fait d'en trouver trois en un petit espace, est-il possible que cette monstruosité soit déterminée par certaines causes locales, de manière à faire qu'en un point très limité, il s'en soit formé plusieurs, alors que pendant plusieurs centaines de mètres il ne s'en rencontre pas une? »

Sur le second point je puis vous répondre immédiatement : oui, car telle avait été précisément la conclusion de ma

première étude à ce sujet, renforcée par ma dernière trouvaille de Contes-les-Pins[1] :

Ces anomalies vont presque toujours par petits groupes, formant, au milieu de plantes normales, des îlots parfaitement limités, preuve du caractère externe, local, et non individuel de la lésion causale primitive, qui pourrait bien être due, selon moi, à quelque microorganisme végétal ou animal, champignon parasite ou insecte rongeur.

Aussi n'est-ce aucunement la répétition — logique et prévue — de la trouvaille, qui m'émut au point de m'en faire oublier un instant l'objet palpable et matériel; mais bien la succession incroyablement rapide, je pourrais presque dire la coïncidence instantanée, de l'apparition de chaque image mentale et de sa réalisation objective.

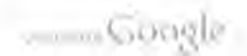
Lorsqu'on se livre à une recherche quelconque, même avec la très grande habitude et les très bons yeux que j'ai, il y a toujours une période de tâtonnement visuel, comparable au tâtonnement tactile de la main qui cherche un gravier dans un tas de blé. Ce temps perdu de furetage circulaire est d'autant plus long que l'objet de la recherche est moins commun et moins distinct de la masse des autres. Or, quoi de plus semblable à une pointe de fougère double, que deux pointes de fougère superposées?

J'aurais eu beau tendre normalement toute mon acuité visuelle sur les portions antérieures de la muraille, comme je le fis sur les suivantes, comme je l'avais fait cent fois ailleurs depuis des années, il est très probable que je n'eusse rien trouvé... puisque très probablement aussi, il n'y avait rien.

Comment se fait-il que ce soit juste où il y avait quelque chose que mon attention ait été mise en éveil? Comment, ensuite, mon œil alla-t-il si vite et si droit au but, passant de droite à gauche, de haut en bas, comme à coup sûr?

Est-ce par une sorte d'attraction de l'objet réel pour son image mentale, préalablement évoquée elle-même, de son

1. V. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 15 juillet 1889 et 4 mars 1895.



état latent, par le prochain voisinage de sa réalité figurée?

Voilà un point d'interrogation que j'avais déjà posé incidemment, au cours de ma première étude, et qu vous me répétez, avec plus de précision, dans votre première question, relative à la *vision inconsciente.*

Je me ferai un plaisir, puisque vous m'y conviez, d'y répondre autant que me le permettra la prudence du physicien côtoyant un terrain dangereux; il me suffira d'enregistrer pour cela quelques observations déjà vieilles, mais depuis peu précisées, sur le mécanisme cérébral de la *recherche,* et sur le rôle psychique possible des *actions à distance.*

A. G.

LES

IMPRESSIONS D'UN MAGNÉTISÉ

RACONTÉES PAR LUI-MÊME

Il y a bientôt deux ans, j'eus la bonne fortune de trouver dans un jeune homme de 20 ans, préparant sa licence ès lettres, un *sujet* des plus précieux parce que non seulement il était sensible à l'agent magnétique, mais aussi et surtout parce que, doué d'une vive curiosité scientifique et d'un grand esprit d'analyse, il tenait beaucoup à se rendre compte par lui-même des phénomènes physiques et psychiques produits par cet agent.

J'entrepris donc avec lui des expériences suivies, mais graduées avec précaution, de manière à ne point fatiguer son système nerveux ni nuire à ses autres études, en ayant soin, à chaque séance, d'abord d'appeler son attention sur ce qu'il *éprouvait* avant et pendant le sommeil magnétique, puis de lui donner la suggestion de se *rappeler au réveil* ses impressions.

Je conseillai en outre à mon jeune ami Laurent de rédiger luimême, *après chaque séance*, les impressions qui pourraient être plus tard, pour lui comme pour moi, une source d'informations d'autant plus précieuse que c'est la première fois qu'on a étudié de cette manière les phénomènes de l'hypnose.

Voici ce journal auquel je n'ai pas voulu changer un mot, me bornant à donner en notes quelques explications ou modifications. Il commence quelques jours après le premier essai que je fis sur Laurent dans le salon de sa mère et il finit au moment où, par l'approfondissement progressif de l'hypnose, je tombai dans un ordre de phénomènes particuliers que j'exposerai plus tard lorsque je chercherai à donner une théorie de ce que les Anglais ont appelé *les fantômes des vivants*.

J'espère que les impressions si minutieusement décrites par

M. Laurent apporteront quelque lumière dans le débat relatif aux *crimes de laboratoire*.

ALBERT DE ROCHAS.

21 juillet 1893.

M. de R. a renouvelé sur moi, ce matin, mais plus au long, les expériences qu'il avait faites, l'autre jour au salon.

— Quelle odeur voulez-vous sentir? L'odeur de la violette?... Essayez de vous la rappeler.

Je fais effort, mais sans résultat précis. — Alors M. de R. présenta brusquement deux doigts d'une même main, écartés, sous chacune de mes narines et l'odeur de la violette se précisa à tel point que je croirais, si je n'avais pas les yeux ouverts qu'on m'en promène un bouquet sous le nez.

— Comment vous appelez-vous?

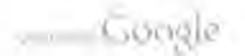
— Laurent.

M. de R., pressant fortement du pouce le milieu de mon front à la naissance du nez, me pose la même question. J'hésite, je cherche. — *J'ai la représentation visuelle de mon nom écrit,* — mais il m'est absolument impossible de le prononcer; je balbutie.

— Je vais vous endormir, me dit M. de R.

Une crainte vague m'envahit. L'idée d'un sommeil où ma volonté sera annihilée me ferait presque refuser de me prêter à cette expérience, si la crainte d'être trouvé peureux ne s'y opposait. Sentiment très complexe : l'effroi de l'inconnu, un respect humain au fond très banal, et — ce qui tout à coup prédomine — une confiance encourageante en l'expérimentateur. Toutefois ce n'est pas sans une assez vive émotion que je me livre entre les mains de M. de R., ni sans l'espoir que je ne suis pas susceptible d'être endormi.

M. de R. s'assied en face de moi, me prend les pouces et fixe ses yeux dans les miens. Son regard me gêne; je me raidis d'abord; puis, éprouvant une sensation douloureuse, comme un tiraillement des muscles de la paupière, j'essaie



de détourner les yeux, — je ne peux pas ! — Alors je me laisse aller, je sens que M. de R. me ferme les yeux avec ses doigts, — et je ne perçois plus rien.

Tout à coup, j'entends M. de R. m'ordonner d'ouvrir les yeux. Je le fais facilement et il me semble que je me trouve à l'état normal. Je suis très étonné quand M. de R. me dit : « Vous êtes endormi. »

Et, en effet, je ne puis, s'il me le défend, lever ni le bras, ni la jambe, ni faire un mouvement quelconque. Cependant autour du moi, je distingue toute chose comme en ce moment. Je me souviens même d'avoir entendu frapper à la porte et M. de R. a répondu : « Tout à l'heure. »

Rien ne m'échappe et tout est précis.

— Je vais vous réveiller pour ne pas trop vous fatiguer la première fois, me dit M. de R.; vous vous êtes bien rendu compte de tout ce que vous éprouviez? Vous vous EN SOUVIENDREZ QUAND VOUS SEREZ RÉVEILLÉ... Ah! donnez-moi votre mouchoir. (*Je le donne.*) Bien! — Vous remarquez que vous me donnez votre mouchoir. VOUS NE VOUS RAPPELLEREZ PLUS CET ACTE QUAND VOUS SEREZ RÉVEILLÉ, mais vous vous rappellerez tous les autres[1].

M. de R. me souffle sur les yeux. Je sens que je me raidis. Je perds conscience de ce qui se passe... Puis je rouvre les yeux, un peu étourdi, comme au réveil du matin. Je puis me lever et marcher à ma guise.

— Vous avez gardé le souvenir de ce que nous avons fait et dit pendant votre sommeil? me demande M. de R.

Quelques secondes d'efforts, suivies d'une réponse affirmative.

— Vous ai-je dit de me donner votre mouchoir?

— Oui.

— Me l'avez-vous donné?

— Non.

— Donnez-le-moi.

Je fouille dans mes poches; je ne le trouve pas; et comme

1. N'ayant eu connaissance de ce journal que depuis quelques jours, je n'ai pu me rendre compte comment Laurent avait eu le souvenir de la *suggestion d'oubli*. — A. R.

je vais objecter que c'est probablement parce que je n'avais pas mon mouchoir que je ne l'ai pas remis :

— Vous me l'avez donné, me dit M. de R.; mais je vous avais ordonné de l'oublier. Le voici, et allez vous promener au grand air.

J'ai effectivement besoin de respirer, mes nerfs ont des soubresauts violents. Je revois en marchant, comme halluciné, tous les détails des meubles du cabinet de M. de R. J'y étais entré autrefois, mais il est certain que je n'en avais jamais gardé un souvenir aussi net. Serait-ce que l'ordre, reçu pendant l'hypnose, de se rappeler ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on voit, ait une influence sur l'intensité du souvenir? En d'autres termes, l'image des objets qui ont frappé ma rétine pendant le sommeil magnétique ne renaît-elle pas plus vivement sous l'influence d'une suggestion qu'elle ne renaît après la contemplation de ces menus objets pendant la veille? A la vérité, l'ordre donné par M. de R. n'indiquait pas que je devais revoir tout en hallucination, mais plus simplement me rappeler ce que j'avais vu, d'une façon générale. Or, à cet égard, point de doute : le bureau, la portière, les tableaux s'objectivaient et m'apparaissaient comme réels.

Mais alors pourquoi l'hallucination ne s'étendait-elle pas à tous les autres souvenirs? Je *revoyais* la pièce, pourquoi *n'entendais-je* pas la voix de M. de R.? Pourquoi les sensations auditives que j'avais eues, endormi, ne s'objectivaient-elles pas comme les sensations visuelles?

La suggestion a exercé la puissance du souvenir, a exagéré mes facultés habituelles, mais probablement sans rien modifier dans leur rapport.

Je suis bon « visuel », médiocre « auditif ». La suggestion a développé également mes facultés auditives et visuelles, si je puis m'exprimer ainsi, de sorte que sous son influence je suis resté bon visuel, médiocre auditif. Le même développement suffisait à mener jusqu'à l'hallucination la faculté visuelle déjà grande, n'y arrivait pas avec la faculté auditive plus faible. Entre les deux le rapport reste constant. C'est une hypothèse qu'il faudra vérifier dans les expériences suivantes.

Au bout de deux heures le souvenir s'est affaibli.

23 juillet 1893.

Je suis éveillé.

M. de R. fait des passes le long de mon bras et de ma main gauche, je sens peu à peu mon bras se raidir. Je vois M. de R. me pincer la peau de la main, si fortement que la trace de ses ongles y reste; cependant je n'éprouve aucune douleur. Alors M. de R. éloigne sa main de la mienne, progressivement, en pressant à plusieurs reprises l'ongle de son pouce contre l'ongle de son index comme pour pincer. A une certaine distance, je sens soudain sur le revers de ma main un pinçon assez fort. La main de M. de R. continue à s'éloigner. Il lui faut parcourir une nouvelle distance plus grande que la première pour que je sente un second pinçon, d'ailleurs notablement plus faible que le premier. M. de R. s'éloigne davantage encore. A une distance plus éloignée de la première que la première ne l'était de ma main, le pinçon dans le vide se répercute de nouveau sur ma main, mais en sensation atténuée. Puis, beaucoup plus loin, je n'éprouve plus qu'un vague frôlement; et, au delà, absolument rien.

Bien des fois répétée, cette expérience me permet de conclure que des couches sensibles se forment autour des parties magnétisées de mon corps et que la première couche n'est distante de la peau que d'une distance moitié moindre environ que la distance qui sépare les autres couches.

Que j'éprouve la sensation susdite quand la main de M. de R. agit sur une des couches *a*, *b*, *c*, etc., cela est indéniable; mais quel rôle joue ici la suggestion? Un rôle très grand, je crois.

En effet, si je ferme les yeux tandis que M. de R. parcourt, en pinçant le vide, la distance entre ma peau et la couche sensible *c* qui en est la plus éloignée, j'avoue franchement que j'*imagine* plutôt la sensation que je ne l'éprouve; elle est supposée et non éprouvée. Seulement, dès que je rouvre les yeux, elle redevient parfaitement consciente, plus faible en *c* qu'en *b* et en *b* qu'en *a*, comme je l'ai noté plus haut.

Un spectateur pourrait croire que je triche. « Le sujet, dirait-il, doit sentir également qu'il voie ou non la main du magnétiseur pincer le vide, quand cette main passe en *a*, *b*, *c*.

Or c'est ce qui n'a pas lieu. Il faut qu'il se rende compte du point de l'espace où se trouve la main du magnétiseur pour réagir à une excitation donnée à un prétendu fluide que je voudrais voir pour y croire. En réalité il ne sent rien, qu'il ferme les yeux ou regarde ; il simule la sensation. »

Le spectateur, à mon sens, a raison quand il prétend que je devrais *sentir également*, les yeux fermés comme les yeux ouverts ; c'est à la suggestion assurément qu'il faut demander la cause de cette irrégularité.

Mais pour ce qui est de *sentir réellement*, le spectateur a tort quand il le nie. Je suis entièrement sincère, et qu'il faille rechercher la cause de ces phénomènes dans la pure suggestion ou vraiment dans le fluide extériorisé ou plus vraisemblablement dans les deux à la fois, la sensation est bien réellement éprouvée ; je réagis sans feintise[1].

M. de R. m'endort. Je m'abandonne au sommeil avec confiance, sans l'apeurement du premier jour. Les mêmes expériences renouvelées ont donné le même résultat. Mes observations d'aujourd'hui confirment ce que je supposais, l'autre jour, relativement au rapport constant entre mes facultés auditives et visuelles sous l'influence de la suggestion comme à l'état normal.

Ce fait seulement de nouveau.

— Pensez à quelqu'un, me dit M. de R., vous allez voir la personne à qui vous pensez assise dans un fauteuil qui est à votre droite.

Je pense à ma sœur, sans en rien dire. Je me retourne et pousse un *oh!* de surprise en voyant en effet ma sœur à l'endroit indiqué. Je reste les yeux fixés quelque temps sur elle qui ne bouge pas ; mais je détourne ensuite les yeux une seconde et je les reporte alors vainement vers le fauteuil où elle

1. Pour moi la véritable explication est que, de même que sur la peau, le degré de sensibilité varie avec le degré d'attention. En regardant l'endroit où on le pince, le sujet accumule sur ce point une quantité plus grande de fluide qui par là amplifie notablement la sensation. Tout le monde sait que, quand un médecin veut faire une piqûre à un malade et diminuer la douleur, il lui conseille de ne pas regarder l'endroit à piquer. — A. R.

m'est apparue; la vision s'est évanouie, et il faut un nouvel ordre de M. de R. pour qu'elle m'apparaisse.

Durant le passage du sommeil à l'état de veille, je n'éprouve aucune sensation particulière; ou du moins, elle est si vague que je ne puis la définir.

25 juillet 1893.

M. de R. m'endort et me dit : « Il y a un bouquet de roses dans un pot à eau qui est sur la table derrière vous. Allez le toucher. »

Sans hésitation, je vais vers la table de toilette. Il y a, en effet, un bouquet que je sors du pot à eau; j'essaie de sentir les roses, mais elles n'ont point d'odeur.

— Frottez-vous le front vigoureusement, me dit M. de R. Je le fais et aussitôt le bouquet disparaît.

Ainsi l'hallucination s'est limitée à l'exacte suggestion donnée : *Voyez* et *touchez*, mais on ne m'avait pas dit de sentir.

Je suis toujours endormi.

M. de R. commence par renouveler les expériences d'avant-hier sur l'extériorisation du fluide sensible. Je touche un objet, je ne le sens pas. La sensation du contact existe seulement si l'on place l'objet à distance et selon les lois d'éloignement remarquées avant-hier sur la main, alors que mon bras seul était magnétisé. Mais ce n'est pas seulement la sensation du contact que je puis maintenant éprouver d'après les mêmes lois.

M. de R. prend un flacon bouché et me le promène sous le nez, tout contre les narines. Je ne sens absolument rien. Il éloigne alors le flacon. Lorsque celui-ci se trouve à une certaine distance, sur une première couche sensible *a*, je reconnais l'odeur du thym. Quand le flacon s'éloigne entre la première couche sensible *a* et une seconde couche sensible *b*, je ne sens rien. Je sens de nouveau en *b*; puis plus rien de *b* en *c*; puis de nouveau mais plus faiblement en *c*; plus loin je ne puis plus rien distinguer; les distances entre *a* et *b* et entre *b* et *c* sont à peu près égales entre elles et au double de la distance entre ma peau et la première couche sensible *a*.

Je vois M. de R. prendre une petite figurine de cire rouge à modeler; il la tient un moment immobile le long de la couche *a*; je sens très bien l'objet. Il la retire ensuite au delà de la couche *c* et pique la figurine avec une épingle... je ne sens rien.

— Ah! ah! on ne peut pas vous envoûter, dit M. de R.; au fait, c'est que probablement votre fluide ne se dissout pas dans la cire; mais nous réussirons peut-être avec de l'eau.

Longuement M. de R. maintient un verre d'eau sur la couche *a*. J'ai toujours la sensation du contact d'un objet; mais si je ne regardais pas, il me serait impossible de spécifier la nature et la forme de cet objet. Puis M. de R. éloigne le verre, plonge le doigt dans l'eau et l'agite... Toujours rien.

— Voyons avec le fer.

Contre la couche *a* M. de R. laisse un trousseau de clefs sur sa main ouverte. Nouvelle sensation de contact, et cette fois un *inexplicable sentiment de gêne :* absorption de fluide par un corps étranger? Envoûtement? Ce qui est certain c'est que je me plains de contacts douloureux quand M. de R., s'éloignant, froisse les clefs dans sa main refermée; je me précipite avec une rage jalouse et je m'obstine à les garder plusieurs minutes en ma possession, comme si j'avais peur de me voir arracher un membre, enlever une parcelle de ma vie.

Pour faire cesser cet état d'exaltation, M. de R. me réveille.

— Vous pourrez devenir après beaucoup de séances un sujet précieux, me dit-il en riant, mais rendez-moi mes clefs.

Il faut qu'on me les prenne!

16 octobre 1893.

Je « progresse » lentement. Bien d'autres séances ont eu lieu depuis la dernière dont j'ai rendu compte. Ce sont toujours les mêmes invariables phénomènes; ils se produisent seulement plus vite dans leur invariable succession.

Depuis deux jours cependant M. de R. a pu me pousser jusqu'à ce qu'il appelle le troisième état de l'hypnose[1]. La

1. Le tableau ci-dessous, emprunté à mon livre sur l'*Extériorisation de la sensibilité*, indique nettement comment j'ai distingué les divers états de l'hypnose.

	VEILLE		
ÉTATS SUPERFICIELS	Hypnose — 1er état	*Crédulité*	Insensibilité cutanée et suggestibilité.
	Première *léthargie*		
	Hypnose — 2e état	*Somnambulisme*	NOTA. — J'ai compris ici, dans la première léthargie, l'état cataleptique qui paraît n'en être qu'une phase. (V. les *États profonds de l'Hypnose*, pp. 80 et 81.)
	Deuxième *léthargie*		
ÉTATS PROFONDS	Hypnose — 3e état	*Rapport*	Tous les sens sont spécialisés par le magnétiseur ; le sujet voit les effluves extérieurs du corps ; la suggestibilité est presque nulle.
	Troisième *léthargie*		
	Hypnose — 4e état	*Sympathie au contact*	Le sujet perçoit les sensations du magnétiseur ; quand il le touche ; la suggestibibilité a disparu.
	Quatrième *léthargie*		
	Hypnose — 5e état	*Vue intérieure*	Le sujet ne voit plus les effluves extérieurs ; il voit les organes intérieurs de son corps et des autres, quand il applique la main à la surface de ces corps.
	Cinquième *léthargie*		
	Hypnose — 6e état	*Sympathie à distance*	Le sujet perçoit les sensations du magnétiseur quand il ne le touche plus, pourvu qu'il soit à petite distance.
	Sixième *léthargie*		

deuxième léthargie, par laquelle il faut passer pour y parvenir, a une plus longue durée que la première. Dans cet état l'insensibilité est telle que je puis toucher un tison sans retirer ma main. De cette constatation faite hier, je garde une preuve visible au bout de mon index quelque peu endommagé.

Ce qui surtout distingue ce troisième état du deuxième, c'est qu'on n'y voit pas nettement les objets comme dans le somnambulisme. Tout est brouillé. M. de R. me demande si

j'entends le tic tac de la pendule. Je réponds : « Faiblement. » En somme il n'y a que M. de R. que je voie nettement.

La suggestibilité subsiste : « Regardez à votre droite sur la cheminée, me dit M. de R., il y a un bouquet. » Effectivement je vois un bouquet qui est remplacé par un chandelier si je m'enlève la suggestion en me frottant le front. Il faut remarquer que le bouquet *suggéré* m'apparaît nettement tandis que le chandelier comme tous les autres objets réels, sont comme voilés par une brume[1].

Voici une autre suggestion.

« Imaginez-vous que je suis M. X. » (M. de R. me nomme un fonctionnaire que nous connaissons tous deux.) Sur cette phrase, dite avec le ton ordinaire de la voix, la suggestion est inefficace. — « Allons ! Allons! insiste M. de R. Je suis M. X. ; je le suis. » L'image de M. X. passe devant mes yeux, mais sans se fixer. Lorsque M. de R. me frappe brusquement l'épaule, je vois aussitôt, en effet, à sa place M. X. assis en face de moi.

La conversation s'engage. Rien n'empêche l'illusion puisque M. de R., connaissant la situation de la personne que je crois qu'il est, fait des réponses vraisemblables aux questions que je pose indifféremment.

En réalité, néanmoins, je me rends vaguement compte que c'est une illusion et que ce n'est pas à M. X. que je parle ; seulement il m'est impossible de ne pas parler comme je le ferais si c'était bien M. X. qui fût présent.

Au réveil je suis plus étourdi qu'à l'ordinaire et je parviens mal à chasser une très particulière inquiétude (inquiétude de quoi ? je n'en sais rien) de mon esprit[2].

19 octobre 1893.

De nouveau, et avec plus de facilité, M. de R. me conduit au troisième état, qu'il appelle l'*État de rapport*, parce que

1. Toute suggestion laisse une trace plus ou moins profonde dans l'esprit ; le sujet était ici troublé dans le sentiment de sa personnalité.

2. J'avais appliqué à Laurent ce procédé pour se débarrasser, à l'état de veille, des suggestions. Il se l'est rappelé endormi et l'a employé avec succès, peut-être simplement par auto-suggestion. — A. R.

tous les objets qui sont brouillés pour mes sens redeviennent nets dès que le magnétiseur (qui reste, lui, toujours parfaitement visible et qui prend même, aux yeux du sujet amené à ce troisième état, une sorte de réalité lumineuse) me met en *rapport* avec eux en les touchant.

Pour me faire entendre, distinct, le tic tac de la pendule, M. de R. n'a qu'à interposer sa main entre la pendule et mon oreille.

M. de R., par exemple, me tend un livre. J'ai peine à le lire; les caractères me paraissent mal imprimés. Mais si M. de R. pose sa main au milieu de la page, il en rayonne comme une lumière qui, tout autour, rend aux signes noirs toute leur netteté.

Séance très courte. Je parais fatigué. M. de R. me réveille.

21 octobre 1893.

Aujourd'hui répétition de tous les phénomènes déjà observés dans le deuxième et le troisième état. Je suis toujours très lent à passer du somnambulisme à l'état de rapport. Peut-être parce que je suis méfiant; qu'une auto-suggestion, consistant en le ferme désir de ne pas prendre le faux pour le vrai, persiste jusque dans le sommeil, et fait antagonisme aux influences magnétiques.

M. de R., sur une question qu'il me pose et à laquelle je ne réponds pas, tout en faisant cependant effort, comme pour me rappeler le fait qui me permettrait de répondre, remarque que dans ce troisième état j'ai perdu la mémoire du présent[1]. Par exemple, je ne sais pas où je suis. Je sais que c'est M. de R. qui est devant moi; je ne pourrais dire ce qu'il est: administrateur de l'École polytechnique ou exerçant quelque autre profession. Toutefois je garde intact le souvenir des expériences précédentes.

Pour établir avec justesse la période de ma vie qui échappe à ma mémoire, M. de R. emploie cet ingénieux moyen:

1. Voir, au sujet de ce phénomène de la perte progressive de la mémoire, mon livre sur *les États profonds de l'hypnose*, pp. 20 à 23.



— Avez-vous fait votre classe de philosophie? me demande-t-il.

Je me mets à sourire et réponds : « Oh, non ! » comme pourrait dire un tout jeune écolier qui considérerait la classe de philosophie comme quelque chose de très beau et de très lointain.

— De rhétorique ? — De seconde?... De troisième?... De quatrième ?...

La réponse est toujours négative et prompte.

— De cinquième?... De sixième?... Ici je me trouble, réfléchis, hésite. Il est regrettable qu'au moment où j'écris, malgré l'ordre reçu de me souvenir des sensations éprouvées pendant le sommeil, je ne parvienne pas à refaire exactement le travail qui se fit en moi à cette minute. Je crois seulement que je vis passer l'image de mon professeur de sixième, sans pouvoir établir s'il était bien mon professeur de sixième ou de septième... C'est sans doute pourquoi j'hésitai. En tout cas je répondis encore. « Non ».

Ce n'est que lorsque M. de R. me demanda : « Vous rappelez-vous votre professeur de huitième ? » que, spontanément j'affirmai le *voir*.

— Mais, le voyez-vous comme s'il était là ? insiste M. de R.

— Oui, oui ! c'est mon professeur.

— Enfin vous distinguez bien si, oui ou non, vous êtes élève de huitième ? Ce monsieur est-il votre professeur de cette année-ci, ou simplement vous souvenez-vous de l'avoir eu comme professeur ?

Après un effort assez long, je risque une réponse embrouillée :

— Je crois qu'*il a été* mon professeur; mais, après lui, je n'en ai pas eu d'autres, il me semble.

Ici, par bonheur, je retrouve les phases par lesquelles a passé mon esprit. Tandis que je faisais un effort sincère pour répondre exactement à la question posée, la solution véritable ne se présentant pas et cela me fatiguant de chercher : « Ah! me suis-je dit, je vais répondre n'importe quoi. » Et aussitôt : « Non ! il ne faut pas tromper. »

Phénomène singulier ! Une seconde, j'eus conscience que

je servais de sujet à un magnétiseur, que j'étais ce que je suis en effet et non point élève de huitième, *mais qu'il fallait faire aboutir l'expérience malgré tout.* J'ignore ce que j'aurais inventé si ce brusque rappel à l'ordre n'était intervenu pour m'engager à la sincérité. « Non, il ne faut pas tromper. » En réalité, cette phrase m'est venue à l'esprit pendant l'éclair de conscience qui me représenta à mes yeux comme un jeune homme de vingt ans, se prêtant à des expériences d'hypnotisme pour son instruction, soucieux de ne pas errer, et intéressé d'autant plus à ne pas tromper l'expérimentateur, que ce serait se tromper soi-même.

Que serait-il arrivé si le réveil de ma personnalité n'avait pas eu lieu ? J'aurais, selon toute vraisemblance, cédé au désir de faire cesser l'effort fatigant ; j'aurais, au hasard, répondu par quelque chose d'approximatif ; puis, pour ne pas me contredire (car j'ai noté sur d'autres sujets, qui sûrement se croyaient de bonne foi, qu'il est impossible de leur faire avouer qu'ils se sont trompés quelque manifeste que soit leur erreur), j'en serais arrivé, par une série d'approximatives réponses, au pur mensonge, à l'invention, à la simulation... Et comment M. de R. s'en serait-il aperçu ?

D'ailleurs je ne m'explique pas cette subite conscience de la réalité qui ne dura que le temps de me dire : « Il ne faut pas se tromper. » J'ai l'habitude de me répéter cette phrase comme une suggestion durant la veille. Serait-ce une sorte d'auto-suggestion. Quand elle me revient durant le sommeil ? Mais est-il admissible que l'on puisse, dans l'état de rapport, obéir à un ordre qu'on s'est donné à soi-même lorsqu'on était éveillé[1] ? Cela paraît d'autant plus invraisemblable qu'ayant perdu le souvenir des faits les plus récents de ma vie, il n'y avait pas de raison pour que je me rappelasse plutôt une phrase pensée avant d'être ordonnée que toute autre.

Il reste donc établi, sans plus de commentaires, qu'un sujet endormi peut se rendre compte qu'il sert de sujet ; cela doit être très rare. Néanmoins cette conscience, en quelque sorte virtuelle, de l'état où l'on est ne doit pas laisser que d'influer

1. Cela est non seulement admissible, mais est certain. J'en ai eu de nombreux exemples avec d'autres sujets. — A. R.



sourdement sur les réponses du sujet aux questions qu'on lui pose, et de jouer un rôle important dans cette simulation inconsciente que M. Bergson a autrefois signalée (*Revue philosophique*, 1888).

Mais quand elle se précise, quel trouble profond ne doit-elle pas apporter dans la marche de l'expérience ! Elle rend le sujet à lui-même. Le danger est en partie écarté quand le sujet, se reprenant, est désireux d'être sincère. Mais si, au lieu de se dire : « Ne trompons pas », il est indifférent et peu soucieux du vrai, comme cela a lieu d'ordinaire ? Si, de plus, il éprouve ce désir, que j'ai noté, de faire réussir l'expérience ? Si, cabotin naturellement, il lui vient, lorsqu'il se reprend, l'idée de jouer un rôle ?

Pour en revenir à l'expérience elle-même, M. de R. reprend ses interrogations.

— Comment, en latin, se dit Rose ?

Pas de réponse. En effet, en huitième, on ne m'enseignait pas encore le latin.

— Qui a tué le géant Goliath ?

— David.

— Quel est le successeur d'Henri IV ?

— Je ne sais pas.

Sans doute j'étais plus instruit en huitième de l'histoire sainte que de l'histoire de France.

Puis suivent des interrogations sur les quatre règles. Il ressort nettement de cet examen que tout ce que j'ai appris depuis l'âge de 9 ans environ m'échappe tout à fait.

Ici une nouvelle réponse à une question d'un autre genre tendrait encore à prouver que je me rends compte, malgré tout, que je suis endormi.

— Avez-vous une sœur ? me demande M. de R.

— Oui, mais je ne me la rappelle que toute petite.

— Que fait votre père ?

— Je ne l'ai plus.

C'est là ce que je réponds. Or, quand j'avais 9 ans, mon père vivait encore ; il faut donc que j'aie la notion du présent, que ce soit mon moi actuel qui parle dans ce cas.

La séance prend fin. Beaucoup de fatigue.

Au réveil, M. de R. me demande si j'ai vu un étranger pendant mon sommeil. Je prétends avoir seulement entendu M. de R. parler à un autre que moi, mais sans voir personne. Il est cependant réel qu'un employé est venu demander un renseignement à M. de R. alors que j'étais endormi; mais, dans le troisième état, le sujet ne voit, je l'ai dit, que le magnétiseur et les objets qu'il touche. Ma réponse confirme cette loi.

27 octobre 1893.

Séance assez longue; mais M. de R. ayant oublié de me suggérer le souvenir de ce qui se passerait, je ne me souviens de rien. Il semble qu'on peut, en se pressant fortement le front, évoquer les sensations éprouvées, toutefois l'imagination me paraît, au moins en ce qui me concerne, fausser alors la mémoire. Le souvenir n'ayant pas un air de certitude absolue, comme celui qu'il a sous l'influence de la suggestion, il est plus sage de ne pas y ajouter foi[1].

8 novembre 1893.

Il faut que je parle d'un phénomène que j'ai fréquemment observé ces jours-ci.

Dès que je suis en présence de M. de R., je me sens sous son influence, alors même que, dans la conversation, il ne s'agit pas d'hypnotisme et sans que M. de R. fasse des passes ou me fixe pour amener le somnambulisme.

Dans le jardin du Luxembourg, avant-hier, pendant que je me promenais avec lui, M. de R. me jette cet ordre : « Vous ne pouvez plus marcher. » Immédiatement je reste sur place, les jambes raides, quelque peu effrayé, mais, sans raison, car, d'eux-mêmes, *aussitôt que je me rends compte que je suis sous l'influence d'une suggestion*, mes muscles se relâchent et je continue la promenade sans la moindre gêne.

Averti ainsi que M. de R. cherche, en ce moment, à essayer

1. J'avais, dans cette séance, constaté, à l'aide de questions portant successivement depuis les événements les plus récents, tels que le menu de son dîner de la veille, jusqu'au nom de son professeur de 8e, que ses souvenirs se concentraient sur des événements de plus en plus lointains à mesure que l'hypnose s'approfondissait.



sa puissance sur un sujet éveillé, je me tiens sur mes gardes, pensant que ma volonté sera capable de lutter contre les ordres reçus. Et, en effet, réagissant en quelque sorte par avance dès que M. de R. ouvre la bouche, j'arrive à empêcher que la suggestion se réalise, sans toutefois pouvoir retenir un geste à peine esquissé qui est le commencement de la réalisation.

— Laissons cela, me dit M. de R. Et nous parlons d'autre chose.

Je ne songe plus à une suggestion possible lorsque M. de R. brusquement s'écrie :

— Ouvrez votre main droite.

Pris au dépourvu, j'obéis aussitôt et ma canne tombe à terre.

Ce matin, la présence seule du magnétiseur a suffi pour me faire tomber dans la première léthargie. Sans doute j'étais venu chez M. de R. pour être endormi, je m'étais même déjà assis en face de lui, je n'avais pas l'idée de résister à son influence magnétique (et ce sont là des conditions essentielles du phénomène qui s'est produit), encore est-ce la première fois que je le remarque et que je me sois endormi à l'insu du magnétiseur.

M. de R. me pousse jusqu'au troisième état, l'état de rapport. Même oblitération de la mémoire pour tout ce qui touche à la période de ma vie écoulée depuis l'âge de 9 ans. En vérité je m'étonne de revenir d'un seul coup à cet âge-là, sans passer par des étapes progressives[1]. Le fait n'en est pas moins réel; je raisonne clairement mais je m'exprime avec un vocabulaire restreint. J'en suis aux quatre règles pour les mathématiques et je fais des fautes d'orthographe en écrivant. Mon écriture est enfantine; je regrette de ne pouvoir la comparer à celle dont je griffonnais mes cahiers d'écolier, perdus. Je ne me souviens pas d'avoir eu aujourd'hui ce subit éclair de conscience qui me fit, une seconde, connaitre, durant la précédente séance, que j'étais endormi.

1. Les étapes progressives existent bien, mais je n'interrogeais pas le sujet pendant leur durée parce que, dans la séance du 27 octobre, j'avais déjà étudié ce qui pouvait m'intéresser.

Enfin M. de R., posant ma main sur sa poitrine, me demande si je ne vois pas au dedans de lui. Absolument pas. Et je ne vois pas non plus en moi-même[1].

Je crois prudent d'arrêter ici ces notes. A mesure que le sujet parvient à un état plus profond, la suggestion a de moins en moins prise sur lui. Dès lors M. de R. a beau me suggérer le souvenir de ce qui se passe durant mon sommeil; réveillé, je ne me rappelle aucune de mes actions, aucune de mes paroles. J'ai dit qu'en se pressant fortement le front, et, par un effort persistant, on pouvait évoquer des paroles et des actions qu'on croit bien avoir dites et faites; mais j'ai ajouté aussi que cela avait comme un air d'illusion.

A partir du moment où je suis entré dans des états plus profonds que le troisième, j'ai dû me résigner à ne plus m'observer moi-même, et, pour savoir ce qui m'arriva, me fixer, ce que je fais sans peine, aux observations objectives de M. de Rochas.

LAURENT.

1. Ces essais avaient pour but de constater si M. Laurent jouissait de la propriété décrite dans les *États profonds de l'hypnose* (p. 17).

OBSERVATION DE PRESSENTIMENT

Dimanche, 14 *avril.* — A 2 h. 1/2, au moment de sortir avec ma femme et mes enfants, cette idée me traversa l'esprit, que le feu pourrait prendre chez moi pendant mon absence, et qu'il serait fort pénible de trouver tout détruit au retour.

Cette idée s'installe et me revient à plusieurs reprises pendant la promenade que je fais au Bois de Boulogne. C'est presque une obsession, et certainement, sous son influence, ma promenade est écourtée.

A 4 h. 1/2, nous sommes de retour à la gare Saint-Lazare; et à peine engagé dans la rue Saint-Lazare, je perçois une odeur intense de feu de cheminée.

Je pense qu'il serait étrange que cette odeur vînt de ma maison et l'idée *du feu chez moi* va d'autant plus se précisant que je ne vois pas d'où vient la fumée odorante.

Je presse le pas avec un de mes enfants que je tiens à la main; et, en débouchant sur la place de la Trinité, je vois aussitôt qu'une forte fumée noire s'échappe d'un tuyau de cheminée situé sur un des côtés de ma maison (n° 6 rue Blanche), et qu'une foule assez nombreuse stationne devant celle-ci.

Au moment où je traverse ma rue, une équipe de pompiers arrivait au pas gymnastique de la caserne de la rue Blanche, et s'engageait devant moi sous la porte cochère.

Renseignements pris, les locataires habitant l'appartement situé au-dessus du mien avaient, ce jour, reçu du monde à déjeuner, et, en raison de cette circonstance, avaient fait un feu plus poussé que d'habitude dans une pièce où l'on n'en faisait plus depuis quelques jours.

Je ne savais d'ailleurs rien de tout cela, et aucune indication sensible ne pouvait m'en être donnée.

J'ajoute que j'ai été sur le point de faire part de mon obsession à ma femme, mais que je m'en suis abstenu, trouvant la chose vraiment ridicule.

Dr J. Héricourt.

26 avril 1895.

QUELQUES CAS DE GUÉRISONS

DITES MIRACULEUSES

I

LOURDES ET UN CAS DE TUBERCULOSE AIGUË GÉNÉRALISÉE

PAR LE DOCTEUR BOUCHER

Bourges, le 18 février 1894.

TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Je vous donne très volontiers les détails que vous me demandez sur la maladie et la guérison de Mlle de X... Le fait est tellement extraordinaire que je ne pense pas qu'il puisse être expliqué autrement que comme un miracle. Vous allez du reste en juger :

En août 1892, Mlle de X... fut atteinte, à la campagne, d'une rougeole qui sortit mal et pendant laquelle elle prit froid. Il y eut des accidents pulmonaires assez intenses. A partir de ce moment, l'enfant âgée de 13 ans conserva une grande susceptibilité du côté des bronches et eut des malaises fréquents. En janvier 1893 la malade fut prise de bronchite qui peu à peu s'accentua et prit les caractères d'une tuberculose aiguë généralisée du poumon. La fièvre était irrégulière, mais intense, montait à 40° à certains moments. Il y avait des râles sibilants et muqueux dans toute la poitrine. En même temps survint de la diarrhée, du gonflement du foie et de la rate. Cet état persista avec des alternatives de mieux et de plus mal jusqu'en avril. A ce moment la poussée tuberculeuse

parut se porter surtout sur l'intestin et le péritoine. Le ventre devint tendu, sensible; la diarrhée augmenta et des vomissements fréquents vinrent rendre l'alimentation de plus en plus insuffisante. Les râles dans la poitrine persistaient. Alors la famille appela en consultation avec moi M. le Dr Témoin, de Bourges, qui confirma mon diagnostic : tuberculose généralisée.

Vers le 10 avril survint de l'œdème des membres inférieurs, de la bouffissure de la face et une phlébite de la saphène interne du côté droit. L'enfant allait évidemment mourir quand la famille se décida, malgré toutes les oppositions, à aller à Lourdes avec la malade. Elle y arriva dans un wagon-lit le 2 mai 1893.

A son retour, dans les premiers jours de juin, elle me fut ramenée. Je ne pus trouver à l'auscultation aucun râle ; l'enfant mangeait bien, dormait bien, n'avait plus aucun trouble dans le fonctionnement d'aucun organe. La mère me certifia que cet état s'était produit dès le lendemain de leur arrivée à Lourdes, où elle avait passé huit jours avec sa fille et d'où elle était partie voir quelques membres de sa famille.

Voilà, mon cher et honoré confrère, la relation exacte du cas de Mlle de X... Je ne puis pas admettre qu'il s'agisse là d'un cas de suggestion sous l'influence de l'exaltation religieuse. Il y avait autre chose que des lésions nerveuses chez cette malade.

Dr Boucher.
1, rue Saint-Michel.

Aux questions que nous lui avons adressées, le Dr Boucher a répondu par la lettre suivante qui précise encore davantage l'état de la malade et n'en fait que mieux ressortir la situation désespérée.

Bourges, le 8 mars 1894.

Mon cher confrère,

Je réponds à la dernière question que vous me posez. Chez Mlle de X... au moment de son départ il y avait des râles muqueux et sibilants disséminés dans toute la poitrine. La



localisation au sommet n'était accentuée que par une abondance plus grande de râles un peu plus humides. Nous étions donc au début de la période de ramollissement dans une tuberculose miliaire généralisée du poumon. La malade n'aurait pas vécu jusqu'à la période de formation de cavernes. Elle avait une telle faiblesse et il y avait déjà un degré de cyanose des ongles assez prononcé pour permettre d'annoncer une mort prochaine.

Il est certain que ces cas ne sont pas communs, et dans ma carrière médicale, déjà assez longue, c'est le seul que j'aie observé.

Dr BOUCHER.

Voici une troisième lettre du Dr Boucher, qui nous met au courant de l'état actuel de Mlle de X...

Bourges, le 27 mai 1895.

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai voulu, avant de vous répondre, attendre le retour de Mlle de X... qui était en voyage.

Depuis sa guérison miraculeuse sa santé s'est maintenue excellente. Elle n'a pas toussé du tout depuis et elle a sensiblement grandi et engraissé. Elle est notablement fraîche et bien portante et n'a pas le moindre râle à l'auscultation.

Dr BOUCHER.

II

UN MIRACLE IMPROVISÉ

PAR MADAME LE DOCTEUR DE MEZERAY

La suggestion dans les maladies du système nerveux est un puissant auxiliaire; dans d'autres affections morbides pourrait-on dire qu'elle est un moyen thérapeutique?

. . . .

Il y a quelque temps de cela, je fus appelée au château de B... La châtelaine, malade, désirait avoir mes conseils.

Une affection ovaro-utérine la tenait languissante sur une

chaise longue depuis bien des mois déjà, affection caractérisée par des symptômes que le premier examen pouvait mettre en lumière : lésions organiques où l'élément nerveux semblait ne prendre qu'une part secondaire et consécutive.

Je fus appelée à soigner Mme de B... ; je dois l'avouer, à ma confusion, mes peines et mes efforts furent inefficaces. Soins généraux, soins locaux et chirurgicaux, tout échouait et mettait mon esprit à la torture.

Une idée fixe possédait le cerveau de la malade et elle avait en tête que seule la sainte Vierge pourrait lui être utile, et qu'un voyage à Lourdes pourrait la délivrer, laissant au fond de la piscine tous ses maux.

Et qui pis est, elle se persuadait que si la démarche sainte ne se faisait pas, sa fin viendrait à bref délai.

Loin de moi l'idée d'apprécier à leur juste valeur les raisons de ma malade.

Nous autres, gens de science, nous avons le devoir de ne rien laisser à l'imagination, et nous ne comptons qu'avec les faits, mais nous n'avons pas le droit de juger les mystiques ; nous ne pouvons tabler que sur l'expérimentation, mais nous nous inclinons devant le libre arbitre. Et mon désir de cette guérison était grand ! D'autant plus que chaque jour amenait une déperdition de forces et que l'anémie aiguë allait bientôt envahir complètement le terrain.

En une sorte de conseil de famille réuni autour d'elle, nous décidâmes que Mme de B... irait à Lourdes. Mais ses forces le lui permettraient-elles ?

Des syncopes répétées impressionnaient l'entourage et chacun, dans sa sollicitude, appréhendait un si long et si fatigant voyage.

Une idée se présenta à l'ingéniosité de mon esprit : envoyer la malade à Lourdes... en imagination.

De toutes façons, c'était là un voyage commode, et j'en fis part à la famille qui, quelque peu dévote, en fut certainement interloquée.

Mais le temps pressait ; Mme de B... déclinait à vue d'œil, dévorée par l'auto-suggestion ; et l'on finit, non sans peine, par accepter mon expédient.

Le château de B... est superbe. Le parc dessiné avec un art exquis; les bois immenses qui l'environnent, le site pittoresque par lui-même s'y prêtant, tout cela fait de cette habitation une sorte de merveille, et l'imagination a beau jeu dans ces lieux charmants.

Sur mes indications, l'on construisit artificiellement une grotte, au-dessus d'une pièce d'eau déjà créée sous une voûte de verdure; des allées blanches et découvertes y conduisaient en une sorte de méandre.

Avec l'aide d'une cinquantaine de jeunes filles du village et des environs, parées dans le goût voulu et chantant des hymnes pieux, une procession fut organisée, vers un autel de fleurs et de feuillage.

L'illusion d'un lieu saint était atteinte, lorsque le 6 avril nous fîmes l'expérience projetée.

De mon côté, je commençai vis-à-vis de la malade le *travail* de la suggestion à l'*état de veille*.

Ce ne fut pas sans peine et sans un véritable labeur que je parvins à déterminer l'état suivant :

La malade, sous l'empire de mon regard, écoutait comme une sorte de susurement ma voix qui lui répétait qu'elle était à Lourdes, que la grâce divine allait l'atteindre; bercée par une vraie psalmodie de ma persuasion, elle se leva toute droite, et se dirigeant vers la piscine (lisez bassin) dans l'attitude d'une hallucinée, l'œil fixe, et s'y plongeant à trois reprises, s'écria : « Merci, ma sainte mère, vous m'avez guérie. » Et nous eûmes à peine le temps de la recevoir évanouie dans nos bras.

Ramenée vers sa chaise longue, elle revint bientôt à elle, et se déclara en parfaite santé. Elle « sentait » une vigueur nouvelle circuler dans son être affaibli; elle voulait satisfaire un appétit qu'elle sentait dévorant, et assistant au dîner que chacun sut rendre joyeux, elle y fit manifestement honneur.

Lorsque le lendemain je revins à B..., je *...réveillai* la malade qui, quoique sans hypnose, avait vécu d'une vie spéciale pendant près de vingt-quatre heures, et, encore hallucinée, me raconta qu'elle venait de Lourdes où « la Sainte Vierge l'avait guérie ».

Je me livrai de nouveau à un examen approfondi des organes malades, et je pus constater que tout était revenu à l'état normal. La congestion, le néoplasme (ou ce qui paraissait tel), même les lésions *épithéliales* apparentes avaient disparu. Le résultat dépassait mon espérance.

Depuis ce jour Mme de B... se porte très bien; ses forces ont repris l'élan que l'on peut en attendre à trente ans, et la malade redevient de jour en jour une femme normale.

Je ne suis pas allée à Lourdes. J'avoue humblement que je n'ai pas encore eu l'occasion de faire faire à mon instruction cette pérégrination.

Les récits des « Miraculés », les ardentes éloquences des gens d'Église et de foi, convaincus et enthousiasmés par ces manifestations des grâces divines; M. Zola, aussi bien que les hommes de science, des maîtres, ou de simples curieux, tout ce bagage de données diverses, passionnées, critiques contradictoires, non, ce n'est pas ici que je veux les discuter ou les combattre. Je ne parlerais du reste pas par moi-même et j'aime bien mieux ne pas m'aventurer dans ces conditions.

Ce n'est donc pas Lourdes ni la foi en ses œuvres que je vise — et que les circonstances seules m'ont fait nommer, — je désire constater un cas médical psycho-thérapique.

Je veux apporter un fait de plus à l'appui de cette vérité : qu'une force est en nous, qu'elle s'applique directement à nous-mêmes, ou que nous persuadons autrui de se l'appliquer. C'est l'*auto-suggestion*, puisque c'est ainsi qu'on peut la nommer jusqu'ici.

Comme la mécanique, l'électricité ou toute autre force, elle existe, et ses lois — inconnues ou peu connues — se manifestent par des effets bien et dûment constatés.

Nous savons que la persuasion intime d'une chose, d'un état, d'une action, influence certaines de nos fibres cérébrales. Lesquelles? à vrai dire nous le savons peu.

La volonté, l'émotion intéressent les corps striés, les pédoncules cérébraux, la moelle allongée en est presque le siège; mais c'est à l'état embryonnaire en somme que nos notions sur ces phénomènes sont restées dans la science moderne.

La Foi! dans le sens philosophique du mot, cette force motrice de premier ordre, nous est entièrement inconnue.

Comment, et par quel processus physiologique envahit-elle notre cerveau, c'est pour nous lettre close.

Cette force existe.

Elle tient peut-être le milieu entre « le fluide » des auteurs et la « suggestion » de l'École moderne, école qui, soit dit en passant, se dit essentiellement physiologiste, et « matérialiste-positiviste » et qui émet des opinions que nous qualifierons « ultra-mystiques ».

En effet, une idée qui d'un cerveau s'identifie à un autre, par la parole et la persuasion, sans un *agent physique* quelconque (fluide, magnétisme, aimant ou autre écartés si l'on veut) nous semble presque tenir du surnaturel.

Cette force suggestive, si le qualificatif peut être employé justement dans toutes les occasions et dans toutes les formes de ses manifestations, est encore une force cachée que les écoles n'ont pas encore étudiée et analysée suffisamment et que le génie de notre vénéré maître Charcot, a seul su entrevoir sans cependant la définir.

Force de premier ordre, la Foi nous sera d'un puissant secours lorsque nous pourrons la diriger en la connaissant.

Dr DE MÉZERAY.

Paris, 22 avril 95.

III

CAS D'UNE JEUNE FILLE QUI AURAIT ÉTÉ MIRACULEUSEMENT GUÉRIE D'UNE PARALYSIE, A LA SOURCE DE SAINT-WINIFRED, DANS LE PAYS DE GALLES[1]

PAR LE DOCTEUR THOMAS OLIVIER
Médecin du Royal Infirmory, Newcastle.

La publicité donnée dans la presse quotidienne et hebdomadaire, aux « cures miraculeuses » effectuées à Holywell,

1. Extrait de la *Revue de l'hynoptisme*, n° d'avril 1895.

les représentations imagées de « Sainte-Winifred's Well » (*source de Sainte-Winifred*), dans plusieurs des journaux illustrés, et le nombre de lettres que j'ai reçues depuis quelques semaines, de divers points de l'Angleterre (dont la plupart sont restées sans réponse, je l'avoue), sont les raisons qui m'ont déterminé à publier dans *The Lancet* les faits cliniques d'un cas, déjà entouré d'une auréole romanesque, et sur lequel on jette un voile mystérieux.

Depuis quelque temps, Holywel a été le rendez-vous d'un nombre toujours croissant de malades, dont chacun espère que l'immersion le guérira de ses infirmités. Si les récits des « cures miraculeuses » qui y ont été accomplies sont dignes de foi, la source de Sainte-Winifred promet de rivaliser avec Lourdes, dont la grotte est connue par tout le monde, et dont Zola a donné une si merveilleuse description réaliste, de même que de la foule des pèlerins qui s'y pressent. Holywell revendique ses cures avec non moins de raison, quoique d'une façon moins éclatante, que la petite ville française des Pyrénées, et, comme une des cures récentes qui y ont été accomplies se rapporte à une malade soignée antérieurement par moi au Newcastle Infirmary, je vais brièvement rapporter l'histoire de sa maladie, avant sa visite à Holywell et depuis son retour, n'y ajoutant que quelques observations qui m'ont été fournies par la malade ou par sa mère qui l'a accompagnée pendant son voyage.

La patiente, une jeune fille de dix-sept ans, fut admise au Royal Infirmary de Newcastle, le 28 avril 1894. Elle avait une incurvation de la colonne vertébrale, se plaignait de douleurs dans les jambes, éprouvait de la difficulté à marcher, des douleurs de tête et de temps en temps de la faiblesse de la vue. Son père était mort quinze ans auparavant d'une fièvre typhoïde; la mère est vivante et en bonne santé. Elle a cinq frères et une sœur, tous assez délicats. A l'âge de onze ans, la malade quitta l'école; mais, pour cause de mauvaise santé, n'eut pas d'occupation régulière jusqu'à l'âge de quatorze ans où elle devint domestique. Elle quitta sa place au bout d'un an avec du mal de gorge. Ses règles apparurent lorsqu'elle eut seize ans, et sont toujours revenues régulièrement.

La malade dit qu'aussi loin que remontent ses souvenirs, elle a toujours eu la colonne vertébrale incurvée, et qu'en marchant, sa tête était toujours fixe et légèrement penchée en avant. Au mois de juin 1893, elle avait eu une pleurésie du côté gauche, sans épanchement; à ce moment, elle garda le lit pendant un mois. Lorsqu'elle se releva, elle remarqua qu'elle se courbait davantage en marchant, et qu'elle éprouvait de la souffrance dans la tête et dans le cou; ce ne fut que huit mois plus tard que les douleurs affectèrent les jambes et les genoux. La douleur est décrite par la malade comme étant constante, sourde, aggravée par la marche ou lorsqu'on touche les membres affectés.

Voici son état au moment de son admission à l'hôpital. Système alimentaire : les lèvres sont normales, et les dents saines, la langue est épaisse, pâle et recouverte d'un enduit blanchâtre. Il y a un peu de dysphagie, due à l'hypertrophie des amygdales. Le palais est très voûté, ce qui fait que la malade ne parle pas distinctement. L'appétit n'est pas bon, et il y a de la constipation. Système circulatoire : le pouls est de 84 et faible; les bruits du cœur sont normaux; les poumons sains; les pupilles bien dilatées et égales, elles réagissent à la lumière et à l'accommodation. Système nerveux : une légère incurvation angulaire de la colonne vertébrale, plus prononcée dans la région dorsale. Il y a au toucher une hyperesthésie marquée de la peau recouvrant la colonne vertébrale, et à la percussion, la malade ressent de la douleur particulièrement dans la région dorsale intérieure. En faisant appuyer la tête sur la colonne vertébrale, on cause de la douleur dans la région cervicale. Lorsqu'on pique avec une épingle la plante du pied gauche, la malade ne sent rien, mais il y a de l'hyperesthésie du pied droit. La sensation est normale sur le devant des jambes. Les réflexes pédieux sont présents. Les réflexes rotuliens sont normaux lorsque l'attention de la jeune fille est éveillée. Lorsqu'elle marche, on remarque que la tête est projetée en avant, et que le pied gauche traîne un peu.

Le 5 mai 1894, les bords de la pupille optique sont égaux et la rétine en bon état. Il y a encore de l'analgésie du pied



gauche et les réflexes rotuliens sont exagérés dans les deux jambes.

Je considérai la maladie comme étant d'une nature fonctionnelle ou névropathique, chez une jeune fille atteinte depuis nombre d'années d'une légère incurvation de la colonne vertébrale non accompagnée de symptômes de compression de la moelle.

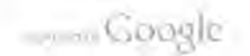
On ne jugea donc pas nécessaire de la garder à l'hôpital; mais elle fut soignée à la consultation externe. Je puis ajouter qu'avant d'être vue par moi, elle avait été traitée par un de mes collègues, un chirurgien, qui la regardait comme une hystérique.

A partir de ce moment (mai 1894), je ne revis plus la malade, jusqu'au mois de février 1895, où, après avoir reçu plusieurs lettres se rapportant à sa « cure merveilleuse » à Holywel, j'écrivis à la mère demandant qu'elle me ramenât sa fille à ma consultation pour être examinée. Elle revint le 7 février et voici ce que la mère me raconta : En novembre 1894, sa fille était au lit, incapable de marcher, ni même de se tenir debout. Elle ne s'était pas levée depuis six mois, ce qui expliquait pourquoi je ne l'avais pas revue à la consultation externe de l'hôpital. M. Galbraith, de Gosforth, l'avait visitée de temps en temps. Elle reçut alors des nouvelles d'une amie, une boiteuse, habitant le comté de Durham, qui avait été « miraculeusement guérie de son infirmité à Holywell ». Là-dessus, il fut arrangé qu'elle irait aussi à la source sacrée. Le 27 novembre, au matin, on la leva, on l'habilla, la mit dans une voiture pour aller à la gare, et on la porta dans un compartiment de 3[e] classe où elle resta étendue sur la banquette jusqu'à l'arrivée du train à Holywell, dans la soirée. De la gare elle fut portée dans un omnibus qui la transporta à l'hospice, situé à environ deux kilomètres et demi. Cet hospice est surtout destiné à recevoir des catholiques malades visitant Holywell, et est dirigé par deux religieuses. Il n'est pas toutefois exclusivement réservé aux catholiques. On y admet également des protestants, pourvu que ceux-ci aient évidemment foi dans la vertu curative des eaux. Il y avait là plusieurs malades des deux sexes.

Le lendemain de son arrivée à l'hospice, à dix heures du matin, la jeune malade fut voiturée jusqu'à la source de Sainte-Winifred où on la déshabilla. Elle revêtit un costume de bain, et sa mère, aidée d'une autre femme, la porta dans l'eau. Peu après l'immersion, la malade perdit connaissance, mais elle resta dans l'eau assez longtemps. Il ne se célébrait pas de service religieux sur les bords de la source; il n'y avait pas eu non plus de service spécial à l'hospice avant le départ des malades, à part le service ordinaire et quotidien du matin, auquel du reste la malade n'avait pas assisté. Celle-ci, je dois ajouter, professe la religion catholique. Aucun effet immédiat ne suivit la première immersion. Elle fut donc ramenée en voiture à l'hospice et fut placée dans un fauteuil dans la salle commune. Elle resta courbée pendant une heure ou deux, mais put ensuite se redresser, et maintint cette posture droite pendant presque toute la journée; elle n'essaya pas toutefois de marcher. Le lendemain, on recommença l'expérience. Après cette immersion, on remarqua qu'elle avait pu mouvoir les deux jambes et qu'elle avait gravi seule les quelques marches qui conduisaient à l'eau. Elle revint à l'hospice à pied (une distance de 800 mètres), soutenue par sa mère et une autre personne.

Le jour suivant, aidée de sa mère, elle marcha jusqu'à la source. Pendant qu'elle était dans l'eau, elle aurait dit, d'après la mère : « Mère! j'éprouve une curieuse sensation; je sens une chaleur brûlante dans le dos. » A quoi la mère aurait répondu : « Oh! Anna, prie, tu vas être guérie! » La malade sortit de l'eau sans aide et se rendit à la cabine, où on remarqua que « tout son corps était enveloppé de vapeur ». Elle se plaignit de picotements et d'une sensation de chaleur dans l'épine dorsale, et la mère en l'examinant dit : « Oh! Anna, tes os sont rentrés. » Elle rentra à l'hospice, toujours à pied, où elle fut examinée par un médecin qui la prononça une cure merveilleuse. Dans la soirée, elle alla dans la ville, et passa les trois jours suivants en promenade avec sa mère.

Une semaine après, la malade quitta l'hospice. A la gare, elle se rendit de l'omnibus jusqu'au compartiment du train, à pied et sans aide.



Elle rentra chez elle dans la soirée du 4 décembre; au bout de ce long voyage, elle fit encore à pied le trajet entre le terminus du tramway et leur demeure située à Coxlodge, à environ un kilomètre et demi.

Voici la condition de la malade, lorsque je la vis le 7 février : Il y a encore une légère inclination de la tête du côté droit, faisant paraître le cou plus court de ce côté. Il y a aussi une petite incurvation latérale de la colonne vertébrale dans la région dorsale, l'inclinaison étant vers la droite, avec une proéminence distincte des deux dernières vertèbres dorsales. A la percussion de l'épine dorsale, la malade dit n'éprouver aucune douleur. Lorsqu'elle se baisse, on remarque que la colonne vertébrale se meut en masse, avec une tendance du corps à fléchir vers la gauche. Il y a une légère hyperesthésie de la peau du dos; la piqûre d'une épingle et la pression causée par une pointe quelconque, donnent évidemment des impressions exagérées. Les réflexes rotuliens sont excessifs; il y a un faible réflexe pédieux. La malade marche remarquablement bien et paraît très fière de cela. Elle ne traine pas les jambes. En marchant elle tient la tête penchée en avant, inclinant plutôt du côté droit. Elle porte toujours une jaquette poroplastique qui lui a été ordonnée au commencement de l'année 1894, et, sur les conseils du médecin de Holywell, va continuer à la porter pendant tout l'hiver. Le cœur et les poumons sont sains. Les régles reviennent régulièrement.

Voici donc brièvement les faits cliniques de ce cas. Il s'agit d'une jeune fille, vue par moi en avril 1894 et considérée comme névropathe, avec une légère incurvation de la colonne vertébrale mais sans compression de la moelle, et regardée par un de mes collègues de l'hôpital comme ayant des manifestations hystériques, — cette jeune fille eut subséquemment une paralysie des membres inférieurs qui dura six mois. La paralysie n'est pas plus douteuse que ne l'est aujourd'hui pour elle la possibilité de marcher.

La malade partit pour Holywell au mois de novembre, avec beaucoup de confiance en sa guérison, et s'attendant à des merveilles. Elle communia dans son lit la veille de son

départ. Le prix du séjour à l'hospice est de 7 shellings (soit 8 fr. 75) par semaine et par personne. Ces frais, ajoutés à ceux du voyage et à quelques frais divers, rendirent nécessaire de ne faire qu'un très court séjour dans le pays de Galles, car la famille appartenait à la classe ouvrière.

Il est difficile d'apprécier à leur juste valeur les effets de l'immersion de tout le corps dans une source d'eau froide exposée à l'air, un matin de novembre, et cela chez une personne non habituée, ni préparée à ce traitement; mais il est sûr que ces effets doivent être considérables. Ce que le manque de volonté causa, c'est-à-dire le mal, et la guérison qu'il empêcha, de fortes impressions morales et physiques en vinrent à bout. Ce n'est pas la première fois que le contact subit de l'eau froide sur tout le corps — et cela sans aller si loin que Holywell — a réveillé une énergie nerveuse dormante, et a été suivie de résultats aussi satisfaisants et permanents que la « cure miraculeuse » de la malade en question, accomplie par l'immersion dans la source de Sainte-Winifred.

(*The Lancet*, 16 mars 1895.)

EXPÉRIENCES

SUR

L'EXTÉRIORISATION DE LA SENSIBILITÉ

UNE SOIRÉE CHEZ LE PROFESSEUR X.

PAR LE PROFESSEUR BOIRAC

Mon ancien professeur, M. X..., m'avait invité à des expériences d'hypnotisme qu'il devait faire ce soir-là. Comme je lui demandais, quelques jours auparavant, ce qu'il fallait penser des expériences de M. de Rochas sur la sensibilité extériorisée : « Venez chez moi, dimanche soir, vers neuf heures, m'avait-il répondu, j'essaierai de les reproduire en votre présence, vous en jugerez par vous-même. »

A neuf heures donc, j'étais introduit chez M. X... par un jeune garçon de 15 à 16 ans, robuste, bien râblé, aux traits réguliers, au teint brun, au regard vif et droit; et ma première surprise fut d'apprendre que ce jeune homme, originaire des Pyrénées, était justement le sujet sur lequel devaient se faire les expériences.

« Vous vous rappelez peut-être, me dit M. X..., les notes parues dans les journaux sur les phénomènes extraordinaires découverts par M. de Rochas. J'étais bien près, je l'avoue, de partager l'opinion des gens qui ne voyaient dans cette prétendue « extériorisation de la sensibilité » que des effets de la suggestion, peut-être même de la simulation, deux causes

d'erreur bien fréquentes et bien puissantes dans cet ordre d'expériences. Notez que les gens qui parlaient ainsi étaient presque tous des médecins dont l'avis fait autorité dans la matière : ils déclaraient n'avoir jamais rien observé de pareil. Cependant, au mois de juin dernier, comme je venais d'endormir pour la seconde ou troisième fois un sujet, non pas celui que vous avez vu, mais un jeune ouvrier parisien, à peu près du même âge, j'eus tout à coup l'idée de tenter l'expérience. Je fis apporter un verre à moitié plein d'eau, et sans faire part à personne de mon intention, je le mis entre les mains du sujet préalablement endormi. Je n'espérais guère réussir, car, d'après ce que j'avais lu, le phénomène avait pour condition nécessaire un état particulier du sommeil, une sorte de sommeil à la quatrième ou cinquième puissance. Or mon sujet venait d'être endormi en quelques secondes, par la fixation du regard. Pourtant, au bout de deux ou trois minutes, je retirai le verre, m'éloignai de trois ou quatre mètres environ et trempai brusquement mes doigts dans l'eau. Instantanément le sujet qui se tenait debout, les yeux clos, tressaillit comme frappé par une décharge électrique. Interrogé, il me répondit que je venais de le frapper sur la main et il indiqua celle des mains qu'il avait posée au-dessus du verre. Je tordis l'eau entre mes doigts; aussitôt il se mit à crier que je lui faisais mal, que je lui tordais la main et il imitait sur sa main le geste que je venais de faire dans l'eau. Mêmes phénomènes quand je me plaçais à trois ou quatre mètres derrière lui. Depuis j'ai renouvelé et varié ces expériences avec ce même sujet, avec un second, ouvrier parisien comme lui, enfin avec le montagnard que vous venez de voir; toujours pendant le sommeil hypnotique. Elles ont donné des résultats qui concordent sur tous les points essentiels et que je publierai peut-être un jour; mais ce soir je voudrais essayer quelque chose de nouveau.

« Il n'y a pas, vous le savez peut-être, de différence absolue entre l'état de veille et l'état d'hypnose. On passe de l'un à l'autre par une série indéfinie de degrés, et tous, ou presque tous les phénomènes, attraction, contracture, suggestion, etc., qu'on produit pendant le sommeil peuvent être obtenus

chez la plupart des sujets à l'état de veille. Dès lors il sera permis de supposer qu'on peut extérioriser la sensibilité d'un sujet tout éveillé. Nous allons essayer de vérifier l'hypothèse. »

A ces mots le professeur fit venir Jean dans la salle où nous nous trouvions, et, quand il se fut assis, lui mit entre les mains un verre à demi plein d'eau. J'examinais le sujet avec curiosité : il était évidemment bien éveillé et répondait sans embarras à toutes mes questions : il paraissait surtout intrigué par ce verre d'eau qu'il échauffait entre ses doigts. Après quelques instants, le professeur lui pinça légèrement le poignet en lui demandant s'il sentait. Il répondit : « Pas beaucoup. » Le pincement réitéré, une ou deux minutes plus tard, amena cette réponse : « Je ne sens plus du tout. » Alors commença pour nous la plus étonnante série de phénomènes qu'il soit possible d'observer.

M. X..., ayant fait le simulacre de pincer l'air à quelques centimètres au-dessus du poignet, le sujet eut un soubresaut en disant qu'on lui faisait mal. Le verre fut retiré, et nous étudiâmes cette étrange sensibilité ainsi projetée hors de la peau à une distance d'environ douze centimètres. Je constatai par moi-même que tous les pincements faits sur la peau laissaient le sujet insensible mais qu'il suffisait de presser ou de tordre l'air au-dessus pour le faire tressaillir et même crier.

Déjà le sujet ne nous regardait plus avec la même confiance, et se mettait sur la défensive. Aussi, quand le professeur prit le verre, il demanda avec appréhension si on allait encore lui faire mal, et il fallut lui promettre qu'on procéderait très doucement. Mais à peine M. X... eut-il effleuré la surface de l'eau que Jean tressaillit, disant qu'il venait d'être frappé, et il indiquait l'épigastre. C'est encore à l'épigastre qu'il ressentit une piqûre faite dans l'eau et qu'il perçut les vibrations d'une montre posée au-dessus du verre. Des mouvements giratoires imprimés au liquide lui faisaient, disait-il, tourner le cœur : accélérés, ils provoquèrent une sorte de danse du ventre qu'il nous pria d'arrêter sur-le-champ. Tout à coup, M. X... ayant légèrement soufflé dans le verre, je

vis le jeune homme fermer les yeux et tomber inerte sur sa chaise comme frappé de la foudre; ce souffle l'avait endormi. Quelques passes faites devant le front suffirent pour le réveiller, et il ne parut même pas soupçonner ce qui venait de se passer.

« Je vais maintenant, dit M. X..., essayer l'expérience inverse, c'est-à-dire influencer à mon tour le verre et le mettre entre les mains du sujet qui trempera ses doigts dans l'eau. — Quel résultat, pensé-je, peut-il attendre d'une telle expérience? Il ne s'imagine pas sans doute ressentir aussi les attouchements faits dans l'eau par le sujet? Ma curiosité augmente quand je vois l'opérateur jeter un voile sur la tête de Jean qui tient le verre où plongent deux doigts de sa main droite. Nous nous éloignons tous deux à une distance d'environ huit mètres et il me présente silencieusement son poignet droit en me faisant signe de le pincer. J'obéis; le sujet reste impassible. « Allons, dit M. X..., l'expérience a échoué : j'espérais la réussir comme les autres à l'état de veille : le sommeil en est sans doute la condition nécessaire. Endormons le sujet. » Quelques passes, et c'est fait. Nous procédons comme nous venions de le faire; mais cette fois, dès que je pince l'opérateur, le sujet frissonne et se plaint : il indique le poignet droit comme siège de la sensation qui paraît très vive.

J'interpose un écran entre lui et nous; même sympathie instantanée. M. X... me fait signe de lui prendre la main et un troisième assistant qui vient d'entrer dans la pièce est invité par signe à me pincer le poignet. Comme si la sensation se transmettait par le corps de M. X..., le sujet l'éprouve en même temps que moi, mais beaucoup plus fortement. Il semble se débattre contre une intolérable souffrance. M. X... doit le calmer. « Je vais, dit-il, le réveiller. » Phénomène plus incompréhensible peut-être que tous les autres, il le réveille en faisant des passes non autour de son front mais au-dessus du verre. A mesure que sa main passe et repasse, les paupières du sujet frémissent, les prunelles roulent, les yeux s'ouvrent. Voilà le sujet revenu à lui et, cela va sans dire, il n'a gardé aucun souvenir de ce qui vient de se passer.

Si je n'avais vu moi-même ces phénomènes, j'accuserais certainement d'imposture celui qui m'en ferait le récit. Décidément si cette nouvelle science aboutit dans ses recherches, nos neveux verront d'étranges choses.

E. BOIRAC.

(Extrait de l'*Avenir artistique*, n° de mars 1895.)

N. B. — J'ai arrangé, sous forme de nouvelle pour un journal littéraire, dans le récit qu'on vient de lire, le rapport de diverses expériences sur l'extériorisation de la sensibilité faites par moi-même en plusieurs circonstances différentes. La première, qui a eu pour sujet le jeune Auguste R., ouvrier parisien, date de juin 1892 : j'ai reproduit le texte des notes prises sur le moment même. Les expériences faites avec le jeune montagnard Jean M. à l'état de veille ont eu lieu dans le courant de l'année 1893 : mon récit réunit en une seule séance des faits qui se sont en réalité produits dans plusieurs séances distinctes. Il en est résulté, dans la dernière partie de ce récit, une inexactitude qu'il importe de rectifier. J'ai en effet réveillé le sujet, dans des circonstances particulièrement curieuses que je raconterai peut-être ailleurs, en faisant sur le verre d'eau des passes centrifuges; mais le verre avait été imprégné de sa sensibilité et non de celle de l'opérateur.

Je profite de cette occasion pour signaler au lecteur un certain nombre de fautes d'impression qui se sont glissées dans mon dernier article « Un appareil pour expérimenter l'action psychodynamique » (Voir numéro de mars-avril 1895) : — P. 106, dernière ligne, il faut lire « force *psychique* »; p. 107, l. 27, « *ce* magnétomètre », et l. 32, « qu'on *y* observe »; p. 108, l. 25, « *enroulant* »; l. 5 de la note « autour *d'un* fil de platine »; p. 110, l. 26, « *Moutin* », l. 28, « On *peut même* »; p. 111, l. 2, « *la* faire basculer », l. 22, « l'aiguille se *meut* »; p. 112, l. 6. « il n'*aurait* jamais réussi ».

VARIÉTÉS

NOTES ET RÉFLEXIONS COMPLÉMENTAIRES SUR MISS ABBOTT

PAR LE DOCTEUR H. GOUDARD

On a pu lire dans le numéro précédent une réplique du professeur O. J. Lodge à mon article sur miss Abbott (voir n° 1, 1895, p. 49), où le savant membre de la Société Royale de Londres expose qu'il n'a rien vu que de très normal dans les expériences qui ont fait l'objet de cet article.

Après avoir remercié M. Lodge de la bonne grâce avec laquelle il a bien voulu exposer ses vues pour les lecteurs de ces Annales, je lui demanderai la permission de revenir un instant sur ce sujet. Je m'efforcerai d'être bref; je considère pourtant comme une obligation de passer rapidement en revue les commentaires de M. Lodge.

M. Lodge n'a vu que des tours de force ou d'adresse, dans les expériences d'Annie Abbott, parce qu'il lui a semblé que les lois de la mécanique normale en rendent raison et qu'il a pu en reproduire plusieurs d'une manière relativement satisfaisante. Il déclare d'ailleurs que s'il avait vu les faits comme je semble les avoir vus, il aurait été beaucoup plus étonné.

Je vais suivre l'exposé de l'éminent physicien, en lui faisant toutes les concessions que j'estime possibles.

I.— A propos de la première expérience, M. Lodge dit qu'il est facile, lorsqu'un homme tient une chaise fortement appuyée contre sa poitrine, de le faire avancer ou reculer

et de lui faire perdre l'équilibre, en ayant l'air d'appuyer très légèrement sur la chaise avec la main droite, qui occupe toute l'attention du sujet de l'expérience, pendant que la main gauche agit près de sa poitrine, dans des directions alternativement opposées et inattendues.

C'est parfaitement exact : je l'ai vérifié à plusieurs reprises. Il s'agit là d'un escamotage de l'attention qui est la base d'une infinité de tours formant l'ordinaire bagage des professionnels. Seulement je rappellerai qu'il était dit dans le programme des expériences présentées, reproduit textuellement à dessein dans mon étude [1], qu'on pouvait mettre les mains entre les mains de miss Abbott et la chaise, et constater qu'il n'y avait aucune pression de la part de miss Abbott.

Comme je jouai d'abord le rôle de sujet dans cette expérience et qu'elle m'impressionna étrangement, je suis peut-être en mauvaise posture pour affirmer valablement que j'ai vérifié ensuite, avec un entier sang-froid, cette circonstance essentielle, lorsque d'autres personnes prirent successivement ma place : mais convient-il de ne tenir aucun compte du témoignage immédiat des personnes présentes qui ont fait cette vérification en même temps que moi? Je serai d'ailleurs plus affirmatif dans un instant.

L'effet que j'ai éprouvé, en répétant l'expérience suivant les termes du professeur de Liverpool, a été tout différent de celui que j'éprouvai avec miss Abbott. Il est vrai, je l'avoue sans embarras, que, cette fois, j'étais averti, et je connais le proverbe qui dit qu'un homme averti en vaut deux. Je ne méconnais pas non plus l'importance d'une objection consistant à dire que ma mémoire a pu grossir l'impression que je ressentis, au moment de l'expérience avec miss Abbott. Je donne ma manière de voir pour ce qu'elle vaut : au lecteur d'apprécier.

II. — M. Lodge n'a pas vu l'expérience II et la passe sous silence. J'y tiens cependant d'autant plus que c'est peut-être celle qui a le plus fait pour ma conviction de l'existence d'une force anormale, le mot « force » étant pris ici dans son

1. Voyez *Annales des Sciences Psychiques*, année 1895.

acception la plus générale et la plus vague. J'ai bien vu (sauf illusion), j'ai vu, dis-je, une personne de l'assistance tenir entre ses mains une chaise, miss Abbott touchant seulement les avant-bras de cette personne; et les efforts combinés de plusieurs des spectateurs n'ont pu aboutir à lui faire lâcher prise. J'ai ensuite opéré comme sujet de l'expérience, miss Abbott appuyant ses mains ouvertes sur les miennes, toujours sans pression, et on n'a pas pu m'enlever la chaise. Et j'affirme que la force que je pouvais normalement développer pour maintenir cette chaise, dans les conditions de l'expérience, ne saurait être regardée, en aucune manière, comme équivalente à celle que devaient normalement produire les personnes qui cherchaient à me faire lâcher prise. Il me sembla éprouver encore à ce moment, ainsi que je l'ai dit dans mon travail, une sorte de déchéance de mon énergie propre; et je rappelle, d'un autre côté, pour aller au-devant de certaines objections, visant mon psychisme, que je ne suis pas facilement suggestible ni hypnotisable.

III. — J'entends bien que si un homme de taille élevée en pousse un autre beaucoup plus petit, se tenant à la manière d'un étai obliquement fiché dans le sol (ou seulement appuyé contre le sol) et que l'on pousse suivant son axe, il n'y aura pas moyen de faire céder facilement ce dernier, tant qu'il conservera sa rigidité. Il est bien exact que la force déployée par l'homme qui pousse dans ces conditions est relativement faible et que la résistance de l'autre est à l'épreuve d'une force considérable attendu qu'il ne s'agit que de rester fixe sur son axe, en le faisant coïncider toujours avec la direction de la force, ce qui est facile. Mais je n'ai pas remarqué qu'on choisît, pour la circonstance, des hommes d'une taille spéciale; c'est peut-être un défaut d'attention, je ne veux pas le contester. Je ne me rappelle pas très bien dans quelles proportions, moi qui suis de petite taille, j'ai pu participer à cette expérience; il convient peut-être que je ne la retienne pas.

Faut-il s'étonner outre mesure qu'on ait refusé à M. Lodge une lutte corps à corps ou une expérience de traction? Je ne puis naturellement me prononcer sur ce point, n'ayant pas des éléments suffisants d'appréciation.



IV. — Il semble que l'expérience dont il s'agit a été vue différemment par M. Lodge et par moi.

Telle que l'explique M. Lodge, j'ai essayé de la reproduire dans deux conditions différentes. Dans le premier cas, la queue de billard est tenue entre les deux mains ouvertes, les avant-bras et les paumes se faisant face horizontalement; dans le second cas, les paumes s'appliquent l'une sur l'autre verticalement, comme dans l'attitude de la prière.

Toutes les personnes qui ont essayé la première expérience, avec moi comme sujet, ont réussi à faire glisser la queue jusqu'au sol, sans difficulté; et, réciproquement, j'ai réussi avec toutes les personnes que j'ai essayées comme sujets. Il faut peu de force, relativement, pour commencer à produire le glissement de la queue, et, une fois ce glissement commencé, la sensation de brûlure qui en résulte fait vite lâcher prise au plus opiniâtre.

Dans le second cas, l'expérience étonne d'abord par le grand déploiement de force nécessaire et par la facilité qu'éprouve le sujet de l'expérience en déplaçant très peu, en divers sens, l'axe de la pression, pour déjouer et énerver les efforts de celui qui pousse; de plus on se rend compte tout de suite que le raccourcissement du bras du levier (les avant-bras et les mains étant ici presque verticaux) fait qu'on dispose d'un « moment » singulièrement diminué, et qu'en outre la surface de frottement a beaucoup augmenté.

En fait, cependant, avec un peu de patience et de ténacité, on arrive très bien, dans tous les cas, au résultat cherché.

Dans l'expérience qui a été présentée devant moi, par miss Abbott, je crois me rappeler que les mains ouvertes étaient placées à des hauteurs différentes, ce qui m'a fait dire que je ne m'expliquais pas comment la queue de billard pouvait être ainsi tenue. Mais je dois avouer que plus je réfléchis à l'étrangeté du fait, moins j'ose affirmer que mes souvenirs soient parfaitement exacts. Je sais l'effrayante faillibilité du témoignage humain pour l'avoir constatée bien des fois, et ceux qui sont tout à fait au courant de la question comprendront le scrupule qui me retient, quelle qu'ait été la netteté de mes impressions personnelles.

V. — Le fait de stéthoscopie signalé à cette place n'a pas intéressé M. Lodge, qui attribue au corps humain la faculté de produire des sons, sous l'influence de la volonté, lorsqu'on les attend et qu'on écoute avec attention. On a cité en effet (Jobert de Lamballe, Velpeau, Jules Cloquet, pour la France) un certain nombre de cas de ce genre, et le physiologiste Schiff était arrivé à faire volontairement de la musique avec le tendon de son long péronier latéral. La question n'en reste pas moins obscure, et je doute que M. Schiff fût à même de faire percevoir aux spectateurs qui ont contrôlé ses talents les secousses simili-électriques que j'ai ressenties avec miss Abbott (la supposition d'un truc, dans ce dernier cas, restant d'ailleurs réservée et à démontrer).

En appliquant fortement sa main, à plat, contre le pavillon de l'oreille, chacun peut bien entendre, immédiatement, les secousses musculaires de sa main ou de son avant-bras, et, médiatement, les secousses des muscles d'autres régions; mais ces secousses ne sont pas perceptibles à l'oreille d'autrui et je ne pense pas que ce fait puisse être rapproché de celui que j'ai signalé.

VI. — M. Lodge n'a pas conclu après une seule séance et sans avoir essayé des expériences avec d'autres personnes de taille appropriée. J'ai dit que j'avais assisté à plusieurs séances (exactement trois); mais je ne jouai un rôle réellement actif qu'à la séance du 10 novembre. Pendant les deux précédentes, je me contentai d'étudier de mon mieux ce que je voyais, pour me préparer plus fructueusement au contrôle personnel.

C'est ainsi que je m'étais bien rendu compte que la présence ou l'absence du foulard, sur la peau des avant-bras, pouvait être une circonstance sans valeur intrinsèque et destinée, en réalité, à escamoter l'attention sur un détail futile, pour dissimuler un truc quelconque. Je m'appliquai donc à soulever miss Abbott, dans un cas et dans l'autre, en me plaçant dans des conditions que je jugeai identiques, au point de vue mécanique, et je ne pus pas la soulever sans foulard. Le lecteur est prié de remarquer que je ne conclus pas, pour cela, que la présence du foulard a une action intrinsèque

réelle ; j'affirme seulement avoir acquis la conviction que le foulard n'était pas destiné à dissimuler une différence de position des coudes, susceptible de diminuer, dans un cas, et d'augmenter dans l'autre, le « moment » de la force exercée. Ici encore, on voudra bien se reporter aux termes du programme des séances, où il est dit : « Si l'on retire les foulards, et qu'il y ait contact, plusieurs personnes ne pourront la soulever, et cela, sans qu'elle change jamais la position de ses bras. »

Les considérations de mécanique théorique présentées par M. Lodge ne souffrent pas de controverse. La question est de savoir si, toutes choses égales d'ailleurs, au point de vue de la mécanique normale, miss Abbott devenait, pour la personne qui essayait de la soulever, alternativement lourde ou légère. Il ne me paraît pas indispensable, dans l'opinion que je me suis faite de ce que j'ai vu, que cette diminution ou cette augmentation prétendues de poids, soient enregistrables par une balance. Je ne sache pas qu'on ait jamais pesé (sur une balance) les médiums qui ont présenté des phénomènes de lévitation. Il y a dans mon assertion quelque chose de très paradoxal en apparence, qui demanderait d'être approfondi et développé ; mais ce n'est pas dans les limites du présent travail que la question peut être seulement effleurée.

VII. — A propos de l'expérience VII, je dirai que j'ai mis ma main entre le tableau et la main de miss Abbott, d'un côté, pendant qu'une autre personne en faisait autant de l'autre côté : le dispositif de l'expérience ne permettant pas à une seule personne de faire le contrôle des deux côtés à la fois. Or, la deuxième personne a témoigné, comme moi, n'avoir senti aucune pression sensible sous les mains de miss Abbott, pendant que plusieurs hommes vigoureux poussaient celle-ci par derrière, contre le tableau, en faisant force sur son dos et ses épaules. Il est certain que je ne puis affirmer personnellement le fait qu'en ce qui me concerne, et que je suis obligé de croire sur parole la personne qui coopère au contrôle avec moi. Je crois pouvoir dire cependant, avec de fortes chances de certitude, que si miss Arbott avait concentré tout son effort de transmission de la pression du côté de

l'autre personne supposée compère, ou complaisante, ou obtuse, le subterfuge ne m'aurait pas échappé.

VIII. — L'expérience VIII reproduit le n° VI, à peu de chose près, avec cette différence que, comme dans la précédente, deux personnes sont nécessaires, une de chaque côté. J'élimine le cas où plusieurs personnes agissent ensemble du même côté, l'analyse devenant plus complexe et forcément confuse. Ici encore, ce que j'ai dit de l'expérience précédente me paraît applicable.

IX. — J'appelle toute l'attention du lecteur sur le n° IX. Je répète que je crois avoir bien vu, dans des conditions suffisamment précises pour forcer ma conviction, que miss Abbott parut actionner, une première fois par imposition des mains sur la tête, et une seconde fois à distance, d'un bout de la scène à l'autre, une enfant de cinq ans, qui fut dès lors aussi difficile à soulever et à mouvoir que l'était miss Abbott elle-même. Trois hypothèses se présentent à l'esprit au sujet de ce fait : Ou il s'agit d'une hallucination, et alors d'une hallucination collective frappant dix-huit personnes à la fois, sans compter les spectateurs de la salle ; ou les choses sont telles que je les présente ; ou bien, j'ai fait un récit de fantaisie. J'ai le droit d'espérer que personne ne retiendra la dernière de ces trois hypothèses ; et alors il faudra se prononcer entre les deux autres, et donner, le cas échéant, l'explication de la première.

X. — M. Lodge donne de l'expérience X à peu près la même explication que moi, avec cette variante que je suppose une influence d'ordre suggestif de miss Abbott, et que M. Lodge semble admettre une sorte d'auto-suggestion automatique et inconsciente quand il dit que plusieurs personnes contribueront, « sans le savoir », à supporter le poids de la personne couronnant l'édifice, au lieu de faire ce qu'elles supposent les autres en train de faire, c'est-à-dire appuyer par terre.

Nous touchons presque un terrain commun. M. Lodge ajoute « qu'il y a peut-être lieu de s'étonner que la queue ne soit pas soulevée même sans le léger effort de miss Abbott ». C'est peut-être aller un peu loin. Dans des conditions normales je ne pense pas qu'il en puisse être aisément ainsi;

M. Lodge sait bien que l'expérimentation directe et rigoureuse a fait justice d'une interprétation analogue du mouvement des tables tournantes avec contact.

En fait, j'ai répété l'expérience, à plusieurs reprises, avec trois hommes solides tenant la queue et un quatrième assis au sommet ; je dois dire que je n'ai pu, ni avec la main seule ni en arc-boutant mon coude sur mon genou, faire perdre terre au bout de la queue appuyé sur le sol ; plusieurs personnes ont essayé après moi : le résultat a été tout aussi négatif.

Il va de soi qu'aucun des assistants ne connaissait rien de ma façon de voir en la matière, ni du but que je poursuivais.

XI. — Pour M. Lodge, l'expérience XI ressemble à une farce. Il est vrai de dire qu'elle avait pu produire à d'autres une impression de même nature, et provoquer des critiques, puisqu'elle ne figurait pas dans le programme du spectacle. Je l'ai vue néanmoins et l'ai trouvée moins intéressante ou, si l'on veut, moins frappante que les autres. C'est pour cela que je n'en ai fait mention que dans une note additionnelle ; Elle est relativement facile à contrefaire, sinon d'une manière satisfaisante, du moins de façon à éveiller la suspicion au sujet de la réalité d'une façon anormale : je l'abandonne donc volontiers.

M. Lodge termine son exposé par cette question : « Si ce n'est pas par un effort musculaire que miss Abbott obtient le résultat, pourquoi prend-elle justement la position que prendrait une personne dont la seule ressource est l'effort musculaire ? »

Du moment que le contact immédiat ou médiat de l'objet à soulever paraît nécessaire, dans les expériences de miss Abbott, il est tout naturel qu'elle prenne la posture qui convient pour toucher l'objet à l'endroit voulu : or, cette posture est précisément celle de l'effort ; rien, dans sa physionomie ou dans le jeu de ses muscles, n'en trahit la réalité.

Je n'ai d'ailleurs pas trouvé que la musculature des avant-bras, qui paraît avoir attiré l'attention de M. Lodge, tranche sur le reste de la personne, qui est petite et frêle dans son ensemble.

D'après tout ce qui vient d'être dit, on peut voir que j'ai emporté des expériences de miss Abbott l'impression qu'il y avait quelque chose d'anormal, alors que M. Lodge soutient le contraire. Je concède que la discussion de M. Lodge explique très bien la façon dont il faudrait s'y prendre pour contrefaire mécaniquement ce qu'il appelle les tours de force de miss Abbott. Il s'agit de savoir si cela suffit pour rendre inattaquables ses conclusions en l'espèce. On a imité ou contrefait presque tous les phénomènes dits médianimiques, dans tous les genres; j'ajoute que presque tous les médiums professionnels ont été surpris, une fois ou l'autre, en flagrant délit de supercherie ou de tentative de tromperie. Cela détruit-il l'authenticité des faits médianimiques bien contrôlés? M. Lodge ne le pense certainement pas, si nous nous en référons aux conclusions de son récent rapport sur les phénomènes d'Eusapia Paladino, qu'il a observée près d'ici avec MM. Ch. Richet, F. Myers et J. Ochorowicz.

La divergence de vues entre M. Lodge et moi dans le cas particulier de miss Abbott posera vraisemblablement devant l'esprit du lecteur la question que voici :

S'il n'y a pas moyen de mettre d'acord deux opinions contradictoires à propos d'un même sujet, ne pourrait-on pas, du moins, admettre que chacune peut emporter sa part de vérité, et que la solution exacte du problème doit puiser ses éléments dans les deux camps adverses? Le spectacle donné par miss Abbott est une affaire d'argent, c'est entendu; mais presque tous les sujets extraordinaires, médiums ou autres, qui ont permis aux chercheurs compétents et de bonne foi de constater des faits anormaux ne comportant pas d'explication satisfaisante par les données de la science actuelle; presque tous ces sujets, dis-je, ont opéré ou opèrent dans des conditions analogues; et, comme il est indispensable, pour une bonne recette, de soutenir l'intérêt du public pendant un temps déterminé; comme, d'un autre côté, les facultés anormales ne répondent pas toujours aux besoins ou à l'appel des sujets, il en résulte qu'un programme d'expériences publiques sera fatalement constitué par un adroit mélange de faits réels et de tours de force ou d'adresse. Et ce n'est pas

ce qui constitue une des moindres difficultés pour les investigateurs qualifiés qui s'aventurent sur ce que M. Lodge appelle quelque part un terrain plein de fondrières.

Un argument qui plaide, suivant moi, en faveur de l'admission d'une force anormale dans tout ou partie des expériences que je viens de passer en revue, c'est cette circonstance que, contrairement à ce qui se passe d'habitude pour les tours de force, d'illusionisme ou de prestigiditation, qui tombent vite dans le domaine commun des professionnels, toujours à l'affut des nouveautés, je n'ai rien vu depuis et je n'ai pas entendu dire qu'on ait rien exhibé de semblable. L'article du *Figaro* que j'avais reproduit en tête de mon étude parle bien d'imitatrices ou plutôt contrefactrices de miss Abbott, mais il n'est pas à ma connaissance qu'elles aient beaucoup occupé l'attention.

Dr H. GOUDARD.

Mai 1895.

Comme on le voit, les deux observateurs conservent chacun leur manière d'interpréter les faits qu'ils ont vus. Nous conseillerons donc aux personnes qui auraient de nouveau l'occasion d'assister aux expériences de miss Abbot de tenir compte des observations et des réflexions du professeur Oliver Lodge et de celles du Dr Goudard, et de s'efforcer de se rendre compte si, comme le pense M. Lodge, tout ce que fait miss Abbott doit être rapporté à une utilisation fort habile des lois de la mécanique, sans intervention ou participation d'aucune puissance anormale, — ou bien si, comme le pense le Dr Goudard, il faut admettre la réalité et l'utilisation, au moins dans une partie des expériences, d'une faculté anormale.

Le professeur Lodge, à qui nous avons communiqué le manuscrit du Dr Goudard, nous a dit qu'il ne désirait rien ajouter ni retrancher à ce qu'il avait écrit, et que sa manière de voir restait la même.

X. D.

BIBLIOGRAPHIE

PAR XAVIER DARIEX

L'extériorisation de la sensibilité, par le colonel ALBERT DE ROCHAS, un volume in-8 avec planches en couleur, Chamuel, éditeur, 79, faubourg Poissonnière, prix : 7 francs.

Voilà un livre fort intéressant pour les amateurs du merveilleux. M. de Rochas y aborde, avec une franchise audacieuse, dont il faut lui savoir gré, des questions qui nous reportent aux pratiques de magie et de sorcellerie du moyen âge et qui expliqueraient assez bien ces pratiques s'il était démontré, *d'une manière incontestable*, que l'extériorisation de la sensibilité, comme l'a observée l'auteur, est un fait psycho-physiologique et non pas seulement une affaire de suggestion mentale, comme il sera possible de le supposer, tant que des expériences plus nombreuses et des résultats identiques, obtenus par d'autres expérimentateurs, ne seront pas venus confirmer et consolider les résultats encourageants et fort séduisants, obtenus par M. de Rochas.

M. de Rochas, un de nos précieux collaborateurs, est trop connu des lecteurs de ces *Annales*, pour qu'il soit besoin de parler longuement de lui : personne ne songera à mettre en doute ses qualités d'expérimentateur exercé, ni sa bonne foi que l'on sait on ne peut plus scrupuleuse; mais, pour notre part, nous objecterons deux causes d'erreur qui sont, à la vérité, extrêmement difficiles à éliminer; ce sont : la suggestion mentale et la simulation, *consciente ou inconsciente*, de sujets qui bientôt, sinon dès le début, sont plus ou moins

au courant des expériences en cause et deviennent ainsi plus aptes à donner le change.

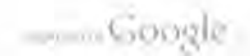
Nous savons que M. de Rochas s'est efforcé d'éliminer ces causes d'erreur et que l'ensemble de ses expériences reste fort suggestif; mais il n'en demeure pas moins vrai que la majeure partie d'entre elles ont été obtenues avec des sujets entraînés et déjà au courant des idées fluidistes des magnétiseurs, ou bien elles ont été faites avec des sujets qui, ayant servi à un assez grand nombre d'expériences, ne sont pas longtemps demeurés des sujets *neufs* et, de ce fait, n'ont fourni qu'un petit nombre d'expériences où la possibilité de simulation était peu à considérer.

Des sujets *neufs*[1], voilà surtout ce qu'il faudrait pour des expériences aussi délicates : on éliminerait de la sorte une très importante cause d'erreur et il ne resterait plus qu'à combiner les expériences de manière à éliminer l'hypothèse de suggestion mentale.

Ces réserves n'enlèvent rien à l'intérêt du livre dont certaines parties, notamment celle consacrée à l'objectivité des effluves, constituent une série d'expériences excellentes.

Dégagé de tout préjugé scientifique, et considérant que chaque génération répudie les théories des générations qui l'ont précédée, pour en élaborer d'autres appelées au même sort, M. de Rochas n'a pas craint d'aborder en face les problèmes dont la solution s'est présentée à lui au cours de ses investigations. C'est surtout à la solution des problèmes si troublants de l'existence de l'âme et de la nature de ses rapports avec le corps, que tendent les études dont il expose les débuts dans son livre. Jusqu'ici les philosophes ont envisagé la question du côté métaphysique; il essaye de l'aborder par le côté expérimental et de fournir ainsi le genre de preuves auxquelles notre éducation nous a habitués. Il n'a pas eu à regretter cette méthode, car, en dehors de la valeur que nous sommes portés à lui attribuer, elle lui a ouvert, depuis

1. Par sujets neufs nous entendons des sujets qui se prêtent à l'expérimentation pour la première fois et qui sont complètement ignorants des expériences que l'on se propose de tenter.



quelques années, des horizons à peine entrevus par nos prédécesseurs, sur la possibilité de substituer une volonté étrangère à la personnalité propre du sujet, en s'emparant, par certains procédés, de l'agent — ou fluide — qui sert d'intermédiaire entre son esprit et sa chair.

Dans son livre, il a rapporté ses expériences en leur conservant leur physionomie, de manière à les exposer avec toute la sincérité possible et à ne pas leur laisser attribuer une importance plus grande que celle qu'elles peuvent comporter, ni qu'elles ont dans sa propre pensée, estimant que « rien n'est plus dangereux qu'une idée fausse, lorsqu'elle est entrée dans la circulation sous le couvert d'une parole autorisée ».

Une partie du livre est consacrée aux documents historiques qu'il a accumulés pour montrer que les phénomènes constatés par lui ne sont pas aussi nouveaux que certains le pensent, et par conséquent pas si invraisemblables; mais, estimant que c'eût été peine perdue que de s'efforcer de discerner le vrai du faux, il s'est borné à les transcrire sans commentaires, comme il les a trouvés aux sources qui lui ont paru les moins suspectes.

Ce livre est divisé en six chapitres :

Le chapitre Ier traite de l'objectivité des effluves perçus sous forme de lumière dans l'état hypnotique;

Le chapitre II, l'extériorisation de la sensibilité;

Le chapitre III, l'envoûtement;

Le chapitre IV, la poudre de sympathie;

Le chapitre V, la guérison magnétique des plaies par transplantation.

Le chapitre VI, les théories de Maxwell;

Enfin une dernière partie est consacrée à des notes variées.

Le chapitre Ier n'est pas le plus curieux, mais il est de beaucoup le meilleur en tant que valeur scientifique, car les expériences qui en sont l'objet ont été faites avec beaucoup de soin, beaucoup de méthode, et dans des conditions assez rigoureuses pour laisser peu de prise à la critique et aux objections capables d'en faire suspecter les résultats.

Ce chapitre ayant été publié il y a un an dans ces *Annales*

(voyez *Annales des sciences psychiques*, année 1894, fascicule 3), nous nous dispenserons de l'analyser. Nous rappellerons seulement que l'auteur a été conduit, par ses expériences longtemps poursuivies, aux conclusions suivantes.

La plupart des sujets, lorsqu'ils sont dans certains états d'hypnose, perçoivent des effluves se dégager de divers corps, sous forme de lueurs; pour le corps humain, ces lueurs sont bleues sur le côté droit, jaune rouge pour le côté gauche; ces mêmes colorations s'observent aussi sur les aimants dont l'effluve est bleue au pôle nord et jaune rouge au pôle sud.

L'effluve est un phénomène réel qui présente certains caractères généraux dans sa forme qui est celle d'une projection de flammes, et la localisation de ces projections aux extrémités des corps lorsqu'ils ont une forme allongée; à côté de ces caractères généraux il faut noter des caractères variables selon les sujets: ils se manifestent dans la longueur, l'intensité et la coloratiou de l'effluve.

La perception s'effectue par voie de la rétine.

L'aimantation détermine des effluves aux extrémités d'une pièce de fer en forme de barreau ou de fer à cheval; ces effluves sont passagers dans le fer doux, permanents dans l'acier; la coloration de chaque pôle dépend du sens de la propagation du courant aimantant; elle est la même que celle de l'effluve du pôle aimantant au contact.

La caractéristique de chaque sujet est fonction de l'état de l'hypnose.

La suggestion peut altérer, dans une certaine mesure, la description de l'effluve; il faut donc employer les plus grandes précautions pour se mettre à l'abri de cette cause d'erreur.

La production et la perception de l'effluve peuvent s'expliquer par nos connaissances scientifiques actuelles.

Après avoir essayé de démontrer que le corps humain émet des effluves susceptibles d'agir sur les sens hyperesthésiés de certaines personnes que l'on a coutume de désigner sous le nom de sujets, M. de Rochas aborde le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité.

Suivant l'usage consacré, il conserve le nom de *fluide* à l'effluve spécial qui s'échappe du corps humain, mais n'attache à ce terme consacré aucun sens préjugeant la nature de ce fluide.

L'auteur fait observer que « l'hypothèse du mouvement vibratoire de l'éther, telle qu'on l'expose généralement, ne suffit pas à expliquer tous les phénomènes; nous ignorons ce que peut être la matière à l'état de division extrême, à *l'état radiant* : les expériences de Crookes et de Tesla nous ont seulement donné quelques indications à cet égard; personne aussi n'est bien fixé sur la nature des odeurs qui présentent des analogies frappantes avec les effluves humains; enfin, si nous pouvons admettre que les différents corps ne sont que des condensations diverses de cet éther hypothétique, base de toute matière, s'il est vrai que toutes nos sensations soient dues à des mouvements vibratoires, il est certain aussi que ces vibrations ne se propagent pas indifféremment dans toutes les substances : les unes sont conductrices de la lumière, d'autres de la chaleur, d'autres de l'électricité, d'autres du son. Ce sont précisément ces modifications diverses de l'éther primordial, mis en mouvement par tel ou tel genre de vibrations, que les premiers observateurs ont désignées sous le nom de *fluide lumineux, fluide calorifique, fluide électrique*, etc., quand elles se présentaient sous une forme impalpable; ils auraient sans doute appelé l'air *fluide sonore*, s'ils ne l'avaient connu que par cette propriété. »

Après avoir constaté l'existence du fluide nerveux qui — bleu ou rouge — se présente, de même que l'électricité, sous deux états : « l'un *statique* sous forne de duvet brillant recouvrant la surface de la peau, l'autre *dynamique* sous forme d'effluves s'échappant par les organes des sens et les pointes du corps humain », il a cherché quelle pouvait être l'influence de ses propres effluves sur d'autres personnes.

Sur la plupart des individus il n'a obtenu aucune influence dans les séances d'essai de courte durée. Avec ceux qui étaient impressionnés, et de la sorte sélectionnés, il fit des expériences suivies et obtint la plupart des phénomènes signalés par les hypnotiseurs et les magnétiseurs.

« Dès les premières passes la sensibilité de la peau et celle de l'odorat disparaissent : on peut pincer, piquer et même brûler le sujet, lui mettre de l'ammoniaque sous le nez sans qu'il perçoive rien, mais il continue à entendre et à voir. Au bout d'un temps, variable non seulement avec le sujet, mais avec la nature des sensibilités, toutes celles-ci réapparaissent sous une nouvelle forme ; elles sont spécialisées pour le magnétiseur et les personnes ou les choses qu'il charge de son fluide, — c'est ce que les anciens magnétiseurs appelaient le rapport ; — de plus, le sens du tact, au lieu de s'exercer, comme d'ordinaire, à la surface de la peau, s'étend en dehors du corps, suivant des lois que j'indiquerai tout à l'heure. Enfin la mémoire, après avoir peu à peu abandonné les faits récents, pour se reporter vers de plus anciens, finit par se spécialiser également pour le magnétiseur, en ce sens que le sujet oublie tout, famille et amis, pour ne plus connaître au monde que deux personnes, le magnétiseur et lui ; et, chose extrêmement remarquable, le sujet, même arrivé à ce degré d'isolement, a conservé, absolument intactes, son intelligence et la mémoire de sa langue, de telle sorte qu'il continue à raisonner et à parler comme s'il était réveillé. »

Pour étudier les modifications de la sensibilité, M. de Rochas se sert d'abord des indications d'un sujet A., dont les yeux ont été préalablement amenés dans l'état où ils perçoivent les effluves extérieurs, et qui examine ce qui se passe lorsque l'expérimentateur magnétise un sujet B. présentant, à l'état de veille, une sensibilité cutanée normale.

« Dès que chez celui-ci la sensibilité normale commence à disparaître, le duvet lumineux recouvrant sa peau à l'état de veille semble se dissoudre dans l'atmosphère, puis reparaît au bout de quelque temps sous la forme d'un brouillard léger qui, peu à peu, se condense en devenant de plus en plus brillant, de manière à prendre, en définitive, l'apparence d'une couche très mince, suivant, à 3 ou 4 centimètres en dehor de la peau, tous les contours du corps.

« Si le magnétiseur agit sur cette couche d'une façon quel-

conque, B. éprouve les mêmes sensations que si l'on avait agi sur sa peau, et il ne sent rien ou presque rien si l'on agit ailleurs que sur cette couche; il ne sent rien non plus si c'est une personne non en rapport avec le magnétiseur qui agit.

« Si le magnétiseur continue la magnétisation, A. voit se former autour de B. une série de couches équidistantes séparées par un intervalle de 6 à 7 centimètres (le double de la distance de la première couche à la peau), et B. ne sent les attouchements, les piqûres et les brûlures que sur ces couches qui se succèdent parfois jusqu'à 2 ou 3 mètres, en se pénétrant et s'entre-croisant sans se modifier, au moins d'une façon appréciable, leur sensibilité diminuant proportionnellement à l'éloignement du corps.

« Au bout d'un temps variable, généralement après la troisième ou quatrième phase de léthargie, les couches concentriques présentent deux maxima d'intensité, l'un sur le côté droit du sujet, l'autre sur son côté gauche, et il s'y forme deux pôles de sensibilité. »

L'auteur suppose qu'il existe, chez tout homme vivant, un fluide qui circule le long des nerfs, comme l'électricité d'un réseau télégraphique circule le long des fils métalliques. Ce fluide vient affleurer la peau par l'extrémité de tous les nerfs et y séjourne à l'état statique; il s'échappe à l'état dynamique par les pointes du corps, par l'haleine, qui en est chargée, enfin par les yeux et les oreilles.

Des expériences de M. de Rochas, il semble ressortir que, dans les conditions normales, la sensation n'est perçue que lorsque l'action s'exerce sur le fluide à l'*état statique* — c'est-à-dire là où les sujets voyants constatent sur la peau l'existence d'un duvet lumineux. Il semble que le courant centrifuge des effluves — ou *état dynamique* — empêche les sensations de remonter jusqu'au cerveau, centre de perception.

Ayant constaté qu'il est possible d'endormir les sujets au moyen de l'électricité dynamique ou de l'électricité statique, en leur faisant tenir dans chacune de leurs mains l'un des pôles d'une pile ou d'une machine à électricité statique, et que dans l'hypnose ainsi obtenue les sujets présentent exacte-

ment les mêmes phénomènes et les mêmes phases que dans l'hypnose obtenue par les passes, M. de Rochas suppose que les passes agissent surtout comme un courant électrique, et que, comme les passes d'un aimant sur un barreau d'acier, elles ont, entre autres effets, celui d'orienter les molécules fluidiques du corps du sujet, de façon que le trop-plein du fluide vital, au lieu de s'échapper par les extrémités des membres — les pointes du corps — s'échappe par la surface de la peau et sur toute sa périphérie.

Cette déduction, qui fait assimiler, par l'auteur, les passes agnmétiques au fluide électrique, ne nous parait pas suffisamment démontrée : on sait en effet que l'hypnose s'obtient avec d'autres moyens que les passes dites magnétiques, et que certains hynoptiseurs n'emploient que la suggestion verbale, d'autres la fixation d'un objet brillant, d'autres l'occlusion des paupières et la pression sur les globes oculaires, d'autres la combinaison de plusieurs de ces moyens. Aussi, avant d'accepter la conclusion de l'auteur, nous voudrions savoir s'il n'est pas possible d'obtenir les mêmes phases et les mêmes phénomènes avec les moyens que nous venons d'énumérer; si la chose est possible, comme nous inclinons à le penser, les expériences sur lesquelles s'appuie M. de Rochas ne *suffiraient pas* à démontrer la similitude du fluide électrique et des passes magnétiques; néanmoins son hypothèse n'a rien d'invraisemblable car nous devons admettre que dans un organisme où il y a incessamment des actes physico-chimiques aussi nombreux que dans le corps humain, il y a aussi constamment production d'électricité. Malgré que l'on n'ait pas encore trouvé le moyen de rendre cette électricité manifeste et évidente, nous sommes persuadé qu'elle existe réellement, même chez les individus normaux.

En opérant sur divers sujets, l'auteur a reconnu que certaines substances étaient propres à emmagasiner la sensibilité des sujets; il a constaté aussi que ces substances étaient presque toujours les mêmes que celles qui sont susceptibles d'emmagasiner les odeurs, comme le font les liquides, les corps visqueux — surtout ceux d'origine animale, comme la

gélatine, la cire, l'ouate, les étoffes pelucheuses, etc. Ces constatations l'ont conduit à expliquer l'envoûtement.

M. de Rochas consacre un chapitre à ces pratiques de vieille magie, que nous continuerons, malgré l'ingéniosité de leur interprétation, à regarder comme un produit de la superstition de nos ancêtres et non comme un fait réel. Il nous montre l'envoûtement à tous les âges. Platon chez les Grecs, Ovide et Horace chez les Romains, croyaient que des poupées de cire faites à l'effigie de quelqu'un et piquées ou lacérées avec des aiguilles, entraînaient de terribles conséquences pour la personne qu'elles symbolisaient.

On envoûtait beaucoup à l'époque de la Ligue : nul, peut-être, n'a été plus envoûté qu'Henri III, et pourtant ce ne sont pas les coups d'aiguilles que les ligueurs donnaient dans des statuettes qui le tuèrent : il fallut le poignard et la main de Jacques Clément pour le frapper lui-même.

On n'en lit pas moins avec beaucoup de plaisir ce chapitre plein d'érudition, ainsi, du reste, que tout le livre. Ceux qui s'intéressent aux recherches psychiques sauront gré à M. de Rochas d'avoir écrit ce volume.

Nous avons reçu :

Histoire et philosophie du magnétisme, par ROUXEL, 2 volumes in-18 d'environ 350 p. chacun, avec figures dans le texte, 3 francs le volume, à la Librairie du magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

L'éducation morale, par EM. VAUCHER.

Lettre du Dr Dupré sur la vie future, par P. C. REVEL, 168 pages, prix, 0 fr. 60; même librairie.

Dialogue entre nous, par JEAN DELVILLE, argumentation kabbalistique, occultiste, idéaliste : prix, 2 francs. Imprimerie Daveluy, à Bruges.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE LA

SOI-DISANT TÉLÉPATHIE

PAR M. A. BINET

Directeur du laboratoire de psychologie de la Sorbonne (Hautes Études).

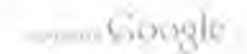
Il y a quelques mois, ayant écrit dans le *Temps* un compte rendu des très curieuses recherches statistiques du professeur Sidgwick sur les hallucinations des sujets sains, et ayant effleuré, non sans quelque scepticisme, la question de l'action morale à distance, je reçus une lettre d'un étudiant en médecine, M. A. D. N., qui désirait me faire connaître une observation personnelle et, pensait-il, très probante, de suggestion télépathique. Je pris rendez-vous avec cette personne, et je recueillis son observation et les témoignages de véracité qui l'accompagnaient.

Voici d'abord le récit de M. A. D. N. ; il l'a écrit sur ma demande, le 30 octobre 1894.

Monsieur Binet,

En confirmation de ma première note, j'ai l'honneur de vous relater comme il suit le phénomène dont j'ai été le témoin.

Or jeudi soir, le 3 ou 4 août 1893, n'ayant nullement som-



meil, je me suis retiré chez moi après le dîner, et mis aussitôt au lit. Pour attendre l'heure du sommeil j'ai pris un livre (probablement la *Physiologie* de M. Mathias Duval) et je me suis mis à lire. Au bout d'une heure environ (il devait être neuf heures) je me suis entendu appeler très *distinctement* par mon nom : Alexandre ! (3) La voix, très claire, était celle de ma mère — à ce moment-là à Damas (Syrie) — et semblait venir de la porte de ma chambre, au centre de laquelle se trouvait mon lit. Je fus bien surpris de cet étrange phénomène que j'attribuai à une hallucination de mes sens. Mais j'ai remarqué de suite que je ne sommeillais pas du tout, et bien plus, je saisissais parfaitement tout ce que je lisais. Au moment où la voix a frappé mes sens, je n'ai pu m'empêcher de tourner instinctivement ma tête vers la porte. Tout cela m'a tellement impressionné que je me suis empressé d'écrire à mes parents, les priant de vouloir bien me dire si quelque chose était arrivé à maman, et je leur ai raconté mon hallucination de la veille. Quatre jours après, je suis parti pour le Tréport, où j'ai passé trois semaines. Deux semaines après la lettre susdite, j'ai reçu de mes parents une lettre qui n'était pas la réponse à la mienne et qui était écrite antérieurement à la réception de la mienne. Dans cette lettre mes parents me demandaient une consultation pour un ami intime de la famille, qui n'était pas nommé, et qui était, disaient-ils, atteint d'hémiplégie à la suite d'une apoplexie cérébrale. Rapprochant mon hallucination précédente, que je n'avais pas encore oubliée, de cette consultation pour un ami intime qu'on ne nommait pas, et eu égard à diverses autres considérations, j'ai compris que le malade était mon père. En effet, cette lettre était écrite par ma petite sœur sous la dictée de mon père et n'était même pas signée par lui ; puis l'insistance de mes parents à me demander le meilleur traitement pour l'hémiplégie de cet ami si intime, dont on me taisait le nom, etc. ; bref, tout cela m'a amené à la conviction que l'ami n'était autre que mon père. Je me suis empressé d'écrire une assez longue lettre demandant qu'on me dise la vérité, et, non content de cela, j'ai envoyé dans la même journée une dépêche qui a dû être rédigée ainsi : « Informez-moi santé papa. »

Dix jours plus tard j'ai reçu une lettre de mes parents, toujours écrite par ma sœur, où, après avoir parlé de questions d'affaires et d'autres, on me rappelait la maladie de cet ami pour lequel ils réclamaient une médication appropriée. Ils allaient clore leur lettre lorsqu'ils ont reçu ma dépêche. Alors ils m'ont raconté qu'en effet mon père était hémiplégique, et qu'au moment précis où j'entendais la voix de maman, les médecins étaient en train de mettre à mon père des sangsues sur les tempes et la nuque, et maman se lamentait tout en regrettant vivement mon absence dans un moment si critique. Voilà donc ce qui s'est passé le 3 août : mon père, homme assez bien portant, âgé alors de 55 ans à peu près, mais déjà arthritique et athéromateux depuis longtemps, avait dû, ce jour-là, passer plus de deux heures au soleil qui était particulièrement chaud. Rentré le soir, il avait eu une contrariété quelconque qui l'avait vivement affecté, et c'est alors qu'il est tombé sous le coup de l'apoplexie. Cela a dû se passer vers les huit heures du soir, heure à peu près à laquelle j'avais mon hallucination, vu la différence de la latitude.

Voilà donc la chose telle qu'elle s'est passée. Maintenant quelques détails. D'abord sur ma chambre. Celle-ci est oblongue ; au milieu se trouve une suspension sous laquelle j'avais mis mon lit. Ma tête était tournée du côté opposé à la porte. C'est ce qui explique le mouvement instinctif que j'ai fait. La santé de mes parents ne pouvait pas me préoccuper à ce moment-là, car j'avais, trois ou quatre jours auparavant, reçu de très bonnes nouvelles d'eux. Mais une considération qui pourrait avoir de l'importance, c'est que, quelque temps auparavant, des bruits avaient couru sur l'apparition du choléra à Damas, information qui s'était trouvée fausse et injustifiée.

Je ne pensais nullement avoir à me servir un jour de cette observation, et si j'ai conservé la copie de ma lettre à mes parents, c'est parce que, m'étant occupé de commerce pendant un certain temps, j'avais pris l'habitude de prendre copie de tout ce que j'écris. D'ailleurs j'avais raconté le lendemain à plusieurs personnes, parmi lesquelles mon cousin, la

chose telle qu'elle s'est passée. J'ai l'honneur de vous remettre ci-joint l'attestation de deux témoins. Enfin, j'y joins la lettre réponse de mes parents. Je pourrais accumuler d'autres preuves s'il le fallait.

Veuillez agréer, monsieur Binet, mes hommages très respectueux,

A. D. N. (de Damas).

Boulevard Saint-Michel, 57. Paris.

Age, 24 ans. Tempérament plus ou moins nerveux. Santé moyenne.

Suivent les attestations écrites de deux personnes : un cousin de M. A. D. N. et un ouvrier; j'ai vu le cousin, qui m'a renouvelé verbalement son témoignage. La copie de lettres qui m'a été présentée, et que j'ai gardée en ma possession pendant environ trois mois, contient la copie de lettre écrite aux parents le 4 août 1893 ; cette lettre est en arabe; le passage essentiel, traduit en français, est le suivant [1].

« Hier soir vers dix heures du soir, pendant que j'étais dans mon lit, en train de lire mon journal pour amener le sommeil, car je n'avais nullement sommeil, j'ai entendu tout à coup la voix de ma chère mère m'appeler trois fois par mon nom (Alexandre! Alexandre! Alexandre!) très distinctement, et alors je vous assure qu'aussitôt entendue cette voix, mon cœur m'a indiqué qu'il est arrivé quelque malheur ou autre chose à ma mère, et je ne vous cache pas que le trouble a chassé le sommeil de mes yeux jusqu'au matin sans dormir. Pour cela je vous prie de me dire au juste et ne me cachez pas la vérité de tout ce qui est arrivé à ma chère mère. »

Le registre à copier est tenu régulièrement, sans feuilles arrachées ; il contient 200 pages, toutes numérotées avec des chiffres d'imprimerie ; la majeure partie des lettres sont en caractères arabes et probablement adressées aux parents ; un grand nombre des lettres écrites en français sont adressées à un frère cadet, qui est fixé à Constantinople, et sont pleines

1. Les traductions faites par M. A. D. N., ont été vérifiées, sur ma demande, par des personnes autorisées, elles ont été reconnues parfaitement exactes.

d'affaires de famille; il y a quelques lettres de nature commerciale, mais en très petit nombre; ce registre est donc essentiellement un registre de famille. Les lettres vont de juillet 1893 à novembre de la même année.

Le 22 août (p. 48 de la copie de lettres) il écrit à son frère une longue lettre dans laquelle il lui apprend qu'il a reçu une lettre de sa famille, non signée; dans cette lettre, on lui demande une consultation sur un ami intime qui est malade; or il remarque que ses parents ne nomment pas cet ami intime, et il arrive à soupçonner que c'est son père lui-même qui est souffrant, parce que son père est athéromateux, que déjà il a eu une paralysie légère de son bras gauche, survenue à la suite d'une dispute. Dans une lettre du 2 septembre 1893, il apprend à son oncle qu'inquiet de la santé de son père, il a envoyé une dépêche, qu'on lui a répondu d'abord par dépêche : « Santé Gabriel bien », et qu'enfin il a reçu, le 1er septembre, une lettre de Damas où on lui apprend que son père est paralysé.

Voici maintenant la traduction de la lettre des parents; elle est en arabe, sur feuille détachée; elle m'a été présentée, et je l'ai fait traduire par des personnes compétentes. Voici la traduction de M. A. D. N.

Passage de la lettre de mes parents reçue au Tréport, dix jours après ma dépêche en date du 22 août 1893 (Mardi, le vingt-deuxième jour de la maladie, noté sur la lettre).

. . . .

. . . .

. . . .

« Nous venons de recevoir votre dépêche demandant des nouvelles de votre père. O mon cœur, j'aurais voulu vous tenir cachée cette malheureuse nouvelle. Sachez donc que l'ami frappé est bien votre père. Il l'a été à un moment inattendu (imprévu) et la voix que vous avez entendue est bien en rapport avec le moment où les médecins lui appliquaient des sangsues sur ses tempes et des sinapismes sur sa nuque. C'est une étrange coïncidence, et je ne doute pas qu'il existe bien, ce *monde des âmes errantes*. Connaissant votre sagacité, je n'ai pas hésité à vous faire part de la vérité et vous ai répondu

par dépêche... » (Suivent des recommandations et des instructions, etc.)

Le principal intérêt de l'observation me paraissant résider dans la coïncidence des dates, — et d'autre part cette coïncidence est attestée d'une manière assez vague par une femme, et après un délai de vingt-deux jours, — j'ai écrit aux médecins qui avaient donné des soins au père (et qui m'étaient indiqués par M. A. D. N.) pour leur demander de fixer avec autant de précision que possible ce point curieux.

J'ai reçu de Damas la lettre suivante, le 27 novembre 1894 :

« Damas, le 27 novembre 1894.

« Très honoré confrère,

« J'ai reçu avec plaisir votre honorée du 31 octobre, et j'étais bien enchanté de la lire. Comme il s'agit d'une expérience scientifique, vous demandez la plus grande précision touchant l'attaque apoplectique de M. Abdelnour, pour le jour et l'heure, je viens vous exposer les renseignements nécessaires pris du malade même comme il suit :

« Il est parti à la campagne le 31 juillet ; le soir de son arrivée l'attaque a commencé par des vertiges ; le lendemain, le 1er août (mardi) était un peu amélioré, il faisait son compte avec les paysans ; à quatre heures après midi l'accès est revenu, les symptômes se sont aggravés et la paralysie s'est déclarée. *On envoie me chercher, et pendant cette attente la famille était bien inquiète.* J'arrive à minuit et j'ordonne les moyens nécessaires.

« (C'est pendant cette inquiétude que Mme Abdelnour invoquait Dieu et ses enfants pour venir à son aide.)

« Je vous ai exposé le cas selon le récit de M. et Mme Abdelnour.

« En attendant une nouvelle de votre part, je vous prie d'agréer mes compliments les plus distingués.

« Dr D. Abouchar. »

On notera de suite que malgré les premières affirmations de M. A. D. N. la coïncidence n'a pas été exacte entre son

hallucination et le début de la maladie de son père ; l'hallucination a été en retard de trois jours. M., A. D. N., mis au courant de la question, reconnaît l'absence de coïncidence, qui résulte de la lettre de la mère. Celle-ci note que le 22 août était le vingt-deuxième jour de la maladie, par conséquent la maladie aurait débuté le 1er. Ce défaut de coïncidence enlève une partie de sa valeur à l'observation, mais ne la prive cependant pas de tout intérêt.

M'étant simplement proposé d'apporter à la connaissance de ceux que ces questions peuvent intéresser les documents qui me sont tombés entre les mains par le plus grand des hasards, je crois pouvoir me dispenser de conclure dans un sens ou dans l'autre, je garde personnellement l'attitude de bienveillant scepticisme qui me paraît être légitime en pareille matière.

ALFRED BINET.

REMARQUE. — Ce cas, en effet, est peu probant, mais il a été recueilli avec beaucoup de méthode et de soin ; c'est cette considération qui nous a fait juger utile de le publier.

D.

TÉLÉPATHIE

CAS DE MONTÉLIMAR

Lettre de M. Riondel à M. Dariex.

Montélimar, le 23 mai 1894.

Monsieur,

Il vient de me tomber entre les mains un numéro de votre publication des *Annales des sciences psychiques*.

J'ai tout lieu de croire que le fait que je vais vous raconter succinctement peut trouver place dans votre intéressante publication. Voici ce fait :

J'avais un frère beaucoup plus jeune que moi (il est mort dans la quarantième année de son âge, le 2 avril dernier) qui était employé des lignes télégraphiques à Marseille, et agent des Messageries maritimes.

Anémié par un assez long séjour dans les colonies, mon pauvre frère était atteint de fièvres paludéennes auxquelles il a, d'ailleurs, succombé, sans que rien fît prévoir un dénouement aussi rapide et foudroyant.

Le dimanche 1er avril dernier, je recevais une lettre de lui, m'informant que sa santé était excellente.

Dans la nuit de ce jour, c'est-à-dire du dimanche au lundi, je fus éveillé soudain par un bruit insolite et violent, semblable au jet d'un pavé roulant sur le parquet de ma chambre que j'occupe seul et qui est fermée à clef.

Il était, ou plutôt je constatai qu'à ma montre et à mon réveille-matin, il était *2 heures moins un quart*. Inutile d'ajouter

qu'à mon lever, je cherchai l'objet qui m'avait réveillé avec un sentiment de terreur dont je ne pus me défendre.

A 8 heures du matin, je recevais d'un intime ami de mon frère, qui habitait un appartement contigu au sien, 2e étage du nº 95, rue de la République, à Marseille, un télégramme m'informant que mon frère était gravement malade et d'avoir à me rendre auprès de lui par le premier express.

Quand j'arrivai chez mon frère, j'appris qu'il était décédé dans la nuit, sans agonie, sans souffrances, sans proférer un seul mot.

Je m'enquis de l'heure exacte de sa mort auprès de l'ami dans les bras duquel il avait expiré. C'était bien à 2 *heures moins un quart*, montre en main, que mon jeune frère avait rendu l'âme.

Pour compléter les renseignements que je viens de vous donner, je dois ajouter que notre vieille mère, complètement aveugle depuis 15 ans, a ouï, elle aussi, des bruits nocturnes violents, frappés à la porte de sa chambre à coucher, mais trois nuits après la mort de son fils.

Je crois devoir vous déclarer que j'ai cru devoir laisser ignorer à ma mère la mort de son fils, et à l'heure où je vous écris elle l'ignore encore.

Je reprends mon récit: Ma mère, sous l'impression des bruits par elle entendus, est venue me trouver (j'arrivais de l'ensevelissement de mon frère), et, en présence de ma femme, me dit brusquement: « J'ai eu, il y a deux ou trois nuits, un avertissement touchant la santé de ton frère. Il te faut partir tout de suite pour Marseille, car il doit être plus malade et l'on te cache son état. Va l'assister ! »

Je calmai les appréhensions et les pressentiments de ma pauvre mère, en les traitant de chimériques, de rêves et de cauchemars.

Tels sont les faits que j'ai l'honneur de vous signaler. S'ils entrent dans votre cadre, vous pouvez imprimer mon nom carrément, ou mettre mes initiales avec mon adresse. Ces faits ne sont pas le résultat de l'imagination. Je les crois presque tangibles.

Je n'ai pas besoin de répéter qu'à l'heure actuelle, ma mère

croit toujours que son benjamin est de ce monde. Mon devoir est de la laisser dans cette ignorance tant que cela me sera possible. Cette funèbre nouvelle la tuerait sur le coup, tant sa faiblesse est extrême et sa santé mauvaise.

Elle a encore des pressentiments sur la mort de mon frère, qui m'étonnent et qu'il est inutile de rapporter ici.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

A. Riondel,
avoué.

CAS DE BRUXELLES

J'ai vu, le 4 avril 1878, l'un de mes parents et je lui parlé, alors qu'il était mort accidentellement la veille et que j'ignorais ce décès.

Le fait est assez curieux pour que je le narre le plus fidèlement possible.

Contrairement à toutes mes habitudes je venais de quitter la table, pendant le dîner, c'est-à-dire vers 6 heures et demie du soir, pour aller prendre, à la cuisine, un objet quelconque oublié par le domestique. Tandis que j'étais inclinée devant une armoire où l'on plaçait d'ordinaire les porcelaines et que j'étendais la main pour prendre le plat ou le compotier (je ne sais au juste) qui manquait là-haut, je fus appelée par mon nom et je reconnus la voix de mon cousin. Je levai les yeux vers la fenêtre de la cave-cuisine et j'y vis effectivement mon cousin, courbé vers la fenêtre, me disant bonjour de la tête et me répétant : « Bonjour, Loule (locution généralement employée par lui quand il me voyait). — Bonjour Wenand, » répondis-je, et, me levant d'un bond, je laissai dans le buffet l'objet que je devais prendre, je montai au rez-de-chaussée et j'ouvris moi-même la porte de la rue, mais personne ne s'y trouvait.

Mon père, qui était dans la salle à manger, étonné d'entendre ouvrir la porte sans que l'on eût sonné, sortit de la salle et vint dans le corridor afin de voir ce qui se passait. Je lui expliquai l'arrivée de mon cousin et j'ajoutai même qu'il

se cachait sans nul doute afin de me taquiner. Mais père me répondit : *Impossible que Wenand soit ici !...* L'explication complète de cette réponse, que je ne comprenais pas, me fut donnée sur-le-champ : mon père nous avoua à tous le malheur de la veille, malheur qu'il nous cachait momentanément avec l'idée de nous le faire connaître en usant des ménagements nécessaires.

Pour me résumer, j'ai donc vu une personne morte depuis vingt-quatre heures, je lui ai parlé, elle en a fait autant ; je n'étais ni triste ni malade lors de cette vision, je n'avais pas ombre de fièvre.

A. L.

Nous devons ce cas intéressant à l'obligeance de M. Jules Lermina, qui connaît bien la famille L... dont il nous a donné le nom et l'adresse.

EXPÉRIENCES DE W. STAINTON MOSES

PAR FRÉDÉRIC W. H. MYERS

M. William Stainton Moses, mort le 5 septembre 1892, confia ses manuscrits inédits à deux de ses amis comme exécuteurs littéraires, — M. Charles Carleton Massey, avocat, et M. Alaric A. Watts, autrefois aide secrétaire au *Board of Inland Review*. C'est à l'obligeance de ces messieurs, qui, cédant à mes prières, m'ont permis de faire un choix dans les manuscrits de notre ami commun pour être publiés dans les *Proceedings of the S. P. R.* Dans un article nécrologique publié dans les *Proceedings*, j'ai indiqué les raisons qui depuis bientôt vingt ans m'ont fait attacher une haute importance aux récits de ces phénomènes, et désirer ardemment qu'ils fussent placés en détails, sous les yeux du public, pour lui permettre de les apprécier d'une manière juste.

Les matériaux dont nous pouvons disposer pour l'exposé des expériences de M. Moses sont de quatre sortes : 1° ses propres travaux imprimés ; 2° ses manuscrits inédits ; 3° les rapports écrits, et publiés, des témoins de ces phénomènes, et 4° ses relations orales avec ses amis.

Parmi ses ouvrages. les plus importants pour notre but actuel sont les suivants :

1° *Recherches sur le spiritualisme*. Cet ouvrage non achevé fut publié dans le *Human Nature*, — périodique épuisé maintenant, — en 1874-75 ; il ne fut pas réimprimé et se trouve difficilement aujourd'hui.

2° *Identité spirite*, publié en 1879. Ouvrage épuisé également depuis quelques années.

3° *Enseignements spirites*, publié en 1883, épuisé aussi. Une nouvelle édition est maintenant en préparation avec une notice biographique par M. Charlton Speer.

Deux autres volumes : *Psychographie* et les *Aspects élevés du spiritualisme;* mais ces deux volumes ne contiennent que peu de choses pouvant nous être utiles.

Parmi les rapports les plus importants faits par des amis, il faut placer ceux de Mme Stanhope Speer :

« Rapports des séances particulières, pris sur des notes écrites à chaque séance. »

Le Dr et Mme Stanhope Speer étaient les amis les plus intimes de M. Moses, et souvent, avec un autre ami intime, M. F. W. Percival, étaient les membres habituels et généralement les seuls du petit groupe, qui ont été témoins des phénomènes que nous allons décrire.

J'ai eu pour M. Moses une grande amitié et une profonde estime. Notre amitié était basée sur la recherche des mêmes phénomènes. Il répondait à tout ce qui m'intéressait avec une franchise parfaite sur les expériences que je désirais tant connaître. Mais il n'y avait pas entre nous d'attraction personnelle si intense cependant, qu'on puisse m'accuser de partialité.

Je dois ajouter que l'étude de son journal, en me le faisant connaître plus intimement comme dans ses meilleurs jours, m'a rapproché du chaud enthousiasme de ses amis plus intimes, comme on le verra dans les lettres que j'ai sous les yeux.

M. Moses était absolument sain d'esprit et d'une probité que je n'ai jamais entendu discuter. « Quelque perplexe qu'on ait pu être pour une explication, écrit M. Massey, on a toujours reculé à l'idée de suggérer même le moindre doute sur la sincérité et la probité de Stainton Moses. » — « Je crois, écrit M. H. J. Hood, avocat, qui l'a connu de longues années, qu'il était absolument incapable de tromper. » Même ceux qui prétendent que d'une manière quelconque il exécutait lui-même les phénomènes dans l'obscurité, et qui de-

mandent triomphalement : « Où était Moses quand on éteignait la bougie? » même ceux-là, autant que je puis savoir, suggéraient une fraude inconsciente dans un état léthargique. Un bref aperçu de la vie de M. Moses et des qualités professionnelles qu'il a montrées dans son travail permettra au lecteur de se former un jugement personnel sur son caractère.

William Stainton Moses est né dans le Lincolnshire, le 5 novembre 1839. Son père était professeur d'une *grammar School* à Donington, près Lincoln. Mrs Moses, qui vit actuellement encore, bien portante et vigoureuse (1893), est âgée de 91 ans. C'était une femme sérieuse et intelligente qui a élevé son fils avec un soin pieux. Il montrait de l'intelligence et en 1852 sa famille alla habiter Bedford afin de le faire profiter de l'instruction du collège. Là il obtint une bourse pour *Exeter College*, à Oxford.

Pendant ses années d'études il lui est arrivé de marcher en dormant à plusieurs reprises. Une fois, notamment, sa mère le vit aller au salon écrire un essai sur un sujet qui l'avait embarrassé dans la soirée et se recoucher sans s'éveiller. L'essai fait ainsi fut le meilleur de la classe, nous dit M. Moses, et il égalait grandement ceux qu'il faisait à l'état de veille. C'est d'ailleurs le seul incident dont j'aie entendu parler et qui eût pu faire prévoir ses facultés futures. Il n'était ni particulièrement nerveux, ni impressionnable, et était à ce moment d'une santé solide. Plus tard sa santé s'altéra, mais ce n'étaient que des troubles des voies respiratoires jusque vers la fin de sa vie où il fut atteint du mal de Bright qui devait l'emporter.

Il est juste de remarquer que les phénomènes qu'il produisit n'étaient bons que lorsqu'il se portait bien et qu'ils déclinaient ou disparaissaient complètement lorsqu'il était malade.

Revenons à son séjour à Oxford. Il s'y montrait ambitieux et travailleur, mais en somme il n'était sur aucun point un étudiant très remarquable. Sa santé s'altéra par suite d'un surmenage et il quitta l'Université sans prendre aucun diplôme; il passa son temps à voyager avec des amis, mais surtout seul. Il avait un grand penchant vers la théologie et

vécut pendant six mois dans un monastère du mont Athos (ces dates ne sont pas très certaines). A part le fait de sa résidence dans ce monastère, certifié par ses amis survivants, on sait peu de chose sur cette période de réclusion. On ne connaît de ce temps que les allusions faites par ses « guides spirites », qui prétendent l'avoir conduit là pour qu'il étudie l'Église d'Orient et se prépare, en comparant les différentes théologies, à la réception d'une plus ample vérité. Quoi qu'il en soit, il retrouva la santé, revint à Oxford, prit ses diplômes, fut ordonné prêtre (pasteur) par l'évêque Wilberforce et accepta une cure dans l'île de Man. Il fut estimé comme pasteur et admiré comme prédicateur.

Au mois d'avril 1869 il fut gravement malade, et ayant entendu dire que le Dr Speer qu'il connaissait un peu, était dans l'île en vacance, il lui demanda des soins. Pendant sa convalescence celui-ci l'invita chez lui, et c'est de ce moment que date l'étroite amitié qui devait l'unir pendant toute sa vie au Dr et à Mme Speer.

En 1870, pendant qu'il prêchait le carême, il eut une forte coqueluche qui l'obligea à interrompre le service de sa paroisse et, en vérité, il ne reprit jamais ses fonctions. M. Speer lui offrit alors d'être le précepteur de son fils : pendant sept ans il remplit ces fonctions et s'attacha plus que jamais parents et pupille. L'année suivante il fut nommé professeur à l'*University College School;* place qu'il conserva jusqu'au moment où sa mauvaise santé l'obligea à y renoncer trois ans avant sa mort. Les phénomènes physiques que nous allons décrire commencèrent en 1872 et se continuèrent en diminuant de fréquence jusqu'en 1881. L'écriture automatique commença en 1873 pour finir, autant que nous pouvons le savoir, en 1883. Pendant ces dernières années, M. Moses contribua à un grand nombre d'organisations spirites, il collabora activement au journal *Light* et en devint même le directeur.

M. Moses ne s'est jamais marié et a toujours vécu éloigné du monde. Rien dans son apparence n'indiquait ses dons particuliers. Sa physionomie était honnête, virile et résolue. De nombreux témoignages d'affection et d'estime furent

publiés après sa mort; particulièrement de ceux que ses expériences et son enseignement étaient parvenus à convaincre.

Cependant sa droiture incontestée et sa vie honorable étaient liées à une chaîne de mystères, qui, ainsi que je l'ai dit déjà, et de quelque manière qu'on puisse les expliquer, ont fait de sa vie une des plus extraordinaires du siècle. En effet, sa véritable histoire ne consiste pas dans les faits matériels de l'existence de chaque jour, mais dans la série des manifestations physiques commencée en 1872 et qui dura huit ans, aussi bien que dans la série des inscriptions automatiques et de l'émission de sons, qui se continuèrent pendant une dizaine d'années et ne cessèrent complètement, contrairement à ce que l'on croit, que lorsque la mort fut proche.

Ces deux séries étaient intimement liées; les phénomènes physiques étant ouvertement désignés, pour donner de l'autorité aux discours et aux inscriptions déclarant venir de la même source. Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour les séparer, excepté toutefois le fait évident que les phénomènes automatiques sont de créance moins difficile que les phénomènes physiques. Les passages que j'ai choisis dans les notes de M. Moses sont ceux qui m'ont paru les plus frappants et les plus caractéristiques exemples de ces phénomènes. Ainsi que je l'ai dit déjà, les notes prises à ces séances par M. Moses corroborent celles de Mrs Stanhope Speer, publiées par *Light*, ainsi que les notes très brèves du Dr Speer qui ont tous deux été les témoins assidus de toutes ces séances. J'aurai quelquefois recours aux rapports du Dr et de Mrs Speer lorsqu'ils seront un heureux complément aux notes de M. Moses. On trouvera aussi plusieurs passages du journal de M. F. W. Percival qui confirme en tous points les autres mémoires.

M. Moses se donna beaucoup de peine et perdit un temps considérable en séances avec des sujets rétribués et un ou deux médiums particuliers. Il avait l'habitude d'inscrire immédiatement les résultats dans un journal intime, en essayant de décider si les phénomènes étaient probants ou non.

Comme observateur, il semble être au-dessus de la moyenne. Plusieurs fois il découvrit des fraudes; une fois du moins il fut convaincu par une manifestation qui, dans la suite, fut prouvée frauduleuse. En d'autres occasions, alors qu'il n'était pas *certain* qu'il fût trompé, il montrait une perception très imparfaite des possibilités de tromper.

Mais ce qui est surtout important, c'est de connaître le rapport de ces séances avec d'autres médiums et ses propres manifestations. Il demandait fréquemment à ses *guides* ou *controls* de son écriture automatique leur opinion sur ce qu'il avait vu. Ces *controls* ont-ils garanti l'authenticité de faits qui, plus tard, ont été reconnus faux ou bien possédaient-ils cette sorte de pouvoir intime et infaillible d'un esprit dégagé des liens de la chair? De toute façon l'évidence, à mon sens, n'est pas concluante. Les *controls* eux-mêmes sont différents, et l'un d'eux (« Magus »), dont nous parlerons plus loin, m'a paru dans ses murmures rusé et exagéré et en somme très commun dans ses écrits automatiques, et qui apparemment revêt un complet imposteur. Les idées émises par les autres *controls* ne font que confirmer les opinions de M. Moses sur les autres médiums et ils sont quelquefois même plus sévères. En règle générale, les mêmes esprits se manifestaient en frappant de petits coups aux séances de M. Moses avec ses amis et en écrivant par sa main lorsqu'il était seul. En somme les deux séries des séances de M. Moses seul ou en compagnie étaient en harmonie et pour ainsi dire se complétaient, l'écriture donnant des explications sur ce qui était arrivé pendant les séances. Lorsque « l'écriture directe » était donnée dans ces séances, c'était pour chaque esprit la même que celle employée par chacun d'eux dans les inscriptions automatiques. Leur individualité était ainsi établie d'une manière décisive. Quant aux personnages qui prétendent apparaître, nous les diviserons en trois classes :

A. Le premier groupe, et le plus important, est composé de personnes récemment décédées, et comme on le verra, manifestant souvent leur présence aux séances avant que leur décès soit connu des personnes présentes. Ces esprits donnent souvent des preuves de leur identité en fournissant des dé-

tails sur certains faits de leur vie, qui, à l'enquête se trouvaient être exacts.

B. Le second groupe est composé de personnages appartenant à des générations plus éloignées et généralement ayant eu quelque célébrité dans leur vie. Grocyn, ami d'Erasme, peut être pris comme le type de ceux-ci. Plusieurs d'entre eux donnèrent des preuves d'identité telles, comme dans le cas de Grocyn, qu'il n'est pas possible d'admettre que le savoir des assistants ait pu y suppléer. Néanmoins dans de pareils cas la difficulté de prouver l'identité est augmentée (ainsi qu'on le verra plus loin) par ce fait, que la plupart des détails donnés (pas tous cependant) sont facilement accessibles à la publication, et on peut imaginer, ou qu'ils aient été lus et oubliés par M. Moses, ou bien qu'il en ait eu connaissance par une sorte de clairvoyance.

C. Cette troisième série consiste dans les esprits qui se nomment Rector, Doctor, Theophilus et par-dessus tout Imperator. De temps en temps ces mêmes esprits révèlent les noms qu'ils affirment avoir portés pendant leur vie terrestre. Ces noms cachés sont, pour le plus grand nombre, encore plus illustres et plus éloignés que ceux de la série *B.*, — mais ce sont ceux-là que nous cacherons ici. C'était le désir exprès de M. Moses lui-même qui pensait avec raison que l'adoption de grands noms est plutôt de nature à diminuer qu'à augmenter la valeur de la communication. Il le sentait d'une manière intime et pendant longtemps sa principale pierre d'achoppement consistait dans ces hautes revendications ne pouvant en somme être prouvées. Par la suite il finit par croire à ces identités, pour la raison que des maîtres qui lui avaient tant de fois donné des preuves de pouvoir et d'intérêt sérieux ne pouvaient pas le tromper sur un pareil point. Il ne comptait pas cependant sur une semblable crédulité chez les autres et il désirait, par-dessus tout, éviter de réclamer une autorité spéciale pour les enseignements en vertu de la qualité de leurs auteurs.

Il ne faut pas oublier que les phénomènes que nous allons décrire, bien qu'ils semblent parfois étranges et grotesques, ne peuvent pas être qualifiés d'*insignifiants*. Les opérateurs



cités sont en peine pour tout, de décrire ce qu'ils regardent comme *la fin* et simplement les moyens pour arriver à cette fin. Leur but constant a été de promulguer, par l'entremise de M. Moses, certaines vues philosophiques et religieuses; et les phénomènes physiques que nous allons décrire sont une simple preuve de leur pouvoir, et une base pour l'autorité qu'ils réclament dans les instructions sérieuses.

Citations de l'ouvrage de M. Moses : « Researches in spiritualism ».

« Tout ce que j'ai décrit sur les mouvements arrive rapidement lorsque la table n'est pas touchée. Nous avons même trouvé que lorsque la force est développée il vaut mieux retirer les mains et laisser la table à son propre talent. Son inclinaison a même été marquée davantage lorsque les personnes présentes étaient à quelque distance. Elle allait et venait sur le parquet comme pour jouer sur une main posée sur le tapis, et revenait à sa position normale quand on n'y touchait pas. Il faudrait pour l'exécution de ce fait un effort musculaire considérable chez un homme de force ordinaire.

Une fois, et contrairement à la direction qui nous était donnée, nous avons introduit un étranger dans notre cercle. Quelques phénomènes ordinaires se produisirent, mais l'esprit contrôleur ne se présenta pas.

A la séance suivante il vint; et aucun de nous probablement n'oubliera le coup de marteau dont il frappa la table. Le coup fut entendu distinctement dans la pièce au-dessous, et donnait l'idée que la table devait être réduite en miettes. Les coups furent répétés en augmentant d'intensité, si bien que la chambre en fut tout ébranlée.

Nous fûmes menacés des châtiments les plus sévères si nous nuisions encore au développement des phénomènes en introduisant de nouveaux étrangers dans notre cercle. Nous n'avons pas renouvelé la tentative et je ne crois pas qu'on nous persuade aisément de risquer une semblable objurgation.

M. Serjeant Cox[1] rapporte dans son intéressant ouvrage *What am I?* un fait analogue très curieux, qu'il m'a paru intéressant de citer.

« La table dont il vient d'être question était une petite table carrée, solidement posée sur quatre pieds et pesant environ 40 livres (?). Au contraire la table de la salle à manger de Serjeant Cox était massive; et si lourde qu'il fallait la force de deux hommes pour la remuer.

« Le mardi 2 juin 1893, un de mes amis vint chez moi à Russell square s'habiller pour un dîner auquel nous étions invités. Depuis longtemps il avait montré un pouvoir considérable comme spirite. Comme nous avions une demi-heure à perdre, nous nous installâmes dans la salle à manger.

« Il était six heures et par conséquent tout à fait plein jour. J'ouvrais mes lettres et mon ami lisait le *Times*. Ma table de salle à manger est ancienne, en acajou massif, très lourde, ayant $1^m,80$ de large snr $2^m,70$ de long. Elle est posée sur un épais tapis turc, ce qui augmente encore la difficulté de la remuer.

« Des essais réitérés prouvèrent qu'il fallait deux hommes forts et debout pour la remuer d'un pouce. Il n'y avait pas de tapis dessus et la lumière tombait en plein dessous.

« Personne autre que nous deux n'était dans la pièce. Tout à coup, pendant que nous étions tous deux assis, des coups fréquents, répétés, frappèrent la table. Mon ami était assis tenant le journal des deux mains, un des bras reposant sur la table, l'autre sur le dos de la chaise, laquelle était tournée de côté, de sorte que ses jambes et ses pieds n'étaient pas sous la table, mais bien à côté. Tout à coup la lourde table frissonna comme dans un accès de fièvre. Puis elle s'agita très violemment, au point de disloquer les lourds pieds en colonnes au nombre de huit; et s'avança de trois pouces. Je me penchai dessous pour m'assurer qu'elle n'était pas touchée, mais elle

1. Il est bon de remarquer que Serjeant Cox (qui m'a décrit la scène oralement) n'est pas « spiritualist » lui-même, mais il attribue ces phénomènes et ceux du même ordre à un pouvoir inné chez les médiums. (F. W. H. M.)



continuait à se mouvoir et les coups étaient toujours forts dessus.

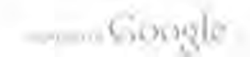
« Cet accès subit de la force à un pareil moment et dans un tel endroit, alors que mon ami et moi étions seuls et sans aucune pensée de l'évoquer, nous causa à tous deux le plus grand étonnement. Mon ami me dit que rien de semblable ne s'était jamais passé devant lui. Je lui suggérai alors que c'était là une incomparable occasion de faire une expérience de *mouvement sans contact* : la présence de deux personnes seulement, la grande lumière, l'endroit, la dimension et le poids de la table en feraient une expérience cruciale [1]. En conséquence nous nous sommes levés et tenus à une distance d'environ 60 centimètres de chaque côté de la table, en élevant nos mains 20 centimètres au-dessus. Au bout d'une minute elle se secoua violemment, puis avança sur le tapis à peu près de 15 centimètres, s'éleva environ de 10 centimètres à l'endroit où mon ami était debout et de même après, de mon côté. Finalement mon ami éleva les mains de 10 centimètres à une des extrémités et demanda qu'elle s'élève et lui touche trois fois les mains, ce qui fut fait ; et, en réponse à une nouvelle demande, la même chose s'opéra de mon côté et de la même manière.

« Ma première expérience de lévitation date de cinq mois environ après mon entrée dans le spiritisme.

« Les phénomènes physiques d'un grand pouvoir de description s'étaient développés avec une grande rapidité. Nous étions nouveaux dans le sujet, et les phénomènes étaient des plus intéressants.

« Après plusieurs mouvements des objets et de la table, on entendit le son d'un petit harmonium à main, comme joué par un enfant et remplissant la chambre d'un bruit harmonieux. Un jour (le 30 août 1870) le petit orgue fut violemment jeté dans un coin éloigné de la chambre, et je sentis ma chaise éloignée de la table et tournée dans le coin près duquel je me trouvais assis, de sorte que je tournais le dos au cercle et faisais face à l'angle du mur. A cet endroit la chaise fut élevée

1. Probante.



de terre à une hauteur qui, d'après ce que j'ai pu juger, devait être de 30 à 40 centimètres. Mes pieds touchaient la plinthe qui pouvait avoir 30 centimètres de haut. La chaise resta suspendue quelques instants et alors je me sentis la quitter et monter toujours plus haut, toujours plus haut, dans un mouvement très doux et très lent. Je n'avais aucune appréhension et ne me sentais pas mal à l'aise. J'avais parfaitement conscience de ce qui se passait et décrivais la marche du phénomène à ceux qui se trouvaient assis à la table. Le mouvement était très régulier et il nous parut assez long avant d'être complet. J'étais tout près du mur, si près même que j'ai pu avec un crayon solidement posé contre ma poitrine, marquer le point opposé sur le papier du mur. Cette marque, mesurée après, se trouvait être à un peu plus de 1m,80 du parquet et, d'après ma position, ma tête devait être dans l'angle de la chambre, à peu de distance du plafond. Je ne pense pas avoir été le moins du monde endormi. Mon esprit était parfaitement net et je me rendais parfaitement compte de ce curieux phénomène. Je n'ai senti sur le corps aucune pression, j'avais la sensation d'être dans un ascenseur et de voir les objets passer loin de moi. Je me rappelle seulement une légère difficulté à respirer, avec une sensation d'avoir la poitrine remplie et d'être plus léger que l'atmosphère. Je fus descendu très doucement et placé sur la chaise qui avait repris son ancienne position. Les mesures furent immédiatement prises et les marques que j'avais faites au crayon enregistrées. Ma voix, m'a-t-on dit, résonnait comme si elle venait de l'angle du plafond. »

Cette expérience fut repétée avec plus ou moins de succès neuf autres fois.

Après ce rapide aperçu des premiers phénomènes je donnerai une partie des notes inédites de M. Moses et du Dr Speer et quelques notes, déjà publiées par *Light*, de Mrs Speer. Les rapports de M. Moses formeront le texte, ceux de Mrs Speer seront signés (M. S.) et ceux du Dr Speer signés (S. T. S.). Les trois rapports concordent absolument entre eux, bien que chacun des narrateurs se soit plus particulièrement attaché à une classe de phénomènes. Dans plusieurs occasions

les détails donnés par l'un des rapporteurs sont complétés par un autre et rendent les incidents plus compréhensibles.

Les premières notes de Mrs Speer nous indiquent de quelle manière les phénomènes prirent naissance et comment ils augmentèrent graduellement.

4 mars 1872.— Je tombai malade et gardai la chambre pendant trois semaines. Une de mes cousines vint me voir et apporta, pour le faire lire à mon mari, le dernier ouvrage de Dale Owen, *the Debatable Land.*

Elle était fatiguée de me prêter des livres sur ce sujet, voyant combien peu cela m'intéressait. Accidentellement je pris le livre et en commençai la lecture avec indifférence, mais à mesure que j'avançais, mon indifférence s'évanouit et je le lus et le relus, ma curiosité s'éveilla si bien que j'avais hâte de pouvoir me lever et chercher, avec l'aide d'autres personnes, si les faits contenus dans ce livre merveilleux étaient vrais ou faux.

26 *mars.* — Aujourd'hui j'ai pu quitter ma chambre, et en voyant notre ami, M. Stainton Moses, je lui ai demandé de lire le livre et d'essayer de découvrir si c'était vrai ou faux. Je n'avais pas pu éveiller la curiosité de mon mari, car à cette époque, il était presque matérialiste. Jusqu'alors M. S. M... avait montré aussi peu d'intérêt que nous dans le spiritualisme, mais impressionné par mon grand désir de connaître ce sujet, il lut le livre et devint lui-même aussi curieux que moi.

3 *juin.* — Étaient présents : M. S..., Mme C..., miss A. C... et moi. Nous avons obtenu des coups et des grattements sur la table du côté de M. S.. M.. ; c'était plus que nous n'avions jamais obtenu. Nous nous sommes réunis plusieurs fois après, le Dr S... et miss E... se joignant à nous ; mais rien de remarquable ne se produisit, sinon des petits coups répétés sur la table, toujours du côté de M. S. M... Je commençais à me fatiguer de tous ces échecs et mon mari proposa alors de faire venir le médium Williams.

Après cette séance, nous nous réunimes encore deux ou trois fois avec M. C... et ses sœurs, mais nous n'obtenions que des petits coups sur la table toujours du côté de M. S. M...,



qui se développait comme médium et qui avait déjà, en compagnie du Dr S..., assisté à plusieurs séances publiques, où on l'avait informé qu'il aurait un grand pouvoir comme médium.

Après de nombreuses séances à la maison avec différentes personnes, nous commencions à nous fatiguer du peu de résultat obtenu. Nous nous décidons un soir à essayer entre nous, M. M. S..., le Dr S..., et moi. En conséquence, le 30 juin 1872, nous nous installâmes dans la même pièce et avec la même table ayant servi à M. Williams. Pour la première fois les coups furent très distincts et répondirent à nos questions. Le lendemain la même chose se produisit et dans les mêmes circonstances. Les coups furent plus forts et plus fréquents; la table remua et avança de plusieurs pas; les coups répondirent aussi aux questions. M. S...

Les phénomènes se perfectionnèrent pendant l'été, et quelques indications furent données sur l'*identité* des intelligences correspondantes.

Toutefois l'identité spirite ne pourra être convenablement discutée que lorsque nous aurons établi toute la série des preuves, donnée en partie par des phénomènes physiques et par des inscriptions automatiques.

Pendant cet été aussi « Imperator », le principal guide ou directeur de tous les phénomènes de M. Moses, annonça sa venue, bien que ne donnant pas d'autre nom personnel. Je vais citer un des rapports de M. Moses. (F. W. H. M.)

19 *septembre*. — Le Dr et Mrs S... et moi assis à la table dans l'obscurité, mais nous avions laissé le gaz brûler grandement dans la pièce à côté. Sur le parquet, sous la table, je mets un morceau de papier roulé et un crayon, en ayant soin de déchirer un coin du papier et de le donner au Dr S... pour le reconnaître à l'occasion. Nous entendons différents coups, puis des objets apportés et un bruit comme si on sciait du bois. Lorsqu'on nous apporta des lumières, Mrs S... ramassa le papier. La surface supérieure était blanche, sur le dos du papier Mrs S... écrivit : « J'ai pris le papier sur la table avec l'écriture ci-dessous. » *i e;* sur la surface touchant le parquet. Le Dr S... et moi avons ajouté et signé : « Le coin ci-dessus a été déchiré par moi (S. M.) avant d'éteindre la lumière et je

l'ai donné au Dr S... après j'ai (S. M.) remis les deux morceaux ensemble. » Ils vont tout à fait bien et son collés par deux timbres de cinq centimes sur lesquels nous avons le Dr S... et moi écrit nos initiales.

L'écriture est exactement tracée sur les lignes du papier, il manque les initiales d'un ami mort.

Le monogramme qu'on voit en bas à gauche est celui d'un de mes amis décédé aussi. J'imagine que le message a dû être écrit à l'envers. La signature d'Imperator est bien celle de son écriture décidée et ferme, ressemblant beaucoup à mon écriture automatique. Je soupçonne que le message a dû être écrit par deux mains différentes. Imperator a écrit très rarement avant ou depuis. La connaissance de mon déplacement était exacte car je devais partir pour Londres le lendemain matin.

Lundi 9 *décembre*. — Séance comme d'habitude à Douglas House (résidence du Dr Speer). Imperator (nom donné par le principal guide) vint presque aussitôt que nous fûmes réunis, ses coups étaient, comme d'habitude, d'abord assez éloignés, puis augmentèrent d'intensité jusqu'à un moment où dans la soirée la table fut violemment secouée, comme par un vigoureux coup de poing. Dicky (nom donné par un guide fréquent) eut très peu à faire. Il essaya une ou deux fois d'entrer, mais fut fermé dehors par un coup et se retira en maugréant sur un ton colère. Imperator déclara être prêt à répondre à nos questions, je commençai par le questionner sur l'origine de ces transformations.

Demande. — Sont-ce bien là des communications des esprits ?

Réponse. — Oui.

— Les esprits des disparus ?

— Oui.

— Êtes-vous un esprit qui a été incarné ?

— Oui.

— Les récits de ces manifestations donnés par les esprits sont-ils vrais ?

— Je ne sais pas.

— Nous dites-*vous* la vérité ?

— Oui. (Avec force.)

— Alors ce sont bien là des manifestations d'esprits des disparus?

— Oui.

— Et vous-même êtes bien l'esprit d'un disparu?

— Oui. (Avec trois coups qui firent tout trembler.)

— Et les autres associés avec vous sont bien des esprits des disparus?

— Oui.

— Y en a-t-il qui ne le soient pas?

— Non.

— Connaissez-vous le petit enfant français qui déclare être la sœur du Dr Speer?

— Non.

— Étiez-vous avec nous quand elle vint?

— Non.

— Miss Kirkland est-elle venue?

— Oui.

— Était-ce vraiment miss K...?

— Oui.

— En êtes-vous sûr?

— Oui, oui.

— Avez-vous écrit cette communication l'autre nuit?

— Non.

— Étiez-vous là quand elle fut écrite?

— Non.

— Vous n'êtes pas venu parce que le Dr Speer vous avait offensé?

— Oui.

(Le Dr S... fit de nouveau des excuses qui furent reçues avec une suite de coups cérémonieux, comme pour marquer des saluts.)

— Alors votre absence a permis à un menteur ou à un mauvais esprit de venir?

— Oui.

— Sommes-nous sujet à ces choses?

— Oui.

— Alors vous me quittez?

— Non.

— Pas généralement, vous voulez dire?

— Oui.

— Alors nous devons être circonspects et avoir soin de ne nous réunir qu'avec solennité et de suivre la direction donnée.

— Oui.

— Vous êtes bon?

— Oui.

— Au nom de Dieu, je vous ordonne et vous adjure solennellement de nous dire la vérité. Êtes-vous un bon esprit, une fois incarné dans la chair?

— Oui.

(Ici trois coups des plus forts que j'aie jamais entendus. Tous involontairement retenions notre respiration comme envahis par un sentiment de terreur.)

— Il est donc vrai que les esprits des disparus peuvent revenir. Connaissez-vous M. C...?

— Non.

— Pouvez-vous aller le chercher?

— Oui.

— Faites-le, je vous prie.

La pièce qui avait été entourée, surtout de mon côté, de rayons lumineux, devint subitement sombre et le silence absolu succéda aux lourds chocs que nous venions d'entendre. C'eût été une scène étrange pour un témoin. La table isolée, aucune main humaine ne la touchant et donnant une série de coups variant d'intensité; quelques-uns semblaient donnés par un lourd marteau de forge; tout indiquant une intelligence; intelligence qui se montrait vive d'impatience ou solennelle selon la nature de la communication.

Autour de la table trois personnes étaient assises, ayant l'expression d'un vif intérêt mêlé de terreur; une question posée et une réponse donnée haut, une autre et une série, comme un conseil contre-examinant un témoin muet. La chambre dans une obscurité complète, sauf de temps en temps une vapeur lumineuse allant et venant autour d'un des pilastres de la table. Rien de plus saisissant ne pourrait

être imaginé pour frapper de stupeur un esprit novice, ni de plus solennel et impressionnant pour ceux qui y participaient.

La pythonisse d'Endor ne fut pas plus surprise lorsque ses incantations profanes évoquèrent l'ombre de Samuel, que je ne le fus moi-même lorsque Imperator, répondant à ma solennelle adjuration, déclara qu'il était bien lui-même un esprit disparu. J'avais pensé pendant quelque temps que les esprits — si esprits il y avait — n'étaient pas des disparus, et le Dr S... avait penché pour mon opinion; de sorte que notre inconsciente théorie cérébrale ne se trouvait plus juste dans ce cas[1].

Après une absence d'environ trois minutes, Imperator revint et demanda notre attention par ses coups accoutumés. Ils furent immédiatement suivis par une série de petits coups que nous n'avions pas encore entendus. Je demande si M. C... est présent? — Oui.

— Êtes-vous l'esprit de mon vieil ami?

— Oui.

— Qui est mort de telle et telle façon, etc.?

— Oui.

— Pouvez-vous m'en donner une preuve?

— Oui.

La table frappa alors le mot TRINITY. C'était bien une preuve pour moi, car peu de temps avant sa mort mon ami avait été très perplexe sur des questions théologiques et il m'avait écrit une fois pour me dire qu'étant éveillé le matin du dimanche de la Trinité, il avait essayé de se figurer ce mystère mais sans y réussir. Il m'avait demandé une explication et je lui avais écrit sur ce sujet.

Les coups cessèrent et Imperator revint. Nous demandons qu'il soit permis à Dicky de frapper la table, ce qui fut aussitôt fait ; mais Imperator l'arrêta bientôt et nous souhaita le bonsoir; ainsi se termina une de nos séances les plus solennelles dans laquelle les intelligences elles-mêmes se décla-

1. M. Moses oublie que notre personnalité ordinaire peut ne pas concevoir des opinions professées et exprimées par la partie inconsciente et sublime de notre être.

rent pour la théorie des esprits des disparus. Bien que ce ne soit pas un argument très fort pour convaincre ceux qui se sont décidés pour une direction opposée, on nous permettra de dire qu'elle a néanmoins son poids, prise en considération avec d'autres évidences collatérales, telles que la matérialisation des esprits et l'individualité bien marquée de chaque communication, la nature totalement différente des coups dans chaque cas, et le fait de certaines preuves étant données, il faut reconnaître que la balance des évidences est forte.

La théorie des spiritualistes — théorie avancée par les esprits eux-mêmes — est pour moi la plus nette et la plus cohérente. Mais les théories les plus « nettes » sont quelquefois suspectées, et dans ce cas les suspicions sont aggravées par le caractère manifestement faux des communications données par ces esprits. La voix qui vient d'au delà du tombeau est incertaine et quand on peut en faire la preuve elle est fréquemment trompeuse ou illusoire, sinon absolument et malicieusement fausse. Je pense qu'un homme sage doit retourner à son opinion : « Ce n'est pas prouvé. »

(Quelques mois après M. Moses était arrivé à croire plus complètement à l'identité des esprits correspondants. Mais ce passage de son journal tend à démontrer —(ce que d'autre part des témoins m'assurent avoir été le cas) —qu'il n'était pas pressé de croire ou d'être indulgent aux prétendus « guides spirites ». Ses croyances anglicanes antérieures étaient très fortes ; et la tendance naturelle de son esprit était plutôt obstinée que docile. — F. W. H. M.)

Et maintenant en supposant, comme un grand nombre de lecteurs ne manqueront pas de le faire, que M. Moses n'ait pas pu accomplir ces trucs *tout seul*, faut-il en conclure que ses complices n'étaient autres que les membres de la famille Speer ? Pouvait-il aussi, par exemple, avoir circonvenu les domestiques ? Les phénomènes se produisirent non seulement dans la maison du Dr Speer ou dans celles qu'il louait ; mais aussi dans les maisons de leurs amis (le Dr Thomson, MM. Honeywood, Serjeant Cox) et dans d'ordinaires appartements de bains de mer à Southend, à Shauklin, etc.) et sur-

tout dans une petite auberge d'un village irlandais, à Garrison, où M. Moses et le Dr Speer étaient allés pour pêcher. Il eût été vraiment difficile de transporter des complices ou des appareils dans tous ces endroits.

Et maintenant une autre question se pose. Quelle était l'attitude des enfants Speer, le fils et la fille qui étaient enfants lorsque les manifestations commencèrent, mais qui furent admis aux séances vers 1877, alors que les phénomènes commencèrent à décliner? Peut-on supposer que d'accord avec leurs parents M. Moses cherchait à les tromper, ou bien étaient-ils membres aussi du prétendu complot? J'ai déjà cité une courte lettre dans laquelle M. Charlton Speer donne les raisons pour lesquelles il croit n'avoir jamais été trompé par M. Moses. Je joins ici un plus long rapport d'une petite note de miss Speer qui est infirme. On sentira, je pense, que M. Charlton Speer ne peut pas être séparé de ses parents sur un pareil sujet. Honnête ou non sa position est la même que la leur.

« Mon cher monsieur Myers, vous me demandez mes souvenirs personnels sur les séances de M. Moses auxquelles j'ai assisté. Je vais essayer de placer devant vous quelques expériences intéressantes ; bien qu'un grand nombre ne soit que la répétition du récit publié par MM. Stanhope Speer, dans *Light*, cependant certaines choses m'ont fortement frappé au moment comme preuves de la vérité des manifestations ; et on aurait peut-être pu insister davantage sur ces preuves dans les rapports s'ils avaient été préparés pour un public sceptique ou incrédule. Les lecteurs habituels de *Light* ont en général quelques connaissances sur ces sujets, mais bien que la foi dans la réalité des manifestations spirites soit une condition importante, elle serait moins convaincante que le récit de simples détails de preuves sans intérêt, en eux-mêmes, mais concluants comme preuves de l'origine spirituelle de ces manifestations.

« Ce sont quelques-uns de ces événements : se produisant dans des conditions éprouvées, que je me propose de vous décrire. Il est important de remarquer qu'à ces séances, il n'y eut

pas moins de dix manifestations différentes plus ou moins fréquemment. Dans les occasions où nous avons eu moins de variétés, on nous disait généralement que les conditions n'étaient pas bonnes. Quand elles étaient favorables, les manifestations étaient plus nombreuses, les coups plus distincts, les lumières plus brillantes et les sons musicaux plus clairs. Les différentes manifestations peuvent être brièvement énumérées de la manière suivante :

« 1° Grande variété dans les coups frappés, augmentant de force, en commençant par un petit frappement d'ongle pour finir par le bruit d'un pas très lourd qui ébranlait la chambre. Chaque esprit ayant *toujours* sa manière de frapper particulière, quelques-uns même étaient immédiatement reconnus, et ces sons ont été entendus dans une lumière suffisante pour que les assistants aient pu se reconnaître — et ce que je suppose important — aient pu voir leurs mains. Souvent d'ailleurs on entendait des coups frappés sur la porte, sur le buffet, sur les murs, tous à quelque distance de la table où nous étions assis. Ces coups ne pouvaient être produits par aucune action humaine, je me suis satisfait là-dessus par tous les moyens possibles.

« 2° Les coups répondaient aux questions d'une manière tout à fait cohérente et avec une grande clarté ; ils faisaient des communications, quelquefois même très longues par le moyen de l'alphabet. A ces moments tous les bruits cessaient excepté celui qui marquait l'identité de l'esprit correspondant ; un calme parfait régnait jusqu'à la fin de la communication. Nous pouvions dire presque immédiatement avec quel esprit nous causions, tant chacun avait une différente manière de frapper. Quelques-uns des esprits les plus élevés n'ont jamais — de mon temps — manifesté leur présence par des coups mais par une note de musique ou par un éclair de lumière ; il serait néanmoins difficile, parmi ceux qui se manifestaient de la manière ordinaire, d'oublier le pas lourd, pondéré et couvert de Rector qui faisait trembler la chambre, tandis qu'il paraissait faire le tour de notre cercle.

« 3° De nombreuses lumières étaient généralement visibles à tous les assistants. Ces lumières étaient de deux espèces

différentes : objectives et subjectives; les premières étaient de petits globes lumineux, qui brillaient régulièrement et souvent tournaient rapidement autour de la chambre; ils étaient visibles à tous les assistants. Un fait curieux, en relation avec *ces* lumières, m'a toujours frappé : c'était qu'en regardant le dessus de la table on pouvait voir une lumière s'élevant du parquet et paraissant passer *au travers* de la table, laquelle ne paraissait pas être un obstacle à la vue de la lumière. Il est assez difficile d'expliquer bien exactement ce que je veux dire, c'est-à-dire qu'on voyait la lumière traverser le dessus de la table comme si celui-ci avait été de verre au lieu d'être d'acajou massif. Et même pour rendre mon parallèle tout à fait complet, il eût été nécessaire de faire un trou dans le verre pour faire émerger la lumière. Les lumières subjectives ont été décrites comme étant de grandes masses de vapeurs lumineuses flottant autour de la chambre et prenant des formes différentes. Cependant le Dr Speer et moi étant d'un tempérament tout à fait anti-médium, nous n'avons pu voir que les lumières objectives, mais M. Stainton Moses, Mrs Speer et d'autres assistants ont vu fréquemment et décrit les lumières purement subjectives. Un autre point curieux concernant les lumières objectives, c'est que, contrairement aux lampes ordinaires, elles ne projetaient aucun rayon lumineux et n'éclairaient pas la plus petite partie de l'obscurité environnante quand il faisait *sombre* le moins du monde.

« 4° Différents parfums furent aussi apportés à notre cercle — les plus ordinaires étaient le musc, la verveine, le new-mown hay, et un autre qui ne nous était pas familier et qui était, nous fut-il dit, un parfum spirite. Quelquefois une brise parfumée parcourait notre cercle; d'autre fois, une grande quantité de musc liquide était versé sur les mains des assistants et à notre prière sur nos mouchoirs. A la fin d'une séance on voyait souvent le parfum s'échapper de la tête du médium; plus on l'épongeait plus il sortait abondamment.

« 5° La grande variété de sons musicaux entendus en notre présence forme une suite importante à la liste des phénomènes. Ayant reçu moi-même une complète éducation musicale, je pouvais estimer à sa juste valeur l'importance de ces

manifestations particulières et juger la possibilité ou l'impossibilité d'être rendus par des moyens naturels ou par l'entremise humaine. Pour être bref, on peut diviser ces sons en deux classes : ceux qui évidemment provenaient d'un instrument — un harmonium — qui était dans la chambre, tandis que les mains de tous les assistants étaient jointes autour de la table ; et les sons qui n'étaient produits par aucun instrument. Ils étaient naturellement les plus extraordinaires et étaient au nombre de quatre. Il y avait d'abord ce que nous appelions les « *fairy bells* », il ressemblait au son produit par un marteau sur du cristal. Les notes ainsi données étaient claires, pures et mélodieuses. Il n'y avait aucun air bien défini, mais les sons étaient toujours harmonieux, et à ma prière les « *bells* » allaient et venaient, montaient et descendaient en une gamme d'un ton parfait. Il était difficile de savoir d'où provenait le son de ces « *fairy bells* », mais souvent en appuyant mon oreille sur la table le son me parut sortir du *bois* — par dessous, car en écoutant *sous* la table, la musique semblait venir d'en haut. Après, nous avons eu d'autres sons tout à fait différents — quelque chose se rapprochant d'un instrument à cordes comme le violoncelle. Il était toutefois plus puissant et plus sonore : c'était comme si on l'avait placé sur un tambour pour en augmenter les vibrations. On n'entendait qu'une note à la fois jouée par un esprit qui s'en servait pour répondre à des questions, comme d'autres répondaient en frappant des coups. Le troisième son était l'imitation parfaite d'une clochette à main, agitée clairement comme pour marquer la présence de l'esprit particulier qu'elle accompagnait. Nous avons naturellement pris soin de nous assurer qu'il n'y avait *aucune* cloche dans la chambre ; et même s'il y en avait eu, il eût été difficile de l'agiter autour des murs et même au plafond, car ce son particulier provenait de toutes les parties de la chambre. Enfin nous avons eu un son dont il est excessivement difficile de donner la moindre description. La meilleure idée que je puisse en donner est de vous demander d'imaginer le ton doux d'une clarinette augmentant d'intensité, jusqu'à rivaliser avec le son d'une trompette, puis diminuer de nouveau progressivement jusqu'au

son doux de la clarinette, puis mourir dans un gémissement prolongé de mélancolie. Ce son était attribué à « Odorifer ».

« Ceci est en vérité une bien mauvaise description de ce son extraordinaire, mais comme dans le cours de mon expérience je n'ai jamais rien entendu de semblable, il est impossible de donner à ceux qui ne l'ont *pas* entendu une idée plus exacte. Comme les deux sons que j'ai décrits précédemment, il était toujours associé à un esprit. Il est à remarquer que dans aucun cas les esprits ne jouaient plus d'une note, ou, au plus des passages isolés, et ils ont prétendu que cela était dû à la mauvaise organisation du médium ; quoi qu'il en soit, la production de ces sons était en elle-même suffisamment extraordinaire, car je me suis assuré et réassuré, à maintes reprises, que rien dans la chambre ne pouvait produire des sons, mais même en provoquer. Il me serait d'ailleurs matériellement impossible de reproduire avec aucun instrument le son de la trompette et de la clarinette. Avant ma venue dans le cercle plusieurs autres instruments avaient été fréquemment imités; mais comme je ne vous donne qu'un bref aperçu de mes observations personnelles je m'abstiens de parler de ce qui est arrivé lorsque je n'étais pas présent.

« 6° Nous avons eu souvent aussi de l'écriture directe, quelquefois sur une feuille de papier placée au centre de la table et à égale distance de tous les assistants ; d'autres fois l'un de nous mettait sous ses mains une feuille de papier primitivement datée et signée, et généralement à la fin de la séance on y trouvait une communication écrite ; nous placions toujours un crayon sur le papier, mais il nous est arrivé quelquefois de ne mettre qu'un petit morceau de mine et dans les deux cas le résultat était le même. En général les messages répondaient à des questions que nous avions demandées, mais quelquefois de petites communications indépendantes étaient données ou aussi des salutations.

« 7° Le mouvement d'objets très lourds tels que des tables et des chaises n'était pas rare. Quelquefois la table était attirée à une grande distance. D'autres fois la chaise d'un ou de plusieurs assistants était poussée contre le mur derrière. La table dont il est question était une lourde table en acajou

massif, mais quelquefois elle était remuée avec plus de facilité que n'auraient pu le faire les efforts de tous les assistants réunis, et ces efforts étaient également sans pouvoir pour l'empêcher de remuer dans une certaine direction quand la force invisible le voulait. Nous avons souvent éprouvé le pouvoir de la force en essayant de paralyser les mouvements de la table, mais sans y réussir.

« 8° Le passage d'objets à travers la matière a été quelquefois démontré d'une manière frappante par l'introduction de différents articles apportés à travers les portes fermées et barricadées.

« Des photographies, des cadres, des livres et d'autres objets étaient fréquemment apportés des autres chambres sur le même étage et de l'étage supérieur. Comment ces objets sont-ils venus? Je ne saurais pas le dire, mais ils sont venus, peut-être par un procédé de dématérialisation; enfin, quel qu'il ait été, il n'en était peut-être pas plus mauvais pour cela.

« 9° Nous n'avons que très rarement entendu la voix directe de l'esprit parler par la voix du médium en léthargie, et jamais d'une manière claire et distincte. Ce fut tenté parfois mais en prêtant attentivement l'oreille, nous ne pouvions distinguer qu'une ou deux phrases qui étaient plutôt sifflées dans une sorte de murmure rauque. Ces sons paraissaient venir d'en haut, mais ils étaient produits avec une si évidente difficulté et on avait tant d'autres moyens de communication que la voix directe ne fut essayée que rarement.

« 10° Les discours inspirés, donnés par différents esprits par l'intermédiaire de M. Moses en léthargie, ont été si entièrement décrits par MM. Speer dans ses « Records », que je ne peux rien ajouter sur ce sujet. Quant à ce qui concerne ces discours nous en avions un au moins à chaque séance, je puis dire qu'ils étaient dits sur un ton digne, tempéré, clair et convaincant, et bien que la voix vînt du médium il était évident que la personnalité qui s'adressait à nous n'était pas celle du médium. La voix était différente et les idées émises n'étaient pas toujours en communion avec celles du médium à ce moment.

« Dans l'énumération que je viens de vous donner des nom-

breux phénomènes, je ne vous ai parlé que des manifestations qui se produisirent à la plupart de nos séances; mais pour terminer, je vous donnerai deux exemples particuliers, l'un d'écriture directe et l'autre d'identité : tous les deux sont, je crois, intéressants, et m'ont certainement considérablement impressionné.

« Une fois on nous avait dit d'interrompre la séance et de la terminer plus tard. Je demandai donc aux intelligences se communiquant, si, pendant l'intervalle, elles voudraient me donner un exemple d'écriture directe dans des conditions prouvées. Ayant obtenu une réponse affirmative, je pris une feuille de mon papier à lettres particulier, inconnu aux autres membres du cercle, je le datai, écrivis mes initiales et fis même une autre marque sur un des coins. Les assistants s'étant retirés de la salle à manger dans le salon, je plaçai ma feuille de papier avec un crayon sous la table du cabinet de travail, et après avoir cherché par toute la chambre, je fermai les persiennes, barricadai et fermai la porte a clef et la mis dans ma poche. Afin d'être certain que personne ne pouvait pénétrer, je restai appuyé contre la porte ou assis sur le tapis, jusqu'au moment de rentrer dans la chambre ; — où, à ma grande satisfaction, je trouvai un message clairement écrit sur mon papier. Comme nous n'avions pas eu de séance dans le cabinet de travail, et que je peux positivement certifier que personne n'est entré dans la chambre après que je l'ai quittée, j'ai toujours considéré cet exemple d'écriture directe d'un esprit comme une preuve satisfaisante et concluante.

« Le second exemple me paraît non moins intéressant. Un soir, nous étions réunis comme d'habitude, et j'avais la main posée sur une feuille de papier en face de moi avec un crayon à côté. Tout à coup, le médium — M. Stainton Moses, — qui était assis juste du côté opposé, s'exclama : « Il y a une colonne de lumière derrière vous. » Peu après il nous dit que la colonne de lumière s'était transformée dans la forme d'un esprit. Sur ma demande s'il connaissait cette figure, il me répondit que non et me donna la description de la tête et des formes. A la fin de la séance et en examinant ma feuille

de papier, que ma main n'avait jamais quittée, je trouvai une communication signée. C'était le nom d'un musicien distingué mort au commencement du siècle. Je fis exprès de ne rien lui spécifier, car l'usage des grands noms nous conduisait fréquemment à des résultats différents de ceux que nous attendions. Cependant, voilà maintenant le plus extraordinaire de l'affaire : Donc, sans montrer le message, je demandai à M. Stainton Moses s'il pourrait reconnaître l'esprit qui était derrière ma chaise d'après une photographie. Il répondit qu'il pensait pouvoir le reconnaître. Je lui donnai alors plusieurs albums contenant des portraits d'amis vivants et morts et aussi quelques portraits d'hommes célèbres.

« Je me retirai à l'extrémité de la chambre sans le regarder et ne sachant pas même quand il avait le bon album entre les mains. En arrivant à la photographie du compositeur en question, il dit aussitôt sans hésitation : « Voici la figure de l'esprit que j'ai vu derrière vous. » Alors et pour la *première* fois, je lui montrai le message et la signature.

« Je considère cet incident comme une très bonne preuve d'identité spirite, et je crois que tout le monde trouvera cet exemple intéressant.

« Je crois que ma lettre est d'une longueur inusitée, et je vous fais mille excuses pour la façon un peu sèche de mes rapports.

« J'étais pressé par le temps et j'espère que la sécheresse de mon langage sera, jusqu'à un certain point, compensée par le fait que mon récit est impartial et exempt de préjugés, et pour lequel je serai toujours prêt à attester la fidélité.

« *Signé :* CHARLTON T. SPEER.

« Le 5 novembre 1893. »

Je laisse le lecteur juge. Si ces phénomènes sont faux, peut-on considérer la famille Speer comme complice? Si nous avions affaire à un groupe connu d'imposteurs ou à des personnes inconnues, je me prononcerais pour la culpabilité de tous; mais ici où tous les témoins ont également une bonne réputation, je ne me sens pas capable d'établir une ligne de démarcation entre les uns ou les autres.

VARIÉTÉS

DÉLIVRÉ DE LA MORT PAR UNE APPARITION[1]

La famille de M. N... composée de lui-même, de sa femme, de sa fille et de son fils, celui-ci tout nouvellement promu au grade de midshipman, passait l'été à Pavlovsk, aux environs de Saint-Pétersbourg.

Depuis leur plus jeune âge, le frère et la sœur avaient l'un pour l'autre une tendresse allant jusqu'à l'adoration.

En ce lieu, le jeune midshipman reçut l'ordre de partir pour un voyage d'un mois sur mer, et les siens l'accompagnèrent jusqu'au port où il devait s'embarquer. Au moment du départ, se tournant vers sa sœur il lui dit : « Ne m'oublie pas; tu t'appelles Véra, et la foi (Véra signifie foi) nous sauve... pense à moi et tout ira bien. — Aie confiance, lui répondit la jeune fille, je penserai à toi bien souvent... mais ne te risque pas trop loin sur la mer, elle est si terrible! — Allons donc! vous autres marins, avec vos pressentiments et vos superstitions, dit en riant le père pour chasser la tristesse de la séparation, je vais me moquer de vous... »

Les semaines passèrent. Il venait souvent des lettres du jeune marin et à la maison l'on était d'autant plus tranquille et rassuré que le terme du retour du voyageur approchait chaque jour.

Le temps avait été jusque-là très beau et très favorable; tout à coup il changea, le ciel se couvrit et la pluie vint.

Un jour fut particulièrement mauvais : depuis le ma-

1. Traduit du russe par Ad. Adelheim (S. «Rébus » 1894, n° 51 du 18 décembre, p. 500-501).

tin la pluie tombait à torrents et le vent soufflait avec violence. Véra avait été toute cette journée très nerveuse et agitée, s'inquiétant au sujet de son frère, se demandant où il pouvait être et comment il se trouvait. Vers le soir, elle en était toute malade, et ses parents l'engagèrent à se coucher.

A dix heures, tout était tranquille dans la maison, — la tempête battait son plein. Tout à coup, un cri terrible et qui n'avait rien d'humain retentit, venant de la chambre de la jeune fille. Tout le monde s'y précipita et l'on trouva Véra en proie à une violente crise hystérique[1]. Longtemps elle se tordit dans les convulsions et ce n'est qu'avec peine qu'on arriva à la calmer jusqu'à un certain point.

Aux questions qu'on lui fit alors, Véra répondit qu'elle venait d'avoir une terrible vision : « Il me semblait n'avoir point dormi du tout, malgré que j'aie vu une chose épouvantable. Au commencement tout paraissait enveloppé d'une ombre effrayante, la tempête grondait autour de moi et le tonnerre m'assourdissait de son fracas. A la lueur d'un éclair je distinguai la mer agitée et couverte d'écume. Tout à coup elle fut illuminée un instant par une lumière rouge et je vis mon frère luttant contre les vagues. Puis, l'obscurité revint. Après peu de temps, un second éclair déchira les nuages et, à sa lueur, je revis mon frère couché sur un rocher et la tête couverte de sang... l'horreur et l'épouvante me réveillèrent. »

Le soir du jour suivant, M. N... reçut un télégramme ainsi conçu : « Vivant, bien portant, merci à Verotschka. Arriverai jours prochains. Votre fils N... »

Comme on peut le penser, M. N... fut bien étonné, mais en même temps heureux du contenu de la dépêche, bien qu'elle lui parût incompréhensible. L'énigme fut bientôt découverte.

Le lendemain matin, en lisant son journal, M. N... trouva un rapport détaillé concernant le naufrage du vaisseau sur lequel son fils était de service. Il se rendit de suite à Kronstadt où il trouva son fils vivant mais souffrant d'une plaie grave à la tête.

1. Je me demande ici si nous n'avons pas affaire à une transe médianimique plutôt qu'à une crise hystérique?

Le jour du naufrage le vaisseau se trouvait dans les environs des îles d'Aland ; le vent se leva, devint de plus en plus violent, et tous les marins annoncèrent une prochaine tempête.

A 8 heures du soir, le jeune midshipman achevait son quart et, après en avoir été relevé, se rendait dans sa cabine pour se réchauffer avec une tasse de thé, après quoi, prenant des vêtements plus chauds, il remonta sur le pont pour observer la tempête. Celle-ci était en effet terrible. Le bâtiment, qui ne pouvait plus lutter contre les vagues, fut obligé de s'abandonner au courant.

Plus d'une fois le jeune N... songea aux siens, à la maison paternelle et, en pensée, demanda à sa sœur de prier pour lui afin de le sauver lui et l'équipage d'une mort presque inévitable.

Au milieu du bruit de l'ouragan retentit soudain un épouvantable fracas : le malheureux vaisseau avait donné contre un rocher. La secousse fut d'une telle violence que tous ceux qui se trouvaient sur le pont furent jetés sur le sol et le midshipman N... par-dessus bord... Celui-ci, après être remonté sur les flots, essaya de s'y maintenir et de se diriger vers le vaisseau, espérant du secours.

Le vent lui apporta ce commandement : « Tous les hommes sur le pont ! » Une rouge lueur perça l'obscurité et un coup de canon retentit. Bientôt N... se rendit compte de l'impossibilité pour lui d'atteindre le bâtiment, les vagues montaient si hautes qu'il n'avait le pouvoir de les traverser en nageant...

En pensée, il se mit entre les mains du Tout-Puissant, et, se maintenant le mieux possible sur l'eau, se laissa emporter au loin ; lorsque soudain il aperçut, s'approchant de lui, comme un léger et clair brouillard qui peu à peu prit une forme humaine, et, dans cette blanche apparition, il reconnut sa sœur Véra qui lui souriait en étendant le bras comme pour lui montrer un endroit déterminé. Le frère suivit le fantôme de sa sœur... Il ne se rappelle pas combien de temps ni où il allait ainsi en nageant... tout à coup il sentit une violente douleur à la tête et perdit connaissance.

Le matin suivant, des pêcheurs le trouvèrent couché, évanoui sur un banc de sable, avec, à la tête, une plaie profonde.

Le banc de sable se trouva être éloigné de 10 lieues de l'endroit du naufrage. On envoya un bateau de secours et on trouva le vaisseau encore sur l'eau, mais abandonné par l'équipage qui, se fiant à une barque de sauvetage, était devenu la proie de la mer.

M. MAKAREVSKAJA.

Supplément. — Au lecteur qui ne se contente pas d'accorder à des rapports comme celui-ci un intérêt superficiel mais qui veut pénétrer plus au fond du domaine de l'occulte, par rapport à des apparitions analogues, je recommande l'intéressant chapitre : « L'épreuve du feu chez les sorcières. » 1re partie, chapitre II du livre de Du Prel : *Studien aus dem Gebiete der Geheimwissenschaften.* Entre autres il dit, p. 31 : « Il a été prouvé ultérieurement que la légèreté du corps humain sur l'eau est très souvent liée à un état extatique. Toutes ces circonstances semblent ne devoir viser que ceci : c'est que, si vraiment certaines personnes ont le don de ne pas enfoncer dans l'eau, c'est dans l'état de somnambulisme que cela doit se rencontrer. »

Il n'est pas inadmissible, dans le cas présent, de supposer que le naufragé, sous la poignante impression du danger, soit tombé en somnambulisme ; la vision de sa sœur, avec laquelle il était en étroit rapport sympathique, rend l'hypothèse encore plus vraisemblable.

1. Traduit des *Psychische Studien*, n° de juin 1895, par Mme Z. Blech.

LA PHOTOGRAPHIE SPIRITE EN ANGLETERRE

PAR MARCEL MANGIN

Tout le monde sait ce que c'est que l'hallucination négative : Il est possible de suggérer à un sujet de rejeter toutes les sensations lui venant d'une personne, d'un objet présent et de se conduire absolument comme si cette personne ou cet objet n'existait pas. Les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques* se rappellent particulièrement la si curieuse expérience du docteur Gibotteau disparaissant aux yeux de son sujet. J'ajoute, par parenthèse, que de telles expériences doivent être faites avec la plus grande prudence et très rarement, car rien ne me semble plus nuisible à la santé du cerveau que de lui donner de pareilles entorses. Mais le fait est certain. On a essayé de le donner comme explication aux tours prodigieux des fakirs qui pourraient être, en effet, beaucoup plus versés que nous ne le sommes dans la production des hallucinations négatives et positives. Nous ignorons aussi si, surtout en présence de certains « agents » particulièrement doués, tout le monde n'est pas hypnotisable.

Les célèbres photographies de Katie King obtenues par Crookes s'expliqueraient-elles ainsi ? Katie King a-t-elle été une Indienne réelle en chair et en os, produisant sur son entourage une série d'hallucinations positives et négatives. Il me semble qu'il faut adopter ou cette hypothèse ou la réalité de la photographie spirite, c'est-à-dire l'objectivité des apparitions dans certains cas. Si j'ai parlé de la première hypothèse, c'est que dans le cas de Katie nous avons d'abord l'autorité de l'observateur qui dépasse de beaucoup celle de

tout autre et ensuite la puissance unique, jamais retrouvée, des manifestations. Plus jamais un fantôme n'a eu tant de consistance, de durée, ne s'est formé si fréquemment, si complaisamment. Voilà pourquoi on en vient à se demander si c'était bien un fantôme et l'hypothèse d'une Indienne réelle me semble soutenable.

Semblable explication devient évidemment absurde dans les cas, supposés positifs, des autres photographies spirites. Nous manquons totalement de renseignements suffisants pour discuter les cas, déjà assez anciens, qui ont précédé ceux qui vont faire le sujet de cet article. Tout ce que nous pouvons dire en leur faveur, c'est qu'ils ont été cités, par A. Russel Wallace, au congrès de Chicago, ou dans son livre « Miracles and Modern Spiritualism ». Ainsi c'est en mars 1861 que W.-H. Mumler, premier graveur dans la grande maison de joaillerie de Bigelow Bros et Kennard, à Boston, et photographe amateur, obtient pour la première fois, et sans s'y attendre, l'image d'une forme autre que celles des personnes présentes. Le bruit s'en répand, il est peu à peu amené à se vouer entièrement à cette profession, vraiment nouvelle, de photographe spirite. M. Willam Black, le plus célèbre photographe de Boston à cette époque, propose à Mumler cinquante dollars s'il opère en sa présence, et obtient une image. Toutes les opérations se passent sous sa surveillance et l'image d'un homme, s'appuyant sur l'épaule de M. Black, est obtenue. Mumler donne même satisfaction à MM. Silver, Gurney, et autres photographes de profession, ne refusant jamais d'opérer chez eux avec leurs appareils et leurs produits. Traduit devant les tribunaux, il est acquitté.

A ce procès comparurent des experts comme Samuel-K. Fanshaw, l'un des meilleurs peintres de miniature de New-York et très familiarisé avec les manipulations photographiques. Il affirma avoir été complètement étranger à Mumler quand il vint chez lui; il posa, surveilla tout le travail, et obtint un portrait de sa mère, plus ressemblant que celui qu'il avait peint de mémoire.

M. Livermore, banquier, obtint trois négatifs de sa femme en trois positions différentes. Il était accompagné par

M. Hitchcock du « New York Sun » et M. Gurney, photographe connu. Lorsque le juge demanda à M. Livermore s'il reconnaissait sa femme dans les portraits : « Indiscutablement », répondit-il.

L'histoire de la photographie d'Abraham Lincoln a été souvent racontée : Mme Lincoln vint chez Mumler enveloppée dans un voile épais de crêpe. Elle voyagea, de Springfield (Illinois) à Boston, sous un faux nom, « Mme Lindall » et elle n'enleva son voile que quand le châssis eut été placé dans l'appareil. Elle obtint un excellent portrait de son mari, debout, près d'elle, les mains appuyées sur ses épaules, souriant et baissant les yeux pour la regarder.

L'honorable Henry Wilson, alors vice-président des États-Unis, le juge Edmonds, et William Lloyd Garrison sont encore cités parmi les Américains connus, qui obtinrent, par la médiumnité de Mumler, des photographies d'amis qu'ils reconnurent.

Une remarque de A.-R. Wallace est à souligner : « Les figures qui paraissent dans les photographies spirites lorsqu'elles ne sont produites par aucun moyen humain, peuvent être « d'origine spirituelle » sans être des *portraits d'esprits.* Nous avons beaucoup de preuves que dans certains cas les formes sont produites par des intelligences invisibles mais sont distinctes de ces intelligences. Dans d'autres cas, l'intelligence semble se revêtir d'une matière susceptible d'être perçue par nous ; mais, même alors, il ne s'ensuit pas que la forme produite est l'image actuelle de la forme spirituelle ; elle peut être la reproduction de l'ancienne forme mortelle avec ses accessoires terrestres, *faite dans le but de se faire reconnaître.* »

De la part d'un spirite convaincu mais d'une intelligence et d'une puissance d'observation rares, la remarque me semble significative.

Pour qualifier les images obtenues, les mots « portraits d'esprits » ne lui paraissent pas satisfaisants. Et, en effet, quel serait le sens de ces nombreuses images qui ne sont reconnues par personne ? Pourquoi si souvent l'image serait-elle détestablement dessinée ? Jamais un portrait photogra-

phique n'est mal dessiné. Disons donc que si les faits sont réels, ces images sont, en effet, suivant l'expression de Wallace, « d'origine spirituelle » et les éléments en sont puisés dans les souvenirs des personnes présentes, et peut-être dans leur imagination, lorsqu'il n'y a pas reconnaissance. Wallace cite aussi John Beathe de Clifton et son ami le Dr Thompson Beathe était un photographe de profession d'un grand talent. « Son intelligence, son honnêteté, ses facultés d'observation ne peuvent être mises en doute. » Les images qu'il obtenait étaient très troubles comme contours, quelques-unes extrêmement vagues.

Arrivons aux récentes expériences de M. J. Traill Taylor, éditeur du « British Journal of Photography », auteur de plusieurs ouvrages sur la chimie, l'optique, la physique et la pratique de la photographie ; membre du conseil de la Société photographique de la Grande-Bretagne ; membre honoraire de la Société polytechnique impériale de Russie, et de tous les principaux clubs et sociétés photographiques de Londres et de plusieurs de New-York.

C'est le 9 mars 1893 que M. Taylor lut son mémoire à une réunion de l'Association photographique de Londres et de la Province. L'assemblée manifesta sa confiance dans la bonne foi et les facultés de M. Taylor. Quelques membres dirent que, bien que les images pussent être des photographies spirites, elles leur donnaient l'idée d'estampes découpées. Comment auraient-elles été découpées? C'est ce qu'ils ignoraient et ne cherchaient pas à savoir. Le président émit l'opinion que quelques-uns des exemplaires montrés paraissaient être des rapiéçages, que, malgré toute la perspicacité de M. Taylor, on ne pouvait encore rien conclure, et qu'il priait M. Glendinning de fournir à la Société l'occasion d'envoyer un petit comité pour organiser de nouvelles expériences.

M. Glendinning, étranger à la Société et spirite convaincu, est l'ami du médium David Duguid avec lequel M. Taylor fit ses expériences. Ce ne sont pas ses opinions que nous avons à discuter, mais les faits tels qu'ils sont présentés par M. Taylor. Je remarque d'abord qu'il ne nous est rien dit sur le théâtre des séances. Voilà pourtant qui n'est pas un détail

inutile, il me semble! Est-ce chez M. Glendinning ou chez M. Taylor lui-même? Je n'ai pu découvrir une seule indication sur ce point essentiel. On nous fait un grand éloge du caractère irréprochable du médium. Soit! admettons-le. Il accepta toutes les conditions que lui proposa M. Taylor, c'est-à-dire de se servir de son propre appareil, de plaques achetées par lui chez des fabricants très connus et ne devant pas passer dans d'autres mains que les siennes, pendant toute la durée des opérations jusqu'à l'achèvement du développement. Pour que la défiance fût réciproque, M. Taylor devait être surveillé par deux témoins. On ne nous dit pas du tout qui étaient ces deux témoins. La chambre employée devait être stéréoscopique. Pourtant la première expérience est faite avec un appareil monoculaire. La plaque est prise dans un paquet décacheté sous la surveillance des deux témoins. Elle est exposée à la lumière d'un ruban de magnésium. Pas de fond. M. Taylor lui-même sort la plaque du châssis, sous les yeux des deux surveillants. C'est le Dr G... qui a posé. Par le développement, une image apparaît, comme si une femme s'était trouvée entre lui et l'appareil, et cette image est plus nette, même, que la sienne. L'objectif est à portrait et à court foyer. La différence de grandeur entre les deux figures paraît bien due à la différence de leur situation. Je ne reconnais pas cette dame, dit M. Taylor, pas plus qu'aucune des autres figures que j'obtiendrai ensuite et, à mon point de vue de chercheur désintéressé et d'expérimentateur, je ne m'occupe pas de savoir si ces figures sont celles d'humains incarnés ou désincarnés.

Je n'ai pas obtenu de figures sur *toutes* les plaques. Le médium, pendant la pose, restait inactif. Une fois, après une épreuve réussie, je lui demandai à quoi il avait pensé : « Uniquement à la chance que j'avais de trouver un coin dans un compartiment de fumeurs pour cette nuit, entre Enston et Glasgow. »

Il m'est arrivé quelquefois de me relâcher de la rigueur de mes conditions et j'ai laissé un de mes deux témoins retirer du châssis la plaque exposée et la mettre dans la cuvette que je tenais, ou bien c'était lui qui retirait la plaque du paquet pour la mettre dans le châssis que je tenais, mais mon regard

ne le quittait pas un instant et je n'ai pas remarqué qu'il y eût plus souvent réussite en ces cas.

Les figures psychiques se présentaient mal, tantôt au foyer, tantôt en dehors; quelques-unes étaient éclairées à droite tandis que la personne qui posait l'était à gauche; quelques-unes étaient belles, d'autres étaient loin de l'être. Quelques-unes occupaient presque toute la plaque, et masquaient les autres personnes; d'autres donnaient l'idée de portraits atrocement mal dessinés ou de photographies mal découpées, qu'on aurait tenues derrière la personne posant. Mais j'insiste sur ce point : aucune de ces figures, si fortement reproduites sur la plaque, n'a été visible pour moi sous aucun aspect pendant la durée de l'exposition dans la chambre noire. Et j'affirme, de la manière la plus formelle, que personne n'a pu se livrer à aucune manœuvre frauduleuse sur les plaques, avant leur introduction dans le châssis ou immédiatement avant le développement. Ces images n'ont aucune valeur artistique, mais comment ont-elles été produites?

Quant aux résultats dus à l'emploi de la chambre stéréoscopique, voici ce qui est arrivé : Il y a toujours bien eu deux images en même temps, chacune d'une netteté pareillement plus ou moins grande. Mais en examinant avec soin l'une de ces doubles épreuves, que je trouvais meilleure que les autres, en la plaçant dans le stéréoscope, j'ai constaté que, tandis que les deux personnes reproduites étaient stéréoscopiques, la figure psychique était absolument plate et l'une de ses deux images était d'au moins un millimètre plus grande que l'autre. Comme il n'y a eu qu'une seule exposition, j'en conclus que, bien que les deux images soient correctement placées dans le sens vertical, par rapport à celui des deux messieurs derrière lequel l'apparition semble se trouver, mais incorrectement dans le sens horizontal, les images psychiques, non seulement ne se sont pas imprimées sur la plaque en même temps que celles des deux messieurs, mais elles n'ont pas été du tout produites par les lentilles. L'image psychique peut donc se former sans chambre noire. Par quel procédé? J'affirme de nouveau que ce ne peut être par suite d'aucune manipulation faite par moi ou quelque autre des

personnes présentes. Avons-nous là des cristallisations de pensée? Les lentilles et la lumière n'ont-elles rien à faire avec cette formation? Le mystère serait alors encore mille fois plus profond ! »

M. Glendinning, spirite fervent, qui, comme nous l'avons déjà dit, est un ami du médium et de M. Taylor, mais n'est pas membre de la Société de photographie, raconte qu'avant le départ du médium il prit dans un paquet, encore intact, une plaque Ilford, la mit dans un papier propre et la donna au médium qui la tint entre les paumes de ses mains, dans le cabinet noir, tandis que lui, M. Glendinning, plaçait ses mains au-dessus et au-dessous de celles du médium. Lorsque ensuite il eut plongé la plaque dans le bain révélateur, « une figure en pied, y apparut claire et distincte, quoique sans aucun effet artistique ».

Voici maintenant quelques réflexions de M. Taylor sur la photographie de l'invisible. Il rappelle que beaucoup de choses entièrement invisibles peuvent être photographiées. Dans une chambre où ne pénétreraient que des rayons ultra violets, l'obscurité nous paraîtrait complète et cependant tous les objets pourraient y être photographiés.

Le célèbre électricien Cromwell-F. Warley, F. R. S., rendant compte (*Electric*, June 1871) de ses expériences qui consistaient à faire passer un courant à travers un tube vide et à observer les lueurs qui se produisaient alors aux pôles, dit qu'une fois, bien que la chose eût lieu dans l'obscurité, aucune lumière ne fut perçue, et les opérateurs se demandaient si le courant passait. Mais on eut recours à la photographie et on obtint une très bonne reproduction de lueurs invisibles.

Enfin l'on connaît maintenant plusieurs substances qui n'impressionnent pas notre rétine et agissent cependant sur celle de la chambre noire. Une des plus connues, mais non des plus effectives, est le bisulfate de quinine. Une fiole de bisulfate, semblable pour notre œil à une fiole d'eau, ne se distinguera pas en photographie d'une fiole d'encre. Une quantité même très petite d'acide hydrochlorique détruira cette propriété du bisulfate.

Parmi les substances fluorescentes ou changeant la réfrangibilité des rayons lumineux, nous citerons l'uranite minéral, certains sels d'uranium, le canary glass, l'alcoolature de chlorophylle, l'æsculine, la teinture de stramoine, celle de curcuma.

... « Y aurait-il dans les yeux des voyants quelque composé fluorescent, absent des yeux des personnes constituées normalement? Le Dr Bence Jones et d'autres philosophes, croient l'avoir établi. Cela pourrait-il nous aider à comprendre le fait que certains animaux peuvent voir dans l'obscurité?... Quand les phénomènes de fluorescence seront mieux connus, ils nous feront sans doute comprendre bien des choses qui nous paraissent actuellement inexplicables. »

Je crois, au contraire, que la physique aura peu de choses à nous apprendre dans les phénomènes psychiques. Si vraiment, comme croit l'avoir constaté M. Taylor, une image a pu se produire sur une plaque sans l'usage de l'appareil, et si l'emploi d'une chambre stéréoscopique n'a rien donné de satisfaisant, — comme cela aurait dû être si l'apparition avait eu un volume — ne se sent-on pas tenté de rapprocher, *vaguement*, ces impressions sur la plaque des deux cas où MM. Richet, Lodge, Ochorowicz et Myers, dans leurs séances avec Eusapia Paladino, ont trouvé des marques au crayon bleu qui auraient été faites à distance? Je dis « rapprocher vaguement, car il va sans dire qu'il n'y a qu'une lointaine analogie » puisque dans un cas il y aurait eu peut-être transport de matière, et dans l'autre action chimique. Un peu moins lointaine serait l'analogie avec des faits sur l'authenticité desquels l'opinion des physiologistes n'est, il est vrai, pas encore arrêtée : je veux dire les marques, dessins imprimés sur le corps des enfants dont les mères, pendant leur grossesse, ont été vivement émotionnées par l'objet dessiné.

Enfin, dans les cas où l'image obtenue aurait une ressemblance positive avec quelque personne inconnue au médium mais connue d'un des assistants, il faudra bien faire intervenir la transmission mentale, une transmission du genre de celle qui expliquerait aussi ces incroyables reproductions d'écriture, souvent attestées par des témoins sérieux.

Si les faits « spirites » arrivent à être définitivement établis, ils prouveront une certaine survivance des pensées, des idées, des sensations humaines comme enregistrées dans un milieu indéfinissable, inconcevable, mais réel pourtant, où la lucidité des somnambules et des médiums les retrouve. Impossible de nous faire une idée de la sorte d'écriture qui la représente. Est-elle uniquement dans les souvenirs inconscients des vivants? Ou bien peut-elle exister indépendamment de tout cerveau humain, et s'imprimer autre part? Dans l'éther ou dans la matière? les murs d'une chambre par exemple, comme l'indiqueraient certaines divinations psychographiques ou certains faits de hantise. Nous pouvons la supposer aussi différente des événements ou des idées qu'elle représente, que le sont les caractères d'imprimerie, d'un assassinat ou d'un remords. Qu'un morceau de papier, couvert de petites lignes noires, puisse être la représentation exacte de la plus violente émotion morale, qu'un télégramme puisse tuer, nous trouvons cela naturel. Mais qui sait si cela ne paraîtrait pas la chose la plus inadmissible du monde à un habitant de Mars, construit à peu près comme nous au point de vue moral, mais ne pouvant se former aucune idée d'un système d'écriture terrestre?

MARCEL MANGIN.

LÉVITATION

Le professeur Kellar est le célèbre prestidigitateur des États-Unis de l'Amérique du Nord. Pour se perfectionner dans son art, il voyagea quinze années durant, à travers l'Inde et l'Afrique, et il a publié il y a quelque temps, dans la *North American Review*, le résultat de ses observations sur les fakirs et les magiciens.

Ses récits sont certainement merveilleux ; mais pour ceux qui connaissent les phénomènes de la magie transcendante, ils s'accordent absolument avec un grand nombre d'autres faits semblables.

Ainsi, par exemple, la suppression de la pesanteur (lévitation) a été si souvent accomplie par les fakirs (yogis) dans l'Inde, que nous pourrions facilement grouper une demi-douzaine de rapports authentiques de témoins oculaires.

Le professeur Kellar rapporte ce qui suit :

Pendant l'hiver de 1875, il y eut à Calcutta des fêtes populaires en l'honneur du prince de Galles. « L'expérience que je vais raconter ici fut faite en présence des princes et de 50 000 spectateurs. Après s'être incliné devant le prince, un vieux fakir enterra trois sabres par la poignée (les pointes en l'air), à une profondeur d'environ six pouces ; les pointes des sabres étaient profondément aiguisées, ce dont j'ai pu m'assurer plus tard.

Un fakir plus jeune s'approcha et, sur un signe de son maître, se coucha sur le sol, les bras croisés sur la poitrine. Après deux ou trois passes magnétiques du vieux fakir, il sembla raide et sans vie.

Ensuite arriva un troisième fakir qui le souleva par les

pieds, tandis que le vieux prenait la tête, et ils l'étendirent sur les pointes des sabres sans que celles-ci pénétrassent en aucune façon dans les chairs. L'une des pointes se trouvait sous la nuque, la seconde entre les deux épaules, la troisième au bout de la colonne vertébrale. Les jambes n'avaient pas de point d'appui ; le corps ne penchait ni à droite ni à gauche, il se balançait seulement avec une régularité mathématique.

Le vieux fakir prit alors une épée et enleva, avec cette aide, la terre autour du premier sabre, arracha ce sabre hors de terre et le passa à sa ceinture, sans que pour cela le corps fût changé en rien de sa position. Il enleva de la même manière les deux autres sabres et malgré cela, en plein jour et devant les yeux de ces milliers de spectateurs, le corps garda sa position horizontale à environ deux pieds au-dessus du sol. Ensuite le vieux fakir appela son aide, ils saisirent le corps flottant dans l'air et le couchèrent à terre. Après quelques passes magnétiques le jeune homme se leva vivement, sans avoir aucunement souffert et aussi parfaitement à son aise qu'avant l'expérience. »

Le second récit de Kellar se passe en Afrique, au pays des Zoulous. Il avait à plusieurs reprises entendu vanter l'adresse extraordinaire d'un vieux magicien zoulou, et voulait en avoir des preuves ; mais le vieux sorcier noir, qui hésitait à se produire devant un étranger, y fut encouragé par ses compatriotes et, prenant tout à coup son parti, il saisit sa massue au bout de laquelle il attacha une lanière de près de deux pieds de long. Un jeune Zoulou, bâti en athlète, dont les yeux, pendant ces préparatifs, étaient fixés sur son maître avec une expression de crainte respectueuse et tranquille, prit alors aussi sa massue et y attacha une semblable lanière. Tous deux s'étant placés à une distance d'environ 6 pieds l'un de l'autre, commencèrent, éclairés par le feu vif d'un brasier, à faire tournoyer avec une grande rapidité leurs massues au-dessus de leurs têtes.

Je remarquai comme des éclairs lumineux allant d'une massue à l'autre lorsqu'elles semblaient se rencontrer.

Au troisième tournoiement, il s'ensuivit une détonation,

UNE NOUVELLE MÉTHODE D'EXPÉRIMENTATION

POUR VÉRIFIER L'ACTION NERVEUSE A DISTANCE

PAR LE PROFESSEUR E. BOIRAC

Je poursuis, depuis près d'un an, à mes heures de loisir, une série de nouvelles recherches dont j'espère faire bientôt connaître au public les principaux résultats. Je me bornerai ici à exposer en quelques mots les règles de la nouvelle méthode d'expérimentation que j'emploie dans ces recherches, et à résumer ensuite, dans un petit nombre de propositions, les faits les plus intéressants que l'emploi de cette méthode m'a permis de découvrir. Je m'abstiendrai d'ailleurs de toute discussion, de tout essai d'explication, me réservant de traiter cette partie de mon sujet dans une autre circonstance.

Voici tout d'abord les règles essentielles de ma méthode :

1° *Expérimenter toujours et exclusivement avec des personnes à l'état de veille.* — Sans doute, la plupart des sujets avec lesquels j'expérimente ont été déjà hypnotisés plus ou moins fréquemment, soit par d'autres opérateurs, soit par moi-même; et je bénéficie évidemment, pour mes expériences, de l'impressionnabilité plus grande que ces hypnotisations antérieures ont développé dans leur système nerveux. Mais ce n'est pas là une condition indispensable, et j'ai pu expérimenter tout aussi bien avec des personnes qui n'avaient jamais été hypnotisées de leur vie. En tout cas, au cours de ces expériences spéciales, non seulement je n'essaie pas,

mais encore j'évite soigneusement de rien faire qui puisse endormir les sujets ou modifier leur état normal.

2° *Mettre les sujets, dès le début et pendant toute la durée des expériences, dans l'impossibilité absolue de voir ce qui se passe autour d'eux en leur bandant hermétiquement les yeux.* — J'ai fait fabriquer à cet effet un bandeau de drap noir, assez épais pour intercepter complètement la lumière, qui ne couvre pas seulement le front et les yeux, mais qui emboîte encore le nez, avec un système de ligaments qui permet de faire adhérer le bord inférieur du bandeau à la commissure des lèvres. Il en résulte, il est vrai, cet inconvénient que le sujet est forcé de ne respirer que par la bouche; mais il s'y habitue assez rapidement; et, d'ailleurs, son aveuglement absolu est la condition *sine qua non* de la validité de ces expériences.

3° *Observer, avant et pendant toute la séance, le silence le plus rigoureux en imposant cette même loi aux aides et aux assistants.* — Ceux-ci doivent comprendre par eux-mêmes le sens des faits dont ils sont témoins, mais, sous aucun prétexte, ils ne peuvent demander et on ne leur donne d'explications. S'il y a lieu, pour l'opérateur, de communiquer avec ses aides, il le fait toujours et uniquement par écrit. Seul le sujet est autorisé à parler pour dire, sans qu'on l'interroge, ce qu'il ressent, chaque fois qu'il croira ressentir quelque chose. Tous les objets, tous les appareils, que l'opérateur peut employer au cours de ses expériences, ne sont introduits dans la pièce où elles se passent qu'après que le sujet a eu les yeux bandés et sans qu'il en soit jamais fait mention.

4° *S'abstenir scrupuleusement de tout contact avec le sujet.* — Il ne faut pas que le sens du toucher puisse suppléer chez le sujet les sens de la vue et de l'ouïe et lui permettre de soupçonner ce qui se passe autour de lui.

5° *Enfin, tâcher de combiner les expériences de telle façon que l'opérateur lui-même, au moins la première fois où il les fait, ne puisse pas prévoir quel en sera le résultat et n'en soit informé que par l'issue.* — Comme on le voit, toutes ces précautions ont pour but d'*isoler* complètement le sujet à la fois au point de vue physique et au point de vue mental. Il faut qu'il ignore la nature des expériences qu'on veut tenter

sur lui aussi absolument que mes lecteurs peuvent l'ignorer eux-mêmes en ce moment, de façon qu'il réagisse, autant que possible, comme le ferait un instrument de physique.

Telles étant les cinq règles de cette nouvelle méthode d'expérimentation, le procédé fondamental qui la constitue peut se définir ainsi : Présenter la main, dans des conditions qui peuvent varier à l'infini, à une distance de 5, 10, 15 centimètres ou davantage, et la maintenir immobile, les doigts allongés, vis-à-vis une partie quelconque du corps du sujet, à gauche ou à droite, devant ou derrière, épaule, avant-bras, coude, poignet, main, genou, pied, épigastre, parties génitales, etc., etc.

Voici maintenant, résumés en quelques propositions, les faits les plus intéressants que cette méthode m'a permis de découvrir et qui ne sont probablement que peu de chose en comparaison de ceux qui restent à découvrir encore.

1° Tout se passe comme si l'organisme humain dégageait normalement, au moins chez certains individus, une influence de nature inconnue, susceptible d'agir à distance sur l'organisme de certains autres individus.

2° Tout se passe comme si, la plupart des individus étant *bons conducteurs* de cette influence, elle traversait plus ou moins rapidement la masse entière de leur corps et allait se perdre dans le milieu extérieur sans produire d'effets sensibles, et comme si, au contraire, certains autres individus, ceux qu'on appelle des sujets, étant *mauvais conducteurs* de cette influence, elle s'accumulait et s'emmagasinait pour un temps plus ou moins long dans les parties de leur corps, où on la dirige, de manière à y produire des effets plus ou moins marqués.

3° La nature de ces effets varie avec les différents sujets; mais d'une part, chez tous les sujets suffisamment impressionnables, il se produit toujours quelque effet; et d'autre part, pour chaque sujet, la nature des effets produits est constante.

4° Le temps nécessaire à la production d'un effet est aussi variable selon les opérateurs, les sujets et les circonstances :

dans les expériences que j'ai faites personnellement, la moyenne paraît être de trente secondes.

5° La liste des effets observés par moi jusqu'ici est la suivante : 1° Analgésie, puis anesthésie, d'abord superficielle, ensuite profonde des parties visées. Pour vérifier ce genre d'effets, une méthode complémentaire est indispensable dont je donnerai tout à l'heure la description. 2° Contractions plus ou moins brusques et violentes des masses musculaires dans les parties visées. Cet effet s'observe principalement dans le muscle triceps, lorsque l'action est dirigée sur le genou. Le plus souvent, d'ailleurs, les contractions ne sont accompagnées pour le sujet d'aucune sensation consciente. 3° Tendance à la contracture dans les parties visées. Cet effet se produit surtout lorsque l'action est prolongée. 4° Mouvements attractifs par lesquels la partie visée se rapproche graduellement et irrésistiblement de la main de l'opérateur Ces mouvements se produisent spontanément chez certains sujets, même quand la main de l'opérateur reste immobile; ils ne se produisent chez certains autres que lorsque l'opérateur lui-même déplace lentement la main, et il s'établit alors une correspondance quasi mathématique entre les mouvements de l'opérateur et ceux du sujet. 5° Sensations diverses que le sujet déclare éprouver dans les parties visées et dont les plus ordinaires sont : α, sensation de chaleur pouvant aller jusqu'à la brûlure; β, sensation de piqûre; γ, sensation de picotement; δ sensation de fourmillement; ε sensation d'engourdissement. Tous les sujets accusent la ressemblance de ces trois derniers genres de sensation avec les sensations électriques. En outre, certaines parties du corps ont, du moins chez certains sujets, leur mode particulier de réaction: en agissant sur l'épigastre, il se produit une gêne croissante de la respiration qui aboutit à un profond soupir caractéristique.

6° Cette influence inconnue que dégage l'organisme humain peut être conduite à distance par un fil de fer ou de cuivre : il suffit pour cela que l'opérateur tienne dans sa main une des extrémités du fil et que l'autre extrémité soit présentée à une partie quelconque du corps du sujet.

7° Chez certains sujets, peut-être aussi chez certains opérateurs, et dans des conditions qui me sont encore inconnues, cette influence est polarisée, en ce sens que la main droite produit constamment un certain effet, la main gauche un effet différent, et les deux mains superposées paume contre paume les deux effets réunis. Cette polarité persiste même quand l'influence est transmise par un conducteur métallique selon que le fil de fer ou de cuivre est tenu par l'opérateur de la main droite, de la main gauche ou des deux mains réunies.

8° Cette influence se dégage naturellement par l'extrémité des doigts, mais elle se dégage aussi à l'état diffus de toutes les parties du corps. Du moins il suffit d'enrouler autour du bras, du poignet au coude, un fil de fer, et d'adapter sur le milieu de cette espèce de solénoïde une pointe de même métal pour constater que la pointe présentée vis-à-vis une partie quelconque du corps du sujet y produit les mêmes effets d'anesthésie, d'attraction, de picotement, etc., que produirait la main elle-même. Pareillement en enroulant autour de la main un fil de fer qui se termine en pointes aux cinq doigts, on augmente notablement la rapidité et l'intensité des effets.

9° Le verre paraît être, au contraire, pour cette influence, un mauvais conducteur, un isolant. C'est du moins la conclusion qui me semble ressortir des faits suivants. Tout d'abord, soit une baguette de verre de 50 centimètres de longueur, terminée en pointe à l'une de ses extrémités. Sur une longueur de 25 centimètres j'enroule un fil de fer autour de cette baguette, la pointe du fil venant coïncider avec la pointe du verre : si alors, prenant la baguette par la partie inférieure où le verre est nu, j'en présente la pointe à l'une des parties quelconques du corps du sujet, même après 4 ou 5 minutes de présentation, il ne se produit aucun effet. Maintenant si je continue l'enroulement du fil de fer autour de la seconde moitié de la baguette, de sorte que le conducteur métallique soit en contact avec l'intérieur de ma main, il me suffit de présenter la pointe de la baguette pour obtenir en moins de quelques secondes l'anesthésie de la partie visée. D'autre

part, en faisant deux fois les mêmes expériences de présentation directe de la main, mais tantôt isolé du sol en même temps que le sujet par le moyen du verre, tantôt en communication avec le sol, je constate toujours, lorsque nous sommes isolés, une accélération dans la production des effets, et dans certains cas cette accélération est de la moitié du temps nécessaire lorsqu'il y a communication. Toutefois comme ces dernières expériences n'ont encore été faites, et tout récemment, qu'avec un seul sujet, j'affirmerai la propriété isolante du verre avec plus de réserve que la propriété conductrice du fer et du cuivre, celle-ci ayant été vérifiée à plusieurs reprises avec des sujets différents.

10° Tous les individus ne possèdent pas, du moins à un degré suffisant pour qu'il en résulte des effets appréciables, la faculté de dégager l'influence, de nature inconnue, qui paraît être la cause déterminante de tout cet ordre de phénomènes.

11° Toutefois, si un individu privé de cette faculté prend contact avec un autre individu qui la possède, il peut à son tour, et aussi longtemps que dure le contact, devenir capable d'exercer cette influence.

12° En répétant et prolongeant le contact, un individu qui possède cette faculté peut la communiquer d'une façon plus ou moins durable à un autre individu qui en est privé, de telle sorte que celui-ci pourra à son tour agir personnellement pendant un temps plus ou moins long et même conduire son influence à travers le corps d'un troisième individu incapable d'exercer par lui-même aucune action.

Ces douze propositions résument fidèlement les faits principaux que j'ai pu constater jusqu'ici en observant scrupuleusement les règles de la méthode d'expérimentation que je me suis prescrite et que je complète en indiquant le procédé que j'emploie pour vérifier l'état de la sensibilité du sujet au cours de ces expériences. Supposons que la partie du corps du sujet visée à distance par la main de l'opérateur soit la rotule du genou gauche. Un assistant percute successivement, avec une pointe mousse et dans un ordre quelconque, différentes parties du corps du sujet en y intercalant la partie

visée : le sujet annonce à haute voix les contacts ressentis; s'il reste constamment muet quand le contact a lieu sur la rotule du genou gauche, on en conclut l'anesthésie de cette partie, et on s'assure, par des pincements, par des piqûres, etc. de l'étendue et de la profondeur de l'anesthésie ainsi produite.

Il ne m'appartient pas de faire ressortir l'importance de tous ces faits au point de vue de l'hypnologie, de la psychologie physiologique, peut-être même de la physiologie générale. J'exprimerai seulement le vœu que le plus grand nombre possible d'expérimentateurs veuillent bien prendre la peine de les vérifier à leur tour, assuré qu'ils y réussiront comme moi, pourvu qu'ils consentent à observer ces deux conditions indispensables : en premier lieu, se conformer rigoureusement à toutes les règles de la méthode que j'ai indiquées ; en second lieu, si les premiers résultats sont négatifs, ne pas se hâter d'en conclure que les faits rapportés ici sont mensongers ou imaginaires, mais avoir la patience d'expérimenter avec un assez grand nombre de sujets, soit personnellement, soit avec le concours d'autres opérateurs. J'ose espérer que les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques*, voudront bien m'encourager dans ces recherches en aidant à la réalisation de mon vœu.

E. Boirac.



BIBLIOGRAPHIE

PAR XAVIER DARIEX

Lois psychologiques de l'évolution des peuples par le Dr Gustave Le Bon. (1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. — Félix Alcan éditeur.)

L'auteur établit dans son ouvrage quatre grandes divisions. Dans la première, intitulée : *Les caractères psychologiques des races*, il étudie l'âme des races, la hiérarchie psychologique des races, la différenciation progressive des individus et des races, la formation historique des races. La seconde partie montre comment *les caractères psychologiques des races se manifestent dans les divers éléments de leurs civilisations* : comment se manifeste, dans ses divers éléments, l'âme extérieure d'un peuple; comment se transforment les institutions, les langues, les religions, les arts. La troisième partie est consacrée à l'*histoire des peuples comme conséquence de leur caractère*, et montre comment les institutions dérivent de l'âme des peuples; comment l'altération de l'âme des races modifie l'évolution historique des peuples.

La quatrième partie est consacrée à la manière suivant laquelle *se modifient les caractères psychologiques des races* : il y est traité du rôle des idées dans la vie des peuples; du rôle des croyances religieuses dans l'évolution des civilisations; du rôle des grands hommes dans l'histoire des peuples.

La civilisation d'un peuple, dit l'auteur, repose sur un petit nombre d'idées fondamentales dont dérivent ses institutions, sa littérature, ses arts. Ces idées, très lentes à se former, sont également très lentes à disparaître, et, pour les foules,

demeurent longtemps des vérités indiscutées et poursuivent leur œuvre dans les masses profondes des nations. S'il est difficile d'imposer une idée nouvelle, il n'est pas moins difficile de détruire une idée ancienne. L'humanité s'est toujours cramponnée désespérément aux idées mortes et aux dieux morts.

L'importance sociale d'une idée n'a d'autre mesure réelle que la puissance qu'elle exerce sur les âmes. Lorsque, vraie ou fausse, elle est passée chez les foules à l'état de sentiment, toutes les conséquences qui en découlent doivent être successivement subies.

En un mot, l'ouvrage a pour but de décrire les caractères psychologiques qui constituent l'âme des races et de montrer comment l'histoire d'un peuple et sa civilisation dérivent de ses caractères.

Psychologie des Foules, par le Dr Gustave Le Bon. (1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. — Félix Alcan éditeur.)

Cet ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, sous la dénomination d'*Ame des foules*, l'auteur étudie la caractéristique générale des foules; les sentiments, la moralité des foules; leurs idées, leurs raisonnements, leur imagination; les formes religieuses que revêtent toutes leurs convictions. Dans la seconde partie : *Opinions et croyances des foules*, il envisage les facteurs lointains et les facteurs immédiats de ces croyances et de ces opinions; les meneurs des foules et leurs moyens d'action; la limite de variabilité des opinions et des croyances des foules. La troisième partie comprend la *classification* et la *description des diverses catégories de foules*.

Les foules organisées ont toujours joué un rôle considérable dans la vie des peuples; mais ce rôle n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui. L'action inconsciente des foules se substituant à l'activité consciente des individus est une des principales caractéristiques de l'âge actuel.

L'auteur a abordé le difficile problème des foules avec des procédés exclusivement scientifiques, c'est-à-dire avec mé-

thode, en laissant de côté les opinions, les théories et les doctrines. Il constate l'extrême infériorité mentale des foules, y compris les assemblées d'élite, et déclare pourtant que, malgré cette infériorité, il serait dangereux de toucher à leur organisation. C'est qu'en effet il n'est pas en notre pouvoir de faire subir aux organismes sociaux des transformations profondes. Le temps seul possède un pareil pouvoir.

Ce qui gouverne les hommes, ce sont les idées, les sentiments et les mœurs, choses qui sont en nous-mêmes. Les institutions et les lois sont la manifestation de notre âme, l'expression de nos besoins; procédant de cette âme, ces institutions et ces lois ne sauraient la changer.

L'étude des phénomènes sociaux ne peut être séparée de celle des peuples chez lesquels ils se sont produits.

Il semble aussi que derrière les faits visibles se cachent parfois des milliers de causes invisibles. Les phénomènes sociaux visibles paraissent être la résultante d'un immense travail inconscient, inaccessible le plus souvent à notre analyse.

Observées dans la plupart de leurs actes, les foules font preuve, le plus souvent, d'une mentalité singulièrement inférieure; mais il est d'autres actes aussi où elles paraissent guidées par ces forces mystérieuses que les anciens appelaient destin, nature, providence, que nous appelons voix des morts et dont nous ne saurions méconnaître la puissance, bien que nous ignorions leur essence. Il semblerait que dans le sein des nations se trouvent des forces latentes qui les guident.

Les foules, sans doute, sont inconscientes, mais cette inconscience est peut-être un des secrets de leur force. Dans la nature, les êtres soumis exclusivement à l'instinct exécutent des actes dont la complexité merveilleuse nous étonne. La raison est chose trop neuve dans l'humanité pour pouvoir nous révéler les lois de l'inconscient et surtout le remplacer. Dans tous nos actes, la part de l'inconscient est immense et celle de la raison très petite. L'inconscient agit comme une force encore inconnue.

M. Le Bon s'est donc borné à observer les phénomènes qui

nous sont accessibles, sans s'égarer dans le domaine des conjectures vagues et des vaines hypothèses.

Le Satanisme et la Magie, par M. Jules Bois (un fort vol. in-8°, 8 francs, Léon Chailley éditeur, Paris).

Dans cet intéressant volume, M. Jules Bois s'est livré à une étude prolongée consciencieuse et documentée sur le Satanisme, ses origines, ses filiations, sa marche, son infiltration dans les campagnes et dans les villes. Il a exploré le Satanisme et la Magie dans tous les sens et à tous les âges. Il s'est attaché à peindre, d'après nature, la physionomie du sorcier contemporain et de la sorcière, que l'on confond généralement avec les bateleurs et les somnambules de foire ou des bas-fonds des grandes villes. La seconde partie du livre est consacrée au Sabbat, aux Messes noires, aux Succubes et aux Incubes, aux Larves.

En résumé, c'est un livre très curieux où l'auteur combat le Satanisme et la Magie noire.

L'éditeur Chamuel (79, Faubourg-Poissonnière) vient de publier un curieux petit traité de M. Paul Sédir intitulé : *les Miroirs magiques*, où l'auteur réunit les diverses théories occultes dont il se sert pour indiquer une explication scientifique de ces phénomènes psychiques (1 petit vol. in-18, 1 fr.).

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

LES FANTOMES DES VIVANTS

Par A. de ROCHAS

Dans le numéro des *Annales* de mai-juin 1895, M. Laurent a décrit les sensations qu'il a éprouvées jusqu'au 3e état de l'hypnose et dont je lui avais donné le souvenir par suggestion.

Quand je parvins à déterminer chez lui des états plus profonds, je constatai que la suggestion n'avait presque plus de prise (c'est du reste là une loi générale); de sorte qu'au réveil, Laurent, ne se souvenant plus de rien malgré mes ordres, ne put continuer le travail intéressant qu'il avait commencé.

C'est ce travail que je vais reprendre au point où il l'a laissé.

Dès le 4e état, la sensibilité extériorisée paraît se localiser sur les deux côtés de Laurent et y former comme des lignes de forces aux deux pôles d'un aimant.

Au 7e état, elle se condense en une sorte de nuée lumineuse bleuâtre de la hauteur de son corps; il la voit lui-même, à environ un mètre de ce corps, et j'en contrôle l'existence parce qu'elle est devenue le *lieu* des points sensibles pour lui. Quand on approfondit encore le sommeil, il voit se former une autre colonne, de même hauteur, à même distance, également sensible, mais de couleur rougeâtre. Enfin, dans un état encore plus profond, les deux colonnes se réunissent au-devant de Laurent en un fantôme mi-parti rouge et bleu, où toute la sensibilité est concentrée et qui

s'éloigne ou se rapproche selon sa volonté, tout en ayant une tendance naturelle à s'éloigner. Cette colonne est translucide, elle traverse les murailles et semble éclairer les objets sur lesquels elle se pose, de sorte que Laurent a pu, grâce à ce moyen, percevoir des objets placés dans une pièce voisine, mais d'une façon fort vague.

Je donnerai dans cet article simplement le détail de mes expériences[1], suivant leur ordre et d'après mes notes prises au jour le jour; le lecteur pourra ainsi suivre l'enchaînement des faits et voir comment ils m'ont conduit naturellement et sans idées préconçues aux hypothèses que j'exposerai plus tard.

2 janvier 1894.

Je me place devant Laurent et je le magnétise avec des passes dans une demi-obscurité. Au bout de quelque temps, il voit une *colonne* lumineuse bleue se former à sa droite, puis s'éloigner à mesure que se succèdent les états de l'hypnose séparés par leurs phases de léthargie. En même temps se développait à gauche une colonne lumineuse rouge qui avait apparu postérieurement à la colonne bleue et qui s'éloigne également. Ces colonnes deviennent de plus en plus lumineuses, mais sans formes distinctes; ce sont des nuées de sa grosseur et de sa hauteur, représentant grossièrement le profil de son corps; quand il soulevait l'un de ses bras, un renflement apparaissait à la nuée du côté correspondant. J'actionnai alors vivement son épigastre de manière à soutirer du fluide. Laurent déclara qu'il se *sentait vider;* au bout de quelques instants, il vit les deux colonnes se réunir entre lui et moi, et former une colonne mi-partie rouge et bleue, représentant encore la forme de son corps.

J'en approchai un tison enflammé; il accusa une forte sensation de brûlure. Quand je touchais son fantôme avec la main, il sentait mon contact; si je pinçais ma main, il sentait

1. Des expériences de dégagement de corps astral ont été répétées sur plusieurs autres sujets et ont donné lieu à des phénomènes analogues, dont quelques-uns ont été contrôlés par un appareil photographique. — Voir, dans le *Paris-Photographe* du 30 juin 1894, l'article intitulé : PHOTOGRAPHIE SPIRITE.

le pincement, mais il ne le sentait plus dès que ma main cessait d'être en contact avec le fantôme. J'interposai pendant trente secondes la main entre le fantôme et sa jambe; après le réveil, la jambe était complètement inerte, et je dus la frictionner énergiquement pour la ramener à son état normal.

Je plaçai dans le fantôme une plaque de porcelaine recouverte de noir de fumée et je constatai que le noir de fumée roussit sur une partie de son étendue; mais il faudrait recommencer cette opération pour être bien assuré que le changement de couleur est bien dû à l'absorption ou au frottement de la substance extériorisée.

Le fantôme ayant une tendance à s'échapper, je dis à Laurent de le laisser aller; il me raconte alors que le fantôme monte à sa chambre et s'assied sur son fauteuil devant sa table. Je lui dis de prendre un crayon, du papier et d'écrire : « J'y suis » afin d'avoir une preuve matérielle de cette extériorisation. Il me répond que ses doigts ne peuvent tenir le crayon.

Je lui prescrivis alors de faire revenir son double et je le réveillai.

3 janvier 1894.

J'endors Laurent par devant avec des passes. Le fantôme bleu de droite commence à se développer dans le 7e état, puis le fantôme rouge de gauche apparaît dans le 8e état. Ces deux fantômes sont encore des nuées lumineuses qui éclairent les objets placés devant ou derrière (le sujet ne voit que ceux-là); ils suivent les regards de Laurent et c'est ainsi qu'il peut les réunir devant lui malgré leur tendance à s'éloigner. Quand le fantôme est complet, ce qu'on pourrait appeler le *double* est formé, il a les mêmes tendances.

Je place de nouveau dans ce double une plaque de porcelaine couverte de noir de fumée; la couleur de la couche se modifie par zones comme si elle était léchée par des effluves; Laurent dit que pendant que la plaque est dans son double, elle s'illumine de points brillants; cependant cette expérience ne me paraît pas encore suffisamment probante. Pendant que Laurent est dans les états profonds, il garde intactes

ses facultés de langage et de raisonnement, mais il n'a plus de souvenirs en dehors des événements qui se sont passés pendant les sommeils précédents.

4 janvier 1894.

J'endors Laurent. Les deux fantômes se développent à la manière ordinaire, à droite et à gauche. Je les laisse s'éloigner suivant leur tendance naturelle. Laurent, qui les voit diminuer de grandeur à mesure qu'ils s'éloignent, finit par les perdre de vue. Il se sent défaillir. Je lui prescris de les rappeler; il le fait avec des efforts soutenus. Je le réveille.

8 janvier 1894.

J'endors Laurent par devant avec des passes; au sortir de la VI[e] léthargie, dans le 7[e] état, les deux fantômes apparaissent simultanément, bleu à droite, rouge à gauche. Je lui fais pousser le fantôme gauche, le rouge, jusqu'au mur sur lequel je place une feuille de papier et je dessine sur ce papier le contour de la lueur qu'il aperçoit : c'est une colonne lumineuse d'environ $0^{m},20$ de diamètre qui se termine à la hauteur de sa tête et descend jusqu'au sol. Je lui dis de le repousser encore plus loin; le fantôme pénètre dans le cabinet voisin du mien, que Laurent connait parfaitement. Il n'en voit qu'une partie, celle qu'éclaire le fantôme. Je le fais repousser encore plus loin, il traverse le jardin, pénètre dans la cour intérieure, rencontre l'escalier de fer, etc. Je lui dis de le ramener à lui.

Pendant ce temps-là le fantôme de droite, le bleu, n'avait pas changé de place; à plusieurs reprises, j'avais pu constater sa présence, sa forme, grâce à l'impression par mes attouchements.

Laurent me prévient tout à coup que les deux fantômes sont réunis en une seule colonne rouge et bleue; il voit son double sur sa droite près de la cheminée. Je cherche alors son emplacement en pinçant l'air et j'arrive jusqu'à la glace qui surmonte cette cheminée sans qu'il sente rien. Il se retourne vers sa gauche et parait tout étonné de voir un second double complet, c'est-à-dire bicolore. Je suis d'abord surpris

comme lui de ce nouveau phénomène; puis je réfléchis que le fantôme qu'il a vu à sa droite n'est peut-être que le reflet de celui qui est à sa gauche. Je me porte vers ce dernier et alors Laurent me voit dans la glace à côté de son double de droite. Le véritable double était donc en avant de lui, sur sa gauche, et il était bien réellement matériel puisqu'il se reflétait dans la glace pour le sujet.

18 janvier 1894.

J'essaie d'endormir Laurent par de grandes passes faites sur les deux côtés au lieu de l'être par devant. Je détermine ainsi les états ordinaires de l'hypnose, mais le sujet se sent gêné. La sensibilité s'extériorise bien dès le 3e état, seulement elle se concentre de suite sur les côtés et ne se reconnaît ni sur le devant, ni sur le derrière du corps. Je continue les passes et, dès l'état suivant, le fantôme bleu apparaît très près du sujet. Je n'ai pas continué l'expérience et j'ai réveillé Laurent par des passes transversales.

29 janvier 1894.

J'essaie d'endormir Laurent par le courant d'une pile en mettant l'un des réophores dans une main, et l'autre dans l'autre. Après avoir tâtonné en faisant varier le sens du courant, je finis par produire le sommeil jusqu'au 3e état, mais avec peine ; le sujet est très mal à son aise et me prie de ne pas recommencer.

22 février 1894.

Laurent étant endormi et sa sensibilité extériorisée, je veux voir ce que produira sur lui l'électricité d'une machine de Wimshurst. Je fais tourner les disques; il touche successivement les deux branches avec la main droite : l'une des branches lui engourdit la main, l'autre lui donne une sensation plutôt agréable.

Je constate alors avec étonnement que la sensibilité a disparu pour mes pincements à distance, mais qu'elle a reparu à la surface de la peau, bien qu'il fût encore profondément endormi.



15 avril 1894.

Laurent prend de la main gauche une chaînette accrochée à la branche de la machine dont le vent repousse la flamme d'une bougie; sa main droite reste libre.

Il s'endort et passe par les phases ordinaires de l'hypnose. Dès qu'il est arrivé au 3e état (état de rapport) il ne m'entend plus que lorsque je touche la chaîne; sa sensibilité est cependant extériorisée pour moi sans que je prenne cette précaution, parce que je me trouve dans le champ d'action de la machine; mais il ne sent pas un attouchement fait par une personne se trouvant dans d'autres conditions. Il voit rouge l'aigrette lumineuse qui se dégage de la machine, du côté où il la tient.

Au bout d'un temps à peu près égal à celui qui précède l'apparition du fantôme de droite sous l'influence des passes, le fantôme apparaît très nettement à droite, mais rouge au lieu d'être bleu[1]. Il augmente d'intensité à mesure que je charge d'électricité le sujet qui du reste ne paraît pas trop fatigué. Bientôt apparaît le fantôme bleu à sa gauche.

Je n'ose pas continuer l'expérience ni prendre le temps de bien analyser les phénomènes, de peur de fatiguer Laurent et d'avoir de la peine à le réveiller. Cependant je le réveille facilement en faisant passer la chaîne de sa main gauche dans sa main droite.

16 avril 1894.

1re *Expérience.* — J'endors Laurent de la même manière qu'hier, c'est-à-dire en plaçant la chaîne du côté qui repousse la flamme (et dont l'aigrette lui paraît rouge en état de rap-

1. Ce changement de couleur des fantômes me paraît tenir au phénomène d'inversion dans la perception des couleurs, que j'ai déjà signalé avec un autre sujet (*Annales*, 1894, pp. 148-150).

En effet, quand on rapproche les boules, le Sujet à l'état de veille et moi nous voyons *bleu* le côté de l'arc électrique lumineux adjacent à la boule qui *repousse* la flamme d'une bougie et ROUGE le côté adjacent à la boule qui ATTIRE la flamme. En cela nous sommes d'accord avec Crookes qui dit que le bleu correspond à l'électricité négative, le rouge à l'électricité positive, et que le flux électrique va du négatif au positif.

Dans les expériences du 15 et du 16 avril, Laurent inversait aussi bien les couleurs des fantômes que celles des arcs électriques.

port), dans sa main gauche. Comme hier, le fantôme de droite a paru d'abord, coloré en rouge; puis a paru le fantôme de gauche coloré en bleu.

J'ai poussé le sommeil plus loin, les deux fantômes se sont réunis en un seul, polarisé d'une façon très confuse, et présentant dans l'ensemble une couleur violacée (mélange de rouge et de bleu). Ce double n'était pas placé entre le sujet et la machine, mais assez loin sur la gauche en arrière.

Après une nouvelle phase de léthargie, le double a pris une extrême intensité, ayant exactement la forme de Laurent et reproduisant tous ses mouvements comme s'il était son ombre.

J'ai réveillé en mettant la même chaîne dans l'autre main, c'est-à-dire, dans la main droite. Les phénomènes se sont reproduits en sens inverse, mais avec lenteur : le double s'est dédoublé en deux fantômes qui sont rentrés successivement dans le corps de Laurent; puis les couches sensibles ont reparu tout autour du corps, etc.

2e *Expérience.* — J'ai accroché l'un des bouts de la chaîne au côté de la machine dont l'effluve attire la flamme d'une bougie (qui paraît bleu au sujet), et placé l'autre bout dans la main droite du sujet. J'ai eu beau faire tourner les disques, le sommeil ne s'est pas produit.

17 avril 1894.

J'accroche les chaînes aux deux branches de la machine et je les fais tenir par Laurent de telle manière que la boule qui repousse la flamme soit en communication avec sa main gauche; et la boule qui attire, avec sa main droite.

Le mouvement de la machine détermine le sommeil. Les zones sensibles disparaissent au 4e état. Au 5e état, le fantôme bleu apparaît à droite du sujet, très vaguement; au 6e état, le fantôme rouge apparaît à gauche. Au 7e état, les deux fantômes se réunissent pour former le double complet en avant et à gauche.

Pouvant actionner la machine régulièrement et sans fatigue, je prolonge l'expérience. Dans les états suivants, le double se précise de plus en plus et s'éloigne; il finit par

disparaître aux yeux de Laurent qui a très froid, est inquiet de son double, ne sentant pas où il est. J'arrête la machine et je lui dis de le rappeler. Il fait de vains efforts, il souffre beaucoup et fait peine à voir. Je renverse le courant en changeant les chaînes de main et j'actionne vivement les plateaux. Au bout d'un temps assez long, le double reparaît aux yeux du sujet, mais *il a changé de forme*. Laurent ne se reconnaît plus; il continue à être très inquiet; il a l'impression d'un contact froid et gluant qui lui répugne.

J'active le mouvement de la machine et j'ordonne avec énergie au sujet de retirer à lui son double qui finit par rentrer dans son corps physique, à son grand soulagement.

Réveil en passant par les phases ordinaires.

Laurent réveillé se sent mal à l'aise. Il se presse le front pour réveiller la mémoire somnambulique et se rappelle vaguement les impressions très désagréables qu'il a eues.

Nota. — Le lendemain Laurent me raconte que depuis la séance, il est gêné, qu'il se retourne à chaque instant comme s'il sentait quelqu'un derrière lui; qu'il lui semble qu'un élément étranger à sa personnalité s'est introduit dans son corps. Deux jours après tous ces troubles étaient passés.

23 mai 1894.

Laurent est assis sur une chaise dont les quatre pieds reposent sur des tabourets isolants. Je place dans ses mains les chaînes de la machine de la manière indiquée dans la séance du 17 avril[1] et je fais tourner les plateaux.

Le sujet passe par les phases superficielles ordinaires au 3e état, les couches sensibles se forment autour de lui. Au 6e état apparaissent des flammes rouges et bleues qui rayonnent du corps du sujet dans toutes les directions et sans ordre apparent, comme si le double fluidique était

1. Cette disposition reconnue bonne sera désormais exclusivement adoptée. On remarquera toutefois que mes expériences ne permettent point encore de formuler une loi bien nette sur l'action de l'électricité; elles ne sont pas assez nombreuses et les *inversions* possibles de la machine, aussi bien que de la vision des couleurs chez le sujet, sont des causes d'erreur qu'on ne pourra faire disparaître que par une étude plus approfondie de la question.

trop brutalement projeté hors du corps. Ces flammes sont sensibles sur toute leur longueur qui est d'environ six mètres. Au 7e état le double se forme tout d'une pièce, mi-parti bleu et rouge, mais irrégulièrement; des traînées bleues s'enfoncent dans la partie rouge et réciproquement. La sensibilité du sujet est bien localisée dans ce double. Au 8e état le double paraît tassé et couché sur le flanc, les lueurs rouges et bleues se disposent verticalement par couches alternées. Le sujet paraît fatigué ; je le réveille [1].

5 juin 1894.

Laurent est endormi par la machine de Wimshurst sans être isolé. Quand le fantôme bleu est formé à droite, je constate que ce fantôme est fortement repoussé par la chaîne accrochée au côté de la machine dont les effluves paraissent bleus au sujet ; il est, au contraire, légèrement attiré, en tremblotant comme une flamme de gaz, par la chaîne correspondant aux effluves rouges de la machine. L'effet inverse se produit pour le fantôme rouge. Avec le double complet les effets sont complexes ; ce double est fortement attiré par le fer qui est la seule substance emmagasinant la sensibilité du sujet [2].

Le sujet voit des flammes rouges au pôle S. et des flammes bleues au pôle N. d'une barre d'acier aimanté ; mais l'aimant le fatigue.

3 juillet 1894.

Laurent étant endormi à la manière ordinaire par la machine et le double étant formé, trois des spectateurs, qui sont plus ou moins sensitifs eux-mêmes, aperçoivent, quand on fait l'obscurité dans la pièce, une vague lueur à la place du double et éprouvent la sensation très nette d'un vent frais quand ils plongent la main dans ce double.

Je continue l'électrisation, sans compter les états. J'arrive ainsi bientôt à une phase de léthargie, beaucoup plus longue

1. Laurent, à qui j'avais donné la suggestion de se rappeler au réveil ce qui s'était passé, a pu, après la séance, peindre à l'aquarelle ces différentes formes des fantômes. La suggestion paraît donc avoir pris, dans ce cas, jusqu'au 3e état.

2. *Annales*, 1895, p. 144.



que les autres. Au sortir de cette phase Laurent s'écrie : « Tiens ! mon double qui est collé au plafond. » Je lui demande s'il l'a vu monter ; il me répond que non et m'explique que toutes les transformations dans les fantômes et le double s'effectuent durant les léthargies.

Je continue l'électrisation : le double traverse le plafond. Nouvelle phase de léthargie encore plus longue que la précédente. Au sortir de cette phase (par approfondissement de l'hypnose), Laurent grelotte ; une sueur froide couvre ses mains ; il se plaint, dit qu'il est très affaibli, qu'il a froid. Il perd de vue son double qui s'éloigne de plus en plus, poursuivi par des formes lumineuses paraissant d'une consistance analogue à son propre double, mais d'une autre couleur. Ces sortes de flammes ont des formes bizarres, assez semblables à celles de têtards terminés par des queues de serpent ; elles viennent se coller à lui ou plutôt le lécher en passant : c'est ce qui l'affaiblit.

Je le réveille en hâte et lui donne la suggestion de se rappeler au réveil ce qu'il a vu.

Il traverse neuf phases de léthargie avant de revenir à l'état de veille ; je l'avais donc poussé jusqu'au 10ᵉ état.

Réveillé, il se souvient à peu près de ses impressions et me confirme les détails précédents ; pendant qu'il parle, il se retourne à chaque instant, éprouvant la sensation d'un corps qui le frôle.

Le lendemain, il me raconte qu'il n'a pas dormi de la nuit et qu'il a revu, éveillé, les mêmes formes que pendant le sommeil magnétique, mais moins nettement. Les sensations de frôlement continuent pendant vingt-quatre heures, puis disparaissent.

10 juillet 1894.

Je suis seul aujourd'hui avec Laurent, et je me propose d'étudier avec plus de soin les phénomènes observés dans la séance du 3 juillet.

Je commence l'opération avec la machine à 10 h. 18 du matin, et j'obtiens successivement, en partant de l'état de veille ou de crédulité qui ont la même apparence et que j'appelle 1ᵉʳ *état :*

1re léthargie.

2e *état.*

IIe léthargie.

3e *état.*

IIIe léthargie.

4e *état.*

IVe léthargie.

5e *état.* — 10 h. 28. Le fantôme bleu apparaît à droite.

Ve léthargie.

6e *état.* — 10 h. 30. Le fantôme rouge apparaît à gauche; le fantôme bleu subsiste à droite.

VIe léthargie.

7e *état.* — 10 h. 32. Le double complet apparaît à 1m,50 environ en avant et à gauche du sujet, qui paraît étonné d'en voir deux. Je constate que le double s'est formé devant une grande psyché dans une position telle que Laurent doit voir en effet à la fois le double et son image.

VIIe léthargie.

8e *état.* — 10 h. 34. Le double est encore à la même place, mais les deux moitiés, l'une rouge l'autre bleue, semblent se pénétrer par tranches horizontales irrégulières, comme dans la séance du 23 mai.

VIIIe léthargie.— Pendant cette léthargie, j'ordonne au sujet de bien observer ce qui se passe et de se le rappeler quand il sera dans l'état suivant.

9e *état.* — Le double s'est simplement déplacé. Le sujet se souvient de la manière dont s'est effectué le déplacement.

IXe léthargie. — Je donne le même ordre que dans la précédente léthargie.

10e *état.* — 10 h. 40. Le double est engagé à mi-corps dans le plafond. Laurent se souvient que ce double a commencé à osciller comme un ballon qu'on gonfle d'hydrogène, puis qu'il s'est détaché de terre et qu'il est monté verticalement sans que le plafond ait opposé un obstacle bien sensible.

Xe léthargie. — Même ordre que dans les léthargies précédentes. Le corps est plusieurs fois agité de mouvements convulsifs.

11e *état.* — 10 h. 43. Laurent me dit qu'il a, par la force de

la volonté. empêché son double de monter plus haut; qu'un petit nombre de lueurs analogues à celles qu'il a déjà vues et que nous convenons d'appeler *larves*, s'agitent autour de lui, mais qu'il se raidit contre leur contact et que, ne pouvant le pénétrer, elles ne font que l'effleurer; ce sont ces contacts qui ont causé les soubresauts de la léthargie précédente. Au-dessus de lui, ces larves sont bien plus nombreuses. Je lui dis de laisser monter son double; il le fait, mais alors il commence à être assailli par les larves qu'il n'a plus la force de repousser, et il me prie de le réveiller.

10 h. 45. — Je change de main les chaînes conductrices et je tourne rapidement la machine, sans compter les léthargies, de manière à ramener, le plus tôt possible, le sujet à son état normal, ce que je n'obtiens qu'au bout d'un quart d'heure.

On remarquera qu'il a fallu traverser le même nombre de phases de léthargie qu'à la séance du 3 juillet, c'est-à-dire *neuf*, pour la lévitation du double.

14 juillet 1894.

Je me propose, dans cette séance, de voir si les phénomènes relatifs aux fantômes et au double se succèdent bien dans le même ordre à l'aller et au retour, c'est-à-dire pendant qu'on approfondit l'hypnose ou qu'on ramène le sujet à l'état de veille.

Le tableau suivant montre les résultats obtenus :

ALLER	RETOUR [1]
2 h. 14. — 1er *état* (veille).	3 h. 35. — 1er *état* (veille).
Ire léthargie.	Ire léthargie.
2e *état*.	2e *état*.
IIe léthargie.	IIe léthargie.
3e *état*.	3e *état*. — Le sujet ne voit plus de fantôme.
IIIe léthargie.	IIIe léthargie.
2 h. 18. — 4e *état*.	4e *état*. — Le sujet ne voit plus que le fantôme bleu.
IVe léthargie.	IVe léthargie.
5e *état*. — Le fantôme bleu apparaît à droite. Il répète comme une ombre les mouvements de la partie droite du sujet (3 minutes de conversation sans tourner la machine).	5e *état*. — Le sujet voit encore les deux fantômes.

1. Pour le *Retour*, commencer la lecture de la colonne de droite par la fin, aussi bien dans ce tableau que dans les suivants.

ALLER	RETOUR
2 h. 24. — Vᵉ léthargie.	Vᵉ léthargie.
6ᵉ *état*. — Fantôme bleu à droite; fantôme rouge à gauche.	6ᵉ *état*. — Le double s'est décomposé en deux fantômes.
VIᵉ léthargie.	VIᵉ léthargie.
2 h. 30. — 7ᵉ *état*. — Le double complet est formé à environ 1m,50 du sujet.	7ᵉ *état*. — Le double est toujours là, complet.
VIIᵉ léthargie.	VIIᵉ léthargie.
2 h. 34. — 8ᵉ *état*. — Le double complet est plus net ; il est toujours à la hauteur du sujet et il se meut facilement sous l'influence de sa volonté. Il suit les mouvements de ses yeux. Il traverse avec assez de difficulté la cloison qui sépare la chambre où nous opérons de mon cabinet de travail. Il va se poser sur ma table et Laurent me dit qu'il y trouve un objet qui lui est désagréable. Je vais dans mon cabinet, je mets la main sur différents objets qui couvrent ma table et qu'il ne voit pas; il m'arrête en me disant : « C'est celui-là », quand je touche une épreuve de mon portrait gravé à l'eau-forte par Mme O... et donné la veille par elle (Mme O... est un sujet très sensible). Je fais revenir le double dans la chambre et essaie, mais avec beaucoup de peine, de le faire monter. Il éprouve, à un certain moment, un contact gluant sur le bras.	8ᵉ *état*. — Le double est toujours près du sujet.
VIIIᵉ léthargie.	VIIIᵉ léthargie.
2 h. 40. — 9ᵉ *état*. — Le double s'est éloigné du sujet et a franchi la fenêtre; il est suspendu dans le vide à peu près à la hauteur de son corps; quand Laurent veut le faire descendre, il éprouve une sensation de vertige.	9ᵉ *état*. — Le double est près du sujet et très net.
IXᵉ léthargie.	IXᵉ léthargie.
2 h. 46. — 10ᵉ *état*. — Le double est soulevé à 2 mètres du plancher; quand Laurent veut le faire descendre, il éprouve une sensation de vertige. Il est très affaibli.	10ᵉ *état*. — Le double est revenu dans la chambre, mais il flotte encore à mi-hauteur du plafond.
Xᵉ léthargie. — Soubresauts.	Xᵉ léthargie.
11ᵉ *état*. — Le double est plus haut que le plafond. État agréable.	11ᵉ *état*. — Laurent voit son double au-dessus du toit et à sa gauche.
2 h. 50. — XIᵉ léthargie. — Soubresauts.	XIᵉ léthargie.
2 h. 52. — 12ᵉ *état*. — Laurent est très affaibli; le double est à la même place. Contacts légers, mais désagréables et bien localisés.	12ᵉ *état*.
XIIᵉ léthargie. — Soubresauts bien localisés : tantôt dans les bras, tantôt dans les jambes, tantôt sur le torse.	2 h. 58. — XIIᵉ léthargie.
2 h. 56. — 13ᵉ *état*. — Laurent a perdu de vue son double; il le croit très éloigné.	2 h. 57. — 13ᵉ *état*. — Je procède au réveil par l'interversion des chaines.

En résumé, on voit que :

1° Le sujet a suivi exactement et en sens inverse, au *retour* (quand on le réveillait), le chemin qu'il avait parcouru à l'*aller* (quand on l'endormait).

2° L'apparition du double et la présence simultanée des deux fantômes séparés se sont produites dans les mêmes états, le 7e et le 6e.

3° Il y a eu une légère discordance dans l'apparition et la disparition des fantômes isolés.

4° La lévitation du double s'est produite au même moment, pendant la 9e léthargie.

15 juillet.

Je répète l'expérience de la veille en présence de Mgr B..., docteur en théologie, qui inscrit sans rien dire les diverses phases que je m'abstiens de compter moi-même pour éviter l'objection de la suggestion mentale. D'où le tableau suivant.

ALLER	RETOUR
2 h. 45. — 1er *état* (veille).	3h. 50. — 1er *état*. — Réveil. Aussitôt éveillé, Laurent se précipite sur les clefs qu'il prend de la main gauche; le bras droit est complètement engourdi.
Ire léthargie.	Ire léthargie.
2e *état*.	2e *état*.
IIe léthargie.	IIe léthargie.
3e *état*. — Rapport.	3e *état*. — Plus de fantômes.
2 h. 49. — IIIe léthargie.	IIIe léthargie.
4e *état*. — Sympathie au contact de la chaîne ; fantôme bleu à droite.	4e *état*. — Il n'y a plus que le fantôme bleu. M. de R... place entre le fantôme et le bras droit de Laurent sa main qui tient un trousseau de clefs et l'y laisse quelques secondes, puis il met les clefs sur la table.
IVe léthargie.	IVe léthargie.
5e *état*. — Fantôme bleu à droite, fantôme rouge à gauche.	5e *état*. — Le double s'est divisé en deux fantômes ; le bleu est plus visible que le rouge.
Ve léthargie. — M. de R... donne à Laurent la suggestion de se rappeler ce qui va se passer.	Ve léthargie.
6e *état*. — Les deux fantômes se sont réunis en un double unique, bleu d'un côté, rouge de l'autre. L... dit que les deux fantômes se sont réunis progressivement en se rapprochant suivant des lignes droites, mais qu'à un moment donné l'un d'eux a fait un détour pour éviter la machine. Le mouvement s'accélère quand ils sont près l'un de l'autre ; ils se réunissent alors brusquement.	6e *état*. — Double complet, bleu et rouge, comme dans le 7e état. Le double peut se mouvoir autour de L... par la volonté, mais il ne peut s'approcher de la machine. Mgr B... met dans le double sa ceinture de soie violette qui se charge très faiblement de sensibilité. Il met dans le double son porte-

ALLER	RETOUR
	monnaie sous lequel il a glissé, à l'insu de M. de R... et de L..., une clef en fer. M. de R... touche le porte-monnaie, l'or, l'argent; pas de sensation. Sensation très marquée quand M. de R... touche la clef.
VIe léthargie.	VIe léthargie.
7e *état.* — Le double est plus net. L... le déplace à volonté tout autour de lui.	7e *état.* — Le double est à la même place.
3 h. 06. — VIIe léthargie.	VIIe léthargie.
8e *état.* — Le double est de plus en plus net; il est encore à la hauteur du sujet.	8e *état.* — Le double est à la même place.
VIIIe léthargie.	VIIIe léthargie.
9e *état.* — Le double est à la même distance horizontale de L..., mais élevé de 1^m,60 au-dessus du plancher. L... voit vaguement ce que son double illumine; il distingue la couleur d'une fleur du papier de tenture contre lequel le double est appuyé, mais elle est modifiée par la partie du double à travers laquelle il la voit. En continuant l'électrisation, le double s'agite, il tremble comme pour s'enlever.	9e *état.* — Le double est revenu sur le parquet de la chambre. Il est mi-parti rouge et bleu.
IXe léthargie.	IXe léthargie.
3h. 13. — 10e *état.* Le double est très haut. L... sent autour de lui des contacts vagues. Son pouls est calme et marque 70 pulsations à la minute.	10e *état.* — Le double est en l'air; il a repris la forme d'une colonne ayant la hauteur du corps de L...
Xe léthargie. — Soubresauts violents; M. de R... prescrit à L... de se rappeler ce qui se passe.	Xe léthargie.
11e *état.* — L... ne peut plus ouvrir les yeux. Il sent le contact visqueux des larves, mais il ne les voit plus; il les voyait quand il était en léthargie. Elles sont petites; la tête ne lui paraissait pas plus grosse que le poing; elles avaient une queue. Le fantôme est à une grande hauteur; L... ne peut ni l'élever ni l'abaisser, mais il peut le faire mouvoir dans l'intérieur d'un cercle horizontal dont le centre serait au-dessus de sa tête.	11e *état.* — Les yeux s'ouvrent d'eux-mêmes. L... voit le double en l'air et dans la chambre, il est plus aplati que dans les états moins profonds.
XIe léthargie.	XIe léthargie.
12e *état.* — Soubresauts violents. L... voit encore son double qu'il meut dans les mêmes conditions que précédemment.	12e *état.* — L... voit son double très haut; il est très faible et éprouve une sensation de dégoût.
XIIe léthargie. — Soubresauts violents, nombreux et localisés.	XIIe léthargie — 3 h. 35. — Soubresauts violents et localisés.
13e *état.* — L... ne voit plus où est son double; mais il sent que ce double tend à prendre la forme d'une boule et il suppose qu'en continuant il finirait par ressembler à une larme : tête ronde avec queue comme une comète ou un têtard.	13e *état.*

M. de R... fait changer de main les chaînes de la machine et ramène une léthargie (la XII°) avec de nombreux soubresauts.

En continuant de la même manière l'opération de réveil, M. de R... ramène un état (le 12°) où L... voit de nouveau son corps, mais très haut.

M. de R... fait une deuxième fois changer les chaînes de main de manière à approfondir le sommeil. Après une nouvelle léthargie (la XII°), L... perd de nouveau son corps de vue.

M. de R... fait changer une troisième fois les chaînes de main et procède définitivement au réveil, en passant par les phases indiquées dans la colonne de droite du tableau ci-dessus.

Je passe maintenant un certain nombre de séances où les phénomènes provoqués de la même façon se produisent avec la même régularité[1] et je reproduis le compte rendu d'une séance où j'ai endormi Laurent, non plus avec une machine d'électricité statique, mais avec un courant donné par une batterie médicale Ducretet.

1. Voici cependant le compte rendu de la séance du 4 mars 1895 où j'ai noté exactement les heures des diverses phases et où il y a eu perception par Laurent d'une colonne lumineuse différente de son double. C'est toujours à l'aide de la machine que s'était fait le dégagement et on n'était éclairé que par une lanterne rouge.

Aller. — 2 h. 15 min., 1er état — 2 h. 17 min., 2e état — 2 h. 20 min., 3e état; L... n'entend pas une personne éloignée, mais l'entend dès qu'elle s'approche de la machine — 2 h. 23 min., 4e état. Apparition du fantôme bleu à droite. L... voit en outre, devant lui, une colonne lumineuse verte et rouge (couleurs mélangées) comme quelqu'un qui serait debout — 2 h. 25 min., 5e état. Fantôme bleu à droite ; fantôme rouge à gauche. La colonne s'est sensiblement rapprochée — 2 h. 30 min., 6e état. Double complet en face, presque à côté de la colonne qui n'a pas bougé. Légère gêne — 2 h. 32 min., 7e état. Le double s'est éloigné avec la colonne beaucoup plus que d'ordinaire quand L... rappelle son double par la volonté, la colonne suit — 2 h. 35 min., 8e état. Le double s'est élevé et s'est engagé à moitié dans le plafond; la colonne est restée sur le sol — 2 h. 39 min., 9e état. Le double est très haut; la colonne est toujours là. Le double tend à se mettre en boule. Sensation très vive de froid — 9 h. 41 min., 10e état. Pendant la léthargie qui précède, soubresauts. L... voit maintenant son double très petit; il sent des contacts tout autour de lui. La colonne n'a pas bougé. J'allume du papier d'Arménie ; L... le sent immédiatement, les yeux se fixent avec une expression extatique. Électrisation arrêtée un instant ; dès qu'elle est reprise les yeux se ferment et il se produit une léthargie. Sensation de vertige, quand il fait effort pour descendre ; il peut se mouvoir dans un plan horizontal. Il éprouve comme des sensations de courant d'air — 9 h. 50 min., 11e état. L... ne voit pas son double; il sent encore l'odeur ; il se sent moins matériel — 9 h. 52 min., 12e état. L... ne voit pas son double ; il se sent très bien, mais très faible; il n'a plus la force de soutenir sa tête ; j'intervertis les chaînes.

Retour. — 2 h. 55 min., 11e état. L... se sent moins éthéré et plus fort ; il ne voit pas encore son double. Soubresauts dans la léthargie qui suit —

Séance du 23 octobre 1894.

Je constate d'abord que le sommeil se produit en plaçant le pôle négatif dans la main droite et le pôle positif dans la main gauche. Après quelques essais sur le nombre des éléments à employer, je reconnais que c'est en me servant de quatre que j'amène le plus facilement l'hypnose sans fatiguer le sujet.

ALLER	RETOUR
1er *état.* — (Veille.)	1er *état.* — (Réveil.)
Ire léthargie.	Ire léthargie.
2e *état.*	2e *état.*
IIe léthargie.	IIe léthargie.
3e *état.* — La sensibilité de L... est extériorisée. L... continue à m'entendre, bien que je ne touche pas la pile.	3e *état.* — L... ne voit plus aucun fantôme et il commence à voir ce qui se passe autour de lui.
IIIe léthargie.	IIIe léthargie.
4e *état.* — Apparition du fantôme bleu à droite. Ce fantôme est repoussé par le fil négatif (que L... voit bleu) ; le fil positif (que L... voit rouge) le laisse indifférent. Quand on place le fil négatif (bleu) au-dessus du fantôme, celui-ci s'affaisse en conservant son volume, c'est-à-dire qu'il s'élargit aux dépens de sa hauteur, et il conserve cette forme jusqu'à ce qu'on agisse de nouveau sur lui.	4e *état.* — Fantôme bleu seul ; à droite et en arrière.
IVe léthargie.	IVe léthargie.
5e *état.* — Fantôme bleu à droite et	5e *état.* — Le double s'est

2 h. 57 min., 10e état. A la sensation d'avoir fait une chute épouvantable, d'avoir traversé une zone habitée par des êtres que la force de la chute a écartés ; ne se voit pas encore mais se sent — 3 heures, 9e état. Se voit, sent qu'il y a autour de lui des êtres qui ne le gênent pas. La colonne est toujours là — 3 h. 2 min., 8e état. Voit son double engagé dans le plafond ; voit encore la colonne qui reste tout à fait inerte même quand je la traverse et que je cherche à l'agiter — 3 h. 6 min., 7e état. Le double est revenu sur le tapis. Le papier d'Arménie brûlé donne à L... un sentiment de légèreté, mais ne le fait pas s'élever et ne produit aucun effet sur la colonne — 3 h. 10 min., 6e état. Le double s'est replacé près de la colonne — 3 h. 12 min., 5e état. Le double s'est divisé en deux fantômes (bleu à droite, rouge à gauche) — 3 h. 14 min., 4e état. Il n'y a plus que le fantôme bleu visible. L... n'a jamais éprouvé plus de satisfaction à rentrer dans son corps — 3 h. 16 min., 3e état. Le fantôme rouge a disparu aussi ; la colonne seule reste — 3 h. 17 min., 2e état. L... voit encore la colonne — 3 h. 19 min. Réveil.

ALLER

fantôme rouge à gauche. Le fil positif (rouge) repousse le fantôme rouge et laisse le fantôme bleu indifférent.

Ve léthargie.

6e *état*. — Double complet en avant, près de la batterie. Il n'y a plus attraction ni répulsion entre les fils et le double.

Je supprime la communication de L... avec la batterie, et en vertu de la vitesse acquise, L... arrive seul à la

VIe léthargie, puis se réveille dans le

7e *état* où le double s'est considérablement allongé, sans quitter le sol, de façon à avoir l'air d'une étroite colonnette.

Je rétablis la communication avec la pile, ce qui amène la

VIIe léthargie, puis le

8e *état*. Le double s'est élevé, mais L... a encore la sensation d'avoir les pieds reposant sur quelque chose.

VIIIe léthargie.

9e *état*. — Le double est très haut. L... a la sensation de fraîcheur, de flottaison dans l'air. Je change les fils de main.

RETOUR

dédoublé : fantôme bleu à droite, fantôme rouge à gauche.

Ve léthargie.

6e *état*. — Le double est encore complet et à notre hauteur, mais plus faible.

VIe léthargie.

7e *état*. — Le double est revenu à notre niveau.

VIIe léthargie.

8e *état*. — Le double s'est abaissé.

VIIIe léthargie.

9e *état*. — Le double est très haut.

Plus de six mois se passèrent sans que je renouvelasse mes expériences avec Laurent; mais, le 21 mai 1895, je voulus les montrer à M. Boirac et à M. Armand de Gramont. Je me servis de la machine de Wimshurst et voici les notes qui ont été prises, séance tenante, par le comte de Gramont.

1er *état* (état de crédulité). Insensibilité et suggestibilité.

Léthargie.

2e *état*. Somnambulisme ordinaire, les yeux ouverts.

Léthargie.

3e *état* (rapport). Le sujet entend tous ceux qui touchent la machine et n'entend que ceux-là.

Léthargie.

4e *état*. Vue du fantôme bleu à droite, légère sensibilité du fantôme.

Léthargie.

5e *état*. Vue du fantôme rouge à gauche. Sensibilité plus grande des fantômes. Le sujet ne voit que les personnes situées dans le champ de la machine. Amnésie.

Léthargie.

6e *état*. Double complet à sa gauche : rouge et bleu en deux colonnes juxtaposées. Sensibilité vague générale du double.

Léthargie.

7ᵉ *état*. Double très condensé et plus éloigné. L... le voit mieux dans l'obscurité. Perte complète de la mémoire de la personnalité ; se souvient de quelques mots latins et de quelques événements passés dans son enfance jusqu'à la classe de sixième.

Le sujet n'étant plus entraîné, les états se succédaient lentement, et je supposais que j'aurais de la peine à aller plus loin, de sorte qu'arrivé au 7ᵉ état, je fis changer les chaînes de main ; le réveil se produisit alors de la manière suivante :

Léthargie.

6ᵉ *état*. Double complet à ses côtés.

Léthargie.

5ᵉ *état*. Double divisé, fantôme à droite et à gauche.

Léthargie.

4ᵉ *état*. Ne voit plus que le fantôme bleu à droite. Ne peut se rappeler le nom du doyen de la Faculté des lettres. A conservé le souvenir de son existence jusqu'à la classe de seconde.

Léthargie.

3ᵉ *état* (rapport). Ne voit plus aucun fantôme. Ne sait plus qu'il se prépare à l'examen de licence ès lettres.

Léthargie.

2ᵉ *état*. Conscience de sa préparation aux examens de licence. Mémoire complète.

Léthargie.

Réveil.

J'espère que le lecteur voudra bien excuser l'aridité et la monotonie des tableaux que j'ai reproduits dans cet article ; mais, quand on n'a pour garant de la réalité des phénomènes que le témoignage d'une seule personne, on ne peut donner de la valeur à ce témoignage qu'en montrant son invariabilité.

J'aurais pu ajouter à cette preuve le témoignage d'autres sujets mis dans un état d'hyperexcitabilité visuelle qui leur a permis de voir les fantômes, mais j'aurais été entraîné à décrire des phénomènes qui rentrent dans un domaine dont je ne veux point m'occuper encore ici, tenant à rester dans la *physique physiologique* jusqu'au moment où nous en aurons acquis une connaissance suffisante pour oser porter plus loin nos investigations.

ALBERT DE ROCHAS.

QUELQUES

OBSERVATIONS DE TÉLÉPATHIE

PAR M. MARCEL SÉRIZOLLES
Homme de lettres.

Lettre à M. Dariex.

MONSIEUR,

Votre confrère, le Dr Raymond Lacaze, mon ami, sachant que je m'intéressais aux sciences psychiques, m'a communiqué vos Annales en me priant de vous faire connaître des observations faites depuis longtemps par moi, sur moi-même ou autour de moi. A vrai dire je ne m'intéresse aux sciences psychiques que d'une façon secondaire, mon principal intérêt étant la Littérature et la Philosophie. Mais l'homme de lettres doit tout connaître et tout observer, et d'un autre côté, en philosophie, l'une de mes grandes recherches est la doctrine de la Métempsycose telle que l'ont transmise les Védas hindous, Pythagore et Platon. Cette question m'a toujours séduit, et je prépare de longue main un traité sur ce sujet. Au cours de mes recherches, j'ai rencontré chez les philosophes anciens, principalement chez les Orientaux, et dans les théogonies brahmaniques et égyptiennes, de curieux phénomènes psychiques, et c'est ainsi que j'ai été amené secondairement à une certaine curiosité attentive vis-à-vis des questions dont vous vous occupez.

La demande du Dr Lacaze m'a donc trouvé tout prêt à répondre, et je vous envoie un article intitulé : *Quelques observations d'occultisme*, récit exact de deux événements et de quelques rêves personnels.

Veuillez, Monsieur, croire à ma grande sympathie pour vos travaux et à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

MARCEL SÉRIZOLLES

I. — EN ARDÈCHE, 1883

Le 23 décembre 1883, je quittais vers les trois heures de l'après-midi la petite ville de L..., en Vivarais, où j'habitais alors. C'était l'une de ces charmantes journées d'hiver, froides, claires et sèches où il fait bon vivre. Je me trouvais dans un état d'esprit d'une sérénité exceptionnelle. J'avais reçu le matin même d'excellentes nouvelles de mes parents qui vivaient à M..., en Quercy, à six ou sept cents kilomètres de moi; je me trouvais pour le moment abondamment pourvu d'argent, je venais de terminer à mon gré un travail difficile et long, tout me souriait. En un mot, nulle préoccupation, pas l'ombre d'un pressentiment mauvais, mais au contraire l'un de ces pleins bonheurs si rares où l'âme et le corps paraissent légers à souhait, où l'on se réjouit de vivre, où tout semble beau et bien.

J'allais à pied par la montagne, dominant un admirable paysage, je n'avais d'autre but que de me reposer, par une ou deux heures de marche, de toute une matinée de travail. Tout d'un coup, dans cette pleine joie physique et morale, il se fit en moi un absolu et effrayant bouleversement. Je me sentis très distinctement frappé à la nuque, au bas des cheveux, par un coup violent, comme si un poing pesant et fermé m'eût assommé à l'improviste. Je m'arrêtai net et prononçai à haute voix ces mots : *J'ai une dépêche à la ville, il vient de m'arriver un malheur.* Je regardai ma montre : elle marquait quatre heures et quelques minutes. Et aussitôt, sans réfléchir, comme poussé par une volonté étrangère et puissante, je retournai sur mes pas, dégringolai la montagne droit devant moi, sans m'occuper du chemin, et, tout courant, j'arrivai en ville et allai à l'hôtel où je prenais pension demander « le télégramme qui venait d'arriver ». Il est à noter que si j'allai tout droit à cet hôtel, ce fut par une sorte de divination, car j'avais en ville deux autres endroits, mon logement et le cercle, où il était beaucoup plus naturel de voir se présenter un porteur du télégraphe à cette heure de la journée.

Le télégramme m'attendait en effet. Il m'annonçait la mort de mon père, foudroyé en pleine santé et encore très jeune par la rupture d'un vaisseau de la poitrine. La dépêche était arrivée au bureau de L... à l'heure exacte où je ressentais en montagne, et à une distance d'environ cinq kilomètres, cette sorte de commotion.

Je dois ajouter que j'aimais beaucoup mon père et, qu'en dehors de la naturelle affection filiale, il existait entre nous une sympathie, une intimité, une conformité de sentiments très particulières. Nos conversations et nos lettres étaient conversations et lettres d'amis très unis, voyant de même façon la vie et les hommes, et se plaisant à échanger des idées pareilles. Aussi j'ai toujours considéré cet avertissement brusque, d'un malheur que rien ne faisait prévoir, comme un phénomène de télépathie très clair et très net.

II. — EN ESPAGNE, 1890

Un matin de mars, à Grenade, hôtel *Siete-Suelos*. Comme je me réveillais très heureux, très dispos, ravi du gai soleil, des chants d'oiseaux et des murmures d'eaux courantes qui font un enchantement de ces bois de l'Alhambra, ma femme me dit : « Je suis nerveuse, mal à l'aise, je n'ai pas dormi, toute la nuit j'ai vu près de moi Mme de B..., elle était mourante et souffrait beaucoup. » Cette Mme de B... était une de mes amies, très jeune mariée, que nous avions à la vérité laissée en France dans un état de grossesse avancée, mais elle était robuste et bien portante et rien n'autorisait à craindre un malheur. Ce jour-là, je ne songeais qu'à aller revoir, au haut de la montée du cimetière, la Sierra Nevada, prodigieuse masse d'un blanc pur dans le ciel éclatant, l'un des plus merveilleux paysages d'Europe, et je ne m'arrêtai pas à songer à Mme de B... Un mauvais rêve, disais-je. Cependant les jours passaient, à Grenade avait succédé Madrid, j'avais oublié la Sierra Nevada pour l'admirable tableau des *Lances*, et ma femme restait inquiète, préoccupée. « C'est étonnant, disait-elle, je vois toujours autour de moi Mme de B..., elle ne me quitte pas, c'est une obsession. »

Quelques semaines plus tard nous étions de retour en France ; à mon arrivée chez moi, au moment où la femme de chambre m'apportait tout un amas de lettres et de journaux, je demandai : — Rien de nouveau en ville ?

— Non, Monsieur, rien que la mort de Mme de B... Monsieur trouvera la lettre d'enterrement dans son courrier.

Je bousculai les plis et courus aux billets bordés de noir. Mme de B... était morte le jour même de la vision de Grenade.

Autre phénomène de télépathie qui n'a nul besoin de commentaires.

III. — SOMMEIL ET RÊVES

D'habitude je dors longtemps et bien, d'un calme sommeil où ne passe aucun songe. Mais quelquefois, le plus souvent aux saisons changeantes, automne et printemps, j'ai des rêves dont le souvenir me reste au réveil très fidèle et très net. J'en ai noté un assez grand nombre vraiment curieux, mais je ne parlerai ici que de ceux ayant eu une signification, une suite.

En novembre 1881, j'eus un rêve très lucide pendant lequel je lisais un volume de vers. J'éprouvais les sensations exactes de la lecture réelle, non seulement je comprenais ce que je lisais, j'en jouissais, mais encore mes yeux remarquaient le gros grain du papier un peu jaune, l'impression très noire et assez grasse, mes doigts tournaient les feuilles épaisses et ma main gauche soutenait le volume assez lourd. Tout d'un coup, au tournant d'une page, je m'éveillai et machinalement, à moitié dormant encore, j'allumai ma bougie, je pris sur ma table de nuit le crayon et les papiers qui y étaient toujours à côté du livre à lire le soir (c'était ce jour-là un ouvrage d'histoire militaire), et j'écrivis les deux dernières strophes que je venais de lire dans ce volume de rêve. Il me fut impossible, malgré de très violents et douloureux efforts de mémoire, de me rappeler un seul vers en dehors de ces douze qui paraissaient traiter une question de métaphysique



et dont le sens reste incomplet, la période étant inachevée. Les voici tels que je les crayonnai alors :

Du temps où je vivais une vie antérieure,
Du temps où je menais l'existence meilleure
Dont je ne puis me souvenir,
Alors que je savais les effets et les causes,
Avant ma chute lente et mes métamorphoses
Vers un plus triste devenir,

Du temps où je vivais les hautes existences
Dont, hommes, nous n'avons que des réminiscences
Rapides comme des éclairs,
Où, peut-être, j'allais libre à travers l'espace,
Comme un astre laissant voir un instant sa trace
Dans le bleu sombre des éthers...

Ces vers ne sauraient être une réminiscence de lecture, je les ai cherchés sans les rencontrer dans tous les recueils parus, c'était bien un volume inédit et resté inconnu que je lisais dans ce songe.

Voici maintenant un ou deux cas de pressentiment ou de divination par le rêve.

De celui-ci je n'ai pas gardé la date et je ne peux la donner qu'approximativement, mais j'ai conservé le souvenir très exact du rêve lui-même. Vers 1880, mon père étant magistrat à M..., il y avait au tribunal un avoué du nom de L... Je le vois encore, mince, blond, des yeux froids, quelque chose d'un peu énigmatique. Il est à noter que j'étais alors très jeune homme, que les gens de robe m'intéressaient peu et que je n'avais avec eux que les relations de courtoisie stricte que doit entretenir un fils de magistrat avec tous les membres du tribunal. En 1883, mon père mourut et peu après l'avoué L... fut nommé juge à N... (Dordogne). J'y fis à peine attention et j'avais perdu complètement le souvenir de ce magistrat lorsque, deux ou trois années plus tard, une nuit, en rêve, je vis mon père se promener dans un endroit vague, une sorte de sol tremblant qui semblait flotter sur des nuages. Mon père, attitude, vêtements, démarche, sourire, était tel qu'avant sa mort. Tout d'un coup je vis une forme sortir des

nuages du fond et s'avancer vers mon père. Cette forme prit peu à peu l'apparence très réelle de ce M. L... et lorsque les deux ombres se trouvèrent l'une près de l'autre j'entendis très distinctement ces mots dits par mon père : *Tiens, vous voilà, L..., c'est donc votre tour?* à quoi M. L... répondit simplement : *Mais oui, c'est bien moi,* et ils se serrèrent les mains.

Or, quelques jours plus tard, je trouvai dans mon courrier un billet de part : M. L..., juge à N... (Dordogne), était mort très jeune le jour même où j'avais eu ce rêve.

Un autre cas, presque semblable, mais moins funèbre. De celui-là j'ai conservé la date : 18 décembre 1894. Dormant et rêvant j'aperçus dans son étude, compulsant des dossiers, un notaire nommé X..., habitant une petite ville distante d'environ 20 kilomètres du chef-lieu où je vivais alors. Ce notaire avait entre les mains des capitaux à moi, et d'habitude il se présentait chez moi une ou deux fois l'an, à des époques tout à fait irrégulières, m'apporter des intérêts échus. Je le répète, ses visites n'avaient aucune date fixe, et je ne voyais jamais ce notaire, homme très honorable, conseiller général, maire et décoré, que très correct de tenue et presque élégant. Cette nuit-là je le vis vêtu d'une longue redingote bleue et coiffé d'une calotte de soie noire. Or, le surlendemain, 20 décembre, dans la matinée, M. X... se présentait dans mon cabinet de travail et me remettait une somme arriérée et inattendue.

— Eh bien, lui-dis-je, qu'avez-vous fait de votre redingote bleue et de votre calotte de soie noire?

M. X... me regarda avec la plus vive surprise et me répondit : — Mais comment donc connaissez-vous si bien mon costume d'intérieur?

Je lui contai mon rêve et il m'avoua alors, non sans étonnement, que le 18 décembre il avait en effet veillé fort tard dans son étude et qu'il portait les vêtements par moi décrits.

Évidemment il y eut là un double phénomène de vision à distance et de pressentiment dans le rêve.

La matière est intéressante et je trouverais dans mes notes de quoi écrire encore bien des pages, mais ce serait sortir des

bornes de l'article, et j'ai donné d'ailleurs dans ces trois chapitres les plus marquantes de mes observations dans le domaine des phénomènes psychiques, phénomènes que je considère comme très naturels en eux-mêmes et soumis à des lois que nous ignorons encore. Mais ce qui est si simple aujourd'hui, télégraphie, téléphone, électrothérapie, n'était-il pas mystère hier? Le XXe siècle, j'en suis convaincu, verra avant sa fin toutes ces lois formulées, cataloguées et démontrées.

MARCEL SÉRIZOLLES

Les Anthémis, 30 août 1892.

Ces cas sont très intéressants, et ils ont aussi le mérite d'être rapportés par un observateur fort consciencieux dont la mémoire est précise. Pour augmenter leur valeur, en les précisant davantage, nous avons posé à M. Sérizolles les questions suivantes :

Avez-vous conservé la dépêche concernant votre père? N'avez-vous pas quelques lettres, quelques pièces de correspondance se rapportant à la mort de Mme B... et au rêve de votre femme? Il faudrait au moins le récit de celle-ci relativement à son rêve et aux événements qui s'y rapportent.

Avez-vous eu dans la suite, entre les mains, le volume entrevu dans le rêve, et y avez-vous trouvé les vers que vous avez *notés*?

N'avez-vous pas conservé quelques notes, quelque lettre relativement à la mort de l'avoué L... qui succéda à votre père?

La date de sa mort est facile à retrouver, sur les registres de l'état civil; l'important, *au point de vue scientifique*, serait de prouver la coïncidence. Ce serait un joli cas.

Le cas du notaire est très bon également; mais, toujours pour la même cause, il faudrait avoir son attestation et le récit de la surprise que vous lui avez causée en lui dépeignant son costume d'intérieur que vous n'aviez jamais vu.

M. Sérizolles nous a répondu la lettre suivante.

MONSIEUR,

J'ai reçu hier vos numéros des *Annales* que je viens de lire avec grand intérêt, et aussi votre lettre me demandant divers renseignements sur l'article que je vous ai envoyé.

Malheureusement, si je conserve précieusement toutes mes

notes littéraires ou historiques, je suis plus insoucieux en ce qui concerne la correspondance.

Je brûle beaucoup à la fin de l'année et je n'ai conservé ni les dépêches ni les lettres de part que vous me demandez. Je puis pourtant vous donner quelques renseignements complémentaires.

1° En ce qui concerne la mort de mon père, les villes désignées par des initiales sont Montauban où mon père était juge, et Largentière (Ardèche) où j'étais substitut. Mon vrai nom est : Séméziès. Nous sommes très connus dans le pays, et il vous sera facile de vous renseigner sur le degré de foi qu'on peut nous accorder. C'est plus tard, après avoir quitté la magistrature pour des raisons politiques, que je pris, dans les lettres, le nom de Sérizolles que l'habitude a rendu à moi et aux autres aussi familier que l'autre. Tout ce que je vous ai dit sur ce cas est scrupuleusement vrai. La chose m'avait tellement frappé que je l'ai reproduite dans mon premier roman, *l'Étoile éteinte*, paru en 1886 chez Ollendorff, pages 106 à 109. Je ne puis vous envoyer le volume, n'en ayant plus chez moi, mais vous le trouverez facilement dans quelque cabinet de lecture.

2° Ma femme confirme absolument ce que j'ai dit pour le rêve de Mme de B... Elle ajoute ceci que je respecte sans trop l'approfondir. Après le retour à Montauban, Mme de B... continuait à l'importuner par sa présence constante. L'obsession durait, et elle ne s'en est délivrée qu'après avoir fait dire des messes pour le repos de son âme. Dès lors l'obsession cessa.

3° Pour les vers lus en rêve je n'ai jamais, malgré beaucoup de recherches, trouvé un volume qui les contienne. Ils ne sont ni de moi, ni de personne, ce sont des vers de rêve.

4° L'avoué L... s'appelait Laporte et mourut comme magistrat à Nontron. Je vous l'ai dit, je n'ai aucune note à ce sujet. Mais ce cas m'avait frappé et est resté très vif dans mon souvenir.

5° Le notaire, qui était de Castelsarrasin, est mort l'an dernier, et là encore je ne puis vous procurer la preuve demandée.

Pour l'avenir, par exemple, je m'engage à tout soigneuse-

ment noter et vérifier, et à vous réserver toutes les preuves. Je pense comme vous que tous ces faits ne sont extraordinaires que parce que leurs lois sont inconnues, et qu'il serait utile et curieux de contribuer à la découverte de ces lois.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma sympathie.

MARCEL SÉMÉZIÈS SÉRIZOLLES.

Paris, 27 août 1893.

CAS DE CHARMES

Première lettre de M. Thiéry.

MONSIEUR,

Le *Figaro* de mercredi dernier vous citait au nombre des personnes qui s'occupent de phénomènes psychiques.

Cet article m'a inspiré l'idée de vous parler d'un fait de cette nature qui pourrait être de quelque intérêt pour vous.

Voici de quoi il s'agit.

Il y a environ trente-cinq ans, une jeune fille de chez moi (Vosges) était allée avec sa mère recueillir la succession d'un vieil oncle décédé, curé à quelques lieues de là.

Ce n'était alors qu'une enfant de 12 à 15 ans, d'un tempérament très nerveux, je pourrais dire un peu exalté, qu'elle tenait de sa famille.

Un jour elle était assise devant le feu. Étant là, absorbée, la tête dans les mains, elle voyait, comme intérieurement, ce qui se passait en ce moment chez son père.

Elle voyait celui-ci se mourant, assistait à sa mort, aux incidents qui se produisaient à la maison mortuaire.

Sortie de cette sorte d'état de rêve — quoiqu'elle ne fût pas endormie, — elle fit part aussitôt aux personnes qui l'entouraient de ce qu'elle venait de voir.

Naturellement, on ne crut pas à ce que l'on considérait comme des extravagances.

Elle n'en persistait pas moins à déclarer que son père était mort. Elle l'avait quitté bien portant. Enfin, elle tourmenta tellement sa mère que celle-ci fut obligée de la ramener. Jusqu'alors on n'avait rien appris concernant le père. Arrivée à

quelques kilomètres, 7 ou 8, voyant que rien n'était venu confirmer sa vision, elle pensa que rien de ce qu'elle avait vu n'était arrivé, et elle se mit à chanter, crier, à faire toutes sortes de folies, pour manifester sa joie. Alors elle rencontra quelqu'un venant de leur côté, qui lui dit : « Vous pouvez bien faire tant de bruit, votre père qui est mort. »

C'était vrai, le père était mort le soir : ce qu'elle avait vu se trouva confirmé. Ici donc pas la moindre supercherie. Cette personne vit encore et est mère de famille.

Si vous teniez à avoir plus de détails, je pourrais vous la faire connaître.

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités empressées.

C. Thiéry.

Deuxième lettre de M. Thiéry.

Paris, 4 septembre 1893.

Monsieur,

Dès la réception de votre lettre, je me suis empressé d'écrire à la famille de la personne dont je vous ai entretenu, afin d'obtenir d'elle-même le récit de sa vision.

Comme vous le voyez par la lettre de son fils — jeune homme de 25 ans environ, — je ne reçois que la copie de la la lettre de sa mère. Cette copie vous suffit-elle ou l'original vous est-il indispensable ?

Cette personne existant encore, il vous serait facile d'avoir d'autres renseignements, soit par écrit, soit même de vive voix, si vous aviez l'occasion de faire un voyage dans les Vosges. Le chemin de fer passe à Charmes où elle demeure.

Si vous désirez des éclaircissements, je me tiens à votre disposition.

C. Thiéry.

Troisième lettre de M. Thiéry.

Paris, le 15 septembre 1893.

Monsieur,

Je vous envoie des détails plus complets et tels que vous les avez demandés. Vous paraissent-ils suffisamment sérieux pour mériter votre attention ?

Peut-être aurai-je à vous parler d'autres faits, cette fois d'une nature différente. Il s'agit d'objets déplacés, sans cause apparente, sans qu'on y eût touché. Ceci se passait peu après la mort d'une personne de la maison.

Je ne sais rien de précis là-dessus, mais je verrai bientôt la personne qui m'en a parlé, et, si cela lui convient, je vous écrirai à ce sujet, si toutefois vous y voyez quelque intérêt.

Je vous envoie telle quelle la lettre du fils de Marie Jacquet.

C. THIÉRY.

Première lettre de Mme Jacquet.

MON CHER CHARLES,

Vous me demandez que je vous raconte la vision que j'avais eue à la mort de mon père : je ne me rappelle plus guère, il y a trop longtemps, j'avais 17 ans et j'en ai 50 aujourd'hui. Je me rappelle avoir rêvé que je marchais de chez mon oncle et qu'en passant à l'Abourgonce je marchais sous des roches, tout d'un coup des pierres se détachent et je vois sortir la Sainte-Vierge qui tenait papa par la main, il avait l'air si malade et me faisait signe de revenir, si bien que quand je me suis éveillée je ne faisais qu'y penser. Cela me frappa. Le matin me trouvant devant le feu, je pensais à notre maison : tout d'un coup je vois papa mourir, tout le monde qui allait et venait chez nous, les mêmes personnes qui soignaient mon père, et je crie tout d'un coup : « Voilà papa qui meurt. » C'est bien à cette heure-là qu'il mourait.

Un prêtre qui se trouvait près de moi me demanda si je venais folle, disant que c'était une idée que j'avais ; mais rien ne pouvait plus me tenir et je voulus repartir de suite. Tout le long du chemin je ne faisais que d'en parler à notre voiturier, et c'est lui qui a raconté en arrivant tout ce que je lui avais dit.

Voici encore un autre cas.

Un dimanche matin, la première année que j'étais mariée, je dis à mon mari, j'ai rêvé cette nuit qu'il y avait un chien

enragé qui courait dans notre quartier et qu'on l'avait tué sous le porche de la maison voisine de chez nous; que c'était Félix Maudru avec Paul Hanus qui l'avaient tué. En revenant de la messe, à onze heures, nous voyons une foule de monde autour de chez nous, je demande ce qu'il y avait, on me dit: c'est un chien enragé que Félix Maudru et Paul Hanus viennent de tuer dans le porche voisin de chez vous. Mme Fève, à laquelle j'avais aussi raconté mon rêve le matin, a dit: Mais c'est drôle, Marie Jacquet l'avait rêvé: elle me l'a raconté ce matin. J'ai eu bien d'autres rêves semblables, mais je ne me les rappelle plus.

MARIE JACQUET.

Deuxième lettre de Mme Jacquet.

MON CHER CHARLES,

Si j'avais su que trente-trois ans après on me demanderait mon rêve je l'aurais inscrit de suite, tandis qu'aujourd'hui il faut rafraîchir ma mémoire; enfin nous tâcherons de nous souvenir.

1° Vous me demandez le nom de mon père: Charles-Antoine-Dominique Jacquet.

2° Le prêtre à qui j'ai raconté mon rêve le premier était M. Chartier, curé de Maselay, il est mort il y a quinze ans.

3° Je l'ai aussi raconté à Saint-Dié chez M. le curé du faubourg Saint-Martin où nous avons couché. Le pauvre homme faisait bien tout ce qu'il pouvait pour me remettre, me disant qu'il ne fallait pas croire aux rêves, etc.; je me rappelle aussi que j'ai acheté des chaussons à Saint-Dié, je les ai voulus noirs disant toujours: je vais être en deuil puisque papa est mort; ce curé est devenu chanoine, c'était le chanoine Fleury mort, il y a à peu près quatre ans. Toutes les personnes à qui j'ai raconté mon rêve et qui entouraient mon père sont toutes mortes. Marie Feys aurait aussi pu raconter le fait: c'est elle qui m'accompagnait à l'enterrement, avec Thérèse Gardeur, mais toutes les deux sont mortes aussi.

4° Que veut dire ceci: je vois papa mourir?

Voici: j'étais assise devant le feu avec M. Chartier, j'avais



la tête dans mes mains, pensant à mon pauvre père, j'étais chez nous par la pensée parce que j'avais vu mon père si malade, la nuit dans mon rêve, et qu'il me faisait signe de revenir; alors je voyais tout le monde chez nous aller et venir, je voyais papa dans son lit, l'air mourant, comme il m'était apparu la nuit. Tout d'un coup je vois ses yeux se retourner, alors je crie tout de suite : Oh! mon Dieu, il meurt! mon Dieu, papa est mort! J'étais comme une folle. C'est pour cela que j'ai voulu partir de suite. Tout le long de notre chemin dès que j'apercevais une personne, je disais : Voici un express qu'on nous envoie.

5° Enfin, la première personne de connaissance que j'ai vue, c'est à la côte de Portieux, qui va à la Verrerie. Je lui dis bonjour ; il nous dit : Vous ne savez donc pas la nouvelle? Oh papa est mort! me suis-je écriée tout de suite, vous voyez que c'est vrai. Cet homme nous dit qu'il était enterré. M. Pasquier passait justement à ce moment et nous aperçut : « C'est vous, mes pauvres dames, on vous attend pour l'enterrement ; il n'est pas enterré, il a été vingt-quatre heures malade d'une attaque, il a reçu les sacrements et vous a beaucoup demandées. » MARIE JACQUET.

Certificat de décès.

L'officier de l'État civil de la ville de Charmes a constaté que Dominique-Charles-Antoine Jacquet, fils des défunts Dominique-Victor Jacquet et Anne-Françoise Magnien, époux de Marie-Marguerite Antoine, est décédé le 12 octobre 1860 à Charmes. P. VOINOT.

Charmes, le 14 septembre 1893.

EXPÉRIENCES DE W. STAINTON MOSES

PAR FRÉDÉRIC W. H. MYERS

DEUXIÈME PARTIE[1]

4 janvier 1873. — Première apparition de Rector, connu par son pas lourd autour de la chambre en pleine lumière du gaz. Séance avec de la lumière. La table danse une gigue tandis que nos doigts la touchent presque perpendiculairement. — S. T. S. — Nous regardons la table danser, aller et venir sous la lumière sans le contact de nos mains. — M. S.

7 janvier 1873. — Séance à Worcester Lawn (Clifton). Présents : le Dr Thomson et son fils, M. Beattie et M. Butland (le médium avec lequel on a obtenu les photographies de Clifton). M. Beattie et le Dr Thomson sont morts ; et je n'ai pas put retrouver les deux autres assistants. — F. W. H. M.

La table remua, tourna et s'éleva du sol d'environ 60 centimètres. En général le mouvement était lent et solennel, mais de temps à autre la table était violemment secouée. La chambre même était ébranlée. Imperator m'endort et parle longuement des photographies avec M. Beattie, disant que ce n'étaient pas des photographies d'esprits mais de tableaux faits par les esprits, et termina par un discours inspiré sur le progrès qui, paraît-il, fut extrêmement beau. M. Butland endormi tourna autour de moi et se mit en devoir de mesmériser ma poitrine et ma gorge. Après (sous le contrôle du Dr Elliotson) il joignit mes mains à celles de M. Beattie. C'était dans l'obscurité. Une voix très haute et très rude dit alors : « Laissez l'instrument s'asseoir à table dans la lumière,

(1) Voyez *Annales des Sciences psychiques*, 1895, p. 204.

et nous allons essayer de l'endormir de nouveau. » En conséquence M. Butland s'assit à table et nous allumâmes le gaz. Au bout de quelques instants il était de nouveau endormi. Son passage en léthargie fut particulièrement pénible à regarder ; à un moment il vint tourner autour de moi et se plaça derrière moi, sa figure était renversée et ses lèvres murmuraient des prières : « Bénis-le, conduis-le, guide-le dans le droit chemin. » Ses mains s'étendaient dans un geste de bénédiction. Il se leva et finalement personnifia une autre personne. Ce fut cette fois la mère de M. Beattie, puis deux de ses amis qui avait habité Clifton.

Un vieux ministre presbytérien, qui de ceux-ci, émit le désir de commencer la séance par une prière. M. Beattie le pria de donner une forme, depuis se tourna et me salua ou plutôt Imperator qui se tenait derrière moi, et dit : « Le grand Esprit nous la donnera. » Peu après le contrôle cessa et j'étais endormi de nouveau. Pendant ce temps je récitai une prière.

La séance fut très remarquable et je regrette de ne pouvoir me rappeler les paroles d'Imperator pendant l'état de transe ; M. Beattie dit qu'elles étaient fort belles et qu'elles lui rappelaient les meilleures séances de Home. Il dit n'avoir jamais vu une séance comme celle-ci.

Mercredi 2 avril 1873. — Aujourd'hui, anniversaire de ma première séance, j'ai tenu depuis un compte exact de tout ce qui s'est passé pendant cette année.

Peu de temps après nous être réunis en séance, Dicky et Rector manifestent leur présence. J. N. L. vient. Elle nous dit par des coups qu'elle désire présenter son frère, qui donne le nom de John Lydgate ; dit qu'il était moine et avait vécu dans un monastère de bénédictins à Bury Saint Edmunds, vers l'an 1420. Il fit ses études à Oxford et voyagea à l'étranger ; il dirigea une école de poésie, et publia une *Histoire de Thèbes* et le *Siège de Troie*. Il fut attiré près du médium par affinité. Cette information a depuis été vérifiée d'une manière remarquable par M. Noyes, qui m'écrivit que John Lydgate fut exactement ce qu'il prétendit être. Il étudia à Oxford, Paris et Padoue. Le *Siège de Troie* est un roman poétique de 28 000 lignes.

Nous n'avions jamais eu avant une description si circonstanciée.

21 juin. — Séance satisfaisante avec Grocyn et son ami le harpiste du pays de Galles se manifestant d'une manière extraordinaire, faisant des gammes sur toute l'étendue de leur invisible instrument. Trois croix furent apportées avec le message (frappé) : *One for each.* Des odeurs furent de nouveau répandues dans la pièce, on vit aussi apparaître de trente à quarante lumières spirites aussi grosses que de grosses oranges. Elles naissaient près du parquet puis s'élevaient, et enfin, à la demande, elles venaient dans notre cercle de sorte que nous aurions pu les toucher. Une à notre demande, vint se poser sur la table et donna trois forts coups, comme on eût pu le faire avec la base d'un lampe. Un grand nombre de ces lumières étaient sans formes, elles se succédaient très rapidement.
S. T. S.

10 août. — Garrison (Ireland). Le Dr S. et moi. Les manifestations commencent avec le son de la lyre de Grocyn qui est très clair et très mélodieux. Nous avons des odeurs et des lumières. A peu près seize, l'une après l'autre de chaque côté de moi. Elles étaient larges et belles et s'élevaient depuis mes genoux jusque par-dessus la table.

Après, Mentor m'endormit et parla au Dr Speer pendant plus d'une demi-heure. Sa manière de parler était brève et son ton était un murmure rauque. Tous les mots superflus étaient laissés de côté. Il expliqua qu'il frapperait la table avec une lumière qu'il tiendrait et le fit plusieurs fois, successivement, jusqu'au moment où il montra sa main devant la dernière lumière. Le Dr S. la décrit comme étant une main d'un joli dessin. Un des esprits assistants étant très bruyant, le Dr S. manifesta la crainte qu'il ne réveillât les habitants de l'auberge, mais Mentor le rassura en disant qu'il allait le renvoyer. Il frappa trois fois en disant : « Il est parti. » Il ne revint plus. Pendant cette nuit et la nuit précédente, on entendit de grands coups dans ma chambre, le Dr Speer avait ainsi été tenu éveillé pendant trois ou quatre heures. Une fois la venue des parfums fut précédée d'un sifflement prolongé.

11 août. — (Comme hier, le Dr S. et moi.) Le Dr S. ayant écrit un rapport de la séance d'hier d'après les indications de Mentor, nous décidons de placer le papier sur la table et de demander à Mentor de le signer de son nom. Les manifestations commencent par des frappements puis par la musique de Grocyn. Puis vinrent les lumières. J'étais alors profondément endormi, ayant complètement perdu connaissance et je tiens le récit suivant, de ce qui est arrivé, du Dr Speer.

Mentor dit qu'il illuminerait complètement la figure du médium, ce qu'il fit en passant successivement la lumière devant et derrière. Les yeux étaient fermés et la figure tout à fait tranquille. Il expliqua aussi au Dr Speer le procédé des lumières, mais celui-ci l'a oublié. Il ajouta que les lumières étaient entourées de draperies et, pour le prouver, passa et repassa à plusieurs reprises une fine draperie, très distinctement matérialisée, sur la main du Dr Speer qui était restée sur la table. Cela fut répété cinq ou six fois, l'attention étant appelée sur le caractère de la lumière et la finesse de la draperie. Sur la prière qui lui en fut faite il plaça la lumière tout près de la figure du docteur S. en lui disant de se renverser et de tenir ses mains sur la table dans les limites de l'influence. Il devait fermer les yeux et ne les rouvrir que lorsqu'on lui en donnerait l'ordre. En les ouvrant il vit la lumière tout près de sa figure, très brillante et large comme le globe d'une lampe; cela fut répété 2 fois. Il commanda au Dr S. de frotter ses mains l'une contre l'autre et puis sur son habit, Mentor frappa dessus avec la main qui portait la lumière. Il dit qu'il était forcé de s'en aller, mais qu'avant il allait essayer de fixer sa signature sur le papier qu'on lui avait préparé. On entendit très distinctement le bruit du crayon sur le papier.

Glenhurst, The Common, sutton Surrey.

27 novembre 1873. — En réponse à votre lettre du 17 novembre où vous me demandez de plus grandes preuves du fait que M. Stainton Moses ne pouvait pas *personnellement* avoir produit les phénomènes qui se produisirent par son intermédiaire, je ne puis que vous dire que, lorsque j'ai assisté aux

séances, le cercle était formé déjà depuis plusieurs années et il n'entrait dans l'esprit d'aucun des assistants que ces phénomènes pouvaient être produits par des supercheries ou de la prestidigitation. Au début de ces séances on examina scrupuleusement tout ce qui arrivait et l'on imposa des conditions de contrôle qui donnèrent des résultats complètement satisfaisants. Néanmoins, pendant que j'ai fait partie du cercle, je veux attirer votre attention sur les points suivants :

1° Nous avons eu souvent une lumière pendant les manifestations.

2° Les phénomènes ne se passaient pas dans une partie particulière de la chambre ni toujours près du médium; les sons étaient également entendus à différentes hauteurs depuis le plancher jusqu'au plafond, et on a vu les lumières se former aussi souvent du côté *opposé*.

3° Les phénomènes se produisaient aussi bien dans une pièce que dans une autre, les séances se passaient dans n'importe quelle maison et même dans des endroits à une grande distance de Londres. Ceci renverse un peu la théorie plaisante des artifices mécaniques.

4° Toutes les fois que le médium était endormi, nous avons allumé les lumières afin de prendre des notes de ce qui était dit par l'esprit dirigeant. Pendant le contrôle ou (l'influence) on voyait distinctement la figure et les mains du médium, et on entendait même les coups dans d'autres parties de la pièce.

5° Nous avons souvent essayé, *sans succès*, d'imiter les différents coups frappés, ceci montre clairement que les sons produits (par les intelligences du dehors) ne dépendaient *pas*, pour la qualité de leur ton, de la substance de la table, ou de n'importe quel autre objet apparemment employé pour les produire.

CHARLTON T. SPEER.

En continuant les citations du Journal de M. Moses nous devons ajouter qu'à ses yeux le but le plus important de ces manifestations était, ainsi qu'à plusieurs reprises ses « guides » le lui avaient certifié, un but moral et religieux. On devait donner des enseignements de la plus haute importance; et les merveilles de ces phénomènes ne devaient être envisagées que

pour attirer l'attention sur les communications données avec de tels mobiles de croyances. Un grand nombre de ces communications éthiques ont été publiées dans *Spirit Teachings*, et je ne compte pas les reproduire. Quant à moi, je crois que dans l'avenir il sera bon de donner un rapide aperçu sur l'esprit, ou point principal, de ces communications, les comparant avec les déductions qu'il est permis de tirer du principe de la télépathie, — notre principal guide quant à présent, dans toutes les spéculations de ce genre.

Je vais maintenant continuer les notes de M. Moses.

1er janvier 1874. — Shauklin. Le Dr et Mme S. et moi. — Journée orageuse, le vent s'élève et la pluie tombe. On entend beaucoup de bruit, le son particulier de W. H. S. Légère apparition de Grocyn. Catharine vient (celle qui prétend être la petite sœur du Dr S.), le Dr lui demande d'aller près de lui. Elle répond qu'elle ne peut pas, les conditions sont mauvaises, elle ne peut pas s'éloigner du médium. Du côté de Mme Speer on entend un drôle de petit son. Un nom est donné : « Cecilia Feilden », c'est celui d'une amie de Mme Speer, dont nous avons, le docteur et moi, visité la tombe à Bouchurch dans la matinée. Elle parle un moment pendant lequel je fixe fortement mon esprit sur Virgile, en répétant des passages et en me dégageant de ce qui se passe autour de moi; Catharine dit « qu'un grand nombre d'esprits depuis longtemps disparus sont venus avec elle ». Elle frappa en disant : « Il faut que je parle, adieu, et immédiatement les sons cessèrent. En ramassant une feuille que nous avions placée par terre on lisait,

C. F. « Rector. »
passed seventeen years.

C'est la troisième fois qu'une de nos visites au cimetière produit de semblables résultats. L'esprit était pendant sa vie une amie de Mme Speer, elle avait vu sa mère et ses deux sœurs. Je ne connaissais pas C. F. et je ne l'attendais pas, bien que le Dr S. eût le pressentiment qu'elle viendrait. Nous avons eu pendant la soirée des colonnes d'air parfumé. Les phénomènes ne se sont pas manifestés d'une manière aussi prompte ni aussi puissante que d'habitude.

20 février 1874. — J'ai dîné ce soir chez Mme Grégory avec le Dr et Mme Speer pour rencontrer le baron du Potet, le célèbre magnétiseur et spiritualiste. M. Percival était de la partie. Pendant le dîner, j'avais comme un sentiment intérieur d'une influence étrangère et j'en fis l'observation. Le Baron m'avait auparavant fortement magnétisé, et m'avait rendu plus clairvoyant que d'habitude. Lui-même reconnut un esprit dans la chambre, mais il croyait que c'était l'esprit d'une personne vivante.

Après le dîner, lorsque nous étions au salon, je me sentis un irrésistible penchant à écrire, et je demandai au Baron d'appuyer sa main sur mon bras qui commença bientôt à remuer et je tombai dans une profonde léthargie. D'après ce que j'ai pu recueillir des témoins, ma main traça ces mots : « Je me suis tué aujourd'hui. » Cette phrase avait été précédée d'un dessin très grossier; puis dessous « sous le rouleau à vapeur, dans Baker street » où le médium (Mr W. S. Moses) est passé. Au même moment je me levai en répétant à plusieurs reprises le mot « sang ». L'esprit demanda des prières. Mlle G. en récita quelques-unes et je sortis de ma léthargie tout à fait souffrant. Le lendemain je me rendis jusqu'à Baker street avec le Dr S. et demandai au policeman de service s'il n'était arrivé aucun accident. Il nous répondit qu'un homme avait été tué par le rouleau à vapeur à 9 heures du matin et qu'il avait aidé à transporter le corps au Vartehouse de Marylebone. Je sentis très fortement l'influence le soir et ne pouvais pas m'y soustraire pendant quarante-huit heures. Ceci est une curieuse preuve d'action spirite.

18 mars. — Après le départ d'Imperator, Chom prit le contrôle, désirant nous donner une preuve de son pouvoir. Il nous dit de joindre nos mains en tenant la paume ouverte, et nous versa une délicieuse odeur de verveine. M. Percival en reçut plus d'une cuillerée à thé dans les mains. La table en était toute couverte et mes mains et mes bras en étaient imprégnés. Après, nous avons essayé l'écriture directe mais sans y réussir, le pouvoir avait été employé à la production des parfums.

Le *26 avril* à Southend. Le Dr S. et moi avons été nous promener sur la jetée qui a un mille un quart de long, et arrivés à

l'extrémité nous nous sommes assis pour lire. Pendant ce temps j'entendis très distinctement des sons métalliques sur le rail en face de l'endroit où nous étions. Après nous être assurés qu'ils étaient bien aussi clairs et aussi distincts que sur la table, je crus reconnaître qu'ils venaient de Philosophus. Des coups clairs et continus nous accompagnèrent tout le long de la jetée pendant notre retour, et de temps en temps nous nous baissions pour écouter. Ceci se passait à 4 heures de l'après-midi.

A 8 heures du soir, par un beau clair de lune, nous retournons tenter une nouvelle expérience.

Nous essayons de provoquer des coups et dans ce but je me place aussi près que possible d'un poteau afin de mettre mon corps en contact. Le Dr Speer écoutait, les coups étaient distinctement entendus à 20, 25, 30, 40 et 50 mètres, et je pouvais les entendre très bien sans me baisser. Passé 50 mètres le Dr S., ne les entendit plus.

Je croyais avoir entendu dans l'après-midi les sons de Grocyn, mais maintenant on pouvait les entendre aussi clairs et aussi sonores que dans une chambre close.

Ils étaient distinctement entendus de nous deux, et nous étions à environ 70 mètres l'un de l'autre ; ces sons provenaient apparemment de l'espace laissé entre nous deux, du moins ils paraissaient éloignés à chacun de nous. Je crois que, si la nuit avait été plus sombre, le pouvoir aurait pu encore augmenter. Je fus fortement impressionné par le fait singulier qu'on pouvait produire de pareils phénomènes en plein Océan, pour ainsi dire, et en bonne clarté, sans aucun moyen de concentrer le pouvoir.

Dimanche 3 mai 1874. — Je souffre d'une grave attaque de bronchite et me sens très abattu. Les coups commencent dès le début de la séance, et pendant la soirée les manifestations sont très fortes. Les sons de Grocyn sont très bons et paraissent venir d'une grande distance, ressemblant quelquefois au roulement assourdi d'un gros tambour. Nous en avons eu cinq nouveaux, entre autres celui très joli d'une cithare. Ils jouaient au-dessus de ma tête et autour du cercle.

Le plus curieux de la séance fut un essai fait pour me gué-

rir de ma bronchite. J'eus parfaitement conscience de deux mains matérialisées faisant des passes sur ma tête, ma gorge, ma poitrine et mon dos. Mes mains étaient si violemment secouées que le Dr S. pouvait à peine les tenir et à un moment elles étaient si fortement collées sur la table que Mrs S. dut employer toute sa force pour les retirer. Après, je paraissais certainement mieux que je ne l'avais été depuis longtemps.

3 et 4 septembre, à Shanklin, avec le Dr et Mrs S. — Toujours les mêmes manifestations musicales, mais plus intenses. Nous avons eu jusqu'à sept sons, un nouveau ressemblant au tintement très net que donnerait un coup frappé sur de la fine porcelaine. La lyre à trois cordes rend un son magnifique comme un liquide tombant sur une surface métallique; mais en somme tous sont indescriptibles.

1. *Grocyn.* — Les sons de Grocyn sont très purs et expriment le sentiment d'une manière surprenante, ils ressemblent aux basses cordes de la harpe.

2. *Chom* rend le son d'une vieille harpe égyptienne avec quatre cordes.

3. *Said* fait un bruit ressemblant à celui de Chom, mais avec trois cordes seulement. C'est un vieil instrument égyptien; une espèce de son liquide très intense, quelque chose comme des gouttes d'eau qui tomberaient sur un plat de métal.

4. *Roophal* a une lyre à sept cordes, une sorte d'ondulation; mais les cordes ne paraissent pas arrangées dans une progression harmonieuse.

5. *Kabbila*, fait un son comme celui du tambour, très profond, comme un roulement prolongé.

6. ..... rend un son comme un timbre, une sonnerie sur de la porcelaine, seulement c'est très intense, très prononcé.

7. Le harpiste gallois donne le son des plus hautes cordes de la lyre, aigu et sonore.

Nous avons en outre le son du tambourin, puis un bruit d'ailes qu'on peut à peine qualifier de musical, bien qu'en somme il ressemble à l'exagération des autres. Le *modus operandi* est semblable.

Les séances qui suivent se ressemblent toutes et les phénomènes sont surtout des manifestations musicales.

Note de Mme Speer sur la séance du 19 septembre. — Avant la séance, ce soir, nous avons entendu les « clochettes féeriques » jouant dans différents endroits du jardin où nous nous promenions quelquefois; elles paraissaient éloignées, comme si elles eussent sonné au sommet des grands ormes; leur musique se mêlait au rayonnement des étoiles, puis elles se rapprochaient, nous suivant quelquefois jusque dans la chambre des séances qui ouvrait sur la pelouse... Mais c'est particulièrement dans la nuit, assez tard, dans le jardin, que cette exquise manifestation avait lieu. Nous ouvrions la croisée après la séance et nous allions sur la pelouse. J'entendais jouer les clochettes féeriques au milieu des arbres : l'effet était merveilleux et extra-terrestre.

20 septembre 1874. — Notes de W. S. M., même endroit, mêmes personnes présentes. — Notre dernière séance a eu un résultat tout à fait imprévu. Imperator est venu nous dire adieu. A ce moment je n'étais presque pas influencé, tandis que Mme Speer était presque endormie. Le Dr S... éprouvait le même fourmillement dans les mains. Je vis une main lumineuse se mouvoir dans la chambre et au-dessous il y avait un objet rond lumineux. Je les ai vues plusieurs fois et chaque fois un petit objet rond tombait soit sur la table, soit sur nos mains ou nos têtes; nous constatâmes, après, que c'étaient des perles rondes, comme celles que nous avions déjà eues. Après la séance, je fumais, le gaz était allumé, la fenêtre grande ouverte sur le jardin, quand elles recommencèrent à tomber. Elles tombaient en pluie, du plafond, et se répandaient sur le tapis jusqu'à ce qu'il y en eut une trentaine de cette grosseur à peu près.

Une fois il en tomba une averse sur ma tête et elles se répandirent dans la chambre, tout à fait comme ce qui était arrivé avec les losanges de guimauve. C'était en pleine lumière que nous voyions et revoyions la chose se faire. La nuit, du musc fut mis sur ma table de toilette. J'avais vu la main qui semblait tenir une poudre lumineuse magnétiquement suspendue à une distance que je jugeais être un pouce.

Passage d'une note de Mme Speer sur la séance du 16 novembre 1874. — Le cercle formé comme d'habitude. On entend

des coups sur la table avant que j'eusse fermé la porte et tourné la clef. La chambre est bientôt remplie de masses de lumières spiritiques. M. S. M. avait passé la journée avec nous, n'étant pas bien. *Plusieurs fois dans la journée un parfum liquide, extrêmement pénétrant, suintait de sa tête*, en couronne. Quand cela arrivait, il lui semblait avoir, sur la partie d'où suintait le parfum, un cercle glacé tout autour de la tête. Et au même moment, si nous touchions cet endroit, nos doigts étaient mouillés d'un parfum excessivement fort, quelquefois de verveine, plus souvent de santal. Un mouchoir de batiste placé sur sa tête gardait longtemps l'odeur...

27 novembre. — Après une séance à Douglas House. J'allai me coucher à minuit environ et m'endormis profondément lorsque vers 2 heures un quart je fus subitement éveillé avec la sensation indéfinissable que quelque chose allait m'arriver. En regardant au plafond je vis une main lumineuse comme celles que j'avais vues dans les séances, les doigts réunis et tenant une petite balle de feu de la grosseur d'un pois. A un moment la main s'ouvrit et la petite balle de feu tomba sur ma barbe. Je me levai aussitôt très impressionné et trouvai une petite pierre de la grosseur d'un pois ayant des reflets d'opale, elle était de couleur brune tachetée de bleu pâle. J'ai su depuis que c'était une pierre du Brésil appelée saphir et très imitée à Paris.

10 décembre. — [Séance à Douglas House. Dr et Mme S. et moi. — Nous avons allumé un petit brûle-parfum en bronze et l'avons placé au milieu de la table. Comme il allait s'éteindre, de nombreux petits coups se font entendre autour de lui et près de Mme Speer. Ils augmentent et à chaque petite détonation il me semble voir une légère bouffée de fumée; cela dure quelque temps, puis on nous dit d'allumer et de regarder au milieu de la table. Nous le faisons et ne voyons rien. Étonnés, car c'est la première fois qu'on nous trompe ainsi, nous éteignons et les coups disent : « Il n'y a rien. » Nous ne comprenons pas, et croyons avoir affaire à quelque esprit mauvais plaisant. « Joignez les mains, » nous est-il dit par les coups, et aussitôt je suis pris de violentes convulsions. Le Dr S. pouvait à peine maintenir mes mains. Comme ces violentes

convulsions risquent de me faire frapper la tête contre le brûle-parfum, Mme S. l'éloigne et le met au coin de la table, près du docteur. La crise passée, ma tête tombe sur la table et il faut me soutenir sur ma chaise pour m'empêcher de tomber. Je reprends peu à peu connaissance et quand la lumière est faite on trouve dans le brûle-parfum de petites pierres semblables à celles que je possède déjà.

16 janvier 1875. — J'ai fait monter en bague le saphir par Leroy and son de Regent Street. Quand la bague est arrivée, nous nous sommes réunis en séance, les esprits désirant lui retirer l'influence qu'elle avait pu contracter dans des mains étrangères. Je plaçai donc ma bague sur un mouchoir de soie, au milieu de la table et elle fut aussitôt entourée d'une vapeur lumineuse. Des coups de toute sorte retentissaient partout sur la table, on en entendait sept ou huit très distinctement. Mrs Speer approcha sa main de la bague et la retira toute lumineuse. Le prophète — une des personnalités se manifestant — montra sa lumière tout près de nos figures et à l'extrémité de nos doigts. La scène était des plus frappantes et des plus curieuses. Je fus averti très sévèrement de ne jamais laisser la bague tomber en des mains étrangères.

Avant de terminer les citations du Journal de M. Moses nous donnerons un extrait d'une lettre adressée à Mme Speer et publiée dans *Light* en décembre 1892.

Bedford 1er août 1875.

Nous avons eu ici des parfums subtils et magnifiques. Ma mère ne peut pas savoir d'où ils viennent. L'autre jour j'ai trouvé trois petites perles sur la table, j'ai eu aussi un rubis, un saphir et une émeraude — tout petits — de la grosseur de vos rubis.

Mentor a été l'habile ouvrier qui a fait le camée. Il n'est pas satisfait de son travail qui est mauvais, dit-il, car il peut faire beaucoup mieux. Il affirme l'avoir gravé et je n'ai aucune raison d'en douter, voyant que je ne puis trouver aucune limite au pouvoir des esprits. S'ils travaillent à leur manière, ils peuvent presque tout; il n'y a que lorsque nous les contraignons à un certain travail, qu'ils éprouvent quelque difficulté.

Même ceux qui savent le plus ne sont que sur le seuil du sujet. La grande masse des spiritualistes n'ont aucune idée sur cette question, et je doute fort que notre siècle en sache davantage.

Ici se termine le Journal des séances physiques de M. Moses, bien qu'on trouve de temps en temps des allusions à des phénomènes physiques dans ses livres d'écriture automatique. Mme Speer continue son Journal jusqu'au 2 mai 1880 et montre que les phénomènes, quoique plus rares, ont été à peu près les mêmes. Une lettre à Mrs Speer, datée d'avril 1876, prévoit leur disparition.

EXAMEN DE L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE

Nous ajouterons au récit des expériences que nous venons de donner un examen rapide de l'*écriture automatique.*

Les messages automatiques ont été presque tous écrits de la main même de M. Moses, dans un état normal de veille. Il n'y a que deux exceptions : 1° Un long passage qui sera discuté plus tard et que M. Moses affirme avoir écrit dans un état de transe hypnotique : 2° Il y a, de-ci de-là, quelques mots qu'il affirme également être de « l'écriture directe », — c'est-à-dire écrits par une main invisible, en la présence de M. Moses ; ainsi que nous l'avons déjà décrit dans le rapport des séances.

Nous emprunterons ce qui suit à la préface du livre de M. Moses : *Spirit teachings*, » pour la description du procédé (*process*) :

« Les communications contenues dans ce volume ont été reçues par la méthode connue sous le nom d'écriture automatique ou écriture passive. Il ne faut pas la confondre avec la psychographie. Dans le premier cas le psychique tient une plume ou un crayon, ou bien il place ses mains sur la planchette, et le message est écrit sans l'intervention consciente de son esprit. Au contraire, dans le second cas, l'écriture est directe, c'est-à-dire obtenue sans le secours de la main du psychique, et quelquefois sans plume ni crayon. L'écriture automatique est une méthode bien connue de communication

avec le monde invisible de ce que nous nommons vaguement esprit. J'emploie ce mot comme étant le plus intelligible à mes lecteurs, bien que je sache parfaitement que je ne devrais pas l'appliquer à un grand nombre des êtres invisibles qui communiquent avec la terre, desquels nous entendons parler souvent comme étant les *reliquats* de l'humanité, l'*enveloppe* de ce qui fut un *homme*. Quoi qu'il en soit, mes interlocuteurs se nomment eux-mêmes esprits, peut-être parce que je les appelle ainsi, et esprits ils resteront pour mon but actuel.

« Ces messages ont commencé à être écrits par ma main il y a juste dix ans, — le 30 mars 1873, — environ un an après mon entrée dans le spiritualisme. J'avais eu, avant, un grand nombre de communications et cette méthode fut adoptée, pour une plus grande commodité et aussi pour conserver ce qui devait être un système enseignant. La fatigante méthode des « Raps » était manifestement insuffisante pour les communications que je vais décrire. Si elles étaient dites par le médium en transe, elles étaient en parti perdues et, de plus, il était impossible de croire à une passivité mentale si parfaite qu'il ne puisse y mêler ses propres idées.

« L'écriture fut d'abord très fine et très irrégulière, j'étais obligé d'écrire lentement et avec précaution et de surveiller la main en suivant des yeux les lignes ; autrement le message devenait bientôt incohérent et il en résultait un simple griffonnage. Au bout de peu de temps je pus me dispenser de ces précautions. L'écriture en devenant plus minutieuse devint en même temps plus régulière et très belle. Les réponses à mes questions (écrites dans le haut de la page) étaient disposées en paragraphes et arrangées comme pour l'impression. Le nom de Dieu était toujours écrit en majuscules, lentement et pour ainsi dire respectueusement. Le sujet du message était toujours d'un caractère pur et élevé, une grande partie pour ma direction personnelle. Je peux dire que pendant tout le temps que durèrent ces communications, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1880, il n'y a eu aucun message inconvenant, ni vulgaire, aucune tentative plaisante ou légère, ni aucun exposé inexact, autant que j'ai pu m'en rendre compte ; rien d'incompatible avec le but avoué, répété maintes fois, de m'instruire,

de m'éclairer, de me guider, que poursuivaient les esprits. Jugés comme je voudrais être jugé, ils étaient bien ce qu'ils voulaient être. Les paroles étaient des paroles de sincérité et d'un but austère et élevé.

« Les premières communications étaient toutes de l'écriture fine que j'ai décrite, elles étaient du même style et toujours signées : « Doctor the Teacher. » Toutes les fois qu'il a écrit, son écriture est restée la même. Sa personnalité est aussi déterminée que celle des humains que je fréquente, changeant à vrai dire beaucoup moins que la mienne dans les derniers temps.

« Après un certain temps des communications furent données d'autres sources, mais chacune se distinguait par sa propre écriture et les particularités de son style et de ses expressions.

« Entre temps je m'aperçus qu'un grand nombre d'esprits qui n'avaient pas assez d'influence sur ma main avaient recours à l'aide d'un autre esprit nommé « Rector », qui pouvait apparemment écrire plus facilement avec moi ; car l'écriture d'un esprit inhabile à ce travail rendait souvent le message incohérent, et il en résultait toujours pour moi un épuisement sérieux. Ils ne savaient pas combien ma réserve de force était vite épuisée, et je souffrais proportionnellement.

« Au contraire l'écriture de l'esprit qui devint ainsi une sorte de secrétaire, était courante et facile à lire, tandis que celle d'un grand nombre d'esprits était biscornue, de forme archaïque et fréquemment exécutée avec difficulté et presque illisible, de sorte que « Rector » devint le secrétaire ordinaire, excepté lorsqu'un esprit venait pour la première fois, ou bien lorsqu'il désirait accentuer la communication ; alors l'esprit responsable du message écrivait lui-même.

« Les messages ont été écrits dans des circonstances variées. En général il était nécessaire que je fusse un peu isolé et, plus mon esprit était passif, plus faciles étaient les communications, mais j'en ai eu cependant dans toutes les conditions. D'abord c'était avec quelque difficulté, puis bientôt la méthode mécanique parut dominer et les pages se couvrirent rapidement. »



Je cultivai la faculté d'occuper mon esprit d'autres sujets, pendant l'écriture, et je devins capable de lire un livre abstrait et de suivre la chaîne d'un raisonnement serré pendant que le message s'écrivait avec une régularité continue. Les messages ainsi obtenus couvrent plusieurs pages, sans corrections, sans fautes de composition et sont souvent d'un style dont la beauté et la vigueur se soutiennent d'un bout à l'autre. Je ne nie pas cependant qu'il y ait une certaine intervention de ma personnalité. Il en est souvent ainsi. Je trouve cela naturel, mais il est certain que la masse des idées est étrangère à mes opinions et plusieurs fois il y a eu des renseignements clairs et précis qu'une vérification ultérieure a montrés exacts sur des choses que j'étais certain d'ignorer...

Je ne pouvais jamais obtenir l'écriture à volonté. Une impulsion soudaine, venant je ne savais comment, me poussait à m'asseoir et à me mettre à écrire. Dans la période où les messages étaient réguliers, je consacrais la première heure du jour à leur réception. L'heure était matinale, la chambre spécialement consacrée ; c'était, à tous les points de vue, un service religieux.

A moins que je ne fusse malade, j'étais rarement sans avoir quelque manifestation de ce genre ou d'un autre.

Une étude prolongée des manuscrits ne nous a rien révélé d'incompatible avec la description que nous venons de donner. Nous avons naturellement cherché soigneusement un signe de confusion ou d'altération sans en trouver aucun, nous en avons montré une partie à différents amis qui n'ont également rencontré aucun signe suspect.

La bonne foi de M. Moses n'est absolument pas douteuse. Il croyait sincèrement que les messages venaient des personnages dont les noms étaient signés. Quant à nous, dans beaucoup de cas, nous conservons un fort doute, un doute que nous serons même tout à fait incapable de repousser.

Dans son petit livre *Spirit Iventity* (1879), M. Moses a recueilli quelques cas des plus marquants sur l'identité spirite et y a ajouté des questions intéressantes sur le côté subjectif de ses expériences.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

A PROPOS DE M[RS] ABBOTT

PAR LE PROFESSEUR JAMES H. HYSLOP[1]

DE COLUMBIA COLLEGE A NEW-YORK

La réponse du professeur Lodge au D[r] Goudard m'a suggéré l'idée de donner mes propres expériences avec Mrs Abbott et celles de plusieurs de mes compatriotes des États-Unis qui confirment entièrement les conclusions du professeur Lodge. Rien ne me paraît plus utile à la véritable science que de dévoiler de telles fraudes. La raison en est simple. En premier lieu, les merveilles de l'hypnotisme et de la télépathie ont tellement changé le scepticisme relatif à certains faits rares, que la plupart d'entre nous ne savent plus comment discuter le merveilleux qu'on nous présente, ou sont accusés de crédulité parce qu'ils ont été amenés, une fois, à admettre ce qui paraît impossible. En second lieu, on est si facilement trompé par des trucs qui semblent renverser les lois naturelles, que nous avons trop de confiance dans notre perspicacité et acceptons comme démontrés des faits que la plus légère connaissance des lois de la physique et de la physiologie, ainsi que des causes d'erreur psychologiques, devrait nous faire considérer comme étant probablement des faits ordinaires. En outre, j'ai vu des centaines de personnes qui avaient été convaincues de la réalité de la télépathie par des tours dont on pouvait acheter l'explication pour vingt-cinq francs.

1. Traduit par M. Marcel Mangin.

Je sais aussi combien, dans un temps, il eût été facile de me duper et combien il le serait encore, sans les avertissements que je dois à la lecture de beaucoup de tours spirites dévoilés et à mes expériences personnelles. Aussi, tandis que le grand public, qui n'a absolument pas qualité pour juger en pareille matière, montre tant d'intérêt pour les phénomènes soi-disant occultes, je ne connais pas de meilleur service à lui rendre que de lui montrer le peu de solidité des faits en lesquels il peut être tenté d'avoir confiance. Voilà pourquoi je crois devoir contribuer, pour ma part, aux preuves qui renversent complètement la prétention de Mrs Abbott à des pouvoirs mystérieux.

Aussitôt que je pus, après les séances, me procurer une plume et du papier, j'écrivis des compte rendus complets de mes expériences personnelles. Je n'ai donc pas à me fier à ma mémoire seule, quoique mes souvenirs, après environ six mois, soient encore très clairs. Il n'y a pas à craindre ici d'illusion de mémoire.

Mon attention fut appelée sur Mrs Abbott par un journal de New-York. Et je me rendis avec le reporter à l'hôtel où elle était descendue. Après avoir un peu causé de son genre d'existence, de sa santé et de ses représentations, d'une manière qui semblait assez vraisemblable, mais qui me fit croire cependant à des inventions calculées, elle consentit à me faire quelques expériences dans l'hôtel. Le soupçon que j'avais que quelques-uns de ces tours étaient machinés, fut facilement écarté par l'aisance avec laquelle elle me proposa d'opérer sur les marches de l'escalier de l'hôtel. Celles-ci lui fournissaient la base en bois qu'elle prétendait nécessaire à la réussite.

Dans ces conditions elle ne fit qu'une seule expérience, celle du soulèvement de sa petite fille. Elle prétendit que par sa seule volonté, elle pouvait empêcher n'importe qui de soulever sa petite fille du parquet. Celle-ci ne pesait pas plus de 80 livres, peut-être même pas plus de 70. Je n'entrerai pas dans tous les détails de l'expérience, parce que ceux qui ont vu plusieurs fois Mrs Abbott se la rappelleront. Je me conformai à ses indications, en plaçant mes mains sous les

aisselles de la fillette et me tenant debout contre elle, de façon à employer tout mon pouvoir musculaire à volonté. On me dit d'abord de soulever l'enfant, pour que je visse que cela était facile, quand Mrs Abbott le voulait. Je le fis sans peine. Ensuite Mrs Abbott plaça la paume de la main droite sur la joue droite de sa fille, le bras presque ou tout à fait appuyé sur l'épaule de l'enfant et la paume de la main gauche contre la chair nue de la mienne et du bras de sa fille, sous le prétexte que le contact de la chair était absolument nécessaire à la réussite. Quand Mrs Abbott dit : « prête », je déployai toute ma force, mais ne pus soulever l'enfant du parquet. Soupçonnant qu'il y avait une pression sur l'épaule de l'enfant, je demandai que l'expérience fût répétée en changeant la position de la main droite, de manière à ce qu'il ne pût y avoir pression. Même ainsi, je ne réussis pas à soulever la fillette. Alors je demandai à Mrs Abbott si elle ne pouvait pas produire le même effet sans contact, et elle dit qu'elle essaierait. Je soulevai d'abord l'enfant sans peine pour m'assurer que je pouvais le faire quand Mrs Abott le permettait. Elle se plaça ensuite à quatre ou six pieds de distance, debout sur le tapis et sans contact avec moi ou sa fille. Je fis tous mes efforts sans réussir à soulever l'enfant des marches. J'étais au même niveau qu'elle.

Il y a ici deux choses à remarquer : c'est d'abord que Mrs Abbott se tenait sur le tapis, bien que quelques minutes avant, dans la conversation, elle eût dit qu'elle ne pouvait rien faire en se tenant sur un tapis. Ensuite le contact de la chair n'était pas nécessaire bien que, dans ses conversations et les notices qu'elle avait fait publier, elle eût raconté aussi précédemment que ce contact était indispensable. Il y avait là deux mensonges à constater. Mais ce qui cependant me frappa le plus, fut la ressemblance de tout le phénomène avec le soulèvement d'un corps raide et, celui d'un corps souple. Cela fut mon point de départ et bien que très étonné par ce tour, je soupçonnai que je pourrais l'exécuter et résolus d'essayer. Mon idée était que je pourrais empêcher un homme de me soulever après lui avoir permis de le faire. C'est ce que je fis en effet, avec succès. Ma théorie était

qu'en maintenant raides les muscles des épaules et des bras, je pourrais être facilement soulevé, et que si je les laissais complètement relâchés, en appuyant mes doigts de pieds sur le parquet, tandis que je soulevais les talons, j'empêcherais tout à fait qu'on me soulevât, ou bien on cesserait de faire des efforts longtemps avant de pouvoir réussir. L'expérience me donna entièrement raison et j'ai souvent fait le tour avec des personnes qui croyaient la chose impossible. Toutes les fois j'ai pu reproduire ainsi exactement le tour de Mrs Abbott.

J'ai aussi assisté à des représentations où je faisais partie du comité formé pour l'investigation des prétendus phénomènes. Muni de ma théorie, j'ai réussi à soulever la jeune fille du parquet, mais non sans un effort énergique et prolongé. J'ai réussi deux ou trois fois, et je n'ai manqué que quand Mrs Abbott a placé son bras sur l'épaule de la jeune fille.

A ce propos, il faut bien remarquer que Mrs Abbott demanda s'il y avait dans l'assistance une petite fille qui voulût bien venir pour qu'on ne pût la soupçonner d'avoir amené un compère. Après quelques instants, une petite fille sortit timidement d'un des bancs situés dans un des coins du fond du théâtre. *Je reconnus immédiatement celle que Mrs Abbott avait prétendu être sa fille et que j'avais vue à l'hôtel.* C'était là une tromperie suffisante pour détruire toute confiance, même si je n'avais pas réussi à répéter l'expérience.

Je n'eus pas de peine non plus à comprendre le truc employé par Mrs Abbott pour empêcher qu'on ne la soulève. Elle me laissa d'abord la soulever, ce que je fis sans peine, son poids étant probablement d'environ 120 à 130 livres. Mais ensuite pour m'empêcher, sous le prétexte de la nécessité d'un contact de la chair, elle fit comme dans tous les autres cas semblables, elle plaça une de ses mains sur mon épaule, l'autre sur mon front. Quand elle dit : « prête », j'employai toute la force possible, mais ne pus la soulever du parquet, bien que ses talons n'y touchassent plus. Mais je remarquai que quand je paraissais sur le point de réussir, elle appuyait très fortement sur mon épaule et sur mon

front, ce qui avait pour effet de rejeter mon corps loin du sien et de reporter tout son poids sur mes bras étendus : or tout le monde sait que dans ces conditions on ne peut soulever un poids lourd. Elle avait donc ainsi enlevé à mes bras toute la puissance de levier qu'ils avaient dans la première expérience. Les assistants ne remarquent jamais le truc et ne voient que le succès ou l'échec.

Voici un autre truc facile à expliquer, facile à reproduire et qui, cependant, trompe facilement les assistants. Il s'agit de soulever trois ou quatre personnes placées sur une seule chaise et empilées les unes sur les autres d'une façon ridicule, mais de manière à faciliter l'exécution du tour. La première personne s'assoit sur la chaise et on lui dit de s'appuyer en arrière, de sorte que la chaise porte sur ses pieds de derrière, tandis qu'une partie du poids est supportée par les jambes de la personne. Alors, on fait asseoir la seconde personne à califourchon sur les genoux de la première, de manière que tout ou presque tout son poids repose sur les jambes ou les genoux de celle qui est assise sur la chaise. Ensuite, autant de personnes que possible viennent se placer entre les deux premières. Il s'agit de soulever la chaise avec les trois ou quatre personnes pesant peut-être environ 600 livres. Et cela seulement en posant les paumes des mains sur les côtés de la chaise et même avec un œuf entre chaque main et la chaise. Mais le fait est que Mrs Abbott ne soulève pas la chaise et les personnes. En réalité, elle n'essaie même pas du tout. Ou bien elle place ses mains sur les côtés de la tête de la personne assise la première, la soulève légèrement et la pousse brusquement en avant, ce qui fait lever un peu les deux pieds de derrière de la chaise ; ou bien, quand elle met ses mains sur les côtés de la chaise, elle fait toucher ses bras et sa poitrine au dos de la chaise, la pousse en avant et peut alors la soulever, une très petite partie du poids reposant dessus. C'est sur les jambes de la personne A. que le poids est rejeté et elles portent sur le parquet et ne sont jamais soulevées. Ce qui reste sur les pieds de la chaise ne dépasse certainement pas 50 à 100 livres, tandis que les assistants croient qu'il faut une force de 600 livres.

Après que Mrs Abbott eut exécuté son tour et que deux des assistants eurent essayé de soulever la chaise sans y réussir, je le fis facilement en poussant la chaise par en haut, comme je viens de le dire. J'avais vu de suite comment il fallait faire et je répétai le tour plusieurs fois sur le théâtre, devant l'assistance. Je l'ai refait souvent devant d'autres personnes.

Pour confirmer mon explication, je citerai un article du *Religio Philosophical Journal* dont l'auteur m'est tout à fait inconnu et semble avoir trouvé le truc avant moi et indépendamment de moi. Je n'ai lu cet article qu'après avoir rédigé mon rapport à la branche américaine de la Société de Recherches psychiques, ce qui fut fait un mois avant la publication de l'article. (Suit le passage en question qui confirme en effet l'explication du professeur Hyslop.)

Avant de citer les explications d'autres tours auxquels je n'ai pas assisté, j'en mentionnerai un dont il n'est pas parlé dans cet article et qui est bien combiné pour tromper une réunion de personnes non expérimentées et sans esprit critique. Plusieurs personnes, huit ou dix, rangées en file, l'une derrière l'autre, appuyant une de leurs mains contre le cou de la personne qui la précède, tandis que la première personne tient une main, ou les deux, sur les épaules ou le dos de Mrs Abbott. A son commandement, elles poussent toutes ensemble aussi fort qu'elles peuvent. Mrs Abbott prétend ne pas pousser avec ses mains contre le mur. Pour le prouver, elle dit à une ou deux personnes de placer leurs mains contre le mur et elle place les siennes contre les leurs; ces personnes affirment qu'en effet elle ne pousse pas. Mais malheureusement, l'assistance ne peut pas voir, les membres du comité ne voient pas ce que j'ai bien remarqué : c'est qu'elle appuie le dessous du pouce, ou la paume de la main, sur le mur, et seulement les doigts sur les mains des témoins, de sorte qu'elle peut pousser avec une grande force contre le mur et ne pas appuyer du tout sur les mains placées sous ses doigts. Tout le monde peut essayer et voir combien le tour est facile. De plus, les personnes poussant Mrs Abbott n'exercent pas tant de force qu'elles en ont l'air.

La ligne d'application des forces est vite et facilement brisée. Il faudrait qu'elle fût absolument droite.

Le tour a été fait devant moi ainsi que les deux suivants : celui qui consiste à essayer de pousser en bas une queue de billard et celui où l'on tâche de faire toucher au parquet une chaise tenue dans les bras. Ils ont été expliqués dans les *Annales* exactement comme je les ai expliqués. Je ne citerai donc de l'article du *Religio Philosophical* que les explications des tours que je n'ai pas vus.

« Voici en quoi consiste le tour de la balance, un des plus ingénieux, qui trompa l'assistance, tout le comité et un prestidigitateur, et que je fus le seul à avoir deviné et que je reproduisis après la séance.

Mrs] Abbott me demanda de venir me placer sur la plate-forme de la balance. Elle me dit de rester sur la partie en fer, large d'environ cinq pouces et qui faisait le tour de la plate-forme. J'avais donc chaque pied sur un côté de la plate-forme, mon poids passant presque par le milieu de celle-ci mesurée en longueur. Dans cette position, mon poids enregistré était mon poids normal, environ 140 livres. Puis je descendis du plateau et Mrs Abbott y monta, mais prit une position différente de la mienne. Elle plaça ses pieds sur l'extrémité postérieure de la plate-forme en travers des coins, les talons juste sur le rebord. Je lui demandai d'avancer les pieds. Elle objecta qu'il fallait qu'elle fût sur la partie en fer. Je lui fis remarquer que cette partie s'étendait tout autour, mais elle persista dans sa position. En se tenant ainsi, elle fit facilement varier son poids en faisant légèrement basculer le devant de la plate-forme, puis en l'abaissant, et l'homme qui pesait ne pouvait faire bouger le poids assez vite pour noter les variations.

Il faut dire aussi que tous les membres du comité, sauf moi, étaient, sur sa demande, assis au fond de l'estrade d'où ils ne pouvaient observer exactement sa position sur la balance. L'homme qui pesait était trop occupé avec le poids pour observer avec soin et les assistants étaient trop loin.

La seconde partie du tour avec la balance était comme il suit. On donnait à examiner au comité une petite boîte qu'il

déclarait non suspecte. On la plaçait derrière la balance et je remarquai qu'elle avait juste la même hauteur que la plate-forme qu'elle touchait à son extrémité postérieure. Ostensiblement, elle sert à ce qu'un homme monté dessus puisse appuyer sur les épaules de Mrs Abbott qui se tient sur le plateau de la balance. Quand l'homme appuyait, la balance marquait plusieurs livres de moins que le poids normal de Mrs Abbott, c'est-à-dire 98 livres au lieu de 120 environ. L'explication me parut bien simple quand je vis que ses pieds étaient placés de manière à ce que ses talons posaient sur la boîte derrière elle, la balance étant alors soulagée d'une grande partie de son poids à elle et de celui de l'homme qui pesait vigoureusement sur ses épaules.

Voici maintenant la troisième partie. Une planche plus petite que le plateau de la balance était placée sur ce plateau, soi-disant pour isoler les personnes. Mrs Abbott invitait l'homme qui venait d'appuyer sur ses épaules à la soulever du plateau; et pendant qu'il le faisait, le poids marqué dépassait de plusieurs livres le poids normal de Mrs A... Le truc consistait à pousser la planche avec le pied de manière à la faire porter partiellement sur la boîte avant que l'homme fût monté sur celle-ci. Dans son excitation il ne pensait pas à remarquer la planche, et ainsi, lui et Mrs Abbott se tenaient tous les deux sur cette planche dont un bout reposait sur la balance. La plus grande partie de leurs poids combinés était donc rejetée sur la plate-forme. Bien que l'homme la soulevât de la plate-forme, comme il était, lui, sur la planche, il ne soulageait pas la balance du poids de Mrs A..., mais au contraire il y faisait agir une partie de son propre poids. La balance marquait 150 livres, si je m'en souviens bien. C'était le dernier tour annoncé au programme, et sans attendre aucun jugement du comité, l'assistance sortait, s'exclamant sur les merveilles qu'elle avait vues. Les membres du comité s'empressaient autour de Mrs Abbott exprimant le profond étonnement que ses facultés leur causaient. Moi je la félicitais de l'habileté qu'elle avait montrée et mes compliments étaient reçus avec défiance. Le spectateur, qui avait fait l'expérience du poids, disait être prestidigitateur, mais ne pas deviner les

trucs. Il s'avoua pourtant satisfait de mon explication, quand je lui fis voir celui de la balance. Il y a d'autres trucs qu'il serait difficile de décrire en détails, mais que je peux mentionner brièvement. Ainsi elle produisait un bruit sec sur un verre, qu'elle tenait avec un mouchoir, en faisant glisser son pouce ou son doigt le long du verre; c'était comme un craquement électrique. Je sais en faire autant. Elle invita un médecin à venir sur la scène pour mesurer sa température avec un thermomètre spécial. La température fut trouvée de trois degrés au-dessous de la normale, ce qui chez un malade aurait été considéré comme très dangereux. Je fis la même chose le lendemain en aspirant l'air entre les lèvres et l'exhalant par les narines; le courant d'air froid passant sur le thermomètre abaissait la température de 5° au-dessous de la normale et pourtant je suis encore vivant. »

La fraude ici transparait et est complètement mise à nu. On s'étonne qu'elle ne soit pas toujours découverte. C'est que l'humanité se compose de bien mauvais observateurs et que bien peu connaissent quelques principes de mécanique. Un observateur peu soupçonneux et peu habitué peut très bien être « mis dedans » par l'habileté de Mrs Abbott, mais il n'y a pas d'excuse pour celui qui prétend connaître tant soit peu la méthode scientifique et les principes de la mécanique appliqués dans la machine très compliquée et les fonctions d'un organisme physiologique, pour ne rien dire des illusions provenant d'une mauvaise observation et d'une prédisposition à admettre le merveilleux. Un bon exemple de ces illusions est donné par un autre tour que j'ai vu et qui n'est pas décrit dans l'article que je viens de citer.

C'est le tour où Mrs Abbott empêche plusieurs personnes de la soulever ou leur permet de le faire, suivant sa volonté. J'essayai avec deux autres personnes, deux hommes forts. Ils la tenaient par les coudes qu'elle avait serrés contre elle verticalement, de sorte que, en apparence du moins, la force de soulèvement devait agir sur les épaules. Moi, j'étais en face d'elle, la tenant avec mes deux mains par la taille. Quand elle nous dit de la soulever, nous le fîmes sans peine; mais quand elle nous dit que nous ne pouvions plus, nous échouâmes.

Cela parut tout à fait merveilleux à l'assistance; mais l'assistance ignorait ce que je savais. D'abord sa taille était extrêmement serrée dans son corset, de sorte que l'on n'avait pas du tout de prise avec les mains placées sur les côtes; ensuite on m'avait demandé de tenir deux mouchoirs, soi-disant pour empêcher mes mains de salir le corsage. Mais je remarquai que ces deux mouchoirs étaient en soie très lisse et qu'ils glissaient très facilement sur la surface de la taille qui était aussi en soie. Je remarquai donc que mes mains glissaient tellement que je suis absolument certain que je ne pouvais pas soulever plus de 15 livres, peut-être même pas plus de 10. L'assistance croyait évidemment que j'en aurais soulevé 100. Il faut dire aussi que mes bras étaient presque étendus, ce qui me donnait peu de force, même sans tenir compte des mouchoirs de soie et de la raideur glissante de la taille.

Dans une seconde épreuve, je pris Mrs Abbott par les coudes, comme je l'ai dit, et je remarquai que quand nous ne réussissions pas à la soulever, cela tenait à deux raisons. D'abord on nous disait d'appuyer fortement contre elle de façon à ne pas déranger ses bras de leurs positions. Nous dépensions donc notre énergie à pousser l'un contre l'autre; ensuite Mrs A... se penchait de façon que ses bras n'avaient plus la position verticale, de sorte que la force de soulèvement n'agissait plus que comme dans une pompe dont on fait remuer le manche sans pomper véritablement; et quand elle craignait que nous réussissions, Mrs A... disait que nous la pressions contre le tapis où elle ne pouvait nous empêcher de la soulever, ou bien elle avait recours à quelque autre cause aussi transparente en nous demandant d'arrêter et de reprendre la position convenue. Dans cet effort pour la soulever je ne crois pas qu'à aucun moment j'aurais pu soulever 50 livres, peut-être même 40. Ceci explique l'impossibilité de de la soulever, son poids devant être de 120 livres ou peut-être 130.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces tours. J'en ai dit assez pour démontrer leur caractère frauduleux et l'on ne peut que regretter que des hommes comme le Dr Charcot

aient été complètement dupés, au point de supposer que Mrs A... exerçait une influence hypnotique inconsciente sur ceux avec qui elle expérimentait. Ses tours sont simplement de vulgaires et grossières manières de jongler avec les lois ordinaires de la mécanique.

D'après mes expériences, il n'y a aucun doute que Mrs Abbott ne pratique couramment le mensonge, car je l'ai prise sur le fait nombre de fois. Cela seul devrait discréditer ses prétentions, même si nous ne pouvions expliquer ces tours. Pour découvrir et élucider des phénomènes extraordinaires, il faut absolument se baser sur l'*honnêteté*, aussi bien que sur l'intelligence du sujet et de l'agent des expériences, et il n'y a pas besoin d'avoir beaucoup vécu pour savoir que rien de semblable ne peut se rencontrer chez les ambulants faiseurs de tours. Non seulement ils sont suspects, mais ils ne méritent pas un instant d'être pris en sérieuse considération, excepté pour dévoiler leurs prétentions frauduleuses.

JAMES H. HYSLOP.

Columbia College, New-York, U. S. A.

FACIES HIPPOCRATIQUE

L'une des facultés particulièrement désagréables, mais heureusement rares des sujets doués de la « seconde vue » est de voir apparaître sur la figure de personnes bien portantes, en apparence du moins, leur masque de mort.

Jean Hock, le député hongrois, a raconté, au mois de juin de l'an dernier, dans un feuilleton des *Pesti-Naplo,* des souvenirs d'un voyage à Paris et particulièrement sa rencontre avec son confrère Bernard Pataki.

Hock, après avoir visité les curiosités de Paris, avait accepté l'offre de Pataki de le conduire à la tombe de B éa Grünwald et ensuite à la Morgue; pendant le trajet du cimetière à la Morgue, il confia à son ami qu'on lui avait fait pressentir le suicide de Béla Grünwald quatre mois avant ce tragique événement.

— Je ne le comprends pas, observa Pataki.

— Ni moi non plus ; mais la chose est certaine et le fait reconnu ; vous souvenez-vous du pauvre défunt Emmerich Visi ?

— Du rédacteur du *Nezmet ?*

— Oui, de lui-même, qui mourut subitement d'une maladie de cœur. Ce grand et beau garçon semblait braver les temps. Six mois avant sa mort, Grünwald, qui venait de le rencontrer, s'écria en entrant au Club National Partei : « Le pauvre Visi est au bord de la tombe ! »

Nous crûmes à une plaisanterie, Visi étant la santé même.
— Vous parlez ainsi parce que vous le voyez tous les jours; moi, je ne l'ai pas vu depuis six mois, eh bien, tout à l'heure, lorsque je l'ai aperçu dans la rue, j'ai vu un instant sur sa figure le « facies hippocratique ».

Après la mort de Visi, Grünwald revenu de Menton nous disait : « Ne vous l'avais-je pas annoncé? J'avais vu sur les traits de Visi le masque de la mort. »

A cet instant, entrait dans la salle Albert Kovâts qui, après avoir entendu ces mots, sortit brusquement; je le suivis.

— Qu'y a-t-il, Albert?

— Laisse-moi, le cœur me manque, je ne puis regarder ce malheureux!

— Qui cela?

— Grünwald ; moi aussi je viens de voir sur sa figure le « facies hypocratica ».

Quatre mois plus tard Grünwald fut retiré de la Seine la tempe trouée d'une balle et son cadavre exposé à la Morgue.

Arrivé à la Morgue, Pataki expliqua au député Hock comment il avait reconnu le cadavre de Grünwald. « Là il était couché sur ce dernier banc à droite où se trouve cette femme au large crâne, dit-il en terminant son récit. »

A cet instant Hock fixa son conducteur.

— Venez, au nom du ciel! où bien je me trouve mal; il me semble que toute cette glace m'écrase.

Souriant, Pataki conduisit son confrère dehors.

— Il faut s'habituer à ce spectacle, fit-il, les Parisiens sont là comme dans un lieu de distraction, mais vous êtes tout pâle de frayeur.

« Je n'avais pas le courage de lui dire la vérité, acheva Hock, ce n'était pas la vue de ce cadavre qui m'avait effrayé, mais sa figure à lui; lorsque je l'ai regardé à la Morgue, je lui ai vu le même masque de cadavre que celui de la femme couchée sur les dalles. »

Nous nous quittâmes tristement, il me remit sa carte de visite (que j'ai encore) sur laquelle j'inscrivis de suite : « Morgue. Facies hippocratique, 27 juin 1892. » Six mois plus tard les journaux annonçaient la mort inattendue de Bernard Pataki.

Traduit du *Sphinx* par Mme Z. Blech.

INFORMATION

Le cas du professeur Kellar, paru dans le fascicule 4 (p. 243) et extrait de la revue *Sphinx*, ne serait, paraît-il, autre chose qu'une mystification. Cela ne nous surprend pas, car ce que rapporte le « célèbre professeur » paraît aussi exagéré qu'extraordinaire. Voilà ce que nous écrit un de nos amis, le Dr X. :

« Connaissant un ami intime du prince de Galles, le général Annesley, je lui écrivis de demander au prince s'il y avait quelque chose de vrai dans cette histoire. La réponse fut : *Pas un seul mot de vrai*. Quant au professeur Kellar, si célèbre — dit-on — en Amérique, je n'ai pu trouver en Amérique quelqu'un qui en ait entendu parler. C'est donc une mystification faite de toutes pièces. »

Nous n'attachons pas d'importance à ce cas que nous avons reproduit sans commentaires, et en quelque sorte comme un simple fait-divers se rapportant aux phénomènes psychiques ; mais, dans l'intérêt de la vérité, nous tenons à publier les renseignements qui nous sont parvenus.

D.



BIBLIOGRAPHIE

Animisme et Spiritisme, par Alexandre Aksakof. (1 fort vol. in-8°. Prix : 10 francs. — P. G. Leymarie, éditeur, 12, rue du Sommerard.) Vient de paraître.

C'est un ouvrage très important et très intéressant qu'il est utile de lire. Aujourd'hui, nous n'avons plus ni le temps ni la place nécessaire pour l'analyser, mais le nom seul d'Aksakof le recommande suffisamment à nos lecteurs, car ils savent quels soins et quelles minuties l'auteur a l'habitude d'apporter dans les recherches psychiques. Nous aurons à reparler de ce livre.

L'Idée, la Vie, la Survivance, par M. de Campet de Saujon, villa du Parc, Jonzac, (Charente-Inférieure).

C'est une brochure in-8° d'une centaine de pages, où l'auteur invoque, à l'appui de sa thèse, nos connaissances scientifiques actuelles.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

RÊVES TÉLÉPATHIQUES

EXPÉRIMENTALEMENT PROVOQUÉS

PAR LE Dr G. B. ERMACORA

COMPTE RENDU PAR Mlle A.-J. BLECH

AVANT-PROPOS

Le Dr Ermacora (de Padoue), bien connu de tous ceux qui s'intéressent aux sciences psychiques, a publié, dans le bulletin de juillet des *Proceedings*, un journal très fidèle, très détaillé et très intéressant au sujet d'expériences dont la donnée aura produit certainement une vive impression en Angleterre. Cet article, dont la première partie seulement a paru dans les *Proceedings* de juillet, est fort long, et, malgré nos regrets, il ne nous sera pas possible de le faire paraître *in extenso* dans les *Annales*.

Nous avons donc traduit littéralement l'introduction et le récit d'une première série d'expériences, pour aider à la clarté de l'ensemble; puis nous nous sommes bornée à faire un résumé, mentionnant en passant quelques expériences et reproduisant fidèlement celles qui nous semblent être les plus intéressantes pour les lecteurs des *Annales*. Leur point de départ, comme on le verra, est dû à un incident. Dans les débuts elles sont quelquefois défectueuses au point de vue scientifique, le contrôle n'étant pas rigoureusement appliqué; mais leur intérêt, leur valeur s'affirment de plus en plus; elles s'accomplissent dans des conditions de plus en plus favorables. La « personnalité médiaminique agissante », — ainsi l'appela M. Ermacora qui ne veut pas se prononcer sur

la nature de cette personnalité, — semble prendre plaisir à ces expériences intelligemment conçues et exécutées, et se laisse aussi conseiller avec plaisir par le savant professeur dont le nom seul est une autorité dans le monde psychique.

A.-J. BLECH.

INTRODUCTION

Pendant une partie du mois de septembre et d'octobre 1892 j'avais quitté Padoue et j'étais à Milan pour assister à des expériences faites avec l'aide du médium bien connu Eusapia Paladino.

J'avais été obligé, en conséquence, d'interrompre des expériences psychiques dont je m'occupais depuis quelque temps avec Mlle Maria Manzini qui possède des pouvoirs automatiques de différentes sortes, à la fois moteurs et sensoriels, avec les signes, parfois, d'une faculté supernormale, manifestés surtout par un don de télépathie ; par un pouvoir de prédire l'avenir, et, quoique d'une manière plus douteuse, par celui de produire des phénomènes physiques. Son pouvoir automatique moteur prend la forme de l'écriture à l'état de veille, et la forme de conversations et de mimiques avec changement de personnalité dans des conditions spéciales de somnambulisme; son pouvoir automatique sensoriel consiste en hallucinations auditives de paroles articulées, et occasionnellement de sons musicaux, et aussi en hallucinations visuelles, bien développées seulement pendant l'état de somnambulisme. Tous ces phénomènes, moteurs ou sensoriels, ne sont point le résultat de suggestions dans la commune acception de ce mot, mais dépendent de l'existence de certaines personnalités médiaminiques qui assurent être les esprits désincarnés d'êtres vivants, bien qu'elles ne nous en aient pas donné suffisamment de preuves.

Peu après mon départ pour Milan, une petite cousine de Mlle Maria vint vivre auprès d'elle : Angelina Cavazzoni, née à Venise, le 16 juillet 1888. Ainsi, durant les expériences racontées ici, et dans lesquelles l'enfant joua un si grand rôle; elle était âgée de quatre ans et de trois à dix mois en plus.

Quoique les expériences que je décrirai n'aient pas encore atteint le point auquel je désirais les voir arriver avant de les publier, je les crois néanmoins dignes d'attention ; d'ailleurs je n'ai pas encore vu publier une série systématique de recherches dans cet ordre d'idées, et je crois que quelques-uns des résultats obtenus, jusqu'à présent, sont d'une importance suffisante pour arrêter l'attention des investigateurs modernes de phénomènes psychiques et les encourager à des recherches poussées plus loin dans cette voie.

ORIGINES DES EXPÉRIENCES

Tandis que j'étais à Milan, je reçus de Mlle Maria une lettre datée du 23 septembre. J'en reproduis ici une partie. Tout d'abord je dirai que le nom d'*Elvire* se rapporte à une personnalité médiaminique qui se manifeste habituellement par l'automatisme chez Mlle Maria. Elle a les caractères d'un enfant et professe la plus grande affection pour Mlle Maria. Voici une partie de cette lettre :

« ... Angelina est arrivée hier et a couché dans ma chambre. La nuit dernière je ne pouvais dormir et je pleurais... L'enfant était réveillée, j'en suis sûre, et tout à coup je la vis étendre les mains comme pour saisir quelque chose. Je lui dis : « Sois tranquille, et dors. » Alors elle dit : « Ne vois-tu pas, tante, ce bel enfant ? » (Angelina appela Mlle Maria tante bien qu'elle soit en réalité sa cousine, mais d'une autre génération.) Je regardai les tableaux suspendus au mur, car à ce moment-là je ne pensais pas aux esprits. Et elle ajouta : « Es-tu sourde ? tu ne l'entends donc pas parler ? Elle me dit que tu ne dois pas pleurer, mais que tu dois dormir. » Alors je pensai à la petite *Elvire* et je dis à Angelina : « Comment est-elle habillée ? » Elle répondit : « Elle a un beau tablier bleu, tante, je veux que demain tu m'en fasses un pareil. » Puis ce fut tout. Mais au matin, la première chose qu'elle me demanda, même avant que je lui eusse parlé, fut un tablier pareil à celui de la petite fille. Il se peut que ceci n'ait aucune signification, mais aujourd'hui encore

je tâcherai de faire écrire Mlle Maria (automatiquement) et je chercherai à me rendre compte si elle s'entend parler.

Cet incident était tout à fait suffisant pour nous laisser supposer une disposition probable d'Angelina pour la perception télépathique, car le tablier bleu et la promptitude à consoler Mlle Maria dans ses tristes moments étaient précisément les signes caractéristiques de la personnalité médiaminique d'*Elvire* que Mlle Maria voyait en rêve et en somnambulisme et avec qui elle communiquait par l'écriture automatique. En outre Angelina, qui venait d'arriver, n'avait aucune connaissance des expériences de Mlle Maria, et n'en entendit jamais rien dire non plus dans la suite. Mlle Maria n'a pas l'habitude d'en parler à d'autres et ne les a pas même racontées à sa mère, sa seule compagne, avec laquelle elle vit en très bonne intelligence.

Voici un extrait de la lettre suivante de Mlle Maria, lettre datée du 26 septembre :

« Dans la nuit de samedi (24) j'ai rêvé qu'*Elvire* m'amenait *Adrien*, comme d'habitude. Angelina me dit de même avoir vu Elvire dans la nuit, mais elle n'a pu s'expliquer aussi bien que la première fois; elle dit avoir vu sa propre mère, et elle demandait sans cesse un tablier comme celui de l'enfant, — elle l'a tant répété que j'ai été obligée de lui en faire un avec une étoffe que j'avais; mais elle ne paraît pas s'en soucier, car, dit-elle, il n'est pas comme celui de l'enfant. »

On comprendra qu'*Adrien* était une personnalité dans le genre de celle d'*Elvire*. Il avait, à cette époque, un caractère enfantin et *Elvire* l'appelait son frère.

L'hallucination visuelle de sa propre mère n'était pas nouvelle pour Angelina, car chose semblable lui était arrivée à la fin de juillet, dans cette même année de 1892, lorsque, peu de temps après la mort de celle-ci, elle était venue passer quelques jours à Padoue avec Mlle Maria, mais, dans ce cas, ce n'était peut-être qu'un rêve et non une hallucination car Angelina n'en parla que le matin.

Dans une lettre du 28 septembre Mlle Maria m'écrivit ce qui suit :

« La petite *Elvire* vient rarement; Angelina me dit hier

matin qu'elle l'avait vue en rêve et elle me rend folle à force de vouloir aller avec l'enfant; elle dit qu'elle ne peut pas la suivre parce qu'elle n'a pas un tablier bleu comme elle[1]. »

Dans une autre lettre datée d'octobre, Mlle Maria me dit que le 24 septembre, recevant une communication d'*Elvire* par l'écriture automatique elle lui demanda : « Était-ce réellement vous qui vous êtes montrée à Angelina? » A quoi *Elvire* répondit : « Oui, c'était moi, car j'aime l'enfant. »

Bien que souvent des communications de ce genre soient plutôt caractérisées par l'incohérence des rêves ordinaires *dans ce cas-là* la personnalité d'*Elvire* avait déjà montré une certaine cohérence et, en outre, quelques signes d'une activité supernormale[2]. J'espérais donc qu'à mon retour à Padoue je serais capable de provoquer, avec la coopération d'Angelina et d'*Elvire*, des phénomènes de cette nature, mais plus distincts et dans des conditions plus concluantes.

Le 18 octobre 1894, je revins à Padoue, et le même soir je recommençai des expériences avec Mlle Maria, au moyen de l'écriture automatique.

La personnalité d'*Elvire* se manifesta, demanda Angelina, et, sans être questionnée, nous dit qu'avec son aide et celui d'*Adrien* elle espérait nous montrer quelque chose de beau. Elle ajouta cependant que nous ne devions pas demander d'explications quant à présent parce qu' « *Adrien* qui sera le principal auteur de tout ne veut pas nous donner d'explications » et qu' « elle craint de tout gâter en lui désobéissant ».

Plus tard, pourtant, — autant que j'en ai pu juger, — *Adrien* ne semble concerné dans aucun fait intéressant, ayant rapport avec la petite Angelina.

Mais avant d'aller plus loin je désire justifier ce qui peut

1. Angelina ne sut jamais que l'enfant vue dans ses rêves ou hallucinations communiquait avec nous. Elle ne l'appelait pas *Elvire*; et toujours elle la nommait *l'enfant bleue*. Ceci prouve qu'Angelina n'avait été influencée en rien par ce qu'elle avait pu entendre.

2. Je parle en des termes vagues, et continuerai ainsi, laissant la question posée, car elle n'est pas résolue dans mon opinion; à savoir que les personnalités médiaminiques désignées étaient des créations de l'être subconscient de Mlle Maria, ou des individualités indépendantes.

être condamné par quelques-uns comme une erreur dans le système d'exposition que j'ai adopté.

On pense encore généralement que dans un phénomène psychique il n'y a que deux choses dignes d'intérêt : 1° le résultat final du phénomène exprimé dans des termes qui n'embarrassent pas les idées quant à la nature du procédé ; 2° le sujet considéré à un point de vue psychologique ou pathologique. Cette manière de procéder ressemble à celle d'une personne qui, désirant étudier une montre, considère seulement le mouvement des aiguilles et la partie extérieure. laissant de côté le mécanisme duquel dépend le mouvement. Eh bien! le moteur mécanique de chaque phénomène psychique est naturellement la personnalité qui le produit; donc celle-ci doit être étudiée avec le plus grand soin — ainsi que le sujet — non seulement dans le cas (supposons cela possible) où la personnalité qui agit est étrangère au sujet, mais aussi quand elle est simplement un isomère psychique de la personnalité normale du sujet lui-même; car dans les deux cas — en traitant d'actes conscients et voulus — si nous négligeons d'étudier la personnalité qui agit consciemment et volontairement, nous négligeons l'étude du véritable mécanisme du phénomène.

Beaucoup d'expérimentateurs, quoique entretenant une correspondance avec ces personnalités agissantes, éprouvent quelque répugnance à le mentionner: ou ne le font pas franchement, excepté lorsqu'elles sont du type officiellement accepté des personnalités somnambuliques.

Ceci me semble une injustifiable suppression de *faits ;* c'est pourquoi je me sens tenu de suivre une méthode entièrement opposée, bien que celle-ci ne soit probablement pas du goût de quelques-uns de mes lecteurs.

Naturellement je condenserai les communications, *les modifiant quelque peu,* quand le style, ou des considérations personnelles le demanderont; mais j'aurai soin de ne pas en altérer le sens.

Retournons aux expériences.

1re EXPÉRIENCE

Dans la soirée du 19 octobre, j'entrai en communication avec *Elvire*. Mlle Maria et moi nous étions seuls, avec Angelina qui paraissait dormir profondément. Comme je pensais plus à la promesse faite par *Elvire* le soir précédent, qu'à mes propres plans, je lui demandai si elle serait capable de faire quelque chose avec l'enfant ce soir-là, et s'il était préférable de l'éveiller. Elle répondit par l'écriture automatique qu'*Adrien* était de nouveau absent et qu'elle ne pourrait rien faire sans lui, et que lorsqu'elle viendrait avec lui elle nous préviendrait auparavant. Mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, rien d'intéressant n'est jamais arrivé à Angelina avec l'aide d'*Adrien*.

Puis je demandai à *Elvire* si elle pourrait apparaître à Angelina, comme elle disait l'avoir fait dans la nuit du 22 au 23 septembre. Elle répondit : « Je le puis certainement, mais il faut que l'enfant dorme. Alors, si je le puis, je lui apparaîtrai en songe. Vous lui demanderez ensuite ce qu'elle aura vu et saurez par là si j'ai réussi. »

Demande. — Mais pourquoi doutez-vous de votre pouvoir de vous montrer à elle en rêve, si vous avez été déjà capable de lui apparaître lorsqu'elle était réveillée ?

Réponse. — Ceci est une question raisonnable ; mais il faut que vous sachiez que ce soir-là, voyant Maria très malheureuse, j'ai fait un grand effort qui ne peut être fait que pour une personne extraordinairement chère — et ainsi j'ai réussi. Cette nuit j'essaierai de me faire voir en rêve ; en outre l'enfant réveillée me verra quand je pourrai venir avec *Adrien*.

Demande. — Comment essaierons-nous ? Vous montrerez-vous à Angelina quand Maria dormira ou auparavant ?

Réponse. — « Je vous préviens d'abord que cette soirée n'est pas favorable pour faire dormir Maria. J'apparaîtrai à Angelina sous la forme d'une enfant avec une belle poupée dans les bras, et, si je le puis, habillée autrement. (Non plus dans sa robe bleue habituelle.)

Demande. — Nous allons donc expérimenter enfin ?

Réponse. — Oui, je désire essayer, mais pensez à demander à l'enfánt ce qu'elle aura vu. Je serai probablement habillée en rouge — et si je réussis je serai contente. Je vous avertis que je ne communiquerai plus avec vous ce soir. Ainsi je vous souhaite le bonsoir. Rappelez-vous que si je ne réussis pas, ce ne sera pas de ma faute, n'ayant pas l'habitude de ces choses. Si *Adrien* était là je réussirais certainement.

Naturellement ces communications furent lues en silence; rien ne fut dit de la poupée ni de la robe rouge, pour ne pas influencer Angelina même endormie. Ne sachant pas quand cette action supposée d'*Elvire* s'accomplirait je pensai qu'il valait mieux attendre au matin suivant pour questionner l'enfant.

Le soir du jour suivant (20 octobre), Mlle Maria me dit qu'en insistant, mais pas d'une manière suggestive, elle avait été à même d'apprendre par Angelina que celle-ci avait rêvé d'*Elvire* serrant une poupée dans ses bras; mais pas habillée en rouge comme cela avait été convenu. De manière à s'assurer que l'enfant n'avait pas fait confusion quant au nom de la couleur, Mlle Maria lui avait montré divers échantillons d'étoffes colorées, parmi lesquelles Angelina avait choisi la couleur bleue.

Ainsi le rêve ne s'accordait pas entièrement avec le programme: et, ce qui était plus important, les conditions dans lesquelles il se produisit n'étaient pas concluantes, car l'enfant avait dormi avec Mlle Maria, et il est possible que cette dernière, endormie, ait suggéré verbalement le rêve à Angelina.

Dans la communication suivante (par l'écriture automatique, le 21 octobre), *Elvire* expliqua la partie manquée du rêve en disant qu' « elle n'avait pas eu le temps de faire une autre couleur » (différente de celle qu'elle portait d'ordinaire). Elle ne sembla pas disposée à reprendre l'expérience ce soir-là.

Le 22 octobre, *Elvire*, par l'écriture automatique, nous dit que cette nuit encore il ne lui serait pas possible d'agir.

Néanmoins, le jour suivant Mlle Maria me dit qu'au matin l'enfant lui avait raconté, spontanément, qu'elle avait de nouveau rêvé d'*Elvire* avec la poupée dans ses bras ; mais en robe rouge cette fois-ci. Ainsi le rêve proposé le 19 octobre avait été complètement réalisé dans la nuit du 21 au 22, mais cela ne semblait pas en harmonie avec l'hypothèse que les rêves étaient produits au moyen de la personnalité d'*Elvire*, puisqu'elle avait dit qu'elle ne pourrait pas agir. Appelée à s'expliquer, elle le fit, par l'écriture automatique, dans les termes suivants :

« Hier soir, Angelina s'est mise au lit avec sa poupée, — c'est pourquoi elle a rêvé qu'elle me voyait ; je vous assure que cela n'était pas, mais que tout ce rêve était l'effet de son imagination. Je vous ai déjà indiqué plusieurs fois ce qui dérive réellement de nous ; je suis sincère, et, lorsque ces rêves sont le produit de l'imagination, je vous le dis. Je pense donc que vos doutes ne sont pas fondés, car je suis la première à vous avertir si les rêves sont vrais ou imaginaires. »

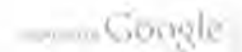
Bien que cette communication ait pu être une excuse inventée sur le moment, je dois faire remarquer que dans la soirée du 21 octobre, quand je demandai à *Elvire* pourquoi elle n'avait pas apparu à Angelina habillée en rouge, Angelina était présente ; et il est possible qu'au moment de dormir l'idée de la poupée se soit associée avec l'idée d'*Elvire* habillée de rouge, et que ceci ait causé le rêve [1].

On verra, par la suite des expériences, que les explications d'*Elvire* étaient dignes de foi, au moins tant qu'elles concernaient des choses accessibles à son intelligence et vérifiables par les nôtres.

Voyant quelque probabilité de succès, je désirai continuer ces expériences dans de meilleures conditions, déterminé à exercer graduellement le plus stricte contrôle.

Ce que je fis en premier lieu ce fut d'envoyer Angelina

1. Le fait de la présence exceptionnelle d'Angelina pendant cette communication avec *Elvire*, ne contredit pas ce qui est dit plus haut à propos de son ignorance à l'égard de ces expériences. Elle a tout au plus pu comprendre que nous parlions de l'enfant vu dans ses rêves, mais non que sa personnalité était présente.



coucher seule dans une petite chambre fermée, séparée de celle où dormaient Mlle Maria et sa mère. Les deux chambres communiquaient par le palier où s'ouvraient leurs deux portes.

2° EXPÉRIENCE

24 octobre, soir. — Je trouvai Mlle Maria au lit avec de violents maux de tête, trouble auquel elle est sujette depuis l'enfance. Je la mis en état somnambulique pour la remettre au moyen de suggestions.

Je profitai de cette occasion pour évoquer *Elvire* qui se manifesta à Mlle Maria par voie d'hallucination.

Elle proposa d'apparaître en rêve à Angelina, vêtue de rouge avec un parasol blanc dans une main, un éventail blanc aussi dans l'autre main, et les pieds nus, suivant son habitude.

Après avoir réveillé Mlle Maria (dont le somnambulisme entraîne toujours l'amnésie), j'oubliai de l'avertir qu'Angelina aurait probablement un rêve dans la nuit et qu'elle devait penser à questionner l'enfant le lendemain matin. Laissant Mlle Maria, je rencontrai sa mère sortant de la chambre voisine où elle venait de mettre au lit Angelina. — L'enfant avait déja dormi quelque temps au rez-de-chaussée, ainsi elle n'avait pu entendre Mlle Maria me racontant ce rêve proposé par *Elvire*.

25 octobre. — Dans la soirée, quand j'allai chez Mlle Maria, celle-ci me dit qu'Angelina lui avait répété, tout le long du jour, qu'elle voulait un parasol blanc et un éventail blanc. Mlle Maria ne devinait pas l'origine du désir de l'enfant qui ne lui avait pas parlé de rêve et elle-même, ignorante de l'expérience projetée, ne l'avait pas questionnée. Elle m'assura que le soir auparavant, après mon départ, elle ne sortit pas de son lit et n'eut aucune communication avec l'enfant pendant la nuit. Mme Annetta, qui dormait avec sa fille, me confirma ce fait.

Ces conditions, cependant, étaient loin d'être concluantes, car le désir d'Angelina d'avoir un parasol et un éventail blancs n'était pas suffisant pour faire croire que le rêve promis s'était

réalisé et aussi parce qu'il n'est pas invraisemblable de supposer que, la nuit, la personnalité d'*Elvire* ait pu de nouveau se manifester à Mlle Marie entransée et la conduire à faire à l'enfant une suggestion verbale. *Elvire*, en effet, ne laisse pas de traces d'une manifestation motrice — lorsqu'elle dit parler par la bouche de Mlle Maria — et moins encore dans sa mémoire ordinaire, comme je l'ai découvert dans la suite même; la période de somnambulisme durant laquelle *Elvire* se manifeste sensoriellement (par hallucination) à Mlle Maria est suivie d'amnésie dès que la manifestation sensorielle d'*Elvire* cesse, malgré que l'état somnambulique ne soit pas altéré en apparence.

Par conséquent l'apparence spontanée du somnambulisme normal ne suffit pas à rappeler les idées exprimées par *Elvire* tandis qu'elle se manifestait sensoriellement dans un état somnambulique antécédent de Mlle Maria.

Mais par contre, s'il arrivait que le somnambulisme et la personnalité d'*Elvire* se présentassent en même temps quand la mère de Mlle Maria est endormie, cette dernière pourrait aller dans la chambre de l'enfant et agir sur elle par suggestion verbale, suivant le programme du rêve.

Bien que durant plusieurs années d'expériences hypnotiques j'aie seulement observé deux ou trois cas de somnambulisme spontané chez Mlle Maria, il sera préférable de retenir cette possibilité, car nous avons continué nos expériences de cette manière pendant quelque temps, avant d'introduire de plus strictes conditions. D'un autre côté il ne faut pas non plus exagérer ce danger, ni faire l'hypothèse gratuite qu'il serait facile de produire une série de rêves exacts et compliqués, comme ceux que je raconterai, simplement par la suggestion verbale chez une personne n'ayant encore été jamais hypnotisée. Dans tous les cas, lorsque des précautions ont été prises plus tard, les rêves sont arrivés en dépit d'elles.

3° EXPÉRIENCE

Le même soir, 25 octobre, désirant faire un pas en avant, je demandai à *Elvire* s'il était possible de faire rêver Angelina

selon un programme arrangé auparavant par moi. Elle répondit, par l'écriture, que cela pouvait être fait, ou qu'elle l'espérait du moins. Je proposai qu'Angelina rêvât d'*Elvire* tenant une lumière dans une main et une croix dans l'autre.

Réponse. — La lumière si vous voulez, mais pas la croix; choisissez autre chose.

Je proposai le portrait de Mlle Maria au lieu de la croix. *Elvire* accepta l'idée d'un portrait, mais préféra celui de la mère d'Angelina, morte depuis peu. Un bon sentiment d'*Elvire*, sans doute, inspira cette proposition, dont un sentiment pareil avait rejeté la croix. Car, lorsqu'on lui eut demandé si elle l'avait rejetée pour obéir à un scrupule religieux, elle répondit : « Non, pas du tout, seulement cela aurait fait une trop grande impression à l'enfant. »

26 *octobre.* — Mlle Maria me dit qu'elle n'avait pas vu Angelina le soir précédent, après que notre programme eut été décidé. L'enfant était alors endormie dans sa chambre et Mlle Maria coucha dans la chambre de sa mère.

Aussitôt réveillée, Angelina vint auprès de Mlle Maria et celle-ci, voyant qu'Angelina ne racontait aucun rêve, suivit mes instructions en attirant son attention sur une lumière. Aucun effet. Elle lui parla ensuite d'une boîte, connue d'Angelina, sur le couvercle de laquelle se trouvait la peinture d'une petite fille. Aussitôt Angelina lui dit avoir vu l'enfant bleue dans un rêve, ajoutant que cette fois-ci elle n'avait pas de parasol ni d'éventail, mais une lumière dans une main et un portrait (non reconnu) dans l'autre; l'enfant était habillée de bleu. La non-reconnaissance du portrait est intéressante car elle tend à nous montrer que la perception a probablement lieu par le moyen des images sensorielles, et non par quelque processus d'idéation directe indépendante de ces images. C'est un point très important à remarquer dans les expériences présentes; c'est la première indication que l'enfant est directement impressionnée par les images des choses représentées en rêve, et non par des suggestions verbales.

27 *octobre.* — Mlle Maria me dit que la nuit dernière Angelina avait rêvé d'*Elvire* tenant un livre et un chandelier.

Comme aucun rêve n'avait été arrangé la veille, ceci compte comme un insuccès. C'est instructif cependant car cela montre (ainsi du 22 au 23 octobre) que l'enfant avait une tendance à reproduire spontanément les rêves sur le même thème. Je n'eus pas le temps de demander à *Elvire*, comme je le fis le 23, si le rêve avait été inspiré par elle.

4e EXPÉRIENCE

Je désirai assurer le succès de ce simple type de rêve, et je proposai que cette nuit *Elvire* apparût avec un violon dans une main et une bouteille dans l'autre.

Lorsqu'elle fut questionnée à ce sujet, elle répondit (par l'écriture automatique) : « Oui, c'est très facile pour moi. Mais il faut questionner l'enfant immédiatement à son réveil, car elle pourrait oublier ou se tromper. »

Nous lui demandâmes s'il lui fallait du temps pour produire cette action, ou si elle le faisait instantanément ; elle répondit :

« Oh! non, vraiment! il me faut au moins dix minutes. »

Elvire semble apprécier le temps avec une exactitude suffisante.

28 *octobre*. — Manque complet. L'enfant avait été souffrante, et avait dormi dans le lit de Mlle Maria. Elle n'avait rien rêvé. J'en demandai la raison à *Elvire*. Elle répondit, par le somnambulisme moteur, qu'il lui avait été impossible d'agir, à cause du sommeil troublé de l'enfant. Mlle Maria avait été obligée de la réveiller souvent, interrompant ainsi l'action d'*Elvire*. Mlle Maria confirma ce dire lorsque je l'eus réveillée.

5e EXPÉRIENCE

Durant l'état de transe, et *Elvire* présente, je lui demandai de faire rêver à Angelina ce qui suit : elle était à Venise, avec Mlle Maria et moi, dans une gondole à deux rameurs allant au Lido. *Elvire* répondit avec justesse que l'enfant, en se réveillant, ne serait pas capable d'expliquer le but de notre excursion ; et qu'elle lui ferait entendre dans le rêve le bruit des vagues — elle l'imita en faisant le son de « vuuh » — pour

que l'enfant se rendît compte de la place où elle se trouvait et pût voir les chevaux, les bains, la mer et les vagues.

Lorsque *Elvire* fut partie, je ne mentionnai point le rêve projeté à Mlle Maria, ni dans son état de transe, ni dans l'état normal après ce réveil, de manière à ce qu'elle en restât ignorante dans les deux conditions. Il est inutile de dire qu'Angelina, qui était au rez-de-chaussée, n'avait rien entendu. Lorsque je m'en allai, quelque temps après le réveil de Mlle Maria, je vis Angelina déjà couchée et endormie.

29 *octobre*. — Je trouvai Mlle Maria au lit et indisposée ce soir-là. Elle me dit avoir été se coucher aussitôt après mon départ sans avoir vu l'enfant ; elle me dit aussi qu'Angelina s'était levée à sept heures et demie, qu'elle était venue dans sa chambre vers les huit heures ; mais que questionnée elle déclara n'avoir rien rêvé. Quand Mlle Maria se leva à neuf heures et demie, l'enfant lui demanda une histoire, et sur la réponse que Mlle Maria n'en connaissait aucune, elle dit : « Alors je vous en raconterai une; seulement j'ai oublié, — cette petite fille m'en a raconté de si jolies! » Mlle Maria demanda : « Quelle petite fille? — Celle que je connais, celle qui vient toujours. Elle était habillée de bleu, et nous étions dans un bateau avec deux rameurs, et nous allions aux jardins. Il y avait beaucoup de chevaux, et la mer disait « vuuh » (imitant ainsi le son produit par *Elvire* par automatisme moteur le soir auparavant). Nous jouions sur l'herbe, et elle courait plus vite que moi ; elle m'a raconté beaucoup d'histoires mais je les ai oubliées. » Elle ne mentionne point d'autres personnes qui se seraient trouvées dans le bateau, et comme *Elvire* seulement, et non Maria, connaissait le programme, elle ne pouvait naturellement interroger l'enfant sur ce point.

La nuit suivante, comme je ne proposai aucun rêve, l'esprit d'Angelina était libre et elle redit le dernier rêve aussi le jour suivant, ajoutant que dans ces jardins (le Lido) il y avait aussi un tramway et que l'enfant bleue l'avait fait monter et lui avait raconté des histoires pour l'empêcher d'être effrayée. (A Venise les enfants sont effrayés à la vue des chevaux, n'en ayant pas l'habitude.)

Il faut observer que le mot « vuuh » par lequel *Elvire* imitait le bruit des vagues avant le rêve, et Angelina ensuite, est communément employé, on peut même dire presque inévitablement, par ceux qui désirent imiter ce son.

Dans ce cas, et dans d'autres, les rêves ne suivent pas toujours le programme avec exactitude. Les points d'identité, cependant, sont tels qu'ils entraînent la conviction qu'ils ne peuvent être le résultat de simples coïncidences. Il faut se rappeler d'abord qu'*Elvire*, au commencement, ne comprenait pas le but de ces expériences et qu'elle-même, questionnée après les rêves, me dit avoir omis certaines choses et en avoir ajouté d'autres *pour rendre le rêve plus joli*. Lorque ceci fut clair pour moi, je demandai à *Elvire* de s'attacher avant tout à la précision — ce qui améliora sensiblement les succès. Ceci, de nouveau, démontre la nécessité de prendre en considération la personnalité agissante, sinon ses idiosyncrasies pourraient être prises pour des lois générales.

30 *octobre*. — Mlle Maria malade, au lit. Elle me dit qu'Angelina lui avait demandé de faire une robe et d'acheter une paire de souliers pour l'enfant bleue qui doit avoir froid dans sa chemise bleue et avec les pieds nus. Je mentionne ceci pour montrer que les rêves de l'enfant étaient assez vivants pour qu'elle les confondît avec la réalité.

Ici s'arrête la première série des expériences de M. Ermacora. L'abondance des matières contenues dans son article nous oblige, comme nous l'avons dit plus haut, à l'abréger considérablement, intercalant dans notre aperçu les expériences les plus remarquables. Elles sont si nombreuses que le choix en est difficile et que nous céderons à la tentation, ou plutôt à l'obligation, d'en traduire plus que nous ne l'avions pensé tout d'abord : aussi serons-nous amené à donner à ce travail une certaine extension.

Nous voici à la seconde série d'expériences, intitulée : *Rêves de scènes animées.*

Le Dr Ermacora continue à proposer des rêves où *Elvire* ferait entendre à l'enfant *un son* caractérisant une

chose ou un paysage. Entre autres il désire qu'*Elvire* lui fasse entendre le *fru-fru* du bateau coupant l'eau. Cet essai ne réussit pas complètement, car Angelina, tout en décrivant sa promenade en gondole, dit *gro-gro* et non *fru-fru.* C'est alors aussi qu'*Elvire*, questionnée sur le temps nécessaire pour produire un rêve, dit : « Il nous faut une ou deux minutes. Nous pouvons produire, dans un temps très court, des rêves qui vous semblent avoir duré des heures. »

Peu après, le professeur William James, de Boston, ayant assisté à l'une des séances préparatoires où M. Ermacora et la personnalité *Elvire* discutaient le choix du rêve à décider, l'expérience ne réussit que partiellement. Le rêve, du reste, était fort compliqué. On avait imaginé de remplacer le campanile de la place Saint-Marc par un grand arbre, et la place Saint-Marc elle-même par un jardin où joueraient des enfants vêtus de blanc. Un paysan cassant des branches de l'arbre produirait le bruit de *zin-zin*.

Angelina vit en partie les choses convenues, mais ne devina pas la transformation de la place Saint-Marc. *Elvire*, questionnée, assura avoir agi avec exactitude, disant que l'enfant ne s'était pas bien souvenue du rêve. Puis nous voyons Angelina rêver de sa grand'tante tenant un capuchon bleu (rêve proposé), puis d'un gâteau de l'intérieur duquel sortit une bête. On avait choisi un oiseau. L'enfant hésite et finit par nommer un pigeon.

M. Vanzetti, un ami qui se trouve souvent là, propose qu'*Elvire* vienne baiser au front l'enfant, consciente d'être au lit, la prenne et la porte à son père, à Venise.

Angelina rêve qu'*Elvire* l'embrasse sur le menton, l'amène en voiture à Venise chez son père qui la baise au front, et puis revient, avec *Elvire*, à travers les airs jusqu'à la maison de Padoue.

Comme on le voit, les variations du programme ne sont pas grandes; cependant la cause en est demandée à *Elvire* qui dit les avoir faites de son propre chef pensant que cela n'avait pas d'inconvénient. Naturellement M. Ermacora recommande l'exactitude à *Elvire* qui s'y engage. Et désormais elle s'y appliquera et les réussites seront plus fréquentes.

Passons aux expériences 13e et 16e que nous reproduisons entièrement :

13e EXPÉRIENCE

10 *novembre, 4 heures de l'après-midi.* — La communication habituelle ayant été établie avec *Elvire* celle-ci se déclara prête à essayer une nouvelle expérience la nuit suivante.

Je lus le programme que j'avais écrit un instant auparavant.

Angelina est sur la Piazza dei Signori, à Padoue, avec Mme Annetta.

Il neige, et la place est toute blanche. Angelina s'en amuse, mais elle s'arrête soudain pour regarder avec étonnement un endroit devant le café Mio, où la neige est noire au lieu d'être blanche, *parce que, juste avant l'arrivée d'Angelina, un homme avait passé par là avec un sac de charbon; le sac s'était rompu et le charbon s'était répandu sur la neige.* Je souligne ces derniers mots pour accentuer le fait qu'ils appartiennent à une circonstance étrangère au rêve, et sont destinés à caractériser la forme de la perception.

Tandis que je lisais le programme dans la chambre habituelle, au premier étage, l'enfant jouait devant la porte de la maison, à l'extérieur, avec quelques autres petites filles, et ne pouvait par conséquent rien entendre.

11 *novembre, soir.* — Mme Annetta m'assura que, ni dans la soirée où le rêve fut arrangé, ni dans la nuit qui suivit, sa fille n'eut de communication avec l'enfant. Elle les eut toujours sous les yeux. Dans la soirée toutes ensemble étaient sorties pour voir un autre fils de Mme Annetta, lequel, étant marié, ne demeurait pas avec elles. Là, Angelina s'endormit; elle fut portée à la maison et couchée dans sa propre chambre par Mme Annetta, sans s'être éveillée. Mlle Maria et sa mère dormirent ensemble comme d'habitude. L'enfant raconta son rêve, dès le matin, à Mme Annetta, avant le réveil de Mlle Maria. Voici son récit.

Angelina avait été sur la place dei Signori, avec Mme Annetta. Il y avait beaucoup de *grêlons* par terre, et devant le café *Tuo* (comme l'enfant avait l'habitude de l'appeler) le sol était noir comme du charbon.

Mlle Maria, à son tour, me dit qu'elle était sortie plus tard avec l'enfant qui, en passant par la place ci-dessus désignée, lui raconta l'histoire, répétant que le sol était blanc de grêlons. Mlle Maria lui demanda si cette chose blanche n'était pas de la neige; à quoi l'enfant répliqua : « Non! qu'est-ce que la neige? C'étaient des grêlons, c'était tout blanc par terre, mais près du café *Tuo* c'était noir au lieu de blanc, noir comme du charbon, et moi je courais sur le blanc. C'était si drôle! » Elle désirait accompagner Mlle Maria à l'endroit où elle avait vu le charbon ; et pour mieux s'expliquer lui montrait la couleur sombre qu'on voyait à l'intérieur des fenêtres vitrées fermées, disant que l'endroit était encore plus noir que cela. Au premier moment je trouvai étrange que l'enfant appelât grêlons de la neige. Mais plus tard Mlle Maria découvrit que l'enfant n'avait jamais vu de neige. Cette équivoque ne pouvait avoir lieu dans de meilleures conditions pour exclure l'hypothèse d'une suggestion verbale, parce que, comme Mlle Maria *ne pouvait savoir que l'enfant appelait grêle de la neige*, elle aurait naturellement employé le mot neige, lequel n'aurait pas été compris par Angelina, et par conséquent n'aurait pas produit l'image de la blancheur sur le sol.

16e EXPÉRIENCE

15 *novembre*. — J'étais chez Mlle Maria à 2 heures de l'après-midi. *Elvire* dit qu'elle espérait montrer à l'enfant des places inconnues à Mlle Maria et à moi, mais connues d'elle. Comme je n'aurais pu inventer sur-le-champ un rêve de cette espèce, je proposai le suivant que j'avais préparé par écrit le jour auparavant : Angelina sera encore dans la maison de campagne du rêve précédent (dans un village à quelques kilomètres de Padoue) et mangera des pommes de terre bouillies avec le professeur B... Puis j'arriverai, lui apportant quelques figues d'Inde (comme *Elvire* dit ne pas connaître les figues d'Inde, j'y substituai des figues ordinaires). Ensuite je l'emmènerai voir le voisinage ainsi que le professeur B... ; je dirai à Angelina de m'aimer beaucoup et de se laisser endormir par moi.

Ce programme avait différents buts : 1° rafraîchir la vision des environs de la maison qui fournirait des points caractéristiques de reconnaissance, si la représentation pouvait s'effectuer avec exactitude ; 2° voir si une perception visuelle suffisamment exacte d'une personne complètement inconnue d'Angelina, mais connue de Mlle Maria, était possible (le professeur B...) ; et 3° ayant, jusqu'à présent, exclusivement employé des images visuelles, voir si les images auditives seraient perçues également bien et si les images verbales pouvaient être employées pour faire de la suggestion, qui peut-être pourrait être utilisée pour avancer nos présentes recherches.

La plus simple méthode de prouver l'origine télépathique de ces rêves eût été naturellement de demander à *Elvire* de produire, sur-le-champ, un rêve pour l'enfant ; puis, *Elvire* nous ayant avertis que son action était accomplie, réveiller la petite et lui faire raconter le rêve. Mais nous eussions, sur cette route, rencontré deux difficultés. La première eût consisté en ce qu'*Elvire* dit qu'elle peut agir seulement quand l'enfant est plongée dans un sommeil calme et profond, ce qui n'arrive pas facilement dans la soirée ; la seconde en ce qu'en la réveillant on la ferait sortir de sa disposition d'esprit, de sorte qu'il serait difficile d'en tirer un récit ordonné. Doutant donc d'un résultat, je laisserai de côté cette expérience jusqu'au moment où je pourrai mettre Angelina en état somnambulique, et contrôler son sommeil et son caractère. Ceci est la raison pour laquelle j'appelle à mon aide la suggestion d'Elvire.

. . . .

16 *novembre, 2 h. de l'après-midi.* — Je trouvai seulement Mlle Maria et l'enfant à la maison. Angelina me dit ce qui suit : elle avait rêvé qu'elle se trouvait dans une grande maison, à la campagne, mais ne pouvait expliquer si c'était la même que dans le *précédent rêve.* Elle était là avec un monsieur grand, beau, plutôt fort, avec de longues et belles moustaches. Puis j'arrivai, lui apportant quelques figues qu'elle trouva douces. Je lui dis d'être sage et de se laisser endormir par moi. Questionnée sur le voisinage de la maison, elle ne put rien dire qui prouvât réellement que ce fût cette maison. En outre

elle ne se rappelait pas avoir mangé quelque chose avec le monsieur avant mon arrivée.

Je sortis de ma poche dix-neuf photographies que j'avais préparées. Celle du professeur B... était parmi elles; toutes les autres étaient aussi des portraits d'hommes à l'âge mûr, et offraient une certaine ressemblance avec le professeur B...

Une telle ressemblance rendait cette épreuve difficile pour un adulte et impossible pour un enfant — j'entends de distinguer celle du professeur B... parmi les autres d'après une simple description verbale, au cas de suggestion.

Je promis à l'enfant de lui donner quelques douceurs si elle découvrait le monsieur rêvé parmi ces dix-sept portraits. En même temps je surveillai Mlle Maria pour m'assurer qu'elle n'influencerait pas Angelina par quelque signe. Cette dernière était très fatiguée, peut-être abasourdie par la nouveauté de la chose, et ne pouvait se prononcer. Je l'arrêtai lorsque je vis qu'elle regardait autour d'elle au lieu d'examiner les photographies.

Pendant ce temps Mme Annetta étant revenue, je lui expliquai d'engager l'enfant à chercher le portrait de M. B... parmi les autres et de le faire pendant l'absence de sa fille pour que celle-ci n'ait aucune influence sur elle, même inconsciente. Mme Annetta elle-même ne pouvait influencer l'enfant, car elle ne connaissait pas le professeur B... et ignorait que le monsieur vu en rêve portait ce nom.

Lorsque je revins, le soir, Mme Annetta m'assura que sa fille n'avait pas vu les photographies depuis mon départ, et que l'enfant avait fait son choix pendant que Mlle Maria était en ville.

Elle me montra alors deux photographies que l'enfant avait choisies, ajoutant qu'elle préférait l'une des deux. Or le portrait préféré, comme étant le plus ressemblant des deux, était précisément le portrait de M. B... et le second lui ressemblait assez pour être pris comme un portrait de lui — même par un adulte qui aurait jeté un coup d'œil sur l'original. La ressemblance ne manquait que sur un point : les moustaches du professeur B... sont fort longues et celles du second portrait étaient plutôt courtes.

J'ajouterai que le choix avait été fait entre vingt-sept portraits au lieu de dix-sept; j'en avais ajouté dix de plus en partant.

Les expériences continuent avec une lente amélioration. *Elvire*, consultée sur le choix du rêve proposé, donne son avis, conseille parfois telle chose, ou déconseille telle autre, déclare l'enfant trop fatiguée ou trop agitée dans son sommeil pour obtenir le résultat désiré. Cependant elle se montre en général de très bonne volonté... quand elle se rend à l'appel, car elle ne s'y rend pas toujours, et dit souvent avoir des empêchements ou se trouver trop loin pour venir.

Voyons encore ce que dit M. Ermacora de ces personnalités médiaminiques. Il se demande si elles sont tout simplement des dramatisations de phénomènes psychiques subconscients plus complexes.

« Cette hypothèse, ajoute-t-il, ne nous dispense pas de l'étude de ces personnalités, sur l'utilité de laquelle j'ai insisté dès le début. Au contraire, il est clair qne si elles ne sont rien de plus que le résultat d'opérations subconscientes, inaccessibles à notre intelligence, et se révélant à cette dernière seulement en termes symboliques, elles constituent la véritable clef qui permet l'étude de l'homme occulte. Celui qui négligerait de les étudier ressemblerait à l'homme désireux de pénétrer les mystères de l'ancienne Égypte et qui négligerait l'étude des hiéroglyphes. »

Voici donc ce que pense M. Ermacora de ces personnalités médiaminiques dont il a souvent à nous entretenir.

Et les expériences continuent. Nous voyons Angelina rêver de sa grand'mère habillée en paysanne, exécutant ainsi le programme combiné. Elle l'exécute même si fidèlement qu'elle voit sa grand'mère avec un mouchoir sur la tête et un panier au bras.

La 22e expérience n'aboutit pas, et ceci pour des raisons intéressantes. Le père de Mlle Maria, vieux et malade, était à Venise. Dans la soirée du 24 novembre Mme Annetta reçut des nouvelles annonçant une aggravation de son état, et elle se décida à partir pour Venise le lendemain avec sa fille.

Pendant la nuit Mlle Maria rêva qu'elle voyait son père maigre comme un squelette[1], s'élever lentement de son lit dans les airs. Elle se réveilla avec la sensation qu'il était mort et à peine réveillée entendit sonner 4 heures du matin. Angelina qui couchait dans la même chambre se réveilla de bon matin et déclara que c'était inutile d'aller à Venise car le grand-père était mort.

En arrivant à Venise elles apprirent en effet qu'il était mort peu après 4 heures du matin. A cause de ce deuil les expériences furent interrompues quelques jours ; et, paraît-il, trois nuits de suite, le 28, le 29 et le 30 novembre, Angelina se réveilla épouvantée, entre 4 h. 15 et 4 h. 30, disant qu'on avait secoué son lit et qu'elle entendait marcher dans la petite chambre où elle couchait seule. — La coïncidence de l'heure est curieuse. — M. Ermacora voulut ensuite essayer d'habituer l'enfant au sommeil hypnotique, mais il n'y réussit qu'une fois, le manque d'attention d'Angelina la rendant un mauvais sujet hypnotique. Il ne réussit pas davantage à convaincre *Elvire* de l'aider à cet effet.

Avant de terminer la 1re partie de cet exposé voyons encore quelques-unes des expériences les plus intéressantes.

23e EXPÉRIENCE

18 *décembre, soir.* — Je proposai le rêve suivant à *Elvire* (qui se manifesta par l'écriture automatique). — Angelina serait dans une loge, au théâtre, avec Mlle Maria et M. G. M... (connu de Mlle Maria et d'*Elvire*, mais absolument inconnu de l'enfant). Le spectacle serait celui d'un cirque équestre, et Angelina s'amuserait particulièrement d'un petit âne blanc.

Ce rêve avait deux buts. Comme Angelina n'avait jamais été dans une loge au théâtre, ceci occasionnerait quelques contrastes entre les images visuelles perçues et les termes qu'elle emploierait pour les décrire ; ainsi l'hypothèse de suggestion verbale serait mise à l'épreuve. Ensuite je désirais répéter l'expérience de la reconnaissance du portrait d'une personne inconnue, vue pour la première fois en rêve.

1. Elle constata plus tard que, dans ses derniers jours, il était arrivé à un état de maigreur exceptionnelle, qu'elle ne pouvait soupçonner.

Avant mon départ, et avant que Mlle Maria ait vu l'enfant, j'avais enfermé cette dernière dans sa chambre, priant Mme Annetta de cacher la clef au lieu de la tenir suspendue à son cou (ce qu'elle avait dans quelques expériences précédentes), de manière à ce qu'*Elvire*, si elle pouvait se manifester motricement, durant la nuit, ne pût pas s'en emparer et faire des suggestions verbales. (J'ai déjà dit que Mme Annetta et sa fille couchaient dans le même lit.)

19 *décembre, 4 h. de l'après-midi.* — Mlle Maria était au lit ayant mal à la tête. Mme Annetta (comme d'habitude ignorante du programme) me redit le rêve que l'enfant lui avait raconté. Il n'avait rien de commun avec le programme.

24e EXPÉRIENCE

Comme je ne pensais pas que la suggestion verbale (que je juge devoir être impossible sans la transe) pût avoir lieu pendant ce jour, car Mlle Maria avait toujours gardé le lit, je chargeai sa mère de renouveler le blocus la nuit suivante et de cacher la clef, dans l'espérance que le rêve arriverait cette nuit-là.

Aucune communication avec *Elvire* aujourd'hui.

20 *décembre, 4 h. de l'après-midi.* — Mlle Maria était mieux et je la trouvai levée. Le rêve avait eu lieu dans la nuit et l'enfant l'avait raconté au matin à Mme Annetta avant d'avoir vu personne d'autre. Ensuite elle l'avait raconté à Mlle Maria et au frère de celle-ci.

Elle avait rêvé qu'elle était au théâtre dans une petite chambre qui n'avait pas de fenêtres donnant sur la rue, mais en avait une sur le théâtre. Il y avait aussi là Mlle Maria et un très grand monsieur avec des moustaches blondes. Il y avait très peu de monde dans le milieu du théâtre, mais, en place, des chevaux qui couraient. Il y avait aussi un petit âne blanc qui lui plaisait tant, qu'elle aurait voulu l'emporter à la maison.

Je me fis de nouveau raconter l'histoire par l'enfant et de nouveau j'éprouvai combien il serait facile de lui faire changer l'histoire par suggestion. Naturellement ceci n'enlève

rien à la valeur du premier récit fait spontanément à des personnes qui ne connaissaient rien du programme.

Il faut remarquer que dans ce rêve l'image verbale de la *loge* était entièrement exclue, tandis qu'Angelina traduisait l'image visuelle en paroles ingénument enfantines, ce qui porte à l'hypothèse de perception directe.

L'enfant ne reconnut pas le portrait de M. G..., que je lui donnai parmi vingt autres portraits, et devant moi elle le mit de côté sans la moindre hésitation. (Le 21 décembre M. Ermacora apprit qu'Angelina avait reconnu le portrait, tandis qu'elle se trouvait avec Mme Annetta qui ne connaissait pas M. G... L'enfant expliqua sa première erreur en expliquant que le monsieur du portrait était très grave, tandis que celui du théâtre souriait.) De temps en temps Angelina, en racontant l'histoire, se tournait vers Mlle Maria pour avoir son approbation, comme si elle était convaincue que Mlle Maria était présente à la scène — et ceci prouve encore combien facilement elle confondait le rêve avec la réalité. J'ai la foi que ces blocus nocturnes successifs, bien que séparés par une journée, ne seront pas rejetés comme étant inefficaces. Mlle Maria avait passé toute la journée au lit, et Mme Annetta m'assura que l'enfant n'avait été qu'un petit moment dans sa chambre, Mlle Maria aussi m'assura que, souffrant énormément, elle n'avait échangé que quelques mots avec l'enfant et qu'aucune allusion n'avait été faite au rêve.

26e EXPÉRIENCE

21 *décembre, soir.* — Je demandai à *Elvire* si elle connaissait du monde, des endroits et des choses inconnues de Mlle Maria, et si elle pourrait en faire rêver Angelina. Elle répondit : « Oui. Je vous dirai même le rêve pour la nuit prochaine, mais je vous le dirai seulement ce soir. »

J'acceptai la proposition en stipulant que j'ajouterais quelque chose, pour être sûr que le blocus nocturne ne serait pas rendu inutile par une communication préventive avec Angelina.

Dans la soirée je demandai *Elvire* pour me dicter le pro-

Quand je lui demandai si elle n'avait rien lu du lac de Garde, elle me répondit négativement, et me dit que ses lectures habituelles consistaient surtout en traductions de romans français, romans où les Champs-Élysées jouaient plutôt un rôle que le lac de Garde. Mais cette déclaration est insuffisante à prouver qu'elle n'ait pas un jour entendu quelque chose de la légende et ceci même a été rendu fort probable par une découverte que je fis plus tard ; cette découverte me fit comprendre que dans le cas de Maria, lorsqu'une idée consciente avait été transportée télépathiquement, elle acquérait en conséquence une propension à sortir du champ ordinaire de la mémoire consciente.

Il est à noter qu'Angelina montrait, par sa description, qu'elle avait réellement vu un lac, mais elle l'appelait un très grand canal avec des arbres sur les bords ; simplement parce que cette idée d'un canal lui était familière.

En outre l'eau semblait de la couleur du lait, mais cette perception n'a pas été associée avec la couleur du lait, mais avec la couleur de l'eau additionnée d'anis. Ceci est un autre fait défavorable à l'idée de suggestion verbale.

27e EXPÉRIENCE

Quand *Elvire* se manifesta par l'écriture automatique elle me demanda tout d'abord : « Est-ce que le rêve de l'enfant vous a plu ? Dites-moi la vérité. »

Je répondis : « Le rêve était amusant pour elle, mais de petit intérêt pour moi, parce qu'il s'agissait de choses que je ne puis vérifier. »

Réponse. — Laissez-moi vous montrer quelque chose que Maria ne peut avoir vu. Je vois que l'enfant me comprend et se rappelle très bien ce que je lui dis. Je lui dirai en rêve le nom de la ville et du point qu'elle aura vu.

Je pensai qu'il valait mieux accepter la proposition, bien que ce ne fût pas ce que j'aurais voulu ; mais je priai *Elvire* de montrer aussi à Angelina une petite voiture portant un baril et traînée par un grand chien ; *Elvire* accepta cette addition au programme.

28° EXPÉRIENCE

23 *décembre, 4 heures après midi.* — Angelina n'avait pas eu de rêve la nuit précédente, ou ne s'en était pas souvenue à son réveil. On me dit qu'elle avait été agitée et sans sommeil, et ceci expliquerait l'insuccès.

Mais *Elvire* dit que le rêve n'avait pas eu lieu parce qu'elle n'avait pu venir, et promit d'agir la nuit suivante.

24 *décembre, 4 heures.* — Mlle Maria me dit qu'Angelina lui avait raconté ce matin le rêve suivant :

Elle était avec l'enfant bleue dans un endroit plein de pierres; il y avait là de très grands chevaux avec de longs cous maigres; quelques-uns avaient une bosse, d'autres en avaient deux. Les hommes étaientvêtus de blanc. La route montait le long d'une colline; Angelina vit une grande pierre avec beaucoupde trous etune petite voituretraînée par un grand chien. Sur cette petite voiture il y avait un baril plein de vin qui coulait.

L'enfant bleue lui dit, à la fin du rêve, que cet endroit s'appelait Cario (de *Cairo*, le Caire). J'appelai l'enfant et je me fis refaire le récit qui coïncidait presque parfaitement avec celui de Mlle Maria. Elle laissa seulement de côté quelques petits détails qu'elle rajouta ensuite en réponse à mes questions non suggestives. Elle ajouta que les hommes n'étaient pas tous vêtus de blanc, — quelques-uns d'entre eux avaient des jaquettes, ils avaient aussi des chapeaux blancs (turbans?).

Mme Annetta qui, comme d'habitude, avait entendu la première le récit de l'enfant, confirma tout ceci.

Dans ce cas aussi les idées pouvaient venir de l'esprit de Mlle Maria, qui avait pu les acquérir par des livres illustrés, des dessins ou des panoramas, et le contrôle, naturellement, n'était pas parfaitement rigoureux. Angelina décrivait les chameaux comme de grands chevaux avec de longs cous maigres et une ou deux bosses. Cette description rend probable l'action qu'elle les ait réellement vus sans savoir ce que c'était. Je ne pus comprendre ce que l'enfant voulait décrire en parlant de grandes pierres avec des trous, mais neuf mois après j'en demandai l'explication à *Elvire* qui me répondit qu'Angelina voulait décrire certaines maisons égyptiennes.

30e EXPÉRIENCE

25 *décembre, soir.* — Je proposai à *Elvire* d'effectuer un rêve qu'elle avait proposé le 20 décembre et de faire rêver à Angelina qu'elle est sur mer, avec le mal de mer pendant un orage, et qu'elle entend les ordres du capitaine. Elle accepta cette proposition inattendue. Le but du rêve était de découvrir s'il était possible de produire chez l'enfant des émotions et des sensations entièrement inconnues à elle. Je demandai à *Elvire* : « Connaissez-vous suffisamment ces scènes de navigation, ou dois-je vous aider? »

Réponse. — Non, ne me dites rien, j'en sais quelque chose.

Pour obtenir une preuve que le rêve était le résultat d'impressions reçues dans la nuit, et nullement préparées sous main, je priai *Elvire* d'ajouter au bateau une bannière rouge avec une croix verte.

26 *décembre.* — M. Vanzetti et moi nous demandâmes Mlle Maria à 3 heures. Mlle Maria était là, mais non pas Angelina, quand Mme Annetta nous assura avoir fait un blocus rigoureux la nuit passée... Mlle Maria n'aurait pu communiquer avec Angelina dont la porte était fermée et la clef cachée.

A 4 heures environ, Angelina appela Mme Annetta qui alla voir ce qu'elle désirait. Quand l'enfant la vit, elle lui dit : « Grand'maman, je suis si malade! » Et elle se plaignait d'avoir eu des vomissements et lui en montrait les traces sur le sol, mais Mme Annetta ne vit rien. Alors l'enfant lui dit qu'elle avait rêvé d'être dans un grand bateau avec des drapeaux dont l'un avait une croix couleur salade, et qu'un homme ayant une grande barbe, avait dit : « Coupez les câbles ; coupez les voiles. »

Mlle Maria, qui entendit plus tard le récit, ajouta ces détails : Angelina lui avait dit que le drapeau avec la croix couleur salade était rouge; que les hommes avaient des pantalons noirs et étaient en manches de chemise, qu'ils étaient tous sur un très grand tramway. On sait qu'à Venise les petits bateaux à vapeur qui transportent les voyageurs, d'un point à l'autre de la ville sont appelés des tramways, et Ange-

lina, par conséquent, appelait tramway les bateaux à vapeur.

L'enfant fut alors appelée et répéta elle-même ce récit. Elle dit qu'elle avait été dans ce tramway avec beaucoup d'hommes, et qu'elle n'en connaissait aucun. L'un d'eux avait une longue barbe. Il y avait un drapeau rouge avec une couronne couleur de la salade. Quand on lui demanda ce qu'elle voulait dire par couronne, elle traça une croix avec le doigt. La confusion des noms résulte du fait que les couronnes religieuses portent généralement une croix suspendue. Angelina raconta aussi qu'il y avait beaucoup d'eau tout autour du bateau et qu'il y avait du tonnerre et des éclairs. L'homme à la grande barbe dit : « Baissez les voiles ; coupez les cordages. » Elle dit que ses jambes tremblaient, qu'elle ne pouvait se tenir debout, et qu'elle était malade.

Questionnée pour savoir si le tramway ressemblait à ceux qui vont de Padoue à Venise (les trains) ou à ceux de la lagune, elle répondit : « A ceux de la lagune. » Mme Annetta lui demanda si les cordages dont elle avait parlé étaient couchés (horizontalement) ou montaient en haut : « En haut, » répondit l'enfant. Mme Annetta nous dit que l'enfant se levait tôt habituellement, mais jamais à 4 heures du matin (à cette saison pleine nuit).

Mettant de côté le langage peu marin du capitaine, qui peut être expliqué par l'ignorance d'*Elvire* en cette matière, ce rêve est intéressant par le fait qu'une nouvelle sensation y est amenée — une sensation viscérale : l'enfant disait se sentir *si malade!* Elle doit réellement avoir eu le mal de mer, car elle croit avoir eu des vomissements ; et ceci est d'autant plus remarquable qu'elle n'avait jamais été sur mer, et n'est pas d'une famille de marins. Elle était donc ignorante des résultats pathologiques de l'oscillation du corps — et c'est pourquoi la simple idée d'aller sur mer par un mauvais temps était insuffisante pour mettre en action un mécanisme préexistant d'associations basées sur la mémoire seulement, et produisant la sensation du mal de mer.

(*A suivre.*)

EXPÉRIENCES DE W. STAINTON MOSES

PAR FRÉDÉRIC W. H. MYERS

(*Suite et fin.*)

EXTRAIT DES MANUSCRITS DE M. MOSES

sur l'identité des esprits (*Identity of spirit*).

« Lorsque je commençais à être initié au spiritualisme, j'entrai en relations avec un esprit qui se nommait lui-même « Imperator ». Ceux qui connaissent mon livre : *Spirit Teachings* se souviendront quel soin j'ai pris pour m'assurer que je n'étais trompé par aucun esprit. Si les précautions que j'ai prises ne paraissent pas suffisantes, je voudrais savoir ce qui, dans l'opinion de mes critiques, aurait été suffisant. Je suis beaucoup moins soigneux dans les affaires de la vie matérielle, et en général je m'aperçois qu'on ne cherche pas à me tromper.

« Ce fut au mois d'août 1872, que j'acquis la conviction de l'identité spirite. Nous avions, le docteur, Mrs Speer et moi, des séances presque régulièrement tous les soirs.

Une amie de Mrs Speer, dont je n'avais jamais entendu parler, vint et par ma main écrivit son nom : A. P. Kirkland. Le Dr Speer demande : « Êtes-vous notre vieille amie ? » J'écrivis alors : « Oui, je suis venue vous dire que je suis heureuse, mais je ne peux pas impressionner notre ami ce soir. » L'écriture changea, et j'eus une communication de M. Callister (un de mes amis); puis d'un de mes cousins T.-J. S. et encore d'un autre esprit que je ne crois pas utile de faire connaître.

Il est important de remarquer que l'écriture de miss Kirkland, que je n'avais jamais vue, est très semblable à la sienne, et en questionnant M. Callister au sujet de son identité, il me rappela un fait dont j'avais perdu la mémoire et qui avait trait à la dernière conversation que j'ai eue sur terre avec lui. Je n'allègue pas ceci comme une évidence d'identité, mais je ne le repousse pas non plus.

Ce fait arriva le 21 août 1872, et, le 4 septembre de la même année, je reçus une communication d'une petite sœur du Dr Speer; j'ai rapporté ce cas dans *Spirit Identity* de la manière suivante :

« L'esprit dont je vais rapporter le cas a manifesté sa présence pour la première fois le 4 septembre 1872, et est resté depuis en communication permanente avec nous, ce qui nous aide à nous former une opinion quant à son identité en nous donnant l'avantage de relations prolongées. Cet esprit nous a d'ailleurs donné une preuve caractéristique et non équivoque de son individualité, mais a encore manifesté sa présence de nombreuses manières. C'est un cas remarquable tendant à prouver que la vie une fois donnée est indestructible quelle qu'en soit la durée et que l'esprit qui l'a animée est à tout jamais lié à son identité.

L'esprit en question annonça sa présence par des *raps* et donna une communication en français. Elle raconta qu'elle était la sœur du Dr Speer et qu'elle mourut à Tours à l'âge de 7 mois. Je n'avais jamais entendu parler d'elle, et son frère avait même oublié son existence, car elle était morte avant sa naissance. Les clairvoyants ont toujours vu un enfant avec moi, et je m'en étonnais n'en ayant jamais eu comme parent ni comme ami; ceci était l'explication. Depuis le moment de sa première apparition elle était demeurée très attachée à la famille et son clair et joyeux petit *rap* était tout à fait particulier et ne manquait jamais de témoigner sa présence. Il n'a jamais varié et nous le reconnaissions aussi aisément que nous aurions reconnu la voix d'un ami. Elle nous donna des détails sur elle-même et ses quatre noms entiers. L'un d'eux (Stanhope) était inconnu à son frère et il s'en assura auprès d'un autre membre de la famille (Mme Denis). Les noms, les

dates et tous les autres faits m'étaient également inconnus. J'ignorais absolument le fait de l'existence d'une pareille personne.

... Un autre cas que je crois très important est ainsi désigné dans mon *Spirit identity*, pages 65-66 :

« Vers la même époque, toute une de nos séances (presque deux heures) fut prise par la communication d'une série de faits, noms, dates et détails minutieux donnés par un esprit qui paraissait capable de répondre aux questions les plus détaillées. Le jour de sa naissance, des détails sur l'histoire de sa famille et sur sa jeunesse furent donnés à ma demande. J'eus ainsi une autobiographie concernant les faits principaux et même quelques particularités de la vie journalière qui vinrent à leur place de la façon la plus naturelle. Les réponses aux questions venaient sans aucune hésitation avec une précision, une clarté parfaite. Partout où la vérification fut possible, ces détails furent trouvés en tout exacts. Ce cas eût-il été unique, j'étais bien forcé d'admettre que les renseignements venaient de l'homme lui-même ayant gardé sa mémoire intacte, son individualité inattaquée par le changement que nous appelons la mort. Dans le livre où j'écrivais les communications automatiques, se trouve une courte lettre écrite automatiquement, d'une écriture archaïque particulière, d'une orthographe bizarre et ancienne, et signée du nom de l'homme en question, un homme distingué en son temps. J'ai depuis pu me procurer un spécimen de son écriture, un vieux document jauni, gardé comme autographe. L'écriture de mon livre est une bonne imitation de celle-là, l'ancienne orthographe se présente exactement de même. » C'est ce cas que je trouve ainsi qu'il suit raconté dans mes notes :

« Le 25 janvier 1874 est venu à notre cercle Thomas Wilson qui a passé toute la soirée à nous donner les plus minutieux détails sur lui et sa famille par le moyen de soulèvements ou plutôt de lévitation de la table. J'étais fatigué à en mourir, mais il continuait toujours. Il dit qu'il était né à Burton, dans le Cheshire le 20 décembre 1663 et qu'il était mort le 7 mars 1755, âgé de 91 ans. Le nom de sa mère était

Sherlock, elle était née à Orton dans le Cheshire. Son maître d'école était M. Harper, de Chester. Il fut désigné par le Dr Morton, évêque de Kildare, pour le vicariat de son oncle, le Dr Sherlock, en 1686. Le 29 janvier (jour de Saint-Pierre), il fut nommé évêque de Sodor And Man ; il épousa Mary Pallen, de Warrington, en 1698, et eut quatre enfants. Marie mourut à treize ans, Thomas à un an, Alice à deux ans. Un autre fils Thomas lui survécut. Il nous dit qu'Imperator l'avait envoyé à notre cercle. Son « rap » était clair et distinct. Tous ces détails complètement inconnus au cercle furent vérifiés ensuite et une lettre ancienne que m'envoya un ami nous permit de vérifier l'écriture. Le mot « friend » est orthographié avec l'e avant l'i comme dans l'écriture automatique... Je le demande ? s'il n'était pas l'homme qu'il prétendait être, qui était-il ? N'est-il pas plus difficile de croire à une contrefaçon de l'Intelligence qu'à l'Intelligence elle-même ?

Note A de F. W. H. Myers. — L'évêque Wilson. J'ai vérifié ces faits dans la « Vie de l'évêque Wilson » par Stowell, livre que M. S. Moses peut avoir eu entre les mains à l'île de Man. Mais ces faits sont disséminés et la mémoire subconsciente peut difficilement les avoir conservés sans recourir au livre. Je n'ai pas trouvé dans le livre les noms des deux enfants Thomas et Alice morts tout jeunes; et je ne sais comment ils pourraient être vérifiés. Ceci, naturellement, est une objection aux messages prétendant venir de personnages historiques. Il est difficile de trouver des faits qu'on aurait eu de la peine à connaître auparavant et qui seraient cependant vérifiables par la suite; et les objections que l'on fera communément à tous les « contrôles historiques » s'appliquent forcément à ce cas aussi.

... Voici maintenant le cas de Charlotte Buckworth imprimé dans *Spirit Identity*, p. 112. Appendice III (voir aussi *Spirit Teachings*, p. 287).

Un esprit se manifeste par des « raps » nous donnant des détails sur sa vie qui étaient précis et entièrement inconnus à chacun de nous. Le lendemain, je fis des questions à son sujet et on me répondit que le nom avait été bien donné ;

que cette Charlotte Buckworth n'avait aucune connexion spéciale avec moi ni mes amis, mais parlait comme si elle était présente. Le fait que j'avais été la veille en compagnie avec quatre personnes, toutes plus ou moins médiums, avait empêché la régularité des communications et introduit un élément de trouble.

Il me fut dit que Charlotte Buckworth, l'esprit en question, avait été soudainemenl privée de l'existence terrestre en 1773 à une partie de plaisir chez un ami à Jermyn-street. J'appris encore qu'elle avait souffert d'une faiblesse du cœur, et était tombée morte en dansant. L'esprit ami qui écrivait ne pouvait dire chez qui, mais, parti puis revenu, il me donna le renseignement : chez le Dr Baker, le 5 décembre. Nous ne pouvions vérifier l'information et nous n'y pensâmes plus. Longtemps après cependant, le Dr Speer avait chez lui un ami qui aimait beaucoup fouiller dans les vieux livres. Nous causions tous les trois un soir dans une chambre où il y avait beaucoup de livres rarement employés, rangés en rayons, depuis le parquet jusqu'au plafond.

M. A... (comme je l'appellerai) monta sur une chaise pour atteindre le dernier rayon qui était rempli par les volumes de l'*Annual register*. Il en prit un dans un nuage de poussière et remarqua que cette publication était un précieux recueil d'événements. « On y trouve tout, » disait-il. Comme il prononçait ces mots, l'idée que c'était une occasion pour voir si l'on avait enregistré la mort de Charlotte Buckworth, traversa aussitôt comme un éclair mon esprit. L'événement avait dû intéresser et on le trouverait dans l'obituaire d'un de ces volumes. Mon impression était si forte — il me semblait que ma voix intérieure me parlait — que je me mis en quête du volume de 1773. J'y trouvai, au milieu d'autres morts remarquables, l'enregistrement de ce fait qui avait fait sensation à cause de son intervention dans une fête du monde élégant et de sa terrible soudaineté. Les faits avaient été donnés exactement. Le livre était couvert d'une épaisse poussière et n'avait été évidemment pas dérangé depuis qu'on l'avait placé sur ce rayon. Je me rappelai que les

livres avaient été arrangés cinq ans auparavant ; ils étaient toujours restés tels quels depuis, personne n'y eût touché sans les goûts d'antiquaire de M. A... La vérification fut, je crois, aussi suggestive d'une indication spiritualiste que la communication même.

Peut-être qu'un des cas les plus remarquables que je puisse citer, est la première expérience qui m'arriva.

... J'avais demandé où je pourrais me rendre compte par moi-même de ces nouveaux phénomènes, et on me répondit que ce même soir (2 avril 1872) miss Lottie Fowler (le médium bien connu) donnait une séance 15 Southampton row. J'y allai et fus profondément étonné de tout ce que je vis et entendis. Je n'entreprendrai pas de donner des détails sur la première partie de ce qui arriva. La plupart des spiritualistes connaissent la routine ordinaire de miss Lottie Fowler. Beaucoup de non-sens et un vague exposé ne prouvant pas l'identité de l'esprit. Je commençais à me dégoûter, je désirais avoir quelque chose de clair et qui resterait comme une preuve d'évidence. Je m'informai donc si je pourrais moi-même demander une telle preuve. La permission me fut aussitôt accordée par le directeur de la séance et je m'adressai à l'esprit qui dirigeait le médium.

— Vous fatiguez votre médium et vous vous moquez de nous. Allez-vous-en et envoyez-nous quelqu'un de sérieux.

Le médium tressaillit puis se retourna, et la voix vint comme troublée.

— Vous n'avez rien à faire avec moi. Je ne veux pas partir. *Me no go !*

— Si, vous partirez, vous partirez et vous nous enverrez quelqu'un.

Après quelques nouvelles phrases, le médium tressaillit de nouveau, parut souffrir, resta fixé au sol, et se tordit, terrifié.

Quelques minutes après la voix revint complètement changée ; c'était celle d'un homme calme, au lieu de la voix d'enfant gazouillant que nous venions d'entendre.

— Vous avez besoin de moi ?

— Oui. Comment vous appelez-vous ?

« Je préfère ne pas vous le dire, mais vous pouvez me faire des questions.

— Non, dites-moi ce que vous voyez, ou décrivez-moi ce que vous voyez près de moi, je répondrai oui ou non, rien de plus.

— Je vois un homme, très âgé, grand, à la longue barbe et aux longs cheveux blancs !

— Oui.

— La barbe est extrêmement blanche.

— Non, allez toujours !

— Il a le front haut et large, et ses yeux sont baissés. Mais, il est aveugle !

— Oui !

— Et sa figure est tuméfiée. (Et ici le médium frémit violemment.)

— Oh ! mais qu'a-t-il donc dans la bouche ? C'est comme de l'écume et de la boue, et... oh ! du sang.

— Oui ?

— Et il fait sombre. Je ne peux rien voir.

— Continuez. Comment est-il habillé ?

— Il a une longue redingote bleue. Non, pas exactement une redingote, quelque chose de long. Je ne peux pas voir ses pieds.

— Où est-il ?

— Juste en face, tout près de vous.

— Pouvez-vous voir son nom ?

— Non, il a l'air inquiet. Je crois qu'il est question d'argent. Il a l'air horrible. Laissez-moi partir. Pourquoi me retenez-vous ici ?

— Eh bien, allez. Me connaissez-vous ?

— Non ! (Très énergiquement.)

Je n'essaierai pas de décrire la scène qui se passa pendant cette conversation. Je l'ai citée d'après un fidèle exposé écrit au moment même, et la scène est profondément gravée dans mon esprit. Tout le monde parut pétrifié et étonné. On l'aurait été bien davantage encore si on avait su avec quelle exactitude se retraçait devant mes yeux une scène de ma propre expérience, qui était, j'en suis sûr, aussi inconnue que

je l'étais moi-même. Elle s'était passée dans un endroit éloigné de la Grande-Bretagne, elle était reproduite avec un pouvoir si réel qu'il ne pouvait y avoir pour moi ni doute ni hésitation.

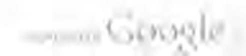
Voilà donc le cas d'un homme qui va à une séance sans aucune espérance; il ne savait quoi attendre; et il n'attendait rien; et il obtient ce qui devant tous les tribunaux serait considéré comme une évidence parfaite de la vie au delà du tombeau [1].

Il me serait difficile de réunir toutes les preuves d'évidence qui me font croire au retour dans cette vie des humains disparus. S'ils continuent à vivre, je dois m'attendre à ce qu'ils continuent à revenir, car ce qui fait la réalité d'un esprit doit certainement le ramener à la sphère de ses intérêts. Je ne comprends pas un esprit s'en allant dans la planète Mars, où il n'a aucun lien, mais je comprends parfaitement qu'il revienne ici.

Je citerai encore le cas suivant : Il vint à une de nos séances une influence — je ne trouve pas de mot meilleur — qui nous fit à tous ressentir un froid horrible. Le 21 décembre 1874, je m'enquis de ce qui avait eu lieu la veille et l'on me dit que ce froid avait été causé par la présence de certains esprits qui s'étaient manifestés à l'insu du chef (Imperator). Je fis l'enquête relativement à certains faits avancés par eux et je dis : « Pouvez-vous bien établir ces faits, afin que je puisse les comparer avec ce qu'ils m'ont dit? » (Il est important de faire remarquer que je n'avais aucun souvenir conscient de ce qui avait été dit à cette séance.) Après une longue pause il me fut répondu :

« La mère était Euphémia Matilda Death. Elle quitta votre monde à Aldershot, le 20 novembre, à l'âge de 22 ans. La petite était Edith Ellen Death. Elle avait seulement quinze mois quand elle mourut. Le nom de son père était William

1. Ce serait là un jugement bien léger et bien peu en harmonie avec nos connaissances scientifiques actuelles : il est en effet infiniment plus vraisemblable de supposer, dans ces révélations, une simple transmission de pensée du témoin au médium, que la présence réelle du prétendu esprit (Note de M. Mangin.)



Death, médecin vétérinaire du train militaire. Tels sont les principaux faits ; nous n'en savons pas davantage. »

Ces faits entièrement inconnus à tout notre cercle furent vérifiés par la suite.

Après enquête, on obtint un papier de Woolwich comprenant chaque détail et ajoutant que l'enfant Edith était morte d'une chute dans l'eau bouillante.

Dans le registre nous trouvons (F. W. H. Myers) :

« Euphemia Matilda Death mourut à South Camp, Aldershot, le 21 novembre 1874, d'une maladie d'une valvule du cœur, à 22 ans. Edith Ellen Death, enfant de la ci-dessus nommée, mourut en même lieu le 24 novembre 1874, après six jours d'une congestion du cerveau à l'âge d'un an et trois mois. »

La différence entre les dates du jour de la mort n'est pas étonnante pour une mort ayant eu lieu la nuit et surtout pour une maladie du cœur.

D'un autre côté je dois signaler encore, comme preuves d'évidence, les signatures répétées que j'ai obtenues et qui sont de véritables fac-similés de celles employées par les personnes pendant leur vie ; par exemple, les signatures de Beethoven, de Mozart et de Swedenborg se rattachant à celle de Judge Edmonds. Il est à remarquer que dans mon livre, sa signature ou plutôt ses initiales, sont celles qu'il employait durant sa vie, et que la signature de Swedenborg, qui est si particulière, ait été un fac-similé de sa propre écriture ; quoique m'étant complètement inconnue. »

Le cas peut-être le plus curieux est celui de

ABRAHAM FLORENTINE

Voici comment il fut raconté dans le journal *the Spiritualist*. Au mois d'août dernier je me trouvais avec le Dr Speer à Shanklin (île de Wight). Nous eûmes plusieurs séances et à l'une d'elles un esprit se communiqua qui dit s'appeler Abraham Florentine. Il avait pris part à la guerre de 1812 et avait quitté la vie terrestre à Brooklyn U. S. A., le 5 août à l'âge

de 83 ans 1 mois et 17 jours. Nous eûmes d'abord un peu de peine à savoir si les mois et les jours se rapportaient à l'âge ou à la durée de la maladie; mais il revint le soir suivant et la difficulté fut éclaircie. La manière dont la communication fut faite, fut des plus singulières. Nous étions assis tous les trois autour d'une table de jeu ronde et lourde que deux personnes ne pouvaient bouger qu'avec peine. Au lieu des coups auxquels nous sommes accoutumés, la table commença à se balancer. Telle était l'impatience de l'esprit que la table commençait à se soulever quelques secondes avant la lettre à indiquer. Ainsi pour marquer le T, elle se soulevait frissonnante d'excitation, d'une manière indescriptible à peu près vers le K et au T elle retombait lourdement sur le parquet. Il en fut ainsi jusqu'à ce que le message fût complet; mais l'esprit était si agité, si emporté dans ses réponses que le docteur et M[me] Speer en étaient tout bouleversés et le procédé dura toute la séance. J'étais, moi, en « transe » profonde. Si j'osais faire une supposition je dirai qu'Abraham Florentine était un bon soldat, un homme belliqueux, pas commode et qu'il garde assez de son ancienne impétuosité et qu'il manifestait sa joie d'être délivré d'un corps qui (je suppose) était devenu une lourde charge par suite de sa douloureuse maladie.

Les documents américains me permettront-ils de vérifier les indications et les suppositions.

M. A. (Oxon).

M. Epes Sargent, à qui j'avais communiqué ces faits, eut la bonté d'insérer pour moi un paragraphe dans le *Banner of Light* du 12 décembre 1874, afin de bien établir un fait que le *Banner* appelle « une des preuves les plus singulières et les plus incontestables du retour de l'esprit, que nous ayons eu le bonheur d'enregistrer depuis bien longtemps ». On remarquera qu'on a fait d'abord mauvaise interprétation du sens des mots « un mois et dix-sept jours » ; mais cela fut éclairci ensuite, puisque, d'après les réponses de la veuve, l'âge aurait été 83 ans, 1 mois, 27 jours. Cela ne détruit pas cependant le cas d'identité. Voici le premier article du *Banner* :

« Dernièrement, à une séance en Angleterre, une communication spirite fut obtenue par le moyen d'une lourde table. Celle-ci semblait vivre, palpiter dans toutes les fibres de son bois. Le but de la communication était de faire savoir qu'un certain Abraham Florentine était à mort à Brooklyn (New-York), le 5 avril 1874. Il disait qu'il avait pris part à la guerre en 1812, puis, après un moment d'interruption, ajoutait : « 1 mois et 17 jours ». Quelqu'un de nos amis peut-il nous dire s'ils ont entendu parler d'Abraham Florentine? »

Le numéro du journal n'eut pas plutôt paru que nous reçûmes, par retour du courrier, la réponse suivante qui se passe de commentaire :

« *A l'Éditeur du « Banner of Light* ».

« Dans le *Banner* que je reçois aujourd'hui, il y a un paragraphe sur un esprit qui s'est manifesté par l'intermédiaire d'une table, dans une séance en Angleterre, et a dit s'appeler Abraham Florentine, soldat de la guerre de 1812. Vous demandez si quelqu'un a entendu parler d'Abraham Florentine. Je ne puis positivement répondre; mais ayant été, il y a environ quatorze ans, occupé à recevoir et examiner les titres que faisaient valoir les soldats de 1812 dans l'État de New-York, je suis encore en possession des renseignements qu'apportaient tous ceux qui réclamaient à ce sujet. Dans ces documents apparait le nom d'Abraham Florentine de Brooklyn (New-York), et un rapport complet sur son service peut être obtenu du bureau de l'adjudant général de l'État de New-York, sous le nº 11518, guerre de 1812. Je crois cependant qu'il réclama, pour un service plus long que celui donné en Angleterre, 58 dollars lui ayant été alloués.

« Wilson Millar,
« Claim agent.

« Washington, D. C., 13 décembre 1874. »

Conformément à cet avis, nous avons écrit à l'adjudant général S. N. Y., pour avoir ces faits sans en donner la raison et nous avons reçu la réponse courtoise qui suit :

« General Head-quarters, État de New-York.
« Bureau de l'adjudant général Albany, 25 janvier 1875.

« MESSIEURS,

« En réponse à votre communication du 22 janvier, je vous envoie le renseignement suivant tiré des archives du bureau : Abraham Florentine, compagnon du capitaine Nicole, 1er régiment de la milice de New-York, colonel Dodge, engagé volontaire à New-York, le 2 septembre 1812 ou vers le 2; a servi trois mois, a été libéré avec honneur. Il a reçu un lot de 40 acres de Land Warrant, n° 63395. Ceci est tiré de la déclaration faite sous serment par le soldat et non pas de documents officiels.

« Très respectueusement,

« FRANKLIN TOWNSEND,
« Adjudant général.

« Colby and Rich, n° 9, Montgomery-place, Boston. »

« Ceux qui, comme chercheurs et expérimentateurs, connaissent les habitudes des groupes spirites, savent que l'exactitude des dates est toujours une difficulté pour l'intelligence qui revient ici-bas, et ainsi la petite divergence entre la longueur du service indiquée par l'esprit Florentine et celle des documents, s'explique aisément (ceci est une erreur : « un mois, dix-sept jours » a rapport à l'âge, non à la durée du service. W. S. M.). Mais les principaux faits sont bien établis. Voici un esprit qui se manifeste dans les circonstances les plus particulières, et de la manière la plus accentuée, dans un cercle, en pays étranger, les membres de ce cercle étant tous étrangers au fait qu'un tel individu ait jamais posé le pied sur notre planète. Un membre du cercle, écrivant dans un journal anglais, demande que la preuve (si elle existe en Amérique) puisse lui être donnée de la vérité des assertions de l'esprit, et la même demande nous est faite dans une lettre particulière ; nous en appelons alors au public pour avoir ce renseignement sur quelqu'un dont nous n'avons encore jamais entendu parler. Nous recevons alors une réponse d'un fonctionnaire de Washington — dont nous n'avions jamais eu le plaisir de faire la connaissance — et qui nous conseille de nous adresser à l'adjudant général de

l'État de New-York (qui nous est aussi totalement étranger); et d'après les données existant à ce bureau, nous nous assurons qu'il y a bien, en effet, un soldat de la guerre de 1812 répondant à ces renseignements. La théorie de la tromperie combinée est insoutenable ici, car les différents témoins sont étrangers les uns aux autres. La chaîne des preuves est complète. Que ceux qui croient pouvoir expliquer ce fait autrement que par l'hypothèse spirite essaient. Quand la relation du fait parut, mon ami, le Dr Crowell, fut assez bon pour se donner la peine d'obtenir une vérification supplémentaire de la veuve de Florentine. Je joins ici sa lettre publiée dans le *Banner* du 20 février 1875 :

« *A l'Éditeur du « Banner of Light* ».

« MONSIEUR,

« Ayant lu dans le *Banner* du 13 courant l'article intitulé : « Abraham Florentine, vérification de son message », j'y ai trouvé le nom d'Abraham Florentine avec l'adresse 119, Kosciusko-street. Étant libre en ce moment, et intéressé par cette recherche, je me rendis à la rue et au numéro indiqués et ayant frappé à la porte, je fus reçu par une dame âgée à qui je demandai si M. Abraham Florentine habitait là : « Il a habité ici, me répondit-elle, mais il est mort maintenant. »

Q. — Puis-je vous demander si vous êtes Mme Florentine, sa veuve ?

R. — Je la suis.

« Comme j'ajoutais que je serais heureux d'obtenir quelques renseignements sur son mari, elle m'invita à m'asseoir dans le parloir et notre conversation reprit ainsi :

Q. — Puis-je vous demander quand il est mort?

R. — Le mois d'août dernier.

Q. — Vers quel quantième du mois?

R. — Le 5.

Q. — Quel âge avait-il alors ?

R. — 83 ans.

Q. — Avait-il passé sa quatre-vingt-troisième année ?

R. — Oui, depuis le 8 juin précédent.

Q. — Prit-il part à quelque guerre?

R. — Oui, à la guerre de 1812.

Q. — Était-il d'un caractère actif, confiant en lui-même ou le contraire?

R. — Il était volontaire et plutôt emporté.

Q. — Sa dernière maladie fut-elle de courte durée? Souffrit-il beaucoup?

R. — Il dut garder le lit au moins un an et supporta de grandes souffrances.

« Je viens de donner les questions et les réponses dans leur ordre relatif et dans leurs termes exacts, d'après des notes prises à cette époque. Après une légère pause, Mme Florentine, qui m'a fait l'effet d'une très respectable dame d'environ 65 ans, et Américaine de naissance, me demanda pourquoi je lui faisais ces questions, je lui lus l'article du *Bànner* qui la frappa visiblement d'étonnement tout en l'intéressant. J'entrai alors dans de plus amples explications et sa surprise s'accrut encore bien autrement. Elle approuva pleinement chaque ligne de l'article et je la quittai en la remerciant et en lui promettant, sur sa demande, de lui envoyer le dernier numéro de votre journal.

« On remarquera que tandis que l'esprit de M. Florentine dit que son âge était 83 ans, 1 mois et 17 jours, suivant les souvenirs de sa veuve il devait dépasser de 27 jours seulement les 83 ans.

« Mais cette divergence est insignifiante, car l'un peut aussi bien s'être trompé que l'autre. Tel que le cas se présentait avant cette confirmation complémentaire, il y avait là certainement une remarquable vérification de message spirite; mais maintenant la preuve est concluante.

« J'ajouterai que je connais un peu M. A... (Oxon), ce monsieur de Londres qui s'est adressé au *Spiritualist* pour être renseigné sur Abraham Florentine; et je puis affirmer à vos lecteurs qu'il occupe dans les lettres un rang élevé, que son caractère est une garantie contre la tromperie et le « coup monté », et c'est avec plaisir que j'aurai contribué à établir l'identité d'un esprit se manifestant.

« Sincèrement à vous, « EUGÈNE CROWELL M. D.

« Brooklyn. N.-Y., 15 février 1875. »

« Personnellement, il m'intéresse au plus haut point de voir mes suppositions vérifiées par des faits. Je n'ai jamais douté qu'on trouverait les preuves de la réalité du fait ; mais, pour moi, le point le plus intéressant est l'exactitude des déductions que je tirais de la singulière tournure de la communication. La violence des balancements et des coups, cette manière entièrement nouvelle pour nous de communiquer, le sérieux évident de l'esprit, son impatience pour dire son mot, tout cela était très frappant. Sans doute, ce qui frappera davantage vos lecteurs est la nature singulièrement concluante de la preuve relative au retour des disparus. Il est absolument certain qu'aucun de nous n'avait jamais entendu parler d'Abraham Florentine et n'avait pas non plus d'ami en Amérique qui eût pu nous donner des nouvelles de ce qui était arrivé dans ce cas, ou qui nous eût mentionné un fait ne pouvant en rien nous intéresser. Je répète qu'indubitablement le nom et les faits nous étaient entièrement inconnus. Et ce n'est là qu'un des nombreux exemples que j'espère réunir et faire connaître en temps convenable.

« M. A. (Oxon).

« 10 mars 1875. »

AUTRES COMMUNICATIONS

Le premier des cas que je vais rapporter sous ce titre me paraît à certains points de vue le plus remarquable. L'esprit en question est celui d'une dame de ma connaissance, que M. Moses avait, je crois, rencontrée une fois seulement. Elle défendit elle-même la publication de son vrai nom, pour une raison qui me sauta aux yeux dès que je lus son cas, mais qui n'était pas précisément connue de M. Moses. Je la nommerai Blanche Abercromby et j'omettrai les dates.

Cette dame mourut à la campagne à environ 200 milles de Londres, un dimanche, il y a environ vingt ans, et sa mort fut considérée comme un événement mondain intéressant; elle parut dans le *Times* du lundi, ayant été aussitôt télégraphiée à Londres; mais naturellement le dimanche soir personne à Londres, sauf peut-être la presse et quelques amis intimes, ne connaissait l'événement.

On verra plus loin que, ce soir-là vers minuit, une communication prétendant venir d'elle-même fut faite à M. Moses dans son appartement particulier au nord de Londres. L'identité fut corroborée quelques jours plus tard par quelques lignes paraissant venir d'elle et, dans sa propre écriture, il n'y a aucune raison de supposer que M. Moses ait jamais vu son écriture.

Sa seule rencontre avec cette dame et son mari avait eu lieu à l'occasion d'une séance — qui n'était pas une de ses séances — où il avait été péniblement affecté par l'incrédulité complète exprimée par le mari sur la possibilité des phénomènes.

M. Moses ne semble pas avoir parlé de cette communication à personne et, dans le manuscrit où elle était consignée, les pages étaient collées ensemble avec la mention : « Private Matter. » Elles étaient encore collées quand on me remit le livre; pourtant Mme Speer connaissait la communication. J'ouvris les pages selon la permission que j'en avais et je fus surpris de trouver une courte lettre qui, bien que ne contenant aucun fait bien défini, me parut être tout à fait caractéristique de la Blanche Abercromby que j'avais connue; mais bien qu'ayant reçu d'elle plusieurs lettres pendant sa vie, je n'avais pas souvenir de son écriture. Heureusement, je connaissais assez bien un de ses fils pour lui demander son aide en cette circonstance, aide qu'il aurait sûrement refusée à un étranger. Il me prêta une lettre pour comparer. Une grande ressemblance sautait aux yeux, mais l'A du nom de famille n'était pas le même que celui de l'écriture automatique. Enfin après avoir consulté un très grand nombre de lettres jusque vers la fin de sa vie, je m'aperçus que dans les dernières années elle avait pris l'habitude d'écrire le A (comme son mari l'avait toujours fait) ainsi qu'il apparaissait dans l'écriture automatique. La ressemblance nous parut évidente à son fils et à moi, mais voulant avoir l'opinion d'un connaisseur expérimenté il me fut permis de montrer le journal et deux lettres au Dr Hogdson qui, on s'en souvient, découvrit, par l'évidence basée sur une analyse minutieuse de l'écriture, que les auteurs des lettres de « Koot Hoomi » étaient Mme Blavatsky et Damadar.

Voici le rapport du Dr Hogdson :

« 5 Boylston place,
« Boston, 11 septembre 1893.

« J'ai comparé l'écriture numérotée 123 dans le journal de M. Stainton Moses, avec les lettres du 4 janvier 18.., et du 19 septembre 18.., écrites par B. A. Il y a dans le journal de petites ressemblances avec l'écriture des lettres et il y a aussi de petites différences dans la formation des lettres, à en juger par les deux lettres qui m'ont été soumises ; mais les ressemblances sont plus caractéristiques encore que les différences. De plus, il y a plusieurs particularités frappantes communes aux écritures des lettres et du journal, et qui semblent plus exagérées dans ce journal. L'écriture du note book tend à montrer que l'auteur cherchait à se rappeler les principales particularités de l'écriture de B. A. et non pas à copier des spécimens de cette écriture. La signature surtout dans le journal est d'une façon bien caractérisée de la signature de B. A. Quoi qu'il en soit je n'ai aucun doute en croyant que la personne qui écrivit le journal voulait reproduire l'écriture de B. A. « Richard Hogdson. »

La vérification de ce cas était trop complète pour que nous puissions l'expliquer ici entièrement. La dame, qui était tout à fait étrangère à ces recherches, était morte depuis vingt ans lorsque sa lettre posthume fut découverte dans le journal particulier de M. Moses par une des rares personnes survivantes qui l'a assez connue pour reconnaître la valeur caractéristique du message, et qui en même s'intéressait assez à l'identité spirite pour faire comparer l'écriture et bien comparer le cas du Dr Speer.

Le Dr Speer mourut le 9 février 1889, et peu de temps après sa mort, il donna à M. Moses une remarquable preuve d'identité, dont il me donna un rapport au moment. Ayant égaré sa lettre, Mme Speer a eu l'obligeance de m'écrire (1894) un récit (naturellement indépendant) mais corroborant tout à fait celui qui m'avait été donné par M. Moses ; et en recevant celui de M. Moses, je lui avais suggéré que le surnom d'intimité affectueuse, de Mme Speer, avait pu être employé par le

Dr peer parlant à sa femme tandis que M. Moses était en état de transe, et qu'il l'aurait par conséquent entendu inconsciemment. Il s'en défendit presque en se fâchant; mais en parlant plus tard avec Mme Speer, depuis la mort de M. Moses, elle m'affirma être absolument sûre que son sobriquet d'enfant — dont elle comprenait toute l'absurdité quand il était appliqué à une dame âgée — n'avait jamais été exprimé que dans la plus complète intimité.

« La première fois que mon mari manifesta sa présence à M. Moses c'était lorsqu'il avait écrit sur lui dans *Light;* il en parle dans son rapport. Diverses autres fois il me dit avoir vu le Dr S. mais celui-ci avait paru incapable de parler et, s'il l'avait fait, ce qui était souvent le cas lorsqu'il sortait de son état de transe, M. Moses avait oublié ce qu'il avait dit. Mais je me rappelle un incident qui a dû arriver peu après notre perte, bien que je n'aie pas la date présente. M. S. vint un dimanche dîner avec moi; il avait un air singulier et me dit : « J'ai vu votre mari de nouveau, et il vous envoie un message, que je ne comprends pas très bien. » Il paraissait troublé et je vis qu'il ne pouvait pas dîner. Tout à coup il sortit son portefeuille, écrivit rapidement, déchira la page et me la tendit en disant : « Pouvez-vous comprendre quelque chose là dedans ? » Je lus : « Tell dearest — all'swell. » Le mot en blanc était un petit surnom que mon mari employait souvent quand nous étions seuls. Je crois que personne ne l'a jamais entendu et je suis *tout à fait* certaine qu'en tout cas M. Moses ne l'a jamais entendu. Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire à la lecture du vieux nom familier; je sentis que le message venait de mon mari, et je dis à M. S. M. : « Oh ! oui, c'est mon petit surnom que Stanhope avait coutume d'employer quand nous étions seuls. Je peux vous le montrer dans un grand nombre de lettres. » Je montai et rapportai plusieurs lettres commençant toutes par ces mots : « My dearest. » — Il parut soulagé d'un grand poids et dîna gaiement. Je suppose qu'il avait craint d'avoir été trompé. Nous avons considéré cela comme une bonne preuve, car je suis certaine qu'il ne connaissait pas le nom. Ma fille se souvient parfaitement du fait et approuve mon récit. »

J'ai cité les meilleurs cas du récit de M. Moses sur l'identité des esprits récemment disparus. C'est dans ces cas récents que l'évidence est la plus forte ; et on remarquera que ces preuves d'identité ressemblent beaucoup à celles données dans de longues séries, par Mme Piper. — L'esprit se communiquant change peu, il conserve son caractère, s'intéressant aux survivants et aux choses terrestres.

Quant au prétendu groupe des esprits d'une époque plus éloignée il est évident que les preuves d'identité qu'ils peuvent donner doivent être généralement moins directes et moins convaincantes. Par suite des conditions dans lesquelles se font les communications ils ne peuvent donner des preuves d'une grande intelligence ou enseigner des vérités entièrement nouvelles, puisque, *par hypothèse*, leurs manifestations sont limitées par la capacité — non pas par les *connaissances* antérieures — par la *capacité* antérieure du médium. Et s'ils donnent des faits inconnus à la conscience du médium, — seraient-ils même très compliqués, — on peut encore supposer que ces faits ont été perçus par la *subconscience* du médium, ses yeux étant tombés inconsciemment sur une page imprimée ; ou alors qu'ils ont été appris par *clairvoyance* et sans l'influence d'aucun autre esprit que celui du médium agissant, il est vrai, d'une façon supernormale.

Ceci n'est pas une pure hypothèse fantaisiste, et ce n'est pas non plus une hypothèse attaquant la probité de M. Moses. Au contraire, comme on va le voir, il a lui-même mis bien en évidence une circonstance qui prouve de la façon la plus péremptoire que les prétendues identités historiques ne peuvent être aucunement réelles (Rector copiant dans un livre fermé). Les guides eux-mêmes disent positivement que les esprits peuvent consulter les livres, par exemple leurs propres biographies, et y rafraîchir leur mémoire. Pour nous faire croire le contraire il ne resterait donc que l'affirmation d'Imperator prétendant, par exemple, que Robert de Gloucester ou Geoffroy de Monmouth (qui ne donnent que des faits se trouvant dans leurs écrits) étaient réellement présents. A une certaine époque cette garantie suffisait à M. Moses. Mais en 1886, dans une sérieuse conversation que nous

eûmes à ce sujet, il paraissait beaucoup moins convaincu, disant que, particulièrement dans le cas de certains esprits musiciens, il n'avait eu aucune sensation intime d'une présence spirituelle, comme ce qu'il avait eu par exemple dans le cas de miss Green et de M. Rowbotham. Il repoussait cependant la théorie des souvenirs inconscients d'écrits qu'il aurait vus, se sentant sûr que certains faits écrits automatiquement n'avaient jamais pu lui passer sous les yeux. Cela est très possible car il ne savait rien de plus sur la littérature et l'histoire d'Angleterre que ce qu'en sait un maître d'école. Si j'en juge ainsi, c'est d'après les « Notes by the Way » qu'il fit paraître dans *Light* pendant plusieurs années, et où il a dû certainement utiliser tout son bagage de connaissances. Quoi qu'il en soit, je ne peux trouver dans ces communications historiques aucun fait vérifiable qui n'aurait pas pu être pris dans quelque imprimé. Il y eut certaines stances de Lydgate, écrites par le soi-disant Zachary Gray ou Grey, que M. Percival vérifia au British Museum. Mais on peu les trouver dans la « Poésie Anglaise » par Warton, et dans cet ouvrage on trouve une erreur philologique (que m'a fait remarquer le professeur Skeat) reproduite par l'écriture automatique. Le pouvoir de lire dans les livres fermés est expressément attribué à Zachary Grey; s'il l'a réellement possédé, il s'en est probablement servi ici; mais il n'a donné ainsi aucune preuve particulière qu'il était Zachary Grey, plutôt qu'un autre esprit.

Avis. — Le retard apporté à la publication de ce numéro provient de ce que nous nous proposions de faire paraître, pour les premiers jours de ce mois, le compte rendu des expériences faites, au mois de septembre dernier, par une commission de six membres, réunie pour étudier les phénomènes produits par le médium Eusapia Paladino. Ce compte rendu sera publié vers la fin du mois de janvier.

CLAIRVOYANCE DANS LE RÊVE

Dans la livraison d'octobre 1894, du *Sphinx*, M. Paulsen publia un rapport sur « les expériences transcendantales, ou de métaphysique d'un penseur ». En lisant cet article j'évoquai une vision du temps de mes études, dont j'avais toujours gardé le secret, sachant bien que personne n'eût ajouté foi à sa description.

Le *Sphinx*, ayant souvent fait remarquer que les rêves ne sont pas toujours inexplicables, je crois pouvoir, en toute conscience, raconter un rêve qui s'est réalisé et qui est resté pour moi une énigme.

Je me trouvais, en 1881, dans la 1re classe du séminaire de Wolfenbuttel. Le professeur de mathématiques nous posait de temps à autre des problèmes dont la solution nous était entièrement abandonnée.

Bien que j'eusse un certain intérêt pour les mathématiques, le problème me parut un jour impossible à résoudre ; je pouvais commencer de n'importe quelle manière, je me heurtais toujours à la même impossibilité ; arrivé à la veille du terme de la remise du travail, je jetai, impatienté, plume et papier sur la table, allai me coucher et m'endormis aussitôt.

Je ne saurais plus dire combien de temps je restai couché ainsi, le véritable sommeil fut bientôt passé et la vision suivante commença à se dérouler.

Devant mes yeux se trouvait un nuage épais et lourd qui sembla peu à peu s'éclaircir. Je crus bientôt reconnaître une plus grande pièce, et, peu d'instants après, je vis que c'était la première classe du séminaire. Je me retournai étonné, et voulus m'éloigner, mais je remarquai, à ma grande frayeur, que mes pieds étaient comme attachés au sol, et il me parut certain qu'il se passait quelque chose d'énigmatique.

Je me mis à réfléchir et à chercher comment je pourrais me délivrer de ce lien magique ; je saisis. sans savoir pourquoi, de ma main droite, mes jambes qui étaient roides, mais je me redressai aussitôt en voyant distinctement une chose sombre passer devant mes yeux. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Je cherchai et je vis dans l'épais nuage de tout à l'heure, qui depuis s'était fortement condensé et qui pouvait se trouver à près de trois mètres de moi, un noyau plus sombre.

Mes yeux s'y fixèrent longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, las de ma position critique, je recommençai à me creuser la tête pour y mettre fin. Ces réflexions étaient toutefois sans but car je pus tout à coup remuer les jambes. Ma joie fut grande ! j'avais de nouveau ma liberté; je courus vite à la porte, mais là une terreur épouvantable me saisit : j'avais perdu ma main droite ! Je fus pris d'un profond désespoir, songeant à mes parents qui depuis tant d'années se privaient de tout pour me permettre d'achever mes études.

Découragé, je me reculai de la porte, me demandant si je pourrais, dans ces conditions, retourner ou non à la maison. Je m'étais, sur ces entrefaites, approché de la fenêtre, espérant pouvoir là appeler à mon secours; dans ce mouvement je frôlai le tableau noir, et je remarquai que le nuage de tout à l'heure commençait à ce concentrer au coin gauche et en haut du tableau.

Ne voyant personne par la fenêtre, je me retournai pour revoir ce nuage extraordinaire sur le tableau noir ; au même instant il s'ouvrit et montra, dans des contours d'abord effacés, puis de plus en plus nets, une main d'homme. Je la fixai de tous mes yeux ; je vis que c'était ma propre main et je suivis avec attention ses mouvements qui étaient d'autant plus distincts que le jour était revenu dans l'intervalle.

Les lignes se formaient les unes après les autres, dans une exécution magistrale, et je pus voir comment, de ce chaos apparent, s'était esquissée une représentation analytique de mon problème de mathématiques. Puis, la main s'abaissant de nouveau, dessina la construction géométrique du problème. Immédiatement après elle remonta plus haut et se mit à

écrire, alignant lettre après lettre et proportion après proportion ; bref elle fit mathématiquement la preuve que la construction géométrique répondait à l'analyse, et ainsi la question se trouva résolue.

Les dessins, les lettres et les chiffres s'étaient représentés en traits de feu et s'imprimèrent profondément dans ma mémoire.

Après avoir posé le dernier point, la main s'envola du tableau avec la vitesse de l'éclair et je sentis une douleur violente au bras : ma main s'y retrouvait fixée ! Je poussai un cri de douleur et me trouvai réveillé, mais, à mon grand étonnement, à un tout autre endroit.

Ma tête me semblait d'une lourdeur de plomb, mais je me rendais compte d'avoir vu la vérité durant ce rêve. Aussitôt j'allai dans la chambre, pris une plume et du papier et écrivis ce que j'avais vu ; puis j'allai me coucher et dormis tranquillement plusieurs heures.

A mon réveil rien ne me paraissait plus clair et tout me semblait tenir du rêve.

Mais comment décrire mon étonnement lorsque mes parents me demandèrent pourquoi je m'étais levé la nuit, ce que j'étais venu faire dans la chambre et pourquoi je ne leur avais pas donné de réponse.

J'étais si peu sûr de tout cela que j'aurais protesté si je n'en avais vu, au même moment, sur le piano, comme preuve certaine, la composition de mathématiques. Je ne la regardai même pas, car que pouvait contenir de raisonnable cette élucubration du sommeil ? Toute cette aventure commençait à m'amuser et j'en riais de bon cœur ; mais ce rire me resta bientôt dans la gorge car ce que je croyais avoir écrit dans l'ivresse du sommeil, était l'absolue vérité. Et l'on pense si je partis joyeux pour le séminaire.

Traduit du *Sphinx*, de janvier 1895, par Mme Z. Blech.

A PROPOS DU PRESTIDIGITATEUR KELLAR

38, Serghievskaïa Saint-Pétersbourg, 10/22 novembre 1895.

CHER MONSIEUR DARIEX,

Dans le dernier numéro de vos *Annales* je trouve à la page 310 une douzaine de lignes se rapportant au « professeur » Kellar, auteur de quelques articles sur de prétendus miracles hindous, entre autres une affirmation du Dr X... « qu'il n'a pu trouver en Amérique quelqu'un qui ait entendu parler » de ce Kellar.

Permettez-moi de faire observer à ce propos, que, tout au contraire, Kellar est très connu non seulement aux États-Unis, mais aussi ailleurs comme prestidigitateur. Son nom est cité nombre de fois dans les *Proceedings* de la Société anglaise des recherches psychiques et figure également dans le « Rapport sur le spiritisme » de la fameuse Commission Seybert, devant plusieurs des membres de laquelle Kellar imita « l'écriture sur ardoises » (*slate-writing*) avec grand succès (pp. 77-79).

D'autre part en 1882, lors d'un voyage qu'il entreprit aux Indes, Kellar fit des expériences d'écriture directe avec le médium anglais bien connu W. Eglinton et proclama hautement l'authenticité du phénomène[1]. Ce qui ne l'empêcha pas quelques années plus tard de se poser résolument en « antispirite » et de prétendre qu'il se faisait fort d'imiter n'importe quel phénomène médianimique après l'avoir vu trois fois[2]. Une nouvelle métamorphose eut lieu bientôt après et c'est en 1893 que M. Kellar publiait, dans la *North American Review*, l'article dont vous avez donné des extraits. Les contradictions et les énormités dont cet article fourmille ont été depuis longtemps relevées par M. Hogdson.

En voilà assez, je pense, pour montrer que si la confiance qu'on peut accorder aux dires du « professeur » Kellar doit être nulle, son existence n'en est pas moins réelle.

MICHEL PETROVO-SOLOVOVO.

1. FARMER, *Twixt two worlds*, pp. 92-94. *Proceedings of the S. P. R.*, vol. IV, p. 412, etc.
2. *Proceedings of the S. P. R.*, vol. IX, p. 354 s. 22.

BIBLIOGRAPHIE

Notre collaborateur, M. de Rochas, prépare, pour paraître à la fin de janvier 1896, un volume intitulé : *l'Extériorisation et la motricité*, où il fera l'histoire des expériences diverses qui ont été faites dans cet ordre d'idées soit avec le concours d'Eusapia, soit avec celui d'autres médiums.

M. Décembre Alonnier met en ce moment la dernière main à un volume intitulé : *Contribution à l'étude du surnaturel*. Il s'y occupe particulièrement de Swedenborg. Par souscription le volume coûtera 3 francs, s'adresser à l'auteur, 12, rue de Thouin. En librairie il sera de 6 francs.

M. Gaston de Mirandeau vient de commencer, à Constantinople, la publication d'une revue hebdomadaire : *l'Orient illustré*, 12 francs par an. Grande rue de Péra, n° 473, Constantinople.

Nous avons recu :

Les microbes de l'Astral, principes de physique occulte, par Marius Decrespe, 1 fr. 50, Chamuel, éditeur, 79, faubourg Poissonnière, Paris.

L'Alchimie, par F. Jolivet Castelot. Édition du Mercure de France, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 33051 !

Les Annales des Sciences psychiques paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter; des *Analyses*, *Bibliographies*, *Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

A **M. le Dr Dariex**, 6, rue du Bellay, Paris;

POUR L'ADMINISTRATION :

A **M. Félix Alcan**, libraire-éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février) pour tous pays. . . . . 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50.

On s'abonne à la librairie FÉLIX ALCAN, *chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.*

A LA MÊME LIBRAIRIE

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, professeur au Collège de France.

21e *année*, 1896

La *Revue philosophique* paraît tous les mois par livraisons de 6 ou 7 feuilles in-8° et forme à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA *REVUE PHILOSOPHIQUE* CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'etranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles; 5° le compte rendu des séances de la *Société de psychologie physiologique* de Paris.

Abonnement : Un an, Paris, 30 fr. — Départements et Étrangers, 33 fr.

La Livraison : 3 fr.

LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES

Par MM. GURNEY, MYERS et PODMORE

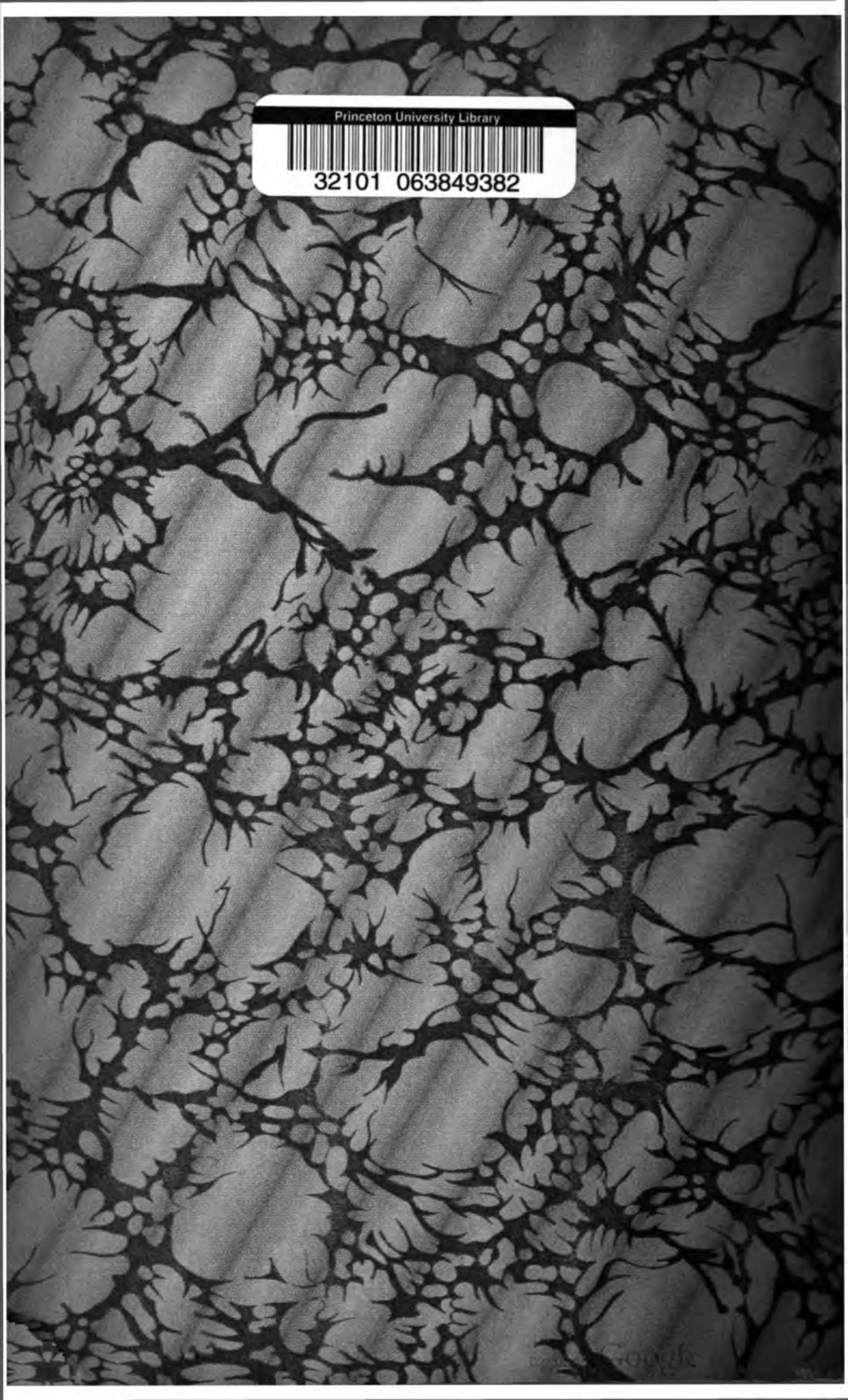
Traduit et abrégé des « PHANTASMS OF THE LIVING »

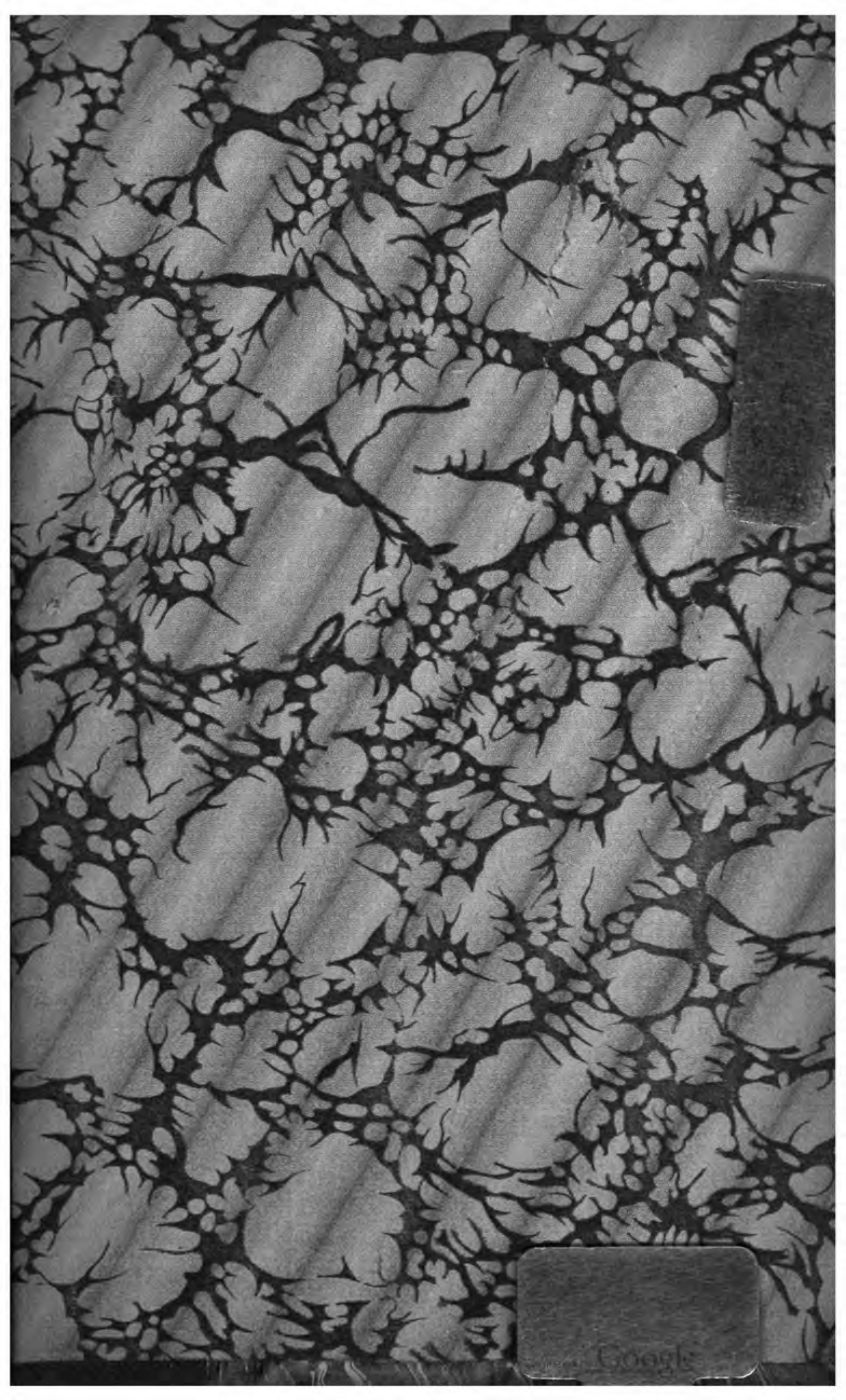
Par L. MARILLIER, Maître de Conférences à l'École des Hautes Études.

Avec une préface de M. le Profess^r Ch. Richet.

fort vol. in-8 de la *Bibliothèque des philosophies contemporaines*, 2e édit. revue . . 7 fr. 50

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. - 3031


Princeton University Library
32101 063849382


Google

